
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00894022 3

FONTENELLE

L'HOMME, L'ŒUVRE, L'INFLUENCE

DU MÊME AUTEUR

En préparation :

Le Romantisme et les mœurs.

FONTENELLE

L'HOMME, L'ŒUVRE, L'INFLUENCE

PAR

LOUIS MAIGRON

PROFESSEUR ADJOINT

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CLERMONT-FERRAND



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

—

1906

A

MONSIEUR ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRÉFACE

Sainte-Beuve écrit, dans le troisième volume de ses *Causeries du lundi :*

« Il y a deux Fontenelle très distincts, bien que, dans une étude attentive, on n'ait pas de peine à retrouver toujours l'un jusqu'au milieu de l'autre. Il y a le Fontenelle bel esprit, coquet, pincé, damoiseau, fade auteur d'églogues et d'opéras, rédacteur du *Mercure galant*, en guerre ou en chicane avec les Racine, les Despréaux, les La Fontaine ; le Fontenelle loué par de Visé et flagellé par La Bruyère ; et à travers ce Fontenelle primitif, à l'esprit mince, au goût détestable, il y en a un autre qui s'annonce de bonne heure et se dégage lentement, patiemment, mais avec sûreté, fermeté et certitude ; le Fontenelle disciple de Descartes en liberté d'esprit et en étendue d'horizon, l'homme le plus dénué de toute idée préconçue, de toute prévention dans l'ordre de la pensée et dans les matières de l'entendement ; comprenant le monde moderne et l'instrument, en partie

nouveau, de raisonnement exact et perfectionné qu'on y exige, s'en servant avec finesse, avec justesse et précision, y insinuant l'agrément qui fait pardonner la rigueur et qui y réconcilie les moins sévères; en un mot, il y a le Fontenelle, non plus des ruelles ni de l'Opéra, mais de l'Académie des sciences, le premier et le plus digne organe de ces corps savants que lui-même a conçus dans toute leur grandeur et leur universalité, quand il les a nommés les États généraux de la littérature et de l'intelligence. »

Toute la raison d'être et tout l'intérêt d'une étude sur Fontenelle sont contenus dans ces lignes. Essayer de faire voir comment l'auteur des *Pastorales* et des *Lettres galantes* a pu être aussi celui des *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* et de l'*Histoire des oracles*, essayer surtout de montrer dans Fontenelle un des principaux ouvriers de la transformation profonde qui s'est accomplie du dix-septième au dix-huitième siècle, si profonde qu'à une époque de foi, d'autorité et de tradition a succédé une époque d'indépendance, d'incrédulité et de libre examen : c'est tout le dessein des pages qui suivent, et ce doit être une excuse à leur longueur. Fontenelle a évolué, comme nous disons aujourd'hui, mais il a encore plus aidé son temps à évoluer avec lui; et si la première évolution n'a qu'un intérêt limité à l'importance du personnage, qui est réelle, mais qu'il ne

faut pas exagérer, la seconde au contraire est capitale. On ne peut pas dire de Fontenelle qu'il occupe une place éminente dans l'histoire de la littérature : il est au premier rang dans l'histoire des idées ; c'est l'introducteur naturel du dix-huitième siècle, et Voltaire et Diderot n'ont pas eu de précurseur plus authentique — ni surtout plus influent.

Le désir de bien mettre en évidence les progrès que la pensée française a accomplis avec lui explique la composition de notre étude. Jusqu'au jour où l'Académie des sciences l'eut choisi pour secrétaire perpétuel, Fontenelle a été *à la fois* bel esprit, philosophe et homme de science. Il n'a pas craint d'écrire des *Lettres galantes* après ses *Dialogues*, et il a eu le mauvais goût de publier des *Pastorales* après son *Histoire des oracles*, laissant ainsi frivole et sérieux alterner dans ses livres avec la plus fâcheuse régularité. Suivre donc l'ordre chronologique dans leur examen eût été conserver à l'œuvre de Fontenelle sa dispersion, sa confusion apparentes; le souci de l'unité et la logique intime de notre sujet exigeaient une autre disposition. Sans tenir compte de la date où ils furent publiés, nous avons réuni en groupes distincts les ouvrages de Fontenelle, suivant qu'ils se rapportaient à la littérature, à la science ou à la philosophie. On voit ainsi avec plus de netteté comment du simple bel esprit le grand esprit s'est enfin dégagé par une ascension lente, mais sûre; et si l'in-

telligence de l'œuvre s'en augmente, l'estime pour l'auteur n'en est certainement pas diminuée.

On ne raconte pas en quelques pages une vie de centenaire, même tout unie et toute calme, comme a été celle de Fontenelle. De là la nécessité de divisions dans la biographie. On a veillé à ce que ces divisions, mises uniquement pour la clarté, parussent aussi naturelles et aussi logiques que possible.

Clermont-Ferrand, décembre 1905.

PREMIÈRE PARTIE

BIOGRAPHIE ET CARACTÈRE

DE FONTENELLE

BIOGRAPHIE DE FONTENELLE

CHAPITRE PREMIER

DE LA NAISSANCE DE FONTENELLE A LA CHUTE D' « ASPAR » (1657-1680)

Bernard le Bovier[1] de Fontenelle, second fils de François le Bovier de Fontenelle, écuyer, avocat au Parlement, et de Marthe Corneille, sœur de Pierre et de Thomas Corneille[2], naquit à Rouen, le 11 février 1657. Il était de constitution si chétive qu'il « pensa

[1] « Ou plutôt *le Bouyer*, comme porte le billet d'enterrement de M. de Fontenelle. On l'y a écrit ainsi d'après le contrat de mariage de son père François le Bouyer de Fontenelle, écuyer, avocat au Parlement, avec Demoiselle Marthe Corneille, sœur de Pierre et de Thomas Corneille; mais il faut prononcer *le Bovier*, et on l'a toujours prononcé de même. Au reste, il y a plusieurs noms de famille qu'on prononce autrement qu'on ne les écrit, ou qu'on prononce et qu'on écrit de deux façons; par exemple, *Faure* et *Favre*, qui néanmoins sont originairement le même nom ». Note de l'abbé Trublet, à propos du *Catalogue des écrivains français du siècle de Louis XIV*, de Voltaire, au nom : Fontenelle.

[2] « Fontenelle était le second des quatre enfants mâles auxquels Marthe donna le jour. Joseph, son aîné de deux ans, était mort en bas âge; plus jeune que lui d'une trentaine de mois, Pierre vécut environ trente-trois ans; Joseph-Alexis, né en 1663, prolongea sa carrière jusqu'en 1741. Recommandables par leurs vertus chrétiennes, les deux derniers, ecclésiastiques l'un et l'autre, avaient eu en partage la piété de leur mère; Bernard en eut l'esprit ». Charma, *Biographie de Fon-*

mourir de faiblesse le jour même de sa naissance. On le baptisa à la maison et il ne fut porté à l'église que le 14[1] ». Il demeura assez longtemps maladif. « Ses poumons étaient et restèrent jusqu'à seize ans d'une faiblesse telle que toute émotion un peu vive au physique et au moral lui faisait cracher le sang[2]. » C'est probablement pourquoi, toute sa vie durant, il s'épargna avec une si scrupuleuse diligence toute espèce d'émotions. Il se pourrait bien d'ailleurs qu'il ait dû à cette excessive délicatesse de santé l'avantage, fort appréciable, de devenir centenaire. On le soigna beaucoup, il se soigna lui-même plus encore, « par une prudence précoce et qui ne s'oubliait jamais[3]; » l'estomac était excellent: tant de précautions portèrent leurs fruits : « dans le cours de sa longue carrière, une légère fluxion de poitrine fut l'unique indisposition qui l'arrêta[4]. » Il n'est que les valétudinaires de naissance pour avoir de ces bonheurs.

La maison qu'habitaient les parents de Fontenelle

tenelle. Caen, 1846. — Pierre était simple prêtre habitué à Saint-Laurent de Rouen, et passait pour être d'une extrême simplicité. « A quoi s'occupe-t-il? demandait-on un jour à Fontenelle. — Il dit la messe le matin. — Et le soir? — Le soir, il ne sait ce qu'il dit. » — Quant à Joseph-Alexis, il mourut chanoine de la cathédrale de Rouen, en grande réputation de science et de vertu. (Cf. les *Nouvelles ecclésiastiques*, années 1731, p. 101 ; 1741, p. 191 et suiv. ; 1742, p. 31.) — C'est de la mort de ce frère que parle Fontenelle dans une lettre à Mme de Forgeville, du 31 novembre 1741.

[1] Trublet, *Moreri*. — L' « extrait baptistaire » de Fontenelle est du 14, ce qui explique qu'on ait pris quelquefois cette date pour celle de sa naissance.

[2] Charma, *Biographie*. — Et l'abbé Trublet : « A seize ans, le jeu du billard était un exercice trop violent pour lui, et toute grande agitation lui faisait cracher le sang. » *Moreri*.

[3] Charma, *Biographie*.

[4] *Ibid*. — On peut dire de lui ce que M. Bazin a dit de Legouvé : « Il a une de ces santés chétives qui ne promettent rien et qui tiennent tout. » *Discours de réception*, 28 avril 1904.

était voisine d'un couvent de feuillants [1]. « Cette circonstance inspira sans doute à une mère inquiète l'idée de vouer au patron de l'ordre, dont la pensée lui était familière, le fils qu'elle craignait de perdre. De là le nom de Bernard qui lui fut donné par son parrain Thomas Corneille, et l'habit de feuillant qu'il porta jusqu'à sept ans [2]. » L'auteur de l'*Histoire des oracles* dut s'égayer quelquefois de son premier costume.

Au dire de Fontenelle lui-même, son père « avait beaucoup d'esprit et de littérature, surtout beaucoup de probité, mais il était d'une humeur un peu fâcheuse, inégal, capricieux [3] ». Sa mère, au contraire, avait le caractère doux et enjoué, avec un bon fonds d'indifférence et d'égoïsme tranquille. Fontenelle ressembla d'abord à sa mère sans le savoir, et il mit plus tard toute son application à fortifier cette ressemblance [4].

[1] Elle forme aujourd'hui les numéros 132 et 134 de la rue des Bons-Enfants, baptisée rue Fontenelle en 1794, et rendue à sa première dénomination dès 1795. — « M. de Fontenelle est né rue des Bons-Enfants, dans le quartier des RR. PP. Feuillants, dans une maison dont le jardin est à l'ouest de celui de ces Pères. On y entre par une allée qui est la cinquième porte à l'ouest de celle de ce monastère. Dans la cour est un puits décoré d'une charpente d'architecture gothique singulièrement belle. C'est principalement à cet indice, donné par M. de Fontenelle, que j'ai reconnu cette maison. Les propriétaires n'en savent pas un mot, et leurs titres n'en disent rien. Le père de M. de Fontenelle la tenait apparemment à loyer. » Le Cat, *Éloge de Fontenelle*.

[2] Charma, *Biographie*. — « C'était autrefois un usage assez commun de faire porter aux enfants l'habit de quelque ordre religieux. Aujourd'hui on les habille en houzards ». Trublet, *Moreri*.

[3] Trublet, *Mercure de France*, août 1758.

[4] La mère de Fontenelle « exhortait souvent son fils à joindre les vertus chrétiennes aux vertus morales. Elle lui dit même un jour : « Avec toutes vos petites vertus morales, vous serez damné. » Trublet, *Mercure*, août 1758. — Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, t. III) rapporte le mot avec une légère différence : « Mon père était une bête, disait Fontenelle, mais ma mère avait de l'esprit; elle était quiétiste; c'était une

Marthe Corneille était au reste la digne sœur de Pierre et de Thomas. « Elle avait aussi beaucoup d'esprit. Mais malgré son esprit et sa piété, elle ne pouvait faire un crime à ses frères d'avoir travaillé pour le théâtre [1]. » S'il faut même en croire une élégie du temps, ils la consultaient souvent et lui soumettaient leurs vers [2]. Dans la famille, les aptitudes littéraires étaient une espèce de tradition.

Le jeune Bernard fit ses études au collège des jésuites de sa ville natale, et avec beaucoup de succès. D'après les registres de la maison, c'était un élève accompli, le premier de sa classe, *adolescens omnibus partibus absolutus, et inter discipulos princeps*. Il semble n'avoir été médiocre qu'en logique ; et l'explication qu'il donne de cette faiblesse — dont on pourrait être surpris au premier abord — est toute à son honneur. « Je pris mon parti de ne rien entendre à la logique. Cependant continuant de m'y appliquer, j'y entendis quelque

petite femme douce qui me disait souvent : *Mon fils, vous serez damné* ; mais cela ne lui faisait point de peine. »

[1] TRUBLET, *Mercure*, août 1758.

[2] Nempe soror gemini non inficianda poetæ,
Fraterni judex carminis illa fuit.
Sæpe, nec erubuit, sæpe emendanda sorori
Carmina commisit frater uterque suæ.

D. Saas, canonicus et academicus rothomagæus, *Elegia in obitum Dominæ de Fontenelle*, lecta in consessu Acad. roth., 26 jan. 1757. — Il est au moins curieux de rapporter ici une opinion de Montesquieu, *Fragments inédits*, par M. DE MONTESQUIEU, II, 127. « J'ai souvent remarqué que, pour que des enfants aient beaucoup d'esprit, il faut une mère un peu folle, et qui ait de l'esprit, et un père pesant, ou le contraire : la mère de Corneille et leur père, qui n'était qu'un bon homme, qui écrivait de sa main les pièces imprimées de son fils ; le père de Fontenelle, dont la mère était des Corneille ; le maréchal de Brancas, assez lourd et sa femme, très folle, mère de M. de Forcalquier ». L'explication est peut-être hasardeuse, et il convient d'en laisser toute la responsabilité au grave président.

chose; je vis bientôt que ce n'était pas la peine d'y rien entendre, que ce n'était que des mots : je m'en tirai ensuite aussi bien que les autres[1]. » Dès sa jeunesse il aimait à voir clair dans tout ce qu'il faisait; et les idées, les choses, ou, comme il aimait à dire, le solide, le consistant, avaient ses préférences.

Ses débuts furent précoces. A treize ans, il concourait déjà pour le prix de poésie latine, proposé par l'Académie des Palinods de Rouen[2]. Sa pièce n'obtint

[1] Ce mauvais souvenir de la logique fut longtemps à s'effacer. On peut lire au début des *Fragments d'un traité de la raison humaine* : « Ce qu'on appelle communément la logique m'a toujours paru un art assez imparfait : vous n'y apprenez ni quelle est la nature de la raison humaine, ni quels sont les moyens dont elle se sert dans ses recherches, ni quelles sont les bornes que Dieu lui a prescrites, ou l'étendue qu'il lui a permise, ni les différentes voies qu'elle doit prendre selon les différentes fins qu'elle se propose : vous apprenez seulement de combien de propositions un raisonnement est composé, en combien de manières ces propositions peuvent être combinées, selon qu'elles sont universelles ou singulières, et combien de situations différentes on peut donner à un certain terme qui tient la place la plus honorable dans les syllogismes : recherches inutiles et vaines, peu curieuses même, si on en juge par l'agrément, et peut-être seulement glorieuses pour leur auteur, qui n'en est pas venu à bout sans application et sans subtilité. » — Dès ce temps, l'enseignement des jésuites avait des adversaires décidés. « Il fit ses classes au collège des jésuites de Rouen, c'est-à-dire que, malgré le zèle et l'habileté de ses maîtres, il perdit sept ou huit années les plus précieuses de sa vie à une étude stérile de mots, à une pénible construction de phrases, à un fastidieux entassement de figures, aux spécieuses subtilités d'un art de raisonner, qui apprend moins à défendre la vérité qu'à la contredire. » Solignac, *Éloge de Fontenelle* (1757).

[2] On trouvera tout ce qu'il est intéressant de savoir sur les Palinods dans la substantielle *Notice historique sur l'Académie des Palinods*, de Ballin, archiviste de l'Académie royale de Rouen (Rouen, 1834). — Un ambassadeur, du nom d'Helsin (Helchin ou Elpin), que Guillaume le Conquérant avait envoyé, vers 1070, chez les Danois, fut surpris à son retour par une violente tempête. En grand péril de mort, il se recommande à la Vierge. « Bientôt apparaît à ses yeux, en habits pontificaux, un habitant du ciel qui lui promet une heureuse arrivée, s'il veut s'engager à faire ajouter aux fêtes célébrées en l'honneur de la Vierge Marie celle de sa Conception, le 8 décembre de chaque année, et avec le

pas le prix, mais elle parut si remarquable à ses juges qu'on lui accorda, par une faveur tout exceptionnelle, les honneurs de l'impression [1]. Il fut encore plus

même office que celui de sa Nativité, qui se fait le 8 septembre ». On institua donc une nouvelle solennité, qui fut appelée la *Fête aux Normands*. Il se fonda bientôt après une confrérie de notables de Rouen, ou *Confrairie de la Conception Notre-Dame*, « qui s'obligèrent à une vénération particulière envers la Vierge » C'est un des *princes* de cette confrérie, Pierre Dare, qui, en 1486, essaya de lui donner un nouveau lustre en instituant des concours; les ouvrages seraient récompensés publiquement « sur un théâtre où se trouvait une espèce de tribune, qu'on appela le *Puy de la Conception*, du mot grec Πόδιον, pris dans le sens d'*appui*, *saillie*, *perron* ou *tribune*, et, comme les trois premières compositions françaises qui furent présentées sur ce Puy étaient conçues de manière que le sens amenait la répétition du même vers à la fin de chaque strophe, on en fit depuis une des règles de ces sortes de poésies, d'où elles prirent le nom de *Palinods*, des mots grecs Πάλιν et ᾠδή, qui signifient *chant réitéré*, dénomination qu'on appliqua bientôt à la confrérie elle-même ». Suivant une remarque naïve de l'abbé de la Rue, dans les *Puys d'amour* on chantait la beauté des dames; au *Puy de la Conception de la Vierge*, on chantait « la Dame des Cieux. » — Dans la suite, la Confrérie prit le titre d'Académie Les prix des concours étaient « une palme, un lis, un rosier, un miroir, une tour, un soleil, un chapeau (c'est-à-dire une couronne) de laurier, une étoile et un anneau » ; en 1624, François de Harlay, archevêque de Rouen, fonda « la ruche d'argent, pour l'ode pindarique latine, appelée aussi ode pontificale » ; le miroir d'argent, pour l'ode française, fut institué en 1627. Les statuts de l'Académie des Palinods ont été plusieurs fois renouvelés. — Il y a des noms connus parmi les lauréats : en 1640, Jacqueline Pascal; en 1641, Thomas Corneille; en 1671, Fontenelle, etc. De 1755 à 1758, Malfilâtre fut couronné quatre fois. — On peut aussi consulter sur les Palinods une note de l'édition de Corneille (Collection des Grands Écrivains), t. X, p. 7.

[1] On donnait le titre d'*Epigramma honorarium* à toute pièce qui avait approché du prix et qu'on jugeait digne d'être connue du public. — Voici la pièce de Fontenelle :

In Immaculatam Conceptionem
B. M. Virginis
Epigramma honorarium,
Cujus Argumentum jam meruit
Pepo in fimo corrupto incorruptus.

Hortorum Pepo deliciæ, cui Solis amici
Nutrix flamma favet, Dominique industria præsens,
Cresce modo, et gratos mensis promitte sapores.

heureux l'année suivante. Sur quatre compositions qu'il présenta, deux furent couronnées; une ode française sur Alceste obtint le miroir d'argent, et un sonnet sur l'Œil lui valut l'anneau d'or; les deux autres pièces eurent encore les honneurs de la lecture et de l'impression : c'étaient des stances sur Clélie et une allégorie latine sur l'Œil. Les deux premiers morceaux étant assez difficiles à trouver, on peut les citer ici.

Forsitan obscœnum stercus, putridumque cubile
Contemnis, turpique doles pubescere lecto.
Ah! nescis, vires fimus ille animosque ministrat :
Vitalemque tibi succum, vel sordibus, abdit.
Quin etiam Ambrosios spargit per viscera rores,
Et mixto inspirat secretos nectare gustus
Paulatim, tetrum quamvis exhalet odorem.
Eia age : jam solido densus munimine cortex
Concrescit, noceat tenero ne frigidus imber,
Neve per arentes venas eat improbus ignis.
Quid loquar? ut cellæ jam centum, arcanaque centum
Effingunt se tecta, suis quæque hospita granis.
Hic acini exiles, roseus quos allinit humor,
Carcere nativo cohibentur et ordine justo
Digesti inter se, molli obducuntur amictu.
Tuque igitur, tu cresce Pepo, nec vilia strata
Despice; nam pingui exsudat de stercore sensim
Halitu inoffenso lenis calor, ille salubri
Molliter illapsus fovet interiora tepore.
At tibi nunc zephyros fas increpitare morantes,
Et solem æstivum, medicus nam decoquet ardor,
Quidquid inest vitii et puro te Lumine purgans,
Esse dabit lucem mensis felicibus escam.
En erit, ut lecto tandem de paupere surgas
Dives opum variarum, et olenti cortice suaves
Expirans animas et Divinam Panacæam.

Allusio.

Sol Deus est, fimus est natura, Pepoque Maria.

Dom. DE FONTENELLE, *Rothom.* ætatis 13. — L'abbé TRUBLET (*Mercure*, avril 1757) dit de ce morceau :

« Si cette pièce est, en effet, telle qu'elle est imprimée, d'un enfant de treize ans, et que le jésuite, son régent, ou quelque autre bon poète latin, peut-être son père, qui était homme de lettres, n'y aient pas mis la main, c'est celui de tous les ouvrages de M. de Fontenelle qui m'étonne le plus. »

ODE

Laquelle a remporté le miroir d'argent

Alceste, qui fut la seule entre les filles du roi Pélie qui ne trempa point dans le meurtre de son père, lorsque Médée leur promit de le rajeunir. Le Comte, dans sa *Mythologie*, liv. VI, chap. vii.

Médée et le Parricide
Vont étaler en ces lieux
Tout ce qu'a vu la Colchide
De barbare et d'odieux.
Le crime qui se déguise
Sous ombre de piété,
Abusant de la franchise
D'une famille surprise,
Séduit sa crédulité.

Les charmes de Thessalie
Qui rappellent du trépas,
Pour les filles de Pélie
Sont de décevants appas.
Leur piété trop sincère,
Par une fatale erreur,
Croit qu'on va rendre à leur père,
Dans un bain d'eau salutaire,
La jeunesse et la vigueur.

De ces Filles inhumaines
On voit les coups amoureux
Épuiser toutes les veines
De ce Père malheureux.
Leur amour seul les convie
A ces barbares efforts;
C'est lui qui le sacrifie
Et qui lui cherche une vie
En lui donnant mille morts.

Leur vertu n'est qu'en leur crime,
Leur crime qu'en leur vertu;
L'un par l'autre est légitime,
L'un de l'autre est revêtu.

Cette union si nouvelle
Qui les accorde tous deux
Dans leur discorde éternelle
Rend la vertu criminelle
Et le crime vertueux.

Que de funestes alarmes
Vont naître avecque le jour!
Que de soupirs! que de larmes!
Que d'ennuis à son retour!
Médée ayant pris la fuite
A la faveur de la nuit,
Malgré toute leur poursuite,
Laisse à ces sœurs qu'elle quitte
Pleurer leur amour séduit.

Alceste est seule innocente
De ce forfait généreux,
Et sa main n'est point sanglante
De ce parricide affreux.
Vous devenez cette Alceste,
Chaste Fille de Sion,
Le crime n'est point funeste
A la pureté céleste
De votre Conception.

Si l'on songe à l'âge du lauréat, et, comme le dit fort justement un biographe, à la nature du sujet « qui tous les ans tentait les poètes, mais qui jamais n'en inspirait aucun », on sera indulgent à ces premières productions de la « jeune muse normande ».

Le sonnet sur l'Œil, plus artificieux, laisse mieux entrevoir la future manière de Fontenelle [1].

[1] L'*Epigramma honorarium* « sur l'œil » a vingt-neuf vers, avec l'*Allusio* : « Non oculus, non Virgo ferat purissima sordes : » — et les *Stances sur Clélie* (« Clélie qui fut la seule entre les filles romaines données en otage à Porsenna qui s'échappa de ses Prisons ») ressemblent singulièrement, pour la facture, aux futures *Héroïdes* de notre auteur.

SONNET

Lequel a remporté l'anneau d'or.

L'OEIL

Interprète du cœur, chef-d'œuvre de nature,
Qui caches au-dedans un trésor précieux,
Petit soleil vivant, miroir officieux,
Qui reçois des objets la fidèle peinture.

Œil, de qui l'admirable et divine structure
Forme un charmant dédale, un globe industrieux,
Et qui prends de toi-même un soin si curieux,
Que tu n'y peux jamais souffrir la moindre ordure.

Puisqu'en toi des objets tu reçois chaque trait,
Par un nouveau bonheur tu deviens le portrait
Du plus beau des objets qu'on ait vus dans le monde.

C'est un Miroir de grâce, un Soleil en beauté,
Un chef-d'œuvre des Cieux, une Vierge féconde
Dont tu nous peins assez quelle est la pureté.

De si heureuses dispositions ne pouvaient manquer d'attirer sur le jeune poète l'attention de ses maîtres. « Aussi les jésuites désirèrent-ils beaucoup de le faire entrer dans leur société[1]. » Il repoussa doucement leurs avances, et se contenta de rester toujours l'ami de quelques-uns d'entre eux, notamment du P. Commire, dont il sollicitait souvent les conseils[2], et du P. Tour-

[1] D'après Le Cat, M. de Cideville tenait ce détail de Fontenelle lui-même.

[2] « Le P. Commire professait la logique lorsque M. de Fontenelle n'était encore qu'en rhétorique ; cependant celui-ci a toujours regardé ce Père comme un de ses maîtres par la liaison étroite qu'ils ont formée, et par les conseils que le jeune homme en recevait. » Le Cat, *Éloge*. — Fontenelle a même traduit des pièces latines du P. Commire : « Sur ce que le grand Condé ne vivait que de lait » ; une fable *(Le Coq)*, sur

nemine, avec qui il disputait « sur les matières les plus importantes et les plus délicates, sur la plus haute métaphysique », déjà subtil et plein de ressources, inépuisable en objections, loyal adversaire d'ailleurs et encore plus accommodant, puisqu'il fournissait quelquefois « des réponses que le Père, aidé de tout son zèle, n'avait pu trouver [1] ». Les jésuites, de leur côté, gardèrent toujours une estime particulière pour Fontenelle; de son vivant même, plusieurs professeurs de leurs collèges firent son portrait dans des discours publics [2]; et quand parut l'*Histoire des oracles*, le P. Tournemine poussa la complaisance — ou la naïveté — jusqu'à soutenir dans le *Journal de Trévoux* (août 1707), que le dessein de l'auteur n'avait rien que de fort innocent et qu'il serait difficile de trouver dans tout l'ouvrage une intention maligne contre la religion [3]!

Le père de Fontenelle était avocat, son oncle Pierre l'avait été : il était naturel qu'il essayât de l'être à son tour. Non qu'il se sentît attiré vers l'étude du droit par une vocation irrésistible; en aucune façon la chicane ne pouvait lui plaire; du moins se conforma-t-il sans trop de mauvaise volonté au désir de sa famille. Il plaida même une cause; mais « son heureux destin »,

la ligue d'Augsbourg; et une ode « sur le rétablissement de la santé du roi », en 1687.

[1] Trublet, *Mercure*, juin 1757.

[2] Notamment les PP. Geoffroy et Power (Cf. *Mercure*, mars et juin 1756.) Le portrait de Fontenelle par le P. Power est fort long; l'orateur ne manquait ni d'enthousiasme ni de rhétorique, mais il n'avait peut-être pas à un égal degré le sens de la mesure et le goût.

[3] Un des meilleurs éloges qui aient été faits de Fontenelle après sa mort est celui qu'on lit dans le *Journal de Trévoux* (avril 1757), par le P. Berthier.

pour parler le langage d'un de ses premiers panégyristes, Le Cat, « son heureux destin, ou plutôt celui des Académies, voulut qu'il la perdit. » L'auditoire, cependant — toujours d'après Le Cat. — aurait été frappé de son éloquence, et on lui aurait « prédit dès lors la célébrité dont il a joui. On ne se trompa que sur le genre de cette renommée ». Tout est possible; il est plus vraisemblable pourtant, comme le laisse entendre le *Mercure* d'août 1758, que « la faiblesse de sa poitrine et de sa voix était seule un obstacle invincible » pour le débutant, et que son coup d'essai ne fut nullement un coup de maitre. La preuve en est qu'il ne recommença pas. Si les siens avaient rêvé pour lui la gloire du barreau, ils ont dû faire tout de suite le sacrifice de leurs ambitions.

Libre désormais d'employer son temps à sa guise et de « suivre son attrait », « brouillé avec Papinien et la Coutume et sentant qu'il y avait autre chose à connaître dans le monde que les lois arbitraires des hommes, » le jeune Fontenelle revint aux études qui lui avaient valu ses premiers triomphes — sans négliger les mathématiques, pour lesquelles il eut toujours une prédilection. Tout l'encourageait d'ailleurs à cultiver les lettres, et tout aussi semblait conspirer à lui rendre moins dur qu'à personne l'accès de la carrière. N'avait-il pas grandi dans une atmosphère saturée, pour ainsi dire, de littérature? Et des succès retentissants n'avaient-ils pas valu à ses deux oncles la considération générale? Quand on a dans l'esprit de pareils souvenirs, et sous les yeux de pareils exemples, un peu d'ambition est légitime; et si un journal vous en offre la facilité, comment résister au désir de réa-

liser vos premiers rêves de gloire? Certes, la science s'accommode fort bien du calme et de la solitude de la province; mais on n'est vraiment bel esprit qu'à Paris, et à la condition seulement d'en avoir reçu le titre et la consécration de Paris lui-même. Il fallait donc connaître « la grand ville » et se faire connaître d'elle. Fontenelle y vint pour la première fois avec son oncle Thomas, en 1674, « un an après la mort de Molière, » disait-il. Un instinct secret l'avertissait que la disparition du grand poète était en effet, pour lui, un avantage et une sûreté de plus, et l'instinct n'avait pas tort.

Quelle fut la durée de ce premier séjour à Paris, l'abbé Trublet, si scrupuleusement, si abondamment informé d'habitude, l'ignore lui-même, tout en conjecturant qu'il fut assez court[1]. Mais, pour rapide qu'il ait été, les impressions qu'il laissa dans la mémoire du jeune homme durent être profondes; probablement même furent-elles décisives. Il est sûr en tout cas qu'elles contribuèrent à le dégoûter et de l'étude du droit qui l'attendait à son retour à Rouen, et de la vie provinciale elle-même.

Le voilà donc installé pour un temps chez « les frères Corneille », rue de Cléry[2], et, par ses deux oncles, au

[1] C'est du moins ce qu'assurent les corrections que l'abbé Trublet a faites à l'*Éloge de Fontenelle*, de Solignac. « On ne sait quelles raisons le déterminèrent à retourner dans sa province deux ans après sa première arrivée à Paris, » dit Solignac; et Trublet corrige : « Je doute que M. de F. ait été deux ans à Paris dans son premier voyage. » — « Le séjour à Rouen ne fut pourtant pas bien long, » écrit Solignac, p. 8; et l'abbé : « Il fut très long, mais interrompu par quelques petits voyages, et c'est à Rouen que M. de F. a composé ses principaux ouvrages. »

[2] C'est là qu'habitait alors Corneille. (Cf. Taschereau, *OEuvres complètes de Corneille*, 1857, t. I, p. xxvi; et la *Liste (avec les adresses) de messieurs de l'Académie française en janvier 1676*. — D'une procuration donnée le 23 mars 1679 par Pierre et Thomas Corneille, il

milieu de ce bruyant monde littéraire, dont il n'avait perçu jusqu'ici que de lointains échos. Il a l'intelligence souple, l'esprit facile et pénétrant; il est curieux, avide de s'instruire et de « profiter », en bon jeune homme qu'il est, et en meilleur Normand qu'il est encore. On le devine heureux, s'épanouissant et se dilatant à son aise, tout grand ouvert à toutes choses, jaloux de ne rien perdre de ce qui se dit ou se chuchote autour de lui, capable déjà de juger les idées qu'on agite dans la conversation, et même ceux qui les agitent, se sentant peut-être dès ce moment l'égal de ceux qu'il écoute, souriant au rêve de s'élever jusqu'à eux, et, — qui sait? — de les dépasser un jour; et en attendant, bien résolu de les imiter et d'être, lui aussi, « homme de lettres ».

C'était un logis plein de gloire que celui de ses oncles, mais, à vrai dire, il n'eût pas été bien gai pour ses dix-sept ans, s'il n'y avait eu que le grand Corneille pour l'animer. Le pauvre grand homme à cette date est triste, profondément triste[1]; il achève de mourir littérairement, et ces sortes d'agonies sont encore les plus douloureuses et les plus terribles, par le martyre qu'elles infligent à la vanité. Il vient de donner *Suréna* au milieu de l'inattention générale, et les « poèmes » de celui qui fit courir tout Paris autrefois passent maintenant inaperçus. Il a cessé de plaire, il y a déjà longtemps; et quand la mort viendra, elle ne fera qu'emporter un oublié, un disparu. Le vieux poète le

résulte que les deux frères habitaient ensemble, rue de Cléry, depuis au moins cinq ou six ans.

[1] C'est en 1674 que le fils de Corneille, qui était déjà revenu blessé du siège de Douai en 1667, fut tué au siège de Graves, à la tête de la compagnie qu'il commandait en qualité de lieutenant de cavalerie.

sent et il gronde, toujours maussade et toujours fier, incapable de se résigner à ce qu'il s'obstine à considérer comme une erreur des hommes et une injustice du sort. D'ailleurs, n'a-t-il pas là, sous les yeux, de la part même de ses proches, un témoignage singulièrement pénible de cette dure indifférence? Ce petit Bernard le respecte sans doute et le vénère, mais à la façon d'un illustre aïeul et comme une gloire de famille : au fond il ne l'aime pas. Entre eux, en effet, il y a trop de contrastes, parce qu'il y a trop d'éloignement; les deux générations ne peuvent plus guère s'entendre; et l'on s'imagine volontiers que c'est dans un silence plein de déférence — et de contrainte — que le neveu a dû assez souvent écouter les boutades chagrines du vieil oncle bourru, un peu monotone, et quelquefois ennuyeux [1].

Fort heureusement, à côté de Pierre il y a Thomas [2]: et si l'on va tenir compagnie à l'un par devoir, c'est

[1] « Il avait peu vécu avec le grand Corneille, qui alors n'était plus le grand Corneille. « La dernière année de sa vie, dit M. de Fontenelle, son esprit se ressentit beaucoup d'avoir tant produit et si longtemps. » — M. de Fontenelle m'a conté que parlant un jour à Mme de Marsilly, fille de Thomas Corneille, de cet affaiblissement de l'esprit de leur oncle commun, et s'étant servi du mot *radoter*, elle avait trouvé fort mauvais un pareil terme à l'égard d'un pareil oncle et s'en était fâchée très sérieusement. M. de Fontenelle trouva plaisante la colère de sa cousine et lui en sut pourtant gré. » TRUBLET, *Mercure*, juin 1757. — Le neveu ne poussait pas le respect jusqu'à la superstition. Il y a telle réplique des *Dialogues* qui a bien des airs de parodier la manière de l'oncle. « Vous voilà étrangement révoltée contre tous les hommes! » dit Brutus à Faustine; et Faustine de répondre : « Je suis Romaine, et j'ai des sentiments romains sur la liberté. » Quand on sait de quelle liberté il s'agit et quel usage en fait Faustine, l'ironie de la réponse n'en est que plus évidente. — Cf. encore dans les *Stances à Marquès, petit chien aragonais*, le vers sur la patrie.

[2] Consulter sur Thomas Corneille, G. REYNIER, *Thomas Corneille*, Paris, 1892; J. LEMAITRE, *Théories et impressions*; et FAGUET, *Journal des Débats*, 21 mars 1904.

par plaisir qu'on reste à goûter la conversation de l'autre. Celui-là au moins est vivant, d'une inlassable activité, toujours plein de projets, et capable surtout de parler d'autre chose que de poésie dramatique. Son *Ariane* (1672) vient de remporter un succès énorme, et l'auteur n'est pas homme à faire fi de la réputation, surtout quand elle vous amène par surcroit de bonnes espèces bien sonnantes. Mais il y a ici-bas autre chose que le théâtre, et d'autres moyens de s'attirer considération et argent. Le journal peut devenir tout aussi productif, et qu'il est donc plus amusant! Un gazetier sait tout ce qu'il est possible d'apprendre : à la cour, à la ville, il a la primeur de toutes les nouvelles; sans doute il inspire encore quelque défiance, mais on lui demande volontiers ses services et il bat monnaie avec la vanité humaine. Donneau de Visé vient de fonder le *Mercure Galant*, et Thomas Corneille va tout de suite en être l'homme indispensable ; ce sera le bras droit du directeur, jusqu'au jour, prochain, où il deviendra son associé. C'est donc par lui que la maison s'emplit de mouvement, de bruit et de nouvelles. Le numéro mensuel du journal se cause d'abord rue de Cléry ; et l'on se figure si, de toutes ses oreilles, le neveu écoute ce genre de causerie! Il commence à reconnaitre son champ d'opérations, le terrain où il exécutera bientôt ses premières manœuvres, et il en fait son profit.

Thomas n'est pas seulement le plus intéressant des oncles, il peut en être aussi le plus utile. Successivement « protégé de la comtesse de Noailles, de la comtesse de Fiesque, de la duchesse de Montpensier », il a connu chez Mme Deshoulières et fréquenté « Pellisson, Benserade, Ménage, Conrart, Fléchier, Quinault, Per-

rault, Charpentier, le duc de La Rochefoucauld, le duc de Montausier, le duc de Saint-Aignan, le duc de Nevers[1] », partout apprécié pour « ses heureuses qualités, son esprit vif et enjoué », et surtout à cause de « cette politesse surprenante qu'il conserva jusque dans ses derniers temps, où l'âge devait l'affranchir de beaucoup d'attentions[2] » ; et les relations de l'oncle pourront un jour servir au neveu.

D'autant qu'entre eux la sympathie a été du premier jour fort vive[3]. Thomas a été ravi de trouver quelques-unes de ses qualités dans le fils de sa sœur, et il est tout disposé à s'intéresser à sa fortune. La vivacité d'esprit du jeune homme, sa curiosité l'émerveillent. Il n'est pas jusqu'à ses goûts scientifiques qui n'achèvent de le séduire, et sur lesquels on ne puisse fonder les plus sérieuses espérances. Car, il n'y a pas à s'y tromper, la science commence d'être à la mode ; on ne voit partout qu'apprentis savants ; et les dames elles-mêmes n'ont pas honte de se montrer à des leçons d'anatomie ou de physique. Qui mettrait les vérités scientifiques en beau et clair langage serait à peu près assuré de la réputation, et il semble bien qu'il y ait là une jolie situation à conquérir ; la chose vaut d'être soigneusement examinée. En attendant, il importe de courir au plus pressé. C'est par le bel esprit que vient la notoriété : il faut cultiver le bel esprit. Certes, le brillant élève des

[1] Reynier, *Thomas Corneille*, p. 71-72.

[2] Niceron, *Mémoires*, XXIII. — On notera, au passage, cette ressemblance frappante entre l'oncle et le neveu.

[3] « C'était chez lui (Thomas Corneille) qu'il logeait quand il venait de Rouen à Paris, avant que de s'y être fixé ; ce fut chez lui qu'il demeura d'abord, lorsqu'il s'y fixa... Je l'aimais tout à fait, m'a-t-il souvent dit de ce ton vrai qu'on lui a connu ». Trublet, *Mercure*, juin 1757.

jésuites est capable de filer agréablement une page de prose, mais peut-être a-t-il encore quelque inexpérience en poésie : des conseils, des leçons même lui seraient nécessaires; l'oncle s'institue professeur, et quand il repart pour sa province, l'élève emporte le plan d'un opéra dont il développera quelques scènes à loisir [1].

Il emporte surtout l'idée de ne pas y rester longtemps, et d'en revenir le plus tôt possible pour se faire une place dans le monde qu'il vient de découvrir. Il a la fermeté douce, mais opiniâtre; il ne manque ni de savoir-faire ni d'entregent : il devait réussir et il réussit en effet.

Non pas tout de suite cependant, et sa jeune réputation eut quelque peine à franchir les limites de sa ville natale. Probablement sur les conseils de son oncle, il voulut faire sanctionner par l'Académie française les jugements de l'Académie des Palinods. Deux pièces furent envoyées par lui aux concours de 1675 et de 1677, la première, sur « la gloire des armes et des lettres sous Louis XIV » ; la seconde, sur « l'éducation de Monseigneur le Dauphin » : le prix fut remporté chaque fois par M. de la Monnoye, et Fontenelle dut se contenter d'un accessit [2].

[1] « Mon oncle, ajoutait Fontenelle, dans les dix années qu'il vécut m'apprit tout ce que je sais sur la poétique, et m'indiqua pour mon essai lyrique le sujet de *Psyché*, qu'il avait traité lui-même en commun avec M. Molière dont il était fort ami. » TRUBLET, *Mercure*, juin 1757.

[2] Dans la première pièce, l'éloge est plat et emphatique et le style n'a guère plus de qualités que l'éloge. La période poétique y est cependant maniée avec une certaine facilité — que Fontenelle ne gardera pas toujours : mais que de prosaïsme ! et quels efforts pour éviter le mot propre !

Ici dans une tour qu'il fait bâtir exprès,
Pour mesurer du ciel les sphères de plus près,
Jusques dans le soleil l'art conduit notre vue;
S'il a la moindre tache, elle est soudain connue,

Le *Mercure galant* le dédommagea de sa déconvenue. Il y fit ses débuts en 1677. Le neveu de Thomas Corneille ne pouvait pas ne pas être présenté aux lecteurs

Et cet espace immense entre nous et les cieux
N'en peut rien dérober à l'effort de nos yeux.

Cela veut dire que Louis XIV a fait élever l'Observatoire. — Voici sans doute pour les Invalides :

France.....
Tes malheureux soldats, dont les corps mutilés
Marquent la noble ardeur qui les a signalés,
Trouvent un doux séjour où, par des soins prodigues,
Louis a préparé le prix de leurs fatigues;
Où s'exhale en repos leur sensible douleur
De n'être plus témoins de sa haute valeur,
Et d'apprendre sans cesse, au bruit de ses conquêtes,
Que de nouveaux lauriers couronnent d'autres têtes.

Et l'on peut s'amuser à chercher quel est le monument précis désigné par les vers qui suivent :

Là s'élève un palais pour ces esprits sublimes
Qui, sondant la nature, en percent les abîmes,
Et qui se faisant jour dans leur épaisse nuit,
L'exposent tout entière aux regards qu'elle fuit.
En vain pour y former un invincible obstacle,
Les plus communs effets nous cachent un miracle;
Le secours qu'un monarque a daigné nous offrir
Dans son plus noir chaos nous fait tout découvrir.

La poésie s'acheminait ainsi vers l'art de Delille. — Enfin, il est curieux de noter dans ce « poème » la première expression d'une idée qui sera particulièrement chère à Fontenelle et qu'il répètera plus tard à satiété.

Qu'importe qu'aujourd'hui la Grèce ne retienne
Que les superbes noms de la Grèce ancienne,
Que des restes douteux et de tristes débris
De ces murs où les arts étalaient tout leur prix?
D'un grand roi pour Paris les bontés souveraines
Consolent l'univers de la perte d'Athènes.

Du premier jour il a pris parti et s'est rangé du côté des modernes contre les anciens. — Sans être bien remarquable, la seconde pièce est moins faible d'exécution, si d'ailleurs l'éloge de Louis y est toujours aussi ridiculement exagéré. Boileau y mettait au moins un peu plus d'esprit, surtout un peu plus de conviction; et c'est un singulier plaisir que de relire quelques-unes de ses « Épîtres » à côté des « Poèmes » de Fontenelle. (La pièce sur « l'éducation du Dauphin » a 100 vers et l'autre 102). — Pour excuser cet échec de son grand homme, le bon abbé Trublet rappelle (*Mercure*, sept. 1757) que Voltaire, lui aussi, fut

du journal. De Visé s'en chargea : ce sont menus services qu'on se rend entre collègues; et l'*Amour noyé* parut au mois de mai 1677, accompagné de cette note : « Ces vers sont de M. de Fontenelle qui, à l'âge de vingt ans, a déjà plus d'acquis qu'on n'en a d'ordinaire à quarante. Il est de Rouen ; il y demeure, et plusieurs personnes de la plus haute qualité qui l'ont vu à Paris avouent que c'est un meurtre de le laisser dans la province. Il n'y a point de science sur laquelle il ne raisonne solidement; mais il le fait d'une manière aisée, et qui n'a rien de la rudesse des savants de profession. Il n'aime les belles connaissances que pour s'en servir en honnête homme; il a l'esprit fin, galant, délicat. »

C'est le premier portrait que nous ayons de Fontenelle : il est ressemblant, malgré l'évidente partialité qui l'a inspiré. Qualités et défauts, tout y est nettement indiqué, et on a la ligne exacte d'après laquelle l'écrivain se développera plus tard. Il est « fin » et « galant » :

vaincu en 1714, et par un abbé du Jarry, dont un vers cependant commençait par ces mots : *Pôles glacés, brûlants*... Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que la pièce fut imprimée sans changement dans le *Recueil* de l'Académie (1714-1747), quoique du Jarry eût corrigé sa méprise dès 1715, et changé ces malencontreux pôles en *climats*. « Ce dernier mot est juste, remarque naïvement Trublet, mais l'autre était plus poétique, parce qu'il est moins commun. » De telles réflexions en disent long sur l'idée qu'on se faisait de la poésie à cette époque ; et le lecteur nous saura gré, sans doute, de mettre sous ses yeux l'anecdote suivante, contée par Trublet dans le même numéro du *Mercure*. « Un jeune poète vint lire à feu M. Danchet des vers qu'il avait faits sur sa maîtresse. La pièce débutait ainsi :

Maison qui renfermez l'objet de mon amour, etc.

Danchet interrompit le lecteur avec vivacité. « *Maison* est bas, lui dit-il, trop commun du moins. Il y en a tant d'autres (la langue de l'abbé n'est pas toujours bien sûre) à choisir. Mettez *palais, beaux lieux*, etc. — Mais, répliqua le poète, c'est une *maison de force*. »

il le sera toujours, malheureusement, et dans presque tous les sujets. Mais cet incorrigible bel esprit a un fonds sérieux de connaissances solides; il aime la science, et comme il en parle sans pédantisme, n'ayant « rien de la rudesse des savants de profession », il la fera aimer autour de lui; et c'est cette originalité qui lui assurera une place à part et de premier ordre dans l'histoire de la pensée française.

Pour l'instant, il n'est qu'un rédacteur du *Mercure*, des plus assidus, il est vrai, ce qui veut dire des plus applaudis. Mais quelque active qu'y soit sa collaboration, le journal ne saurait lui suffire longtemps. N'était-il pas le neveu des Corneille, et ce titre ne lui imposait-il pas l'obligation de faire l'essai de ses forces dans un genre plus difficile et plus relevé? Aucun démon intérieur, aucune force impérieuse ne le poussait d'un côté plutôt que d'un autre; il se sentait également capable de traiter presque tous les sujets; comme il lui avait autrefois ouvert son journal, Thomas Corneille lui facilitait l'accès de la scène en le prenant pour collaborateur : on se souvient que, de son premier voyage à Paris, le neveu avait emporté le scénario d'un opéra; il se mit à l'œuvre, et la pièce fut bientôt prête. Elle remporta même le plus éclatant succès qu'un jeune auteur puisse obtenir quand il travaille d'après un modèle : *Psyché*, — qui parut sans nom d'auteur, — était si parfaitement dans le goût de Quinault que tout le monde s'y trompa, les connaisseurs comme les autres. Lamotte, fort expert cependant en la matière, l'attribua à l'auteur d'*Alceste* et d'*Atys*[1]; « mais il trouva en même temps le système

[1] Lamotte signalait cependant quelques défauts dans *Psyché*. « Je

du drame si bien concerté, si naturel, la Psyché si décemment vive et délicate, qu'il mit cet ouvrage, à quelques égards, au-dessus de celui du même nom qu'avait fait Molière, aidé du grand Corneille. » Il essaya même de le prouver dans un parallèle en forme, qu'on retrouva dans ses papiers, un an après sa mort. Vénus lui paraît avoir plus de « mouvement », être plus intéressée à l'action, dans Fontenelle, et surtout il y a plus d'analyse chez lui que dans Molière. Le succès était flatteur, et le jeune poète a eu bien du mérite à garder l'anonymat.

L'accueil fait à *Psyché* « engagea Thomas Corneille à envoyer, l'année suivante, à son neveu le plan et le canevas de *Bellérophon* [1] », qui fut reçu du public avec

trouve dans le deuxième acte une construction barbare, qu'on pourrait me soupçonner d'approuver, si je la passais sous silence :

Est-ce qu'aimer est nécessaire?

On dit bien « est-il nécessaire d'aimer », ou « l'amour est-il nécessaire? » Mais « est-ce qu'aimer est nécessaire » n'est ni selon l'usage ni selon la règle; et l'oreille sent si bien cela qu'il serait inutile de le prouver en grammairien ». Lamotte est ici d'une discrétion regrettable, et l'on aurait été curieux de voir sa démonstration. — L'abbé Trublet (*Mercure*, avril 1757) se déclare moins scrupuleux. « Je doute que la critique de M. de Lamotte soit juste. Il aurait été aisé à M. de Fontenelle d'écrire :

Aimer *ou bien* l'Amour est-il donc nécessaire?

Mais je ne vois rien contre la grammaire dans la manière dont il s'est exprimé ; et d'ailleurs elle me paraît plus simple, plus naïve et surtout plus *lyrique* ». Pourquoi donc l'abbé ne nous en a-t-il pas dit les raisons?

[1] Le Cat, *Éloge*. — Fontenelle ne signa point *Bellérophon*, mais le Bolaeana ayant insinué, en 1740, que l'opéra était de Boileau, Fontenelle écrivit « aux auteurs du *Journal des savants* » pour protester contre cette attribution ; et, à la longueur de la lettre, — la plus longue en effet qu'il ait écrite, — à la vivacité de la réclamation, on peut voir si, malgré toute sa modestie, il était chatouilleux sur l'article de la propriété littéraire. Il est vrai qu'il s'agissait aussi de la réputation de son oncle. La rectification de Fontenelle est curieuse et importante même

la même faveur. « On peut dire que tout Paris y était, déclare le *Mercure* de janvier 1679, et que jamais assemblée ne fut ni plus nombreuse ni plus illustre. J'entends crier miracle de tous côtés ». A la trentième représentation, il y a autant de monde qu'à la première; et « ce n'est point ce qu'on appelle chansonnettes » qui attire le public; « elles y sont en fort petit nombre, la grandeur du sujet n'ayant pu souffrir que l'auteur soit sorti de sa matière... L'action est suivie partout, en sorte qu'il n'y a aucune scène qui n'ait de l'enchaînement avec celle qui la précède. » Et le journaliste conclut judicieusement : « Quand on observe cette conduite dans un opéra, que les divertissements qu'on y fait entrer naissent de la pièce même, il est impossible que cet opéra manque de succès, et c'est par cette raison que celui de *Bellérophon* a été au-delà de tout ce qu'on a vu jusqu'ici de cette nature. » (*Mercure*, mars 1679.) Le Dauphin en a été personnellement si satisfait qu'il a voulu revoir la pièce, et les dames qui étaient avec lui n'ont pas été moins contentes. — Simples affirmations de journaliste complaisant. Nous sommes, aujourd'hui, plus difficiles que le « Dauphin », et que « les dames qui étaient avec lui » au théâtre, tout simplement parce que nous n'avons pas l'honneur de faire la chronique dramatique au *Mercure*. *Bellérophon* ne vaut pas plus que les autres opéras de Fontenelle, qui, malgré quelques agréables détails, ne valent pas grand'chose; et il serait trop facile de

pour les détails d'histoire littéraire qu'elle renferme. — Voir aussi, pour l'accueil fait à *Psyché* et la genèse de *Bellérophon*, un extrait de la *Vie de M. Quinault, de l'Académie française, avec l'Origine des opéras en France*, par BOSCHERON, cité par M. Reynier, en appendice de son livre sur Th. Corneille, p. 337.

démontrer qu'il n'y avait pas chez son auteur, qu'il ne pouvait pas y avoir l'étoffe d'un poète dramatique.

Trop de qualités lui en manquaient. Le succès de ses deux premiers opéras avait pu faire illusion, le prestige de la mise en scène et la musique de Lulli dissimulant les faiblesses ou cachant les défauts des « poèmes ». Une chute était à craindre, si l'auteur abordait jamais la comédie ou la tragédie, c'est-à-dire du jour où il serait réduit à ses propres forces, et dans un genre d'ailleurs plus difficile. Est-ce témérité naïve de jeune écrivain enhardi par d'heureux débuts ? imprudence et maladresse de ses ordinaires conseillers ? Fontenelle écrivit une tragédie et une comédie, *Aspar* et *la Comète ;* ce fut un double échec, et, pour la tragédie, il fut retentissant [1].

Si retentissant que la pièce n'est en effet connue que par cette chute et par l'épigramme de Racine qui en a éternisé avec une si cruelle malignité le souvenir [2]. Le jeune poète n'était arrivé du fond de sa pro-

[1] *Aspar* fut joué le 7 décembre 1680. « Les notes manuscrites de Jean-Baptiste Racine « portent, disent les éditeurs de 1807, que les comédiens ne purent achever la première représentation. » Toutefois, nous avons lu dans les notes de Tralage que la pièce fut encore représentée le 29 du même mois et le premier jour de l'année 1681. » Note de l'édition de Racine (Collection des Grands Écrivains), par MM. Eugène Despois et Paul Mesnard.

[2] L'épigramme de Racine est dans toutes les mémoires ; et l'on sait aussi pourquoi Racine ne pouvait pas aimer Fontenelle. A ses yeux et à ceux de Boileau, « le neveu de Corneille avait un péché originel, et l'associé de Perrault un énorme péché actuel. » TRUBLET, *Mercure*, avril 1757. — L'abbé essaie d'excuser l'échec de son grand homme : « On peut tomber sans honte à vingt-deux ans. » — Fontenelle en avait vingt-trois bien comptés. — « Que dis-je ? Il y a de la gloire dans la chute. » Et il regrette naturellement la destruction du manuscrit. « Il est impossible qu'il n'y eût de belles choses dans cette tragédie, du moins des choses très ingénieuses ; et on a beau dire, l'esprit a toujours son prix, surtout la sorte d'esprit de M. de Fontenelle, celle qui pense

vince que pour entendre siffler le premier ouvrage qu'il faisait paraître sous son nom. La déconvenue était rude. En Normand avisé et pratique, il prit rapidement son parti. Bien loin de s'obstiner contre le jugement du public, il se condamna lui-même, et sans appel; *Aspar* fut retiré et le manuscrit jeté au feu, « héroïsme comparable, dit l'*Année littéraire* (t. XXVIII, p. 67, 1757) à celui de Brutus qui condamne ses enfants au supplice. » Nous ne savons donc de la pièce que ce qu'il a plu à Fontenelle d'en confier à son fidèle Trublet, c'est-à-dire fort peu de chose : un auteur sifflé a beau être philosophe, il y a des souvenirs sur lesquels il est d'ordinaire discret. « M. de Fontenelle m'a dit qu'il s'agissait, dans cette tragédie, d'une conspiration contre l'empereur Léon, celui qui succéda à Marcien en 457, et qu'elle était à peu près dans le goût d'*Héraclius*, de Pierre Corneille. » (*Mercure,* août 1758). C'est tout ce que nous connaissons de la pièce. De la composition, des caractères, de l'exécution, pas de nouvelles; et, du vivant même de l'auteur, on en était réduit aux conjectures. « Ne serait-elle point tombée, parce qu'elle était trop compliquée? se demande l'abbé Trublet. Je

et fait penser. » — Des amis essayèrent de venger le malheureux auteur.

Quand Racine avec aigreur
Médit, méprise et querelle,
Ce n'est pas vous, Fontenelle,
Qui le mettez en fureur :
En vous il poursuit la race
De son plus grand ennemi,
Et n'en aura, quoi qu'il fasse,
De vengeance qu'à demi.

M. DE FOUCHY, dans son *Éloge de Fontenelle*, prononcé à l'Académie des sciences, le 20 avril 1757, regrette que Fontenelle ait brûlé *Aspar*. « Un ouvrage sorti de sa plume devait contenir mille traits brillants, dignes d'être conservés », car « les fautes des grands hommes sont quelquefois aussi instructives que leurs chefs-d'œuvre. »

voudrais bien pouvoir expliquer ainsi sa chute; mais on ne croira point qu'entre les mains de M. de Fontenelle, l'intrigue la plus compliquée en fût moins claire; et il lui était aussi impossible d'être confus et obscur au théâtre que dans une académie de philosophes. » Solignac insinue, avec assez de naïveté : « Peut-être cette tragédie manquait-elle par l'invention, par le dessein, par l'ensemble » . Mais l'abbé n'est qu'à moitié satisfait. « J'ai encore de la peine à le croire. Il y a un autre *peut-être* plus vraisemblable. Cette tragédie pouvait être froide, peu intéressante, et, pour tout dire, faiblement versifiée. Il ne faut pas oublier qu'elle fut représentée en 1680 ou 81, et qu'ainsi M. de Fontenelle n'avait au plus que vingt-trois à vingt-quatre ans, quand il la fit. » Si prévenu et si aveugle qu'il soit d'habitude en faveur de son grand homme, il est probable qu'en l'espèce l'abbé ne manque pas de clairvoyance. Aucune des pièces connues de Fontenelle n'est vraiment « intéressante » , et, sans parler des faiblesses de l'exécution, il n'en faut pas plus pour échouer au théâtre.

La preuve en est qu'il n'y réussit pas davantage avec *la Comète*, petite comédie en un acte, en prose, donnée sous le nom de de Visé, et qui n'obtint que six représentations[1]. C'était une pièce de circonstance, com-

[1] D'après les frères Parfaict (*Histoire du théâtre français*, XII, 220), la première représentation eut lieu le mercredi 29 janvier 1681. — Il y a toute une littérature sur cette comète de 1680. Sans parler des *Pensées* de BAYLE, un M. GUÉPIN, de Rennes, fit paraître un *Traité des météores et de la comète apparue en l'an* 1680; un autre, le sieur COMIERS D'AMBRUN, « prévost du chapitre de Fernant, docteur en théologie et l'un des plus grands mathématiciens de ce siècle » , publia un *Discours sur les comètes, par lequel il est prouvé qu'elles ne prédisent aucun malheur*. On fit des stances, des sonnets, des madrigaux. Nous ne cite-

posée à l'occasion de la fameuse comète de 1680, et l'auteur y tournait « agréablement en ridicule les mêmes préjugés que Bayle combattit si sérieusement et en trois volumes » . Le *Mercure Galant* fit naturellement de la réclame en faveur de l'ouvrage. « Ceux qui veulent se guérir de la peur de la comète peuvent aller voir la petite comédie que la troupe royale des comédiens a commencé de représenter avec beaucoup de succès. Elle fait connaître qu'on n'a aucun lieu de s'en effrayer, et marque d'une manière très enjouée l'opinion du fameux Descartes sur cette matière » . (Janvier 1681.) C'était sans doute une intention louable que de chercher à guérir le public d'un préjugé fâcheux [1].

rons que cet *Impromptu,* dont le *Mercure* (janvier 1681) faisait suivre l'annonce de la comédie de Fontenelle :

Assurez-vous que la Comète,
Du Ciel la funeste interprète,
Prédit toujours la mort d'un Grand.
Ne voilà-t-il pas qu'à Versaille,
Etendu, couché sur la paille,
Vient de mourir un Éléphant?

Les frères Parfaict ont jugé sévèrement *la Comète.* L'intrigue leur en parait mauvaise et « peu propre à amener le sujet » . L'intrigue est plutôt insignifiante que mauvaise. L'astrologue n'est pas trop mal attrapé, la comtesse a un caractère assez plaisant, et Mathurin est un valet de comédie passable. Il y a quelques bons traits, surtout dans la scène finale, et, dans la bouche de Mathurin, deux ou trois plaisanteries un peu risquées, que Trublet impute à de Visé. Mais l'intérêt de l'ensemble est assez mince. De par son tour d'esprit, Fontenelle était condamné à réussir moins encore dans la comédie que dans le poème tragique.

[1] « On croyait alors que les comètes menaçaient principalement les princes et les souverains. De là double raison pour eux de croire à ce préjugé populaire. Communément ils sont peu philosophes, ils sont peuple, et la crainte rend crédule. M. de Fontenelle contait sur cela, et c'était peut-être un de ses meilleurs contes, que, la question étant agitée en présence d'un prince (Monsieur, frère unique de Louis XIV), et le plus grand nombre se moquant des comètes et de ceux qui les craignaient, le prince dit aux moqueurs : « Vous en parlez bien à votre aise, vous autres » . TRUBLET, *Mercure,* avril 1757.

Mais aussi l'ambition était hardie de transporter Descartes à la scène. Le théâtre est un endroit assez peu propre à la conférence scientifique, et le comique qui peut résulter d'une discussion philosophique est d'essence trop fine pour frapper vivement la foule ; il est en outre d'un maniement fort délicat. Fontenelle n'avait pas assez d'expérience de la scène. « Ceux qui voulurent se guérir de la peur » n'eurent qu'à lire les *Pensées* de Bayle *sur la Comète;* quant aux autres, qui ne vont à la comédie que pour se divertir — et c'est la presque totalité des spectateurs, — ils firent clairement entendre à l'auteur qu'il n'avait pas attrapé son but. La pièce fut bientôt retirée. Fontenelle était trop intelligent pour ne pas comprendre la double leçon qu'il venait de recevoir. Il écrivit encore des comédies et des tragédies, mais il les garda par devers lui, et il ne se départit qu'une fois de sa stricte réserve, par galanterie, par charité plutôt, et pour ne pas désobliger Mlle Bernard.

CHAPITRE II

DE LA CHUTE D'« ASPAR » A LA NOMINATION DE FONTENELLE AUX FONCTIONS DE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

(1680-1697)

Paris s'étant montré si peu « courtois », notre Normand reprit le chemin de sa Normandie [1]. C'était une résolution sage. Un commerce trop assidu avec le *Mer-*

[1] On connaît les jolis couplets attribués à Racine, si même ils ne sont pas de lui.

Adieu, ville peu courtoise,
Où je crus être adoré.
Aspar est désespéré;
Le Poulailler de Pontoise
Me doit remmener demain
Voir ma famille bourgeoise;
Me doit remmener demain,
Un bâton blanc à la main.

Mon aventure est étrange :
On m'adorait à Rouen.
Dans le *Mercure galant*
J'avais plus d'esprit qu'un ange.
Cependant je pars demain
Sans argent et sans louange;
Cependant je pars demain,
Un bâton blanc à la main.

Le *poulailler* de Pontoise est « la petite messagerie conduite par les coquetiers » ; quant au *bâton blanc à la main*, « c'est la marque de la déconfiture. On disait d'une garnison contrainte à sortir d'une place sans armes ni bagage, qu'elle en sortait *le bâton blanc à la main*. » (Notes de l'édition de Racine, collection des *Grands Écrivains*, t. IV, p. 242.)

cure l'aurait complètement gâté ; il n'avait que trop de tendance au bel esprit. La province ne l'en guérit point, il était incurable ; du moins lui laissa-t-elle la liberté d'occuper plus sérieusement ses loisirs [1]. Quoique, au dire de de Visé, il n'y eût point de science sur laquelle il ne raisonnât solidement dès l'âge de vingt ans, il avait certainement besoin d'étendre et d'approfondir ses connaissances en mathématiques et en physique. Il s'y employa du mieux qu'il put. Ces années, sur lesquelles nous n'avons pas de témoignages, furent certainement fécondes, et, sans le savoir, le futur secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences a commencé d'y préparer sa candidature.

Il est facile de se figurer Fontenelle tel qu'il était alors, à vingt-quatre ans. De Visé nous a déjà parlé de son collaborateur, avec exactitude mais brièveté ; le collaborateur est moins avare de détails sur son propre compte, et le voici peint par lui-même dans l'*Histoire de mes conquêtes* (*Mercure*, février 1681), et « très ressemblant », au dire de Trublet [2].

[1] On a dit que Fontenelle s'était fixé à Paris dès 1679 ou 1680, et on le répète encore. Il semble bien cependant que ce soit inexact. Trublet et le Cat, qui tous deux ont connu Fontenelle, disent tout simplement que ce fut à l'occasion d'*Aspar* qu'il fit son second voyage à Paris, et qu'il retourna à Rouen, « d'où il ne sortit que pour quelques petits voyages », et où il composa « ses principaux ouvrages, peut-être jusqu'à l'*Histoire des oracles*, inclusivement ». Et il est bien question d'un départ pour Rouen dans les couplets ci-dessus. — Nous avons essayé de préciser l'époque de l'installation définitive de Fontenelle à Paris, mais nos recherches ont été infructueuses. Avec Charma (*Biographie*), nous inclinerions à la placer vers la fin de 1687 ou au commencement de 1688.

[2] Le morceau est intéressant. La femme qui est supposée l'écrire fait d'abord son portrait, puis celui de son premier ami, « jeune homme toujours assez bien mis, mais qui, du reste, n'avait aucun caractère : » vient ensuite celui de Fontenelle, et enfin celui de son successeur. Il y

« L'amant dont je vous parle était d'un caractère fort particulier ; et une des principales choses qu'on lui reprochât, c'était cela même qu'il était trop particulier. Il aimait les plaisirs, mais non point comme les autres. Il était passionné, mais autrement que tout le monde. Il était tendre, mais à sa manière. Jamais âme ne fut plus portée aux plaisirs que la sienne, mais il les voulait tranquilles... Il avait une espèce de raison droite et inflexible, mais non pas incommode, qui l'accompagnait presque toujours. On ne gagnait rien avec lui pour en être aimée : il n'en voyait pas moins les défauts des personnes qu'il aimait. Des soins, des assiduités, des manières honnêtes et obligeantes, des empressements, tant qu'il vous plaira, mais presque point de complaisance, sinon dans les choses indifférentes... Il avait toujours ou un enjouement assez naturel ou une mélancolie assez douce. Dans la conversation, il y fournissait raisonnablement ; encore fallait-il qu'elle fût un peu réglée et qu'il raisonnât ; car il triomphait en raisonnements ; et quelquefois même dans les conversations communes, il lui arrivait d'y placer des choses extraordinaires qui déconcertaient la plupart des gens. Ce n'était pas qu'il n'entendît bien le badinage : il l'entendait même trop finement, il divertissait, mais il ne faisait pas rire. Son extérieur froid lui donnait un air de vanité, mais ceux qui connaissaient son âme démêlaient aisément que c'était une trahison de son extérieur. »

a de fines remarques psychologiques çà et là, et ce n'est pas précisément un plaidoyer en faveur de la constance féminine, quoique la dame ait l'air de trouver ces « successions » parfaitement naturelles. Du premier jour, Fontenelle fut ironique en matière de sentiment.

C'est possible, mais ce qui est certain, c'est que voilà le portrait de quelqu'un content de lui jusqu'à en être prétentieux. Il a mieux que l'ardeur et l'enthousiasme, qui vont si bien à la jeunesse, mais qui aboutissent trop vite au découragement; il ne fera rien que par raison et par principes ; sous une apparence de douceur, sa volonté sera inflexible, parce qu'elle sera très réfléchie et un peu étroite ; et rien ne pourra le détourner du but précis qu'il aura assigné à ses efforts. Avec ces qualités — ou ces défauts — on est sûr d' « arriver », comme nous disons aujourd'hui, et Fontenelle, en effet, n'a pas laissé d'avoir une belle fortune.

Il commence par diriger la finesse naturelle de son esprit vers des sujets moins frivoles que l'*Amour noyé*, l'*Histoire de mes conquêtes* ou l'*Éloge de Marquès ;* et les *Dialogues des morts anciens et modernes*, qui parurent en 1683, montrèrent bien qu'il y avait dans l'ancien rédacteur du *Mercure* un philosophe, encore trop amoureux sans doute du paradoxe, — ce qui est la façon d'être bel esprit en philosophie, — mais un philosophe pourtant, habile à découvrir entre les choses des rapports inattendus, et qui excellait surtout à faire voir la vanité et la sottise des préjugés ou des idées vulgaires. C'est le premier ouvrage sérieux de Fontenelle, et avec lequel il faille vraiment compter.

Dès le mois de janvier 1683, le *Mercure* en fait l'éloge. « Vous y trouverez partout un tour fin et délicat, qui vous en rendra la morale très agréable, et je suis persuadé que les dialogues de Socrate avec Montaigne, d'Anacréon avec Aristote, quoique sur des matières sérieuses, ne seront pas moins de votre goût que ceux d'Alexandre avec Phryné et de Sapho avec

Laure. » Le mois suivant, l'éloge se précise en même temps qu'il devient plus vif. « Pour les *Dialogues des morts*, chacun m'accuse de vous les avoir trop peu vantés, et vous ne me surprenez point en me disant qu'ils ont été lus dans votre province avec l'admiration de tout ce que vous y connaissez de gens d'esprit. Ils sont ici dans une estime extraordinaire. La cour, qui a le sentiment très délicat, ne peut se défendre de les applaudir. Ils plaisent aux savants, ainsi qu'au beau sexe, et les plus difficiles à contenter demeurent d'accord qu'on n'a rien donné au public depuis fort longtemps où l'utile soit mêlé si finement à l'agréable[1] ». Sans doute, par amitié pour l'auteur et aussi par esprit de coterie, le journaliste exagère et il convient de rabattre de ses louanges. Mais, au mois de mars 1683,

[1] Deux pages après les lignes que nous venons de citer, on voit que l'*Artaxerce* de l'abbé Boyer est une pièce « remplie de beaux vers », que « les sentiments en sont grands » et qu'elle « mérite d'être lue avec attention ». Le voisinage est compromettant pour les *Dialogues*. — Cependant les *Nouvelles de la République des Lettres* sont aussi élogieuses que le *Mercure*. « Les *Dialogues* ont fait tant d'honneur à M. de Fontenelle qu'on s'imagine que, pour prévenir favorablement les lecteurs, il faut leur caractériser par cet endroit-là tout ce qu'il donne au public. Assurément, c'est une fort bonne époque pour sa gloire ; et quand il arriverait, contre toutes les apparences, que ce qu'il publiera désormais n'augmenterait point sa réputation, il trouverait une agréable ressource dans ces *Dialogues* et il pourrait y renvoyer à coup sûr les gens qui voudraient le bien connaître ». Chaque auteur a son époque favorite, conclut le journaliste, et c'est ici celle de Fontenelle. — Les applaudissements donnés à l'ouvrage de Fontenelle excitèrent la jalousie de quelques confrères. « Les *Dialogues des morts* ont eu la destinée des bons livres, dit le *Mercure* de janvier 1684. Ils ont trouvé des censeurs et j'en ai vu depuis quelques mois trois différentes critiques » ; mais les auteurs « n'ont pu obtenir la permission de rendre public leur emportement ». C'est alors que Fontenelle prit le parti de faire lui-même la critique de son ouvrage, sous un nom d'emprunt : le *Jugement de Pluton sur les deux parties des nouveaux dialogues des morts* était signé des initiales D. H.

les *Dialogues* en étaient à leur seconde édition ; au mois d'octobre de la même année, on les avait traduits en italien et en anglais ; enfin, preuve incontestable de leur succès, ils firent épanouir toute une floraison d'ouvrages du même genre [1].

Fontenelle était dans le bon chemin ; il n'avait qu'à y persévérer pour être sûr de rencontrer sa véritable originalité, l'art de donner une forme brillante, fine et lumineuse à des pensées ingénieuses ou subtiles et à des raisonnements scientifiques. Malheureusement l'intelligence était chez lui plus délicate et plus avertie que le goût, et les *Lettres galantes du chevalier d'Her...* marquent un recul considérable. De la philosophie, il revenait à la galanterie, et quelle galanterie ! et, comme

[1] Cf. dans le *Mercure* (juillet 1684) un *Dialogue des morts* entre « Mathieu de Vienne, maréchal de Bourgogne, puis de France, et Jean de Vienne, amiral » ; de 1684 à 1686, toute une série de dialogues sur « des choses difficiles à croire » ; le 8e (mars 1686) est sur les oracles, et le 9e (septembre 1686), sur les éclipses et les frayeurs qu'elles causent. Nous avons parcouru ces copies : elles sont bien inférieures à l'original, mais l'imitation de Fontenelle est visible. Chose curieuse, rien ne fut prolongé comme le succès des *Dialogues* : un M. Pesselier en écrit en 1751 et pille outrageusement Fontenelle : esprit, tour, expressions même, tout est pris de l'original ; — *Nouveaux dialogues des morts*, en 1755, « sans nom d'auteur, ni de ville, ni de libraire » (*Année littéraire*, XV) ; mais Fontenelle y est mis à contribution sans le moindre scrupule : Manon Lescaut apprend à la femme de Martial comment une femme doit se comporter envers son mari ; Callot démontre à Virgile que Scarron lui a rendu service en parodiant l'*Énéide* : au moins on la lit ! etc., etc. ; — encore de *Nouveaux dialogues des morts*, d'un certain « Percheron, d'Houdan, en Bausse », en 1756 ; de Velat, en 1757 : d'un anonyme, en 1759 ; et tous inspirés de Fontenelle, jusque dans les détails. — Le président Hénault n'a pu résister au plaisir de faire dialoguer son amie Mme de Flamarens avec Ninon de Lenclos ; Remond de Saint-Mard, dans ses *Dialogues des Dieux*, imite toujours le même modèle tout en le critiquant ; et il est enfin probable que les *Dialogues des morts* de Fontenelle ont inspiré ceux de Fénelon. — Fontenelle eut des imitateurs même en Angleterre, et la *Gazette littéraire* (VI, 1765) annonce une nouvelle édition de *Dialogues of the Dead.*

aux beaux jours de ses débuts au *Mercure,* le disciple de Lucien se retrouvait l'émule de Trissotin et de Mascarille. C'était pis encore. Le badinage était généralement court dans les pièces qu'il insérait au journal. Ici, au contraire, il s'épanouit, il s'étale, il se prolonge avec une espèce d'inconscience singulièrement affligeante. C'est au point que Fontenelle lui-même s'en aperçut — après coup, et refusa de reconnaître publiquement son œuvre.

La curiosité publique cependant était vivement excitée. Le *Mercure,* toujours à l'affût des nouvelles et des productions de ce genre, se demande (octobre 1686) quel peut bien être ce mystérieux chevalier d'Her... Il émet d'abord l'hypothèse que c'est quelqu'un qui « a une intrigue avec une jeune personne qui est pensionnaire dans un couvent et qui va souvent l'entretenir à la grille ». Le mois suivant, il reconnaît la fausseté de sa conjecture, imprime la lettre : « Vous voulez bien souffrir, mademoiselle, que je me vante de vous donner de l'esprit... » et déclare qu'il croira sa correspondante « de mauvaise humeur », si elle n'avoue pas « après cela que peu de personnes savent écrire aussi galamment ». En décembre 1686, l'enquête sur l'auteur des *Lettres galantes* continue encore, sans plus de succès. Bientôt le journaliste ne cherche plus et se contente de faire un éloge pompeux de l'ouvrage, — à son ordinaire. Le titre en est « simple », dit-il, « et on n'a pas prétendu qu'il imposât; mais vous aurez le plaisir de voir qu'il vous donne beaucoup, après ne vous avoir rien promis. » Vient alors une comparaison en règle avec d'autres recueils de lettres connus, et l'on devine sans peine à qui le journaliste donne la préférence. « Nous n'avons guère d'autres lettres fran-

çaises généralement estimées que celles de Balzac et de Voiture; mais le style élevé des unes ne serait plus propre aujourd'hui que pour les harangues; et les pointes et les applications de proverbes qui règnent dans les autres, quoique très heureuses et très spirituelles, ne seraient plus à la mode, surtout si elles étaient perpétuellement affectées, comme elles l'ont été par Voiture. » Les *Lettres galantes* ressemblent à celles de Voiture « par la naïveté de l'enjouement et les grâces du badinage », mais elles leur sont supérieures parce qu'elles sont « naturelles, sans avoir rien de commun, et enjouées avec beaucoup d'agrément et de noblesse tout ensemble. L'air du monde y est répandu partout et on y reconnaît toujours un cavalier à qui une heureuse naissance et un long usage ont donné une conversation vive et fine et un style pour les lettres semblable à la conversation. L'amour n'y est point traité sérieusement, mais toujours avec un badinage poli; et il s'y trouve en beaucoup d'endroits ou des traits de satire ou des peintures de caractère ou de petites leçons même sur de certaines rencontres de la vie qui font voir que l'auteur n'a pas vu le monde sans faire des réflexions et justes et agréables ». Au surplus, ce sentiment n'est pas seulement celui du journaliste [1] :

[1] Il n'est pas besoin de dire que Trublet aimait assez les *Lettres galantes*. Du moment qu'elles étaient de Fontenelle!... Cf. *Mercure*, août 1758. Il se plaint que les éditions, à partir de la troisième, aient été « trop diminuées » : car enfin, « s'il est des écrivains dont il ne faille rien perdre, du moins de ce qu'ils ont fait dans leur bon temps, c'est surtout de M. de Fontenelle ». — Bouillier, dans ses *Pièces philosophiques et littéraires*, 1759, p. 274-295, défend lourdement les *Lettres galantes* contre Voltaire, qu'elles exaspéraient. « Forme, matière », tout lui en paraît « à l'abri de tout reproche » ; « on n'a guère vu d'amusement philosophique aussi aimable que celui-là;... si l'esprit y

« c'est celui de beaucoup de connaisseurs. Ils trouvent que ce chevalier d'Her... ne veut pas faire connaître tout ce qu'il sait, qu'il se joue finement de sa matière et qu'il badine en philosophe galant dont l'esprit aisé s'accommode à tout ». Et l'article se termine sur la même interrogation : Quel est l'auteur des *Lettres?*

L'invitation était pressante, — et flatteuse, après tant de compliments, dont quelques-uns étaient capables de faire rougir Fontenelle par leur extravagance, si Fontenelle avait pu rougir d'entendre louer une œuvre qu'il n'avait pas eu honte d'écrire. Mais il ne se déclara point [1]. Les *Lettres* cependant avaient du succès, ce qui en dit long sur le goût de l'époque! Une seconde édition fut bientôt nécessaire. Notre rusé Normand n'aida point le public à trancher cette irritante question de paternité. Il se contenta d'une déclaration assez entortillée et ambiguë. « Quant à cet auteur, il n'est pas si aisé à deviner qu'on le croirait bien; et ce qui a servi à le cacher c'est que ceux à qui on a faussement attribué cet ouvrage n'ont pas cru qu'il leur fit assez de tort pour s'en défendre bien sérieusement [2]. » Il ne l'avoua

brille, ce n'est jamais aux dépens du bon sens », etc., etc. Le goût de Bouillier était aussi sûr que celui de Trublet. — Ce qu'il y a de surprenant, et de caractéristique, c'est que Bayle les aimait aussi (Cf. *Nouvelles de la République des Lettres*, décembre 1686). « Elles sont d'un style agréable, vif, naturel... On y trouve cent jolis traits, et un feu d'imagination (Bayle se contentait à bon compte!) qui a bien des agréments et qui pour l'ordinaire ne donne pas dans la fausse plaisanterie, » etc. Malgré tous ses efforts, Boileau, on le voit, n'avait réussi qu'à demi, et les terribles attaques des *Satires* n'avaient pas triomphé du mauvais goût.

[1] Quelques aventuriers de lettres en profitèrent pour s'attribuer la composition des *Lettres galantes*. C'est ainsi qu'un « M. Grossemant d'Hermainville, né à Pont de Veyle, en Bresse », s'en déclara l'auteur et le fit croire en Bretagne, « où il a demeuré longtemps. »

[2] *Avertissement de la seconde édition des Lettres du chevalier d'Her...*

jamais, tout en se défendant mollement quand on le pressait un peu sur cet article. Jusqu'à la fin, le bel esprit, chez Fontenelle, fit échec au bon goût et au simple bon sens.

En même temps qu'il donnait les *Lettres galantes*, il se livrait à d'autres occupations plus dignes de lui. Ce sera longtemps encore comme sa marque personnelle, de faire succéder le grave et le sévère au plaisant et au frivole. Les *Nouvelles de la République des Lettres* publiaient, en janvier 1685, l'*Éloge de Pierre Corneille*, qui reparut, en 1702, avec des changements notables, dans l'*Histoire de l'Académie française*, de Pellisson et d'Olivet, et qui devint plus tard la *Vie de Corneille*[1]. C'était un juste tribut d'admiration que le neveu payait à son oncle, au lendemain même de sa mort, et c'était aussi une façon de riposte que l'auteur dramatique malheureux adressait à ceux qui avaient sifflé son *Aspar*.

La même année et dans le même journal (septembre et novembre 1685) paraissait un *Mémoire sur le nombre Neuf*. C'est le premier écrit scientifique de Fontenelle ; et, chose curieuse, on dirait moins d'une docte com-

et de quelques-unes des suivantes. — Fontenelle cependant les laissa entrer dans les deux dernières éditions de ses œuvres, publiées de son vivant : c'était bien s'en reconnaître implicitement l'auteur. Mais il ne put jamais se résoudre à dissiper complètement l'incertitude (Cf. *Préface* de l'édition de 1742).

[1] L'*Éloge de Corneille* n'occupe guère qu'une colonne et demie dans le journal de Bayle, et on n'y trouve pas la célèbre phrase sur l'*Imitation de Jésus-Christ*, « ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas » ; elle ne parut que dans la seconde édition de l'*Éloge*, insérée dans l'*Histoire de l'Académie*, de Pellisson et d'Olivet. — Dans l'édition que Fontenelle donna lui-même de ses œuvres en 1742, la *Vie de Corneille* est accompagnée de l'*Histoire du théâtre français* et des *Réflexions sur la poétique*.

munication que d'une fantaisie et d'un divertissement; c'est ingénieux, piquant, amusant même; c'est presque de l'arithmétique galante, de l'arithmétique de bel esprit [1]. Du moins est-ce la preuve que *Lettres galantes* et turlupinades ne lui font pas oublier les occupations sérieuses. Il mène tout de front en effet; il fait de la géométrie le matin, des madrigaux le soir, passe de l'une aux autres avec une facilité surprenante, un entrain merveilleux, et se délasse au changement. Iris le repose des théorèmes, et les théorèmes lui font mieux goûter la conversation d'Iris [2].

Lorsque je tiens les horribles écrits
Des successeurs d'Euclide et d'Archimède,
Contre la joie infaillible remède,
Rude supplice aux plus tristes esprits,
Je vois l'Amour, et je suis tout surpris
Qu'il me vient là faire une parenthèse...
Pense un moment, dit-il, à ton Iris;
Tu penseras un peu plus à ton aise...

Les distractions sont peu probables, mais l'alternance est certaine. Il y eut toujours du dilettante chez Fontenelle [3].

En même temps qu'il étudie, il « pense » ; et comme

[1] Cela ne doit s'entendre, évidemment, que de la façon dont Fontenelle présente son mémoire.

[2] Cf. aussi la pièce : « Quand je me jette avec furie — Sur l'affreuse géométrie... », et la *Lettre sur le roman de la princesse de Clèves* (1678) : « Il vous serait aisé de juger qu'un géomètre comme moi — Fontenelle n'a alors que vingt et un ans — l'esprit tout rempli de mesures et de proportions, ne quitte point son Euclide pour lire quatre fois une nouvelle galante... ».

[3] On connaît les vers de Voltaire, dans le *Temple du goût* :

Avec Quinault il badinait;
Avec Mairan il raisonnait;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

le sentiment du respect ne lui est pas inné, — les *Dialogues* en ont fait la preuve, — qu'il manie assez bien l'ironie, il dit son mot sur la question religieuse et la révocation de l'édit de Nantes. « De Batavia, dans les Indes orientales, » il envoie à Bayle, qui l'insère naïvement dans son journal et sans y soupçonner la moindre malice, la fameuse *Relation de l'île de Bornéo* [1]. Le gouvernement s'émeut ; l'auteur court risque d'être mis à la Bastille : il se rétracte, et chante en vers la clémence de Sa Majesté et la douceur tolérante des jésuites [2]. Il ne récidivera pas, ou du moins, il y mettra

[1] « Ce que je vais dire paraitra incroyable et néanmoins est très certain : M. de Fontenelle me l'a dit plus d'une fois. Bayle avait pris cette *Relation* à la lettre, et non pour une allégorie. Sans cela il se fût bien gardé de l'imprimer sous le nom de M. de Fontenelle, pour lequel il a toujours eu tous les égards possibles, tant à cause de lui-même qu'en considération de MM. Basnage, amis communs de l'un et de l'autre. Mais voici ce que Bayle dit lui-même sur cette singulière méprise, dans sa lettre du 17 octobre 1704 à M. des Maizeaux.

« J'ignorais absolument le sens caché de la Lettre écrite de Bornéo, « que j'insérai dans ma *République des Lettres ;* et personne, non pas « même M. Jurieu ni sa femme, ne devina en ce pays-ci ce que cela « voulait dire. Nous ne le sûmes que lorsque M. Basnage et d'autres « personnes de Rouen se furent réfugiés, et nous apprirent la chose. « Alors nous connûmes combien il eût été facile de découvrir le mystère ; « mais quand on ne soupçonne point qu'il y en ait dans une chose, on « n'y en cherche point, et par conséquent, quelque facile qu'il soit à « trouver, on ne le trouve point ». TRUBLET, *Mercure,* avril 1757. — Sur les dangers auxquels fut exposé Fontenelle, cf. VOLTAIRE, *Lettre sur les Français,* t. XLIII, p. 515, éd. Beuchot. — Les *Nouvelles de la République des Lettres* firent suivre la *Relation* d'une note fort élogieuse sur l'auteur. — Fontenelle s'est défendu d'avoir écrit ce morceau ; Mairan et de Boisguilbert auraient reçu ses protestations. Cf. *Mercure,* avril 1757, et LE CAT, *Éloge,* p. 54. — Bayle ne fut pas le seul à se méprendre sur le sens caché de la *Relation,* et il nous conte (note d'une lettre à Desmaizeaux, 17 octobre 1704) que « M. le Cte Aurelio delli Anzi, prenant cette Allégorie à la lettre, l'a traduite sur une copie défectueuse et l'a publiée dans la deuxième partie de son *Genio vagante,* qu'il a muni de bonnes approbations de Messieurs les Inquisiteurs du Saint-Office ».

[2] Les vers de rétractation de Fontenelle furent insérés dans un mauvais

plus de finesse, et l'*Histoire des oracles* sera sa revanche.

Pour l'instant, il revient à la science, moins dangereuse, et plus utile. D'ailleurs, personne ne ressemble moins que lui à un savant de cabinet. Loin d'en affecter les mœurs bourrues et le caractère distrait ou rébarbatif, il a une aversion naturelle pour tout ce qui peut sentir son pédant. Il n'est complètement lui-même que dans un salon, et ses brillantes facultés ont besoin d'un auditoire féminin pour s'épanouir dans toute leur grâce. Figure aimable, air du monde répandu sur toute sa personne, imagination vive et légère remplie d'idées riantes, esprit facile, tours fins et délicats, expressions toujours heureuses, souvent piquantes, il a déjà tout ce qu'il faut pour réussir à souhait dans le seul rôle qu'il ait jamais ambitionné, et qui n'est point celui d'écrivain. En attendant d'être un des rois de la conversation à Paris, il l'est à Rouen, et il prélude là-bas, auprès de quelque obscure précieuse, aux triomphes qu'il remportera un jour chez Mme Geoffrin ou chez Mme de Lambert. Dès qu'il ouvre la bouche, il se fait tout autour de lui comme une attention admirative. Car c'est un personnage, en Normandie, que M. de Fontenelle. Il est apparenté à deux grands poètes, il a écrit au *Mercure,* fait jouer des opéras, publié deux livres, les plus ingénieux et les plus galants du monde : que de titres à l'admiration des « caillettes » provinciales! Elles l'attirent, elles le choient, elles le gâtent. Pas de fête complète, s'il n'est pas là. C'est qu'aussi bien sa présence est partout indispensable; il les fournit d'idées, de mots, de jugements; il met à leur portée, il abaisse au

recueil intitulé : *Le triomphe de la religion sous Louis le Grand,* imprimé à Paris, chez Langlois, en 1687.

niveau de leur intelligence les études les plus austères, les plus rébarbatives, les plus terribles; il leur donne — comme il sait en donner — des leçons d'astronomie, et il leur explique le ciel.

C'est, en effet, à une de ces « belles marquises » de province que nous devons, à ce qu'il semble, les *Entretiens sur la pluralité des mondes*. En dépit de son origine et de son inspiration, le livre n'est pas mauvais; il est même un des meilleurs de Fontenelle. C'est que le fond était sérieux cette fois. Il s'agissait de science, et la science lui a toujours porté bonheur.

Il passait presque tous les ans la plus grande partie de la belle saison au château de la Mésangère, dans les environs de Rouen. A force de se promener dans le parc avec la marquise, finit-il par se persuader qu'il en était amoureux? Toujours est-il qu'elle paraît avoir assez vivement occupé sa pensée. C'est elle dont il serait question dans la première églogue, où Alcandre regrette l'absence de sa maîtresse pendant une fête :

Elle aurait mis en nœuds sa longue chevelure,
La jonquille à ces nœuds eût servi de parure;
Elle est jaune, Iris brune, et sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardait que moi;

et, — toujours au dire de Le Cat, à qui nous empruntons ces détails, — une cinquantaine d'années après la publication des *Entretiens*, on pouvait voir encore dans le parc, sur l'écorce des hêtres de l'allée principale, les vers que Fontenelle y avait gravés en son honneur. La marquise et son adorateur ont-ils eu réellement dans le fameux parc des conversations sur l'astronomie? et lui a-t-elle demandé d'en fixer par écrit le souvenir? On ne sait; et la question d'ailleurs est sans importance.

Mais la marquise des *Entretiens* est bien la marquise de la Mésangère; et Fontenelle lui-même a conté à l'abbé Trublet que, lorsqu'il donna lecture de son livre, « la femme de chambre de Mme de la Mésangère, qui était présente, reconnut sa maîtresse dès les premières pages et même le parc de la Mésangère », — cette femme de chambre avait beaucoup d'imagination, — « et se mit à sourire. Cette dame, ne voulant pas que le public la reconnût aussi, dit à M. de Fontenelle qu'il fallait un peu diminuer la ressemblance, et de brune qu'elle était il la fit blonde [1]. » (*Mercure*, août 1758).

Du premier jour, la *Pluralité des mondes* obtint le plus vif succès [2], et le *Mercure* exagère à peine quand il le constate et en essaie l'explication (janvier 1686). « Vous vous fâchez il y a longtemps de ce que l'auteur des *Dialogues des morts* vous a mise en goût pour ses ouvrages et que vous ne voyez plus rien de lui. Cessez de vous plaindre. Il fait imprimer un livre nouveau qui, quoi qu'il soit de philosophie, est tourné si galamment que la matière n'a rien de sauvage. Ainsi, non seulement vous le trouverez fort agréable, mais je puis vous assurer que vos amies entreront sans peine dans

[1] Trublet ajoute : « C'était une très belle femme. On a son portrait à Rouen par la célèbre Mlle Cheron. »

[2] « Pour revenir aux *Entretiens*, je dis qu'ils sont d'un caractère fort peu commun. C'est un résultat de mille pensées diverses, où l'on trouve des plaisanteries galantes, des railleries fines, des moralités profondes et enjouées, un essor d'imagination aussi vaste et aussi libre qu'on en puisse voir, une grande vivacité; tout cela soutenu d'un fond de physique et d'astronomie qui débrouille bien des choses, dans le système de M. Descartes. Il est certain que tout en riant on nous fournit ici plusieurs grandes vues ». *Nouvelles de la République des Lettres*, mai 1686. L'article a plus de quatre grandes colonnes. Et Bayle parle encore de « l'agrément » des *Mondes*, 28 mars 1693, Lettre à M. Lenfant.

tout son raisonnement. L'approbation qu'il a déjà eue dans quelques lectures particulières fait connaître que, s'il l'a fait attendre longtemps, c'est parce qu'il n'a rien voulu hasarder qui ne répondît en quelque sorte à la réputation que ses *Dialogues* lui ont acquise... Le dessein en est extrêmement singulier. La physique y est amenée à la portée des dames, sans exception, quand même elles n'en auraient jamais entendu parler. Elle y est soutenue de toutes les réflexions morales que le sujet peut produire; elle y est ornée de traits d'histoire, et égayée par tous les agréments, même de galanterie, qui peuvent naître de la conversation d'un homme et d'une femme d'esprit. Enfin, c'est de la philosophie déguisée qui, avec la vérité qu'elle doit toujours avoir, a des grâces qu'elle n'a pas ordinairement ».

Le journaliste ne dit pas si mal, et il voit juste. A cette date de 1686 et avec le livre de la *Pluralité des mondes*, quelque chose a déjà commencé, qui va croître rapidement et s'implanter si avant dans tous les esprits que le dix-huitième siècle à ses débuts en gardera la marque caractéristique. Il y a quatorze ans à peine que Molière a fait jouer ses *Femmes savantes*, et le courant qu'il a essayé d'arrêter sera bientôt irrésistible. On ne rougira plus d'être savante ou de le paraître; au contraire, c'est un titre que l'on recherchera et dont on se fera gloire. Bourgeoises et marquises, elles voudront toutes savoir « ce qui se passe dans la lune », au risque d'ignorer complètement ce qui se passe chez elles. Comme toutes les modes, celle-là fera fureur. Fontenelle n'a pas peu contribué à la répandre; plus que personne il a hâté le mouvement qui emportait alors

les mondains vers la science ; et le jour n'est pas loin où l'Académie des sciences elle-même le reconnaîtra — et l'en récompensera, en le choisissant pour secrétaire perpétuel.

Voilà donc notre bel esprit en voie de sortir de son obscurité. Il ne s'impose pas encore à l'attention, mais il l'attire. On sait, désormais, qu'il y a là-bas, à Rouen, un fervent disciple de Descartes, — qui, d'ailleurs, n'accepte pas aveuglément toutes les idées du philosophe, puisqu'il vient d'en discuter quelques-unes avec le P. Malebranche, dans ses *Doutes sur les causes occasionnelles*. On sait aussi, et surtout, qu'il est capable de mettre tout le système en beau langage, et comme c'est le temps où le cartésianisme va remporter ses plus beaux triomphes, on lui saura gré d'en avoir plaidé et gagné la cause dans les salons. En attendant de bénéficier ainsi du succès de la doctrine, il est des premiers à en tirer les conséquences logiques et à en dégager l'esprit latent. Il le fait avec une simplicité tranquille et hardie, sans fracas, mais avec une précision et une pénétration singulières. Trop avisé pour heurter de front les croyances traditionnelles, il a recours à un subterfuge qui ne trompera que les âmes naïves. Avec sa bonhomie habituelle et sa finesse toujours souriante, il fera voir le ridicule des préjugés des anciens, laissant au lecteur réfléchi le soin de faire de ses principes des applications plus modernes et plus dangereuses. Il prélude sans bruit aux grandes batailles futures, il les rend possibles, il les fait désirer peut-être. Sous son allure si réservée, si discrète, et parfaitement inoffensive en apparence, l'*Histoire des oracles* est la première des attaques que l'esprit du dix-huitième siècle va mener

contre l'esprit du dix-septième, et ce n'est rien moins que le prédécesseur, le précurseur de Voltaire, qui se laisse entrevoir dans celui que quelques-uns s'obstineront encore à traiter de simple bel esprit, et dont ils croiront triompher en le ridiculisant sous le nom de Cydias.

Dans la préface de son livre, Fontenelle nous en a raconté lui-même l'origine. « Il y a longtemps qu'il me tomba entre les mains un livre latin sur les *Oracles des Païens*, composé depuis peu par Van-Dale, docteur en médecine, et imprimé en Hollande. Je trouvai que cet auteur détruisait, avec assez de force, ce que l'on croit communément des oracles rendus par les démons, et de leur cessation entière à la venue de Jésus-Christ : et tout l'ouvrage me parut plein d'une grande connaissance de l'antiquité, et d'une érudition très étendue. Il me vint en pensée de le traduire, afin que les femmes, et ceux même d'entre les hommes qui ne lisent pas volontiers du latin, ne fussent point privés d'une lecture si agréable et si utile ». Mais l'œuvre du savant Hollandais manquait tout à fait de composition ; elle était lourde, indigeste, sans agréments [1]. Ce n'était pas d'une traduction qu'elle avait besoin, mais d'une adaptation, ou, pour mieux dire, d'une refonte totale. Fontenelle prit donc toute liberté avec l'original. Il

[1] Antonii Van Dale M. D. de Oraculis Ethnicorum dissertationes duae : quarum prior de ipsorum duratione ac defectu, posterior de eorundem auctoribus. Accedit et schediasma de consecrationibus ethnicis. — Amstelodami, apud Henricum et Viduam Theodori Boom. Anno MDCLXXXIII. — Le livre n'a ni chapitres ni table, mais un simple index à la fin. Bayle en rendit compte dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1684. L'article pourrait bien avoir suggéré à Fontenelle l'idée de son travail. — (Cf. encore sur le même sujet le journal de Bayle, février 1687, et sur le succès de l'*Histoire des oracles*, *Mercure*, novembre et décembre 1686).

changea la disposition, retrancha, ajouta; il refit enfin tout l'ouvrage « pour le remettre dans le même état où il l'eût mis d'abord selon ses vues particulières, s'il avait eu autant de savoir que Van-Dale. » Et le public remercia Fontenelle — en le lisant.

La tentative avait son audace, malgré tout, et Fontenelle faillit en pâtir. Les jésuites furent les plus ardents à se déchaîner contre l'ouvrage. Le P. Baltus soupçonna « du venin » dans quelques propositions, et employa deux volumes à montrer « l'essence d'impiété » du livre [1] : le Père ne manquait pas de flair. En vain le P. Tournemine prit la défense de son ami et protesta de la pureté des intentions de l'auteur : le P. le Tellier, plus avisé et non moins expéditif, demandait contre l'écrivain une lettre de cachet. D'Argenson con-

[1] La *Réponse à l'histoire des oracles* fut imprimée à Strasbourg, 1707-1708. Fontenelle fut tenté de répondre, et ne répondit pas. Peut-être y avait-il à son silence une autre raison que son habituelle indifférence. D'après Voltaire *(Honnêtetés littéraires)*, « les RR. PP. Lallemant et Doucin, de la Société de Jésus, firent dire à M. de Fontenelle, par M. l'abbé de Tilladet, que s'il répondait on le mettrait à la Bastille. » On comprend alors que Fontenelle se soit abstenu. Le Clerc l'avait déjà défendu (*Bibliothèque choisie*, XIII), et Dumarsais, malgré la volonté de Fontenelle, avait répliqué pour lui. Le P. le Tellier empêcha l'impression de la réplique. (Cf. d'ALEMBERT, *Éloge de Dumarsais*). Le président des Maisons sauva Dumarsais, comme d'Argenson sauva Fontenelle. — Sur le livre de Van Dale et celui de Fontenelle, cf. le *Journal de Trévoux*, août 1707, p. 1389-1407. La conclusion du P. Tournemine, dont l'étude est naturellement favorable à Fontenelle, est que « on peut tout au plus le blâmer de n'avoir pas bien choisi le livre auquel il s'est attaché et d'avoir employé son excellente plume à un travail indigne de lui ». — Cette question fit quelque bruit à l'époque, puisqu'on en trouve l'écho dans l'*Anacréon*, de GACON, le satirique qui, ayant attaqué Fontenelle sans avoir réussi à le faire sortir de son indifférence dédaigneuse, disait qu'il ferait une *Réponse au silence de M. de Fontenelle*. On peut voir son « Rondeau sur la *Réponse* du P. Baltus à l'*Histoire des oracles* », à la page 187 d'*Anacréon*. Au lieu de « Fontenelle », on y lisait « Piguenelle ».

jura l'orage ; et on peut voir par les dernières lignes de l' « éloge » qu'il en fit plus tard si Fontenelle lui en avait gardé de la reconnaissance. Cette imprudence, il est vrai, fut la dernière : les émotions n'étaient pas du tout son fait, et celles-là étaient décidément trop fortes. Il n'avait pas le tempérament d'un apôtre, et moins encore l'appétit du martyre. Il avait dit son mot, il l'avait même dit un des premiers : sa petite vanité de penseur pouvait s'en déclarer satisfaite. Aux autres d'insister, s'ils le jugent à propos ; rien n'est moins dans son caractère : un sourire, une chiquenaude, et il passe.

Au surplus, d'autres occupations plus graves et plus importantes le détournent ailleurs. Il a bientôt trente ans, et peut-être le moment serait-il venu de faire donner à ses talents variés une ou même plusieurs consécrations officielles. Ce n'est pas qu'il soit ambitieux de sa nature, mais il a l'ambition académique. Elle était légitime après tout ; et c'est pour arriver plus rapidement à la satisfaire qu'il s'est définitivement fixé à Paris, chez son oncle Thomas, bien résolu à ne pas se laisser oublier et à profiter des secours de toute espèce que peut lui offrir une si illustre et si avantageuse parenté. Il est bel esprit, tout le monde le sait ; en vers et en prose, il a déjà donné des preuves de son savoir-faire, et il est prêt à en donner encore. La pastorale est à la mode : il fait des pastorales, mais il les accompagne d'un *Discours sur la nature de l'églogue*, où il reprend avec plus de netteté les idées qu'il avait déjà exprimées dans les *Dialogues des morts*, et se déclare ouvertement en faveur des modernes[1]. Poésies et cri-

[1] La *Digression sur les anciens et les modernes* faisait primitivement partie du *Discours sur l'églogue*.

tique ont un égal succès; les femmes, au dire de Le Cat, savent par cœur toutes ses églogues[1], et le *Mercure* (janvier 1688) le félicite « d'avoir fait voir que, non seulement nous pouvons égaler les anciens, mais même qu'il ne nous est pas défendu de nous flatter que nous pouvons aller au-delà de ce qu'ils ont fait de plus merveilleux. » L'Académie des Arcades, de Rome, le nomme son associé[2]; Perrault fait de lui le plus vif éloge dans sa pièce sur *le Génie :* M. de Fontenelle est en passe de devenir un personnage; et quand, à l'Académie, le parti des modernes se sera fortifié, sa candidature sera assurée du triomphe.

Pour l'heure, il continue à faire des opéras : *Thétis et Pélée* (1689), qui lui attire ce compliment de Quinault, qu'il sera son successeur; *Énée et Lavinie*[3], qui n'obtient qu'un succès d'estime (1690). Il revient même à la tragédie, avec *Brutus* (1690), où il se fait le collaborateur de Mlle Bernard[4]. Mais au fond c'est à l'Académie qu'il

[1] « Cette moitié du genre humain, si capable de juger des ouvrages où doit régner une galanterie tout à la fois naturelle et délicate, sait par cœur toutes les églogues de M. de Fontenelle, et fait par là leur plus solide apologie. » Le Cat, *Éloge*.

[2] « Il fut nommé le berger *Pigastro*, c'est-à-dire Fontaine aimable, par allusion à son nom et aux grâces de son style. On donna au berger Pigastro toute l'île de Délos pour la pâture de ses troupeaux. » Le Cat.

[3] Sur *Énée et Lavinie*, cf. *Mercure,* novembre 1690. — Malgré toute sa bonne volonté, le journal ne peut pas dissimuler que ce n'est pas un triomphe; et quand on reprend l'opéra, en 1758, il déclare qu'on ne saurait « mieux honorer les mânes du grand Fontenelle qu'en gardant un silence respectueux sur cette triste production ». Mars 1758.

[4] Trublet (*Mercure*, avril 1757) dit que *Brutus* est « presque entièrement de M. de Fontenelle ». Toujours d'après Trublet, *ibid.*, Fontenelle aurait collaboré à toutes les œuvres de Mlle Bernard, même à ses romans; et il en aurait fait l'aveu à l'abbé lui-même. — Voir, sur *Brutus*, le *Mercure galant*, de décembre 1690; la pièce y reçoit des éloges ridicules d'exagération. Elle est illisible, en réalité; et l'on se demande comment avec une action si froide, des caractères si faiblement indi-

4

pense, et c'est elle qu'il rêve toujours de conquérir. Malgré l'insuccès de ses premières tentatives, il n'a pas renoncé à l'espoir d'en être d'abord le lauréat, pour être plus certain d'en devenir un membre. Il a déjà composé la plupart de ses œuvres, il est presque célèbre : humblement, comme le plus naïf et le plus inexpérimenté des candidats, il ne s'en met pas moins en ligne. La poésie, qu'il n'aime pas, lui tient rigueur, et sur *Le soin que le Roi prend de l'éducation de la noblesse dans ses places et dans Saint-Cyr*, c'est la pièce de Mlle Deshoulières qui obtient le prix du concours [1]. Mais, avec une obstination réfléchie d'homme qui a son plan [2], et qui veut le réaliser, il a présenté un morceau aussi au concours de prose, et il connaît enfin les joies du succès : l'Académie couronne son discours *Sur la patience*, — une

qués, une langue si pauvre et une versification si faible, elle a pu arriver jusqu'à la vingt-cinquième représentation. (Cf. aussi Voltaire, *Écrivains français du siècle de Louis XIV;* et Gacon, *Discours satiriques*). — La première représentation eut lieu le 18 décembre 1690, et la dernière le 18 février 1691. (Cf. les frères Parfaict, *Histoire du théâtre français*, t. XIII, p. 195).

[1] On soupçonna Mlle Deshoulières « d'avoir été fort aidée par sa mère » et l'on suspecta même l'intégrité des juges du concours. (Cf. Trublet et Basnage de Beauval, *Histoire des ouvrages des savants*, septembre 1687 et février 1688). Charma *(Biographie)* passe condamnation sur le premier grief, et pense avec raison que la pièce de Mlle Deshoulières vaut mieux que celle de Fontenelle, et que donc les académiciens ont bien jugé. Il y a, en effet, « de la vivacité et de la clarté » dans le « poème » de la première; celui du second, au contraire, « est non seulement ce que l'on peut imaginer de plus platement prosaïque, mais il est encore obscur et glacé. Je n'y trouve qu'un hémistiche de quelque valeur, celui qui ouvre la pièce : « Noblesse, heureux hasard!... » Comme l'Académie elle-même, Charma a bien jugé.

[2] Voyez son compliment à l'Académie, dans son discours de réception. « J'ai prouvé par ma conduite que je connaissais tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Académie française, et vous m'avez compté cette connaissance pour un mérite. » Des phrases de ce genre sont des aveux, et même des aveux significatifs.

vertu dont il pouvait parler en connaissance de cause, l'ayant assez pratiquée. Le *Mercure* (octobre 1687) insère le morceau sans commentaire aucun, ce qui ne laisse pas de surprendre; et ce sont les *Nouvelles de la République des Lettres* qui se chargent de l'éloge du vainqueur [1].

« Dire que M. de Fontenelle a aspiré au prix d'éloquence, et dire qu'il a remporté ce prix, c'est la même chose. Car il s'est si fort distingué par les excellents ouvrages qu'il a donnés au public qu'il ne peut rien sortir de sa plume qui ne soit aussitôt suivi d'une approbation générale... On n'aura pas de peine à y reconnaître le caractère de l'illustre auteur des *Dialogues des morts*, de la *Pluralité des mondes*, etc. On y voit régner partout ce même tour heureux qu'il sait si bien donner aux choses, la même élévation des pensées, la même pureté des expressions. Il faudrait copier tout ce discours si l'on avait pris à tâche d'en marquer tous les beaux endroits. Rien n'y paraît faible, rien n'y languit... Se peut-il rien de plus ingénieux, mais en même temps de plus véritable que ce qu'il dit pour montrer combien la raison corrompue et la révélation divine sont opposées? »

C'était mieux, en effet, qu'une nouvelle rétractation et une amende honorable pour certaines hardiesses qu'on pouvait parfaitement ne pas avoir encore oubliées : c'était un vrai sermon que ce discours. Forme et fond, tout en est digne de la chaire [2]. La piété y est si profonde et si douce qu'elle va jusqu'à l'onction; et on y voit défiler presque toutes les figures oratoires,

[1] Janvier 1688.

[2] « Nul ouvrage aussi pieux n'est sorti des mains de notre auteur; peu de sermons ont plus d'onction que cette pièce, et font mieux sentir la prééminence de la philosophie chrétienne sur toutes les autres. » Le Cat, *Éloge*. L'observation est peut-être naïve.

tout le traditionnel appareil du pathétique de convention : interrogations, exhortations, exclamations, etc. Impossible de mieux réussir un pastiche. Ah! que M. de Fontenelle s'applique! et quels soins, à tous égards, de sa réputation!

« Inspirez-nous, Verbe incarné, cette vertu héroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenue naturelle, et de la fausse perfection à laquelle la philosophie aspirait. Daignez nous instruire dans la science de souffrir; science toute céleste, et qui n'appartient qu'à vos disciples. Tout le cours de votre vie nous en donne d'admirables leçons : mais comment les mettre en pratique sans le secours de votre grâce? C'est vous seul sur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus; et c'est vous seul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les suivre. Vous qui êtes la raison et la sagesse de votre adorable Père, devenez aussi la nôtre pour régler les emportements auxquels la nature s'abandonne dans les afflictions. Ne permettez, Seigneur, à votre justice de les faire tomber sur nous, que quand vous aurez mis dans notre âme les dispositions nécessaires pour en profiter; et ne nous envoyez tous les maux dont nous sommes dignes qu'en nous donnant en même temps un courage vraiment chrétien ».

C'est la péroraison du discours, du sermon, voulons-nous dire : et le morceau tout entier est écrit du même ton. On n'y reconnaîtrait sans doute que très difficilement la manière et la pensée des *Dialogues*, des *Mondes* et des *Oracles*. Mais c'est ainsi qu'on aplanit les difficultés et qu'on endort les scrupules. « Ce petit Fontenelle » ne manquait décidément ni de prudence ni d'habileté.

Le moment semblait opportun pour solliciter les suffrages de l'Académie. Ses amis l'y encourageaient, son oncle s'employait pour lui de toutes ses forces : il se présenta. Mais « la docte compagnie » se montra rétive, et lui donna à exercer quelque temps encore « la vertu chrétienne » dont il avait si bien parlé. On lui préféra successivement l'abbé Testu de Mauroy[1], de la Chapelle, de Callières et l'abbé Renaudot. Enfin, la mort de « M. de Villayer, doyen du conseil d'État du roi », ayant laissé une place vacante, la candidature de Fontenelle fut agréée : c'était la cinquième fois qu'il la posait[2]. « M. Roze, président à la Chambre des comptes et secrétaire du Cabinet, qui était alors au siège de Mons auprès de Sa Majesté[3], fut prié par la Compagnie — qui s'était réunie le lundi 2 avril 1691 — de prendre son temps pour savoir d'Elle s'il lui plaisait que l'on procédât au second scrutin. » Sur la réponse favorable

[1] Ce Testu de Mauroy était instituteur des princesses, filles de Monsieur, frère unique du roi. « Cette place fut son seul titre à celle qu'il obtint de l'Académie française. » Sa nomination fut quelque peu scandaleuse, et la platitude de l'Académie en cette circonstance étonna Monsieur lui-même. Il avait envoyé un de ses gentilshommes recommander l'abbé, et « l'Académie répondit qu'elle aurait tous les égards qu'elle devait aux désirs de son Altesse Royale. » Monsieur, « surpris de tant de déférence, » ne put s'empêcher de s'écrier : « Est-ce qu'ils le recevront? » Il fut reçu. « On tient cette petite anecdote de M. de Fontenelle même et ses amis la lui ont entendu conter plus d'une fois. » Trublet, *Mercure*, avril 1757. (Cf. aussi les *Mémoires* de Louis Racine et les *Lettres* de Racine et de Despréaux). — Barbier d'Aucour, qui répondit à Testu, l'abbé Louvois qui succéda à Testu, et l'abbé Tallemant qui répondit à Louvois, firent comprendre que le pauvre abbé « était un sujet très peu académique ».

[2] Fontenelle contait volontiers « qu'il avait été refusé quatre fois à ceux qu'il voyait piqués d'avoir échoué une ou deux fois. Mais, ajoutait-il, je n'en ai jamais consolé aucun ». Trublet, *Mercure*, avril 1757.

[3] On remarquera que quelques adversaires des modernes étaient absents, notamment « M. Roze » et Racine, qui étaient avec le roi, « au camp devant Mons »

du roi, « le lundi 23, on fit le second scrutin, où il eut tous les suffrages pour remplir la place vacante. Sa réception se fera au commencement du mois prochain ». C'est ainsi que, dans son numéro d'avril 1691, le *Mercure Galant* annonçait le succès de Fontenelle, qui était un peu le sien. La « réception » eut lieu le 5 mai : malgré Racine et malgré Boileau [1], les modernes avaient gain de cause et le bel esprit triomphait à l'Académie avec celui que, trois ans plus tard et par représailles, La Bruyère allait appeler Cydias.

Ce fut une séance intéressante, presque mémorable. Un oncle devait y recevoir son neveu, ce qui n'est assurément pas banal, et le parti des modernes se fortifiait d'une recrue qu'on savait n'être point négligeable. Il ne fallut pas moins de trente-sept pages au *Mercure* pour rendre compte du joyeux événement [2]. On nous apprend que le nouvel élu « s'attira de grands applaudissements par le remerciement » qu'il adressa

[1] S'il faut en croire une lettre de Racine à Boileau, du 3 avril 1691, les deux amis auraient vite pris leur parti de cette déconvenue. La résignation était-elle sincère? On peut en douter, au moins de la part de Despréaux, puisque quelque temps après on pouvait lire dans la deuxième strophe de l'*Ode sur la prise de Namur :*

Un torrent dans les prairies
Roule à flots précipités;
Malherbe dans ses furies
Marche à pas trop concertés.
J'aime mieux, nouvel Icare,
Dans les airs suivant Pindare,
Tomber du ciel le plus haut,
Que, loué de Fontenelle,
Raser, timide hirondelle,
La terre, comme Perrault.

Cependant, sur la demande de M. de Pontchartrain, Boileau supprima la strophe, et Racine l'approuvait (Lettre du 30 mai 1693). La strophe nous a été conservée par Brossette, dans son édition de Boileau, t. III, p. 76.

[2] Mai 1691, p. 91-128.

à l'Académie. « Il parla de la conquête de Mons d'une manière si vive, si fine et si éloquente qu'on peut s'assurer que, dans tout ce qu'il dit, il y avait presque autant de pensées que de paroles. Son style fut serré et plein de force ». Nous avons le discours, et il est aisé de constater que le journal exagère, comme d'habitude. Fontenelle aurait dû être reçu par le directeur de l'Académie, qui n'était autre à ce moment que l'abbé Testu, celui-là même qu'on lui avait préféré lors de sa première candidature, et bien que, de l'avis général, il fût un piètre sujet académique. Mais « son peu de santé ne lui permettant alors aucune application, M. de Corneille, qui était chancelier, fut obligé de parler au lieu de lui, ce qui causait quelque curiosité parmi ceux qui composaient l'assemblée, puisque étant oncle de M. de Fontenelle, la bienséance voulait qu'il cherchât un tour particulier pour se dispenser de lui donner des louanges ».

L'oncle s'en acquitta à la satisfaction générale. Il s'était bien tiré d'un rôle autrement délicat, dans des conjonctures autrement difficiles, le jour de sa propre réception, quand il avait loué son frère à qui il succédait, sans mécontenter Racine, qui devait précisément lui répondre !... Il donna à son neveu « des conseils plutôt que des louanges que sa tendresse aurait rendues suspectes ; il n'en laissa échapper que ce qui pouvait justifier le choix de l'Académie[1] ». Tout se serait donc passé le mieux du monde, sans l'imprudence voulue du jeune récipiendaire. Sans doute il était inévitable que fût rappelé le souvenir du grand Corneille, et qu'ainsi la comparaison s'imposât une fois de plus

[1] Le Cat, *Éloge*.

entre lui et Racine. Mais le neveu de « l'illustre mort » donna à ses préférences, légitimes après tout, un air de provocation et de défi, et il essaya, non sans habileté, de faire l'Académie elle-même complice de ses impertinentes affirmations. Les mordants couplets sur *Aspar* lui étaient restés sur le cœur, l'occasion de la vengeance était excellente : il y céda presque dès les premiers mots, déclarant avec une énergie tranquille que c'était au « mérite d'autrui » qu'il devait le choix dont il était l'objet. « Je tiens, par le bonheur de ma naissance, à un grand nom qui, dans la plus noble espèce des productions de l'esprit, efface tous les autres noms ». C'était catégorique et singulièrement blessant. Racine n'assistait pas à la séance, mais ses amis sentirent vivement l'insulte; et d'ailleurs leur mécontentement ne fit que s'accroître en entendant l'abbé de Lavau prodiguer au nouveau venu des éloges par trop indiscrets[1]. Ce succès devait avoir son lendemain, et Fontenelle devait même le payer assez cher. Nous ne voulons pas parler des couplets satiriques où il était drapé avec Th. Corneille, Perrault, le doyen Charpentier, l'abbé de Lavau, Boyer, Leclerc et Benserade[2].

[1] « On peut dire de lui ce que rapporte Cicéron d'un des plus beaux génies de son temps, César, frère de Catulus, qu'il savait donner aux choses les plus tragiques tout l'agrément que le genre comique peut fournir, et mettre de l'enjouement dans les choses les plus relevées sans leur faire perdre de leur poids ou de leur force . Cet abbé Lavau était un ami assez maladroit.

[2] C'est-à-dire avec tous ceux qui avaient parlé ou dont on avait lu quelque ouvrage au cours de la séance. Les couplets sont assez grossiers. Perrault y est « coiffé de son avertin » ; Boyer et le Clerc sont un « couple inutile », « moitié Gascons, moitié Français, vieux albigeois » ; et l'on voit Charpentier, « doyen de pesante figure, faire à Louis le pied de veau ! » Benserade est cruellement traité de « bonhomme fort baissé » et même tout à fait « passé », et on l'engage à se faire chanter « une

Mais la séance du 5 mai 1691 eut son complément dans celle du 15 juin 1693; ce jour-là, le parti des anciens prit sa revanche avec La Bruyère [1]; et comme le *Mercure* s'était mis en devoir de répondre, La Bruyère riposta, et le double portrait de Cydias (*De la société et de la conversation*) et des Théobaldes (*Préface* du *Discours de réception*) enleva au neveu et à l'oncle l'envie de continuer.

Fontenelle n'en était pas moins arrivé à ses fins : il était de l'Académie. En règle désormais avec la littérature, il peut penser exclusivement, ou à peu près, à la science. De ce moment, en effet, sans toutefois dire adieu au bel esprit, — nous le retrouverons encore occupé de poésie et de théâtre, — il va mettre tous ses efforts à perfectionner son éducation scientifique. Il

sérénade de *Requiescat in pace!* » Voici les deux strophes sur l'oncle et le neveu :

Quand le novice académique
Eut salué fort humblement,
D'une normande rhétorique
Il commença son compliment,
Où sottement
De sa noblesse poétique
Il fit un long dénombrement.

Corneille, diseur de nouvelles,
Suppôt du *Mercure galant*,
Loua son neveu Fontenelles,
Et vanta le prix excellent
De son talent;
Non satisfait des bagatelles
Qu'il dit de lui douze fois l'an.

On a attribué ces couplets à Mlle Deshoulières. Ils sont plutôt d'amis de Racine et de Boileau.

[1] Sur la séance de réception de La Bruyère, cf. *Mercure galant*, juin 1693, p. 259-284. La Bruyère parla de presque tous les académiciens qui avaient de la notoriété, sans rien dire de Fontenelle. « Dans le temps, ce silence fit peut-être quelque tort à M. de Fontenelle; aujourd'hui, il n'en peut faire qu'à M. de La Bruyère. En manquant à M. de Fontenelle, M. de La Bruyère se manqua à lui-même. » TRUBLET.

l'avait d'ailleurs commencée de bonne heure, et nous savons qu'à Rouen il lisait les *Éléments* d'Euclide, en même temps que l'*Astrée*. Ses voyages à Paris l'ont mis en relation avec la fine fleur des alcôvistes et des précieuses, mais il a formé aussi des amitiés plus solides, peut-être parce qu'elles sont plus austères, et dont il doit tirer un jour encore plus de « profit ».

Car il importe de ne pas l'oublier, la curiosité de Fontenelle fut toujours très vive, et elle fut universelle. Encouragé par son oncle Thomas, qui prêche d'exemple [1], il s'intéresse à tout; et rien de ce qui a rapport à la science ou à la pensée ne lui est indifférent. Partout où il y a des idées à prendre ou des connaissances à acquérir on est sûr de le trouver. Il n'y a pas d'auditeur plus assidu, et il n'y en a pas de plus attentif. Botanique, physique, algèbre, astronomie, anatomie, géométrie, on dirait que tout le passionne à la fois, si M. de Fontenelle, même au temps de sa jeunesse, avait pu loger en lui quelque passion. Les autres viennent à ces conférences par caprice et par mode : lui, c'est d'instinct qu'il s'y sent attiré. Son esprit a besoin de certitude, son intelligence n'aime que les raisonnements exacts, déductions solides et inductions prudentes; et c'est une denrée que les salons et les ruelles ne tiennent guère. Voilà pourquoi il fréquente chez Lémery, Régis, surtout chez Varignon, parce que Varignon est son compatriote, mais surtout parce que les mathématiques ont toujours eu ses secrètes préférences. Le géomètre était venu, en 1686, s'installer avec l'abbé de Saint-Pierre « dans une petite maison du faubourg Saint-Jacques ».

[1] L'esprit encyclopédique s'annonce déjà chez Thomas Corneille, dont la vieillesse fut occupée à des travaux d'érudition.

« J'allais les voir assez souvent, dit Fontenelle, et quelquefois passer deux ou trois jours avec eux : il y avait encore de la place pour un survenant, et même pour un second, sorti de la même province, aujourd'hui l'un des principaux membres de l'Académie des belles-lettres, et fameux par les histoires qui ont paru de lui (Vertot). Nous nous rassemblions avec un extrême plaisir, jeunes, pleins de la première ardeur de savoir, fort unis, et, ce que nous ne comptions peut-être pas alors pour un assez grand bien, peu connus. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes langues de l'empire des lettres, et tous les sujets de cette petite société se sont dispersés de là dans toutes les Académies. » Dans cette « solitude du faubourg Saint-Jacques », on voit de temps en temps du Hamel, du Verney, de la Hire, plusieurs autres encore; Fontenelle les y a rencontrés, et il a su les retrouver ailleurs. Il est pour le moins aussi répandu dans le monde scientifique que dans le monde littéraire, ou dans le monde simplement. Régis fait des conférences avec un extraordinaire succès. « Le concours y fut si grand qu'une maison de particulier en était incommodée : on venait s'y assurer d'une place longtemps avant l'heure marquée pour l'ouverture. » Fontenelle a dû être un de ces auditeurs que rien ne rebute. Il a été aussi chez Lémery, rue Galande, avec « les Rohault, les Bernier, les Auzout, les Régis, les Tournefort », dans ce laboratoire qui était « moins une chambre qu'une cave, et presque un antre magique éclairé de la seule lueur des fourneaux » ; et son récit donne bien en effet l'impression de « choses vues ». Il a suivi les cours d'anatomie de du Verney, causé botanique avec Tournefort; d'un

mot, avec cette vive curiosité qui jamais ne se lasse, il a interrogé chacun sur sa spécialité ; et il est allé de temps en temps, loin du monde et de ses distractions, dans la solitude féconde de chez Varignon, faire de petites retraites scientifiques et méditer sur ses progrès dans les connaissances exactes.

C'est ainsi que, sans jamais être devenu spécialiste lui-même, il s'est mis en état de parler, sans trop d'inexpérience, de la spécialité de chacun. Ici encore, et comme autrefois pour le *Mercure*, il « est de la maison » , et on le sent tout de suite. Personne d'ailleurs n'est plus capable de mettre en beau et clair langage les idées les plus difficiles et les plus abstraites. Il est né pour être vulgarisateur. L'Académie des sciences, où il ne compte que des amis, est la première à le reconnaître, et elle le met enfin à sa vraie place en le choisissant, en 1697, pour son secrétaire perpétuel. Toutes les ambitions de Fontenelle sont satisfaites : désormais, il ne demandera et ne désirera plus rien[1].

[1] Il fut de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il fut de l'Académie de Nancy, de Berlin, de Rouen, de Rome, etc. Cet amour de Fontenelle pour les Académies était devenu proverbial, dit Charma. Un dialogue de Rivarol (Cf. *Mélanges littéraires*, de FAYOLLE, 1816, p. 1-18) entre Voltaire, Lamotte et Fontenelle nous montre Fontenelle « rassemblant dans un bosquet de myrtes quelques ombres académiques, tenant des séances et se faisant ainsi le secrétaire éternel des morts » : et Lamotte y avoue que son ami « ne peut supporter l'idée d'une nation sans Académie, semblable à ces Romains qui ne concevaient pas l'Empire sans le Capitole ou le Capitole sans l'Empire » . Cf. aussi CHARMA. *Biographie;* et l'édition Bastien, t. VIII, p. 364-376.)

CHAPITRE III

DE 1697 A LA MORT (1757)

Il eut à cœur de se montrer digne de la confiance dont ses collègues l'avaient honoré, et il apporta à l'exercice de ses nouvelles fonctions la conscience la plus délicate et la probité la plus scrupuleuse. Sans renoncer au bel esprit et tout en restant fort répandu dans le monde, il mit une espèce de coquetterie à être avant tout secrétaire de l'Académie des sciences, et il fut toujours un secrétaire perpétuel modèle. Il semble que pour lui, désormais, toutes autres occupations aient été subordonnées à celle-là. Dès le lendemain de sa nomination, pourrait-on dire, il commençait sa tâche, et trois ans après, en 1702, paraissait le premier volume de la grande histoire de l'Académie. C'était sans doute aller assez vite en besogne : Fontenelle, cependant, éprouva le besoin d'excuser ce qu'il considérait comme un retard. « Selon le règlement donné par le roi à l'Académie royale des sciences au commencement de l'année 1699, cette histoire aurait dû paraître à la fin de cette même année. Mais, comme par ce règlement l'Académie entière se renouvelait, il a fallu quelque temps pour donner à toutes choses un premier

mouvement qu'il sera désormais facile d'entretenir[1]. »

Facile ou non, le mouvement fut entretenu en effet, et avec une régularité tout simplement admirable. A partir de l'année 1702, l'*Histoire de l'Académie* s'accrut chaque année d'un volume. Le secrétaire eut beau fournir la plus longue des carrières, sa ponctualité n'eut jamais de défaillance[2].

[1] Il est amusant de voir comment son panégyriste Le Cat constate ce changement d'occupations. « Nous avons peint jusqu'ici M. de Fontenelle livré tour à tour aux méditations sérieuses et aux distractions agréables des Muses les plus enjouées ; dorénavant sa lyre et sa musette vont être déposées au Temple de Mémoire ; le Berger de l'Isle de Delos n'en conservera plus que le titre et les récréations ; Apollon lui offre un théâtre plus noble, plus vaste, plus digne de la supériorité de ses talents, plus conforme à son âge et à ses goûts. Fontenelle va être autorisé, par ses devoirs, à se livrer sans réserve à cette ardeur pour la physique et la géométrie qui, au milieu de la saison des plaisirs, l'avait si souvent arraché à leurs attraits. »

[2] Son élection à l'Académie française n'avait pas été suivie, et pour cause, des mêmes manifestations d'activité. « M. de Fontenelle, dit Le Cat, fut six ans dans ce Corps respectable, sans donner au public aucun ouvrage digne de remarque. » Il est cependant probable que c'est entre 1691 et 1699 qu'il composa les opuscules *Sur l'existence de Dieu*, *Du bonheur*, *De l'origine des fables* (Cf. TRUBLET, *Moreri*.) Il fit aussi quelques poésies ; et, comme il avait autrefois collaboré avec Mlle Bernard, « il fit plus qu'aider son intime ami M. Brunel, dans le beau discours qui remporta le prix de l'Académie française en 1695. Il avait avoué à feu M. de La Motte, et depuis il m'a avoué à moi-même, qu'il avait fait ce discours. C'est une faute contre l'exacte probité ; M. de Fontenelle était de l'Académie depuis 1691. » TRUBLET, *Mercure*, avril 1757. — Fontenelle avait même récidivé, mais dans des circonstances moins graves. Il composa plus d'une fois les discours de M. Le Haguais, et de bien d'autres encore ; « mais ce n'est que dans les derniers temps de sa vie qu'il en est convenu, ou du moins qu'il a nommé quelques-uns de ceux pour lesquels il avait travaillé, et qui ne vivaient plus. Il ne parlait même de ces ouvrages de commande que pour dire quelque fait singulier, ou quelque trait plaisant dont ils avaient été l'occasion. Il ne se vantait pas ; il contait, et contait très bien, surtout en très peu de mots. Il jouait même ses contes. En voici un par exemple qu'il faisait très plaisamment. Il avait composé un discours pour un jeune magistrat d'un nom célèbre dans les fastes de Thémis (M. Bignon.) Il connaissait fort le père de ce magistrat et dinait quelquefois chez lui. Le fils, bien sûr du secret,

Il aurait pu borner là ses efforts : il voulut se donner un mérite encore plus rare. Aux termes du règlement, le secrétaire ne devait à l'Académie son histoire qu'à dater de son renouvellement, c'est-à-dire à partir de 1699. Mais laisser complètement de côté les premières années de l'Académie eût été mutiler d'avance le monument qu'on se proposait d'élever à sa gloire ; et Fontenelle reprit bravement toute l'histoire de la compagnie depuis 1666. Son prédécesseur, Du Hamel, l'avait déjà écrite, mais c'était en latin. Fontenelle attendit donc que Du Hamel fût mort ; par un de ces raffinements de délicatesse qui lui étaient habituels, il attendit même que son nom fût tout à fait oublié ; et ce n'est qu'en 1733 qu'il publia, en français, l'histoire de l'Académie avant son renouvellement. Du Hamel était mort depuis vingt-sept ans.

s'était donné à son père pour auteur de la pièce et lui en avait laissé copie. Un jour, mais longtemps après, le magistrat père, qui avait donné à dîner à M. de Fontenelle, lui dit qu'il voulait lui lire une bagatelle de son fils, qui sûrement lui ferait plaisir. M. de Fontenelle avait totalement oublié qu'il eût fait ce discours ; mais il se le rappela dès les premières lignes, et par une sorte de pudeur il ne donna à la pièce que peu de louanges et très faibles, et d'un ton et d'un air qui les affaiblissaient encore. La tendresse ou la vanité paternelle en furent piquées, et la lecture ne fut point achevée. « Je vois bien, dit le magistrat, que cela n'est pas de votre goût. C'est un style aisé, naturel, pas trop correct peut-être, un style d'homme du monde. Mais à vous autres messieurs de l'Académie, il faut de la grammaire et des phrases, etc. » TRUBLET, *Mercure*, avril 1757. — On sait enfin que Fontenelle a écrit le discours que prononça Dubois dans la première séance de l'assemblée du clergé, en 1723 ; et qu'il a composé, toujours pour le cardinal Dubois, en 1719, le fameux manifeste qui devait précéder immédiatement la déclaration de la guerre méditée alors contre l'Espagne. — Sans y mettre plus de scrupule, le président Hénault, pour le lit de justice que le jeune Louis XV dut tenir à l'occasion de sa majorité, écrivit le discours du roi, celui du régent, et celui du garde des sceaux.

De quelles qualités fit preuve le nouveau secrétaire perpétuel, nous essaierons de le dire plus loin avec quelque détail; mais ce furent qualités éminentes, et peut-être uniques[1]. Pour quelques inexactitudes et quelques erreurs — d'ailleurs si excusables dans cet énorme entassement de mémoires et d'analyses! — que d'expositions lumineuses, de résumés pénétrants, de discussions fines! L'*Histoire de l'Académie* montre de quoi Fontenelle eût été capable, s'il n'avait jamais appliqué son esprit qu'aux choses sérieuses[2]; et les deux préfaces qu'il mit aux volumes des années 1666 et 1699 font le plus grand honneur à son intelligence, nous allions presque écrire à son génie. Elles frappèrent d'admiration la France et l'Europe, pour parler le langage des contemporains. L'éloge n'est pas excessif; ce sont bien des chefs-d'œuvre. Ne fût-il que l'auteur de ces pages, Fontenelle mériterait d'être sauvé de l'oubli.

Il est à remarquer d'ailleurs que tout ce qui touchait à l'Académie des sciences lui portait un bonheur singulier. C'est avec lui que commença l'usage de faire l'éloge des académiciens défunts — on s'était contenté jusqu'alors d'une simple mention historique — et tout le

[1] Les fonctions du secrétaire perpétuel sont délicates, comme il est facile de s'en convaincre par cet extrait du règlement de l'Académie, de 1699. « Le secrétaire sera exact à recueillir en substance tout ce qui aura été proposé, agité, examiné et résolu dans la Compagnie, à l'écrire sur son registre par rapport à chaque jour de l'assemblée, ainsi qu'à y insérer les traités dont on aura fait lecture...; et, à la fin de décembre de chaque année, il donnera au public un extrait de ses registres, ou une histoire raisonnée de ce qui se sera fait de plus remarquable dans l'Académie. » — On peut voir, dans la *Préface* de 1699, dans quel esprit l'Académie voulait que fût fait ce travail.

[2] Cette *Histoire* se compose de deux parties : l'histoire générale de l'Académie, de ses travaux, etc., et les *Éloges des académiciens*.

monde sait que les *Éloges* de Fontenelle sont le meilleur de ses ouvrages[1].

Si occupé qu'il fût par ses fonctions, le secrétaire perpétuel n'avait pas dit cependant un éternel adieu à la littérature. Il y revint quand il lui fut tout à fait facile d' « entretenir le mouvement » pour son *Histoire de l'Académie;* et, chose curieuse, il se remit au genre qui lui avait valu ses premiers échecs. Il écrivit des pièces de théâtre, mais il les garda par devers lui. Tout ce qu'il se permit à leur endroit fut de les publier assez tard. Mais *Idalie* (1720), *Macate* (1722), *le Tyran* (1724), *Abdolonime* (1725), *le Testament* (1731), *Henriette* (1740) et *Lysianasse* (1741) n'ajoutent rien à sa gloire. On ne peut pas dire que l'auteur y soit en progrès sur *la Comète,* ni même peut-être sur le fâcheux *Aspar;* ce qui manque toujours, ce qui manque le plus à ces tragédies en prose et à ces comédies, c'est d'être intéressantes et de vivre. L'action y est mal concertée et insignifiante, le dialogue languissant, les caractères sans relief; et l'impression générale est celle d'un sérieux ennui[2].

[1] Fontenelle écrivit encore une Préface pour l'*Analyse des infiniment petits* de l'Hôpital (Cf. TRUBLET, *Mercure*, avril 1757), et des *Éléments de la géométrie de l'infini* (1727), que Le Cat juge sans doute avec une excessive complaisance. « Les *Éléments de l'Infini* forment un monument qui confondra, jusqu'à la dernière génération, les ennemis de ce grand homme qui osent lui contester le génie d'invention; ils y liront leur réfutation à chaque page, s'il leur est permis de pénétrer dans ce sanctuaire des sciences abstraites, et s'il leur est interdit, ils la trouveront au frontispice de l'ouvrage même émané du Corps le plus éclairé de l'Europe. Qu'ils se souviennent maintenant qu'il s'agit ici d'une science transcendante, et ainsi la plus capable d'assigner à qui s'y distingue par des découvertes le premier rang parmi les génies créateurs. » M. de Fouchy en faisait aussi beaucoup de cas. (Cf. *Histoire de l'Académie des sciences*, 20 avril 1757.) — Vers la fin de sa vie Fontenelle écrivit une *Théorie des tourbillons cartésiens*.

[2] Malgré tout son esprit, Fontenelle se faisait de singulières illusions

La critique lui réussit mieux; et ses *Réflexions sur la poétique*, et son *Histoire du théâtre français* ne sont pas

sur toute cette production dramatique. « Parlant un jour de ces comédies à M. de Saint-Foix, un de nos meilleurs comiques, il me dit que pour en faire réussir plusieurs au théâtre, il suffirait de les élaguer, afin d'en rendre le dialogue plus rapide et plus vif; qu'il avait été tenté plus d'une fois d'en faire lui-même l'épreuve, et qu'il se flattait qu'elle serait heureuse. Je le dis quelques jours après à M. Duclos, qui n'en douta point. Il faut pourtant convenir qu'en abrégeant les comédies de M. de Fontenelle on y perdrait des développements du cœur humain très agréables aux lecteurs gens d'esprit. » (TRUBLET, *Mercure*, avril 1760). La perte ne serait pas aussi considérable que le croit le bon abbé; et il est encore dupe de son amitié, quand il écrit dans le *Mercure* de juillet 1757 : « Par ce que M. de Fontenelle a écrit sur la comédie, lorsqu'il a eu occasion d'en parler dans ses ouvrages, par ce que je lui en ai entendu dire dans la conversation, surtout par son caractère et son tour d'esprit, caractère enjoué, esprit moral, j'ai lieu de croire que ce genre de littérature aurait été son genre favori. Mais cette force comique, *vis comica*, qui en tout temps et en tout pays a été si nécessaire pour les grands succès du théâtre... manquait à M. de Fontenelle, et il le savait bien. » Il lui manquait bien autre chose, et contre Le Cat, contre l'*Observateur littéraire* (1759, t. II, p. 217-250), contre d'Aquin du Château, c'est la *Corresp. litt.*, de GRIMM, et ce sont les *Cinq années littéraires*, de CLÉMENT, qui ont raison. « Feu M. de Fontenelle nous gratifia peu de temps avant sa mort d'un recueil de comédies de sa façon qu'il aurait mieux fait pour sa gloire de ne jamais publier. Le berger et philosophe Fontenelle n'avait ni chaleur, ni naturel, ni rien de ce qu'il faut pour réussir au théâtre; aussi n'a-t-on jamais tenté de jouer aucune des pièces de ce recueil. Le *Jardinier de Sidon* est du nombre de ces pièces : je me souviens qu'il me glaça lorsqu'il parut. » *Corresp. litt.*, août 1768. — « La tragédie manque d'intérêt, les six comédies, de comique et d'action; mais de l'esprit presque partout, du paradoxe, de l'ingénieux, des pensées délicates, des traits aussi fins que froids. » *Les cinq années littéraires*, 15 avril 1751, lettre LXXIV. — On attribue aussi à Fontenelle le Prologue de *Pygmalion, prince de Tyr*. Il y a une discussion, caractéristique, entre l'Amour et l'Hyménée; et l'ensemble est bien l'exemple le plus parfait du prosaïsme foncier de l'auteur : il semble difficile d'aller plus loin dans la sécheresse et la platitude. Voici un échantillon du langage de l'Amour.

Ce dieu (Jupiter) s'humanisa jusqu'à devenir bête;
Deux cornes s'élevaient sur son auguste tête,
Et dans ces doux transports il mugissait d'amour!

Non vraiment, en dépit de Trublet, il n'y eut jamais rien de commun entre la poésie et M. de Fontenelle.

sans mérite. « Il est aisé de voir que ce n'est qu'un essai d'histoire, dit Goujet à propos de cette dernière production; mais on le lit avec plus de satisfaction et de plaisir qu'on ne lirait peut-être de gros volumes où il pourrait y avoir plus de recherches, mais qui seraient dépouillées des agréments dont cet essai est revêtu. L'érudition n'y est pas prodiguée, mais il y en a assez pour donner au commun des lecteurs une idée de notre ancien théâtre; les extraits des pièces y sont courts, mais les endroits sont bien choisis, et suffisent pour faire connaître le goût qui régnait dans ces pièces, et la bizarrerie, le ridicule et l'ignorance des siècles où elles ont été enfantées; les réflexions sont en petit nombre, mais toutes judicieuses; elles éclairent et n'ennuient point. » (*Bibliothèque française*, t. VIII, p. 353.)

Goujet pouvait ajouter que cette *Histoire* est une des premières où il soit parlé du moyen âge avec une exactitude et une impartialité suffisantes, et que ce n'est pas une médiocre originalité d'avoir essayé de juger l'œuvre de Corneille par comparaison avec celle de ses prédécesseurs.

Les *Réflexions sur la poétique* valent mieux encore. Il y a beaucoup de vues justes et pénétrantes, et, comme dit fort bien Desfontaines (*Jugements sur les ouvrages nouveaux*, t. I, p. 241), « c'est un malheur pour je ne sais combien d'auteurs que cet écrit ait paru si tard. Presque chaque article est un arrêt qui condamne à la honte et au mépris la plupart de nos poètes tragiques qui ont osé chausser le cothurne depuis Corneille et Racine. On trouve ici des principes admirables, principes toujours fondés sur la raison et sur l'examen de

la nature de l'esprit et du cœur humain. D'ailleurs, cet ouvrage est écrit avec une clarté et une élégance peu communes. » Quand Fontenelle raisonne sur un sujet qu'il connait bien, il est généralement fécond en ingénieux aperçus, et la conversation de ses deux oncles avait dû lui rendre familière la poétique du théâtre[1]. Il servait ainsi de son mieux la renommée de Pierre Corneille, car il est superflu de dire que les *Réflexions* s'inspirent des *Examens* et des *Discours sur le poème dramatique*. Il n'avait pas moins d'égards pour celle de Thomas. « Averti dès 1718 qu'on songeait à réimprimer » le *Dictionnaire des arts et des sciences*, il le « revit, le corrigea et l'augmenta considérablement, surtout pour les articles de mathématique et de physique, et remit son travail aux libraires en 1720. » (TRUBLET, *Mercure*, juin 1757.)

On le voit, l'âge ne lui enlevait rien de son universelle curiosité. Réfléchir fut toujours pour lui un plaisir vif, et rien n'échappait à l'exercice de sa réflexion[2]. Littérature, morale, politique même, il poussait partout librement et hardiment sa pointe. « M. de Fontenelle, écrit Trublet dans le *Mercure* d'avril 1757, aurait

[1] L'*Histoire du théâtre français* et les *Réflexions* parurent dans l'édition que Fontenelle donna de ses œuvres en 1742. Cette édition contenait aussi la *Vie de Pierre Corneille*, singulierement augmentée. On se souvient que cette *Vie* avait d'abord paru dans les *Nouvelles de la République des Lettres*.

[2] Cf. par exemple la fameuse lettre *Sur la résurrection des corps*, qu'il semble bien qui soit de Fontenelle (Cf. *Corresp. litt.* de Grimm et Diderot, août 1757, et *Documents inédits pour servir à l'histoire philosophique, religieuse et littéraire du dix-huitième siècle*, publiés et annotés par MM. Charma et Mancel, Caen 1844). — La lettre avait paru dans une feuille périodique de Hollande, le *Courrier politique et galant*. — Pour les autres opuscules philosophiques de Fontenelle, cf. plus bas le chapitre sur l'*Histoire des oracles*.

été un moraliste de premier ordre, un législateur, un politique en grand. Aussi avait-il toujours eu dans la tète de faire, à l'exemple d'Aristote et de Platon, une politique, un plan de législation, de gouvernement, et, comme il disait, une *république ;* il en parlait souvent. » Il n'est pas certain que M. de Fontenelle eût pu être tout ce que s'imagine son naïf admirateur, — car, en vérité, pourquoi ne l'aurait-il pas essayé sérieusement ? — et il est probable aussi que l'abbé de Saint-Pierre avait plus de part dans ces projets que Platon ou Aristote ; mais nous avons des fragments de cette *République.* Ils sont curieux, et il y a même là des idées qui devaient avoir un bel avenir [1].

Cependant, ni le philosophe, ni le bel esprit, ni le savant ne parvenaient à faire obstacle à l'homme du monde. C'était des ruelles que lui étaient venus les premiers encouragements et les premiers succès : c'est aux salons qu'il continua à donner le meilleur de son

[1] « Il n'y aura que ceux dont le bien passera 2000 écus de rente qui paieront de certaines taxes proportionnées à ce qu'ils auront par-delà les 2000 écus ; et ces taxes seront les seuls subsides de l'État. — Il n'y aura ni nobles ni roturiers... Tous les métiers seront également honorables. — Tous les citoyens seront soldats et obligés d'aller à la guerre. Les généraux auront passé indispensablement par tous les degrés. Ils seront perpétuels. Leurs enfants ne pourront jamais passer le grade de capitaine, ni ceux des ministres non plus. — Le fils d'un magistrat ne le pourra jamais être. — Les juges que l'on trouvera avoir été d'un mauvais avis un certain nombre de fois seront cassés. — On érigera des statues aux grands hommes en quelque espèce que ce soit, même aux belles femmes. — Les filles n'auront rien en mariage ; et quiconque aura fait une belle action sera en droit de choisir telle fille qu'il voudra dans sa ville. — Les femmes pourront répudier leurs maris, sans en être répudiées ; mais elles seront un an après sans se pouvoir remarier. — Point d'orateurs dans tout l'état que de certains orateurs entretenus par le public à qui ils expliqueront les lois, etc. ; mais tout cela sans cette chaleur immodérée et ces excès ordinaires à nos orateurs ». — On donnera souvent des spectacles au peuple, etc.

temps, comme si un instinct secret l'avait averti que son œuvre parlée serait encore préférable à son œuvre écrite. Il était d'ailleurs trop avisé et trop fin pour ne pas avoir vu du premier jour que le plus sûr moyen de gagner insensiblement l'opinion à ses idées était de les faire valoir auprès des marquises ou des bourgeoises d'esprit qui donnent le ton.

Il cause donc; c'est son rôle, son emploi naturel. Nous le savons déjà, il a tout ce qu'il faut pour y réussir, et il y réussit en effet, au point de ne se connaître presque pas de rivaux dans les maisons où il fréquente. On le jalouse, et il court sur lui des épigrammes :

Depuis trente ans un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est pas tout : chez l'espèce femelle
Il brille encor malgré son poil grison :
Il n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde;
En vérité caillettes ont raison,
C'est le pédant le plus joli du monde[1].

Pour l'heure, notre « pédant » partage avec Lamotte[2], chez Mme de Lambert, la royauté du salon — en attendant de régner bientôt chez Mme Geoffrin[3]. « Aucun homme de lettres, dit Trublet, n'a joui de plus de considération dans le monde; et il la devait à la

[1] L'épigramme est, comme on sait, de J.-B. Rousseau *Épigrammes*, liv. II, XIV ; et elle a inspiré à l'abbé Trublet des réflexions amusantes. « M. de F. n'était ni pédant ni joli », etc. *Mercure*, juin 1758.

[2] Sur Lamotte et ses relations avec Fontenelle, cf. Paul Dupont, *Houdar de la Motte,* Paris, 1898.

[3] Sur Fontenelle et le salon de Mme de Lambert, cf. un article de M. de Broglie, dans le *Correspondant* du 10 avril 1879; et Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* t. IV, p. 217-239.

sagesse de sa conduite et à la décence de ses mœurs autant qu'à la réputation que ses ouvrages lui avaient acquise [1] ». La remarque est juste : en Fontenelle on prise l'homme tout autant que l'écrivain. Personne, en effet, n'est plus discret, plus aimable, plus ingénieux à plaire, et personne aussi n'y arrive plus naturellement. Bien loin d'imposer jamais son évidente supériorité, il met au contraire tous ses efforts à l'atténuer, à la dissimuler ; c'est comme malgré lui qu'elle éclate à la longue, et on lui donne d'autant plus volontiers son admiration qu'il ne fait rien pour la solliciter. Toujours prêt à reconnaître le mérite des autres et à lui fournir des occasions de se manifester, il a le talent rare, le talent merveilleux chez un homme de tant d'esprit, « d'écouter et de bien écouter. » « Il se plaisait à entendre d'excellentes choses autant et plus qu'à en dire ; car alors il s'instruisait ou s'amusait, *en reposant sa poitrine* (c'était son expression), naturellement assez faible [2]. » Plus

[1] Trublet, *Moreri*. « M. de Fontenelle plaisait trop dans la société pour ne pas s'y plaire. Il y portait toutes les qualités aimables et agréables, de la douceur et de l'enjouement, et autant de politesse que d'esprit » ; et Mme de Lambert, dans le portrait qu'elle nous a laissé de Fontenelle, dit encore plus joliment : « Il semble que les grâces vives et riantes l'attendent à la porte de son cabinet pour le conduire dans le monde. » — De son côté Fontenelle n'a jamais laissé passer une occasion de rendre aux femmes les compliments et les éloges délicats qu'il en recevait. « Pour les recherches laborieuses, pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes. Pour une élégance naïve, pour une simplicité fine et piquante, pour le sentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes ». Réponse à Mirabaud, 28 septembre 1726. — Cf. aussi la *Réponse à l'évêque de Luçon*, le 6 mars 1732.

[2] Trublet, *Mercure*, octobre 1757. — Il écoutait même si bien que Trublet le compare à Baron, « dont le jeu muet égalait celui dont il accompagnait sa déclamation, » et qu'il ajoute cette réflexion touchante : « Après avoir fait si longtemps un usage si honnête et si poli du sens de

sûrement encore, il prédisposait ainsi les autres à le goûter, quand son tour était venu de prendre la parole.

Il fut un des plus délicieux causeurs d'une époque qui en connut tant. Là-dessus les témoignages contemporains sont unanimes. « Sa conversation est amusante et aimable, écrit Mme de Lambert. Il a une manière de s'énoncer simple et noble, des termes propres sans être recherchés ; il a le talent de la parole et les lèvres de la persuasion. » Il rappelle à d'Argenson [1] « non seulement ce beau siècle de Louis XIV, si noble, si grand, mais encore l'esprit des Benserade, des Saint-Évremond, des Scudéry, et le ton de l'hôtel de Rambouillet. Il l'a, ce ton, mais adouci, perfectionné, mis à la portée de notre siècle ; moins obscur, moins pédantesque que celui des beaux esprits qui fondèrent l'Académie ; moins précieux que celui de Julie d'Angennes et de sa mère. Sa conversation est infiniment agréable, semée de traits plus fins que frappants, et d'anecdotes piquantes sans être méchantes, parce qu'elles ne portent jamais que sur

l'ouïe, M. de Fontenelle eût bien mérité de le conserver toujours. » — « Il écoutait d'autant plus et parlait d'autant moins dans une compagnie qu'elle était moins bien composée. C'est, d'une part, qu'il n'aimait pas à dire des choses trop communes, de pures inutilités, et que de l'autre, lorsqu'il parlait, il voulait être entendu et senti. » TRUBLET, *Mercure*, octobre 1757. — « Trois hommes de beaucoup d'esprit et que j'ai fort connus m'ont fourni l'observation suivante : l'un perissait d'ennui dans la meilleure compagnie, s'il n'y était pas le principal acteur. Je ne le nommerai point, car il vit encore. Il suffisait à l'autre d'entendre dire de bonnes choses, et alors il écoutait volontiers, mais il ne s'ennuyait guères moins que le premier, à la vérité, sans témoigner son ennui, lorsqu'il n'était pas avec ses pareils, et il s'ennuyait d'autant plus qu'il n'était pas grand parleur. C'était M. de Fontenelle. Le troisieme, avec autant d'esprit que les deux autres, savait tirer parti des gens les plus médiocres, et ne s'ennuyait presque avec personne... C'était M. de La Motte. » TRUBLET, *Essais*, t. IV, p. 297. — Cf. encore D'ALEMBERT, *Éloge de Lamotte*.

[1] *Mémoires*, 426.

des sujets littéraires ou galants, et des tracasseries de société. »

Il est fort scrupuleux en effet et très attentif à ne froisser ou à ne blesser personne. « Il avait le rare talent de la raillerie fine et délicate, et le mérite encore plus rare de ne s'en point servir, ou, s'il l'a quelquefois employée, ce n'a été qu'à l'oreille de ses amis[1]. » On peut ainsi goûter avec lui en toute sûreté et sans restriction le plaisir que donne la finesse.

C'est justement la qualité d'esprit dont il s'est toujours montré le plus friand chez les autres, et qu'il a été le plus jaloux de posséder. « Attentif même aux bagatelles qui peuvent intéresser sa gloire, il choisit, il pèse ses mots ; il ne hasarde ni un geste ni un souris équivoque. Toujours en garde contre lui-même, il surveille sans cesse ses pensées, et ne leur permet de se montrer que lorsqu'il les a jugées dignes de soutenir toute la réputation de leur auteur. » Là comme partout il est dilettante ; il n'admet et ne savoure que l'ingénieux, le délicat et l'exquis[2].

[1] Portrait de Fontenelle, par Adrienne Le Couvreur. — Cf. encore TITON DU TILLET, dans le *Parnasse français* :

> Soit en *ie* enfin, soit en *ique*,
> Il sait tout et le sait très bien.
> Il sait plus, il sait être aimable ;
> Plus modeste qu'un écolier,
> Et plus galant qu'un cavalier,
> Où diable trouver son semblable ?

[2] « Tout ce qui avait un certain sel et quelque chose d'original le frappait vivement et s'était gravé dans sa mémoire. Quelquefois ce n'était qu'une plaisanterie, même qu'un jeu de mots, et ce que l'on appelle une pointe. Il y a des gens qui les méprisent toutes et n'en peuvent souffrir aucune. M. de Fontenelle en reconnaissait de bonnes et de mauvaises. J'avoue même qu'il n'y était pas fort difficile et qu'il avait peut-être plus de finesse dans le goût que de délicatesse. Mais le plaisir que ces plaisanteries faisaient à M. de Fontenelle venait en grande partie

On comprend dès lors qu'il ait été si recherché, et que l'on se soit fait une gloire de le fixer et de le retenir. « C'était rarement chez lui qu'on voyait Fontenelle ; sa maison se bornait à peu près à sa chambre à coucher et à son cabinet de travail. C'étaient d'autres salons que le sien que ce sage si aimable éclairait, pour ainsi dire, et décorait des lumières si vives de son esprit, dont il n'était prodigue qu'avec ceux qui en étaient avides » [1]. Il a été l'hôte plus ou moins assidu des salons les plus distingués du dix-huitième siècle. Tous l'ont accueilli, choyé, fêté, gâté. Il a été l'ami de Mmes de Montausier, de Lambert, Geoffrin, de Tencin, de Staal, Duboccage [2], et de Mlle d'Achy. Mais c'est encore la marquise de Lambert et la bonne Mme Geoffrin qui ont eu ses préférences. Chez elles, comme autrefois Voiture à l'hôtel de Rambouillet, il est vraiment « l'âme du rond ». Il règne sans conteste, et on l'écoute presque comme un oracle. Il a dû être plus brillant chez la marquise, mais

de sa gaité. » TRUBLET, *Mercure*, juin 1757. — Il exige même de ses auditeurs un certain degré de finesse. « On a dit qu'il parlait volontiers de philosophie aux jolies femmes. Oui, pourvu qu'elles eussent de l'esprit. Il y en a de charmantes à qui il n'aurait pas voulu essayer de faire concevoir les antipodes, eussent-elles dû l'admirer. » *Ibid.*, octobre 1757. — « Si M. de Fontenelle ne cherchait point à dire de bons mots, il sentait bien quand il en avait dit quelqu'un et était bien aise qu'on le sentît ». *Ibid.*, août 1758. — Cf. enfin l'*Éloge de Lamotte*, par d'ALEMBERT. « Fontenelle, sans jamais être obscur, excepté pour ceux qui ne méritent pas même qu'on soit clair, se ménage à la fois et le plaisir de sous-entendre et celui d'espérer qu'il sera pleinement entendu par ceux qui en sont dignes. » — Sa réputation de finesse était si bien établie qu « un jour, Mme d'Argenton mère de feu M. le chevalier d'Orléans, grand prieur de France soupant en grande compagnie chez M. le duc d'Orléans, et ayant dit quelque chose de très fin qui ne fut point senti, s'écria : *Ah! Fontenelle, où es-tu?* » TRUBLET, *Mercure*, octobre 1757.

[1] GARAT, *Mémoires*, t. I, p. 110.

[2] Sur Mme Duboccage, voir le *Mercure* d'avril 1760.

il été certainement plus considéré, presque vénéré chez la bourgeoise. A mesure qu'il avançait en âge, sa conversation avait moins d'éclat : elle avait en revanche plus de sérieux et de portée; et l'on n'a qu'à parcourir les *Mémoires* de Garat pour se convaincre de la place qu'il tenait alors dans l'esprit public, et de l'influence qu'il exerçait sur ses contemporains.

Il est une page de ces *Mémoires* qui donne bien l'impression de ce qu'il fut un moment, et de l'espèce d'admiration curieuse qu'il provoquait. Mme Geoffrin, dit Garat, devait être beaucoup aidée dans son rôle de présidente de salon « par la vue seule et la présence de Fontenelle. On doit s'agiter et s'emporter peu devant un homme de cent ans : tout doit être contenu et recueilli. Moins âgé de vingt ans, à quatre-vingts, l'esprit de Fontenelle était assez jeune encore pour avoir beaucoup d'autres moyens de rendre le cercle le plus nombreux peu bruyant; tout s'arrêtait et se taisait pour l'écouter et pour l'entendre. « Il avait vu, dit Saint-Lambert, ce cercle brillant dont notre siècle aime à s'entretenir; sa mémoire était remplie d'anecdotes intéressantes, qu'il rendait plus intéressantes encore par la manière de les placer. Ses contes et ses plaisanteries faisaient penser. Les femmes, les hommes de la cour, les artistes, les poètes, les philosophes aimaient sa conversation. » Ovide disait de Virgile qu'il l'avait seulement vu, *vidi tantum;* Fontenelle n'avait pas vu seulement le siècle de Louis XIV, il l'avait très longtemps connu tout entier, dans ce qu'il avait eu de plus beau. Il pouvait parler des deux siècles comme de deux personnes de sa connaissance... Toutes ces singularités dans l'existence d'un grand homme,

l'absence des passions ou l'empire qu'il avait sur elles rendaient tous ses récits du siècle passé d'un intérêt prodigieux pour le siècle où il parlait. Quelquefois une petite circonstance, un mot frappaient d'étonnement, et faisaient rire ou sourire. Par exemple, il parlait en 1735, et il disait : *J'étais chez Mme de La Fayette, et je vois entrer Mme de Sévigné.* M. Suard crut presque entendre un revenant; et je l'aurais cru bien davantage, ajoutait-il assez plaisamment, si le conteur avait été moins vieux; car lorsqu'on fait tant que de revenir de l'autre monde, on doit avoir le choix de sa figure entre celle de tous les âges, et l'on revient plus jeune » [1].

Toujours est-il qu'il durait, ce qui sera toujours une grande force, et il durait sans presque rien perdre des qualités qui lui avaient valu considération et succès.

Il est vrai qu'il prenait peine à se maintenir; une

[1] Garat, *Mémoires*, t. I, p. 113. — Fontenelle parlait de sa vieillesse avec une espèce de coquetterie. C'est ainsi qu'il écrivait au P. André : « Puisque vous me faites l'honneur de me demander de mes nouvelles, je vous dirai que je me porte bien pour mon grand âge, et que par là je mérite la jalousie du peu que j'ai de contemporains. Je suis dans une situation fort tranquille, et j'ai une âme bien propre à goûter ce bonheur-là. » Cité par Charma, *Biographie*, p. 244. — « Les trois âges d'hommes que Nestor avait vus, je les ai presque vus aussi dans cette Académie, qui s'est renouvelée plus de deux fois sous mes yeux ». Discours à l'Académie, dans la séance solennelle du 25 août 1741. — C'était même une mode de plaisanter cette extraordinaire longévité. « Croyez-moi, monsieur, vous n'avez rien de mieux à faire de l'argent que vous avez à placer que de le mettre à fonds perdu sur la tête de M. de Fontenelle; on dirait qu'il rajeunit en vieillissant; il n'a pas cent ans, je vous jure, et il vient encore d'hériter de son héritier présomptif, M. d'Aube, d'une maison achetée à vie sur leurs deux têtes; prenant le tout en patience et presque d'aussi bonne grâce que MM. les ducs de Duras et d'Agénois, qui n'ont eu que 2,000 francs à payer au pauvre défunt, pour six mois échus d'une rente viagère, dont ils avaient chacun reçu le fonds de 40.000 livres ». Clément, *Les cinq années littéraires*, t. II, p. 374, lettre CXI, 15 novembre 1752. Cf. encore, *ibid.*, t. II, p. 159, lettre LXXXVII, 1er novembre 1751.

si heureuse et si longue vieillesse pourrait bien n'avoir été que le fruit de l'égoïsme le plus raffiné. « Il est atteint et convaincu d'une espèce d'apathie, peut-être blâmable relativement aux autres, mais excellente pour sa propre conservation, puisque n'étant occupé que de lui, et se trouvant assez aimable pour que les autres s'en occupent, il a ménagé son tempérament frêle et délicat, a toujours pris ses aises, et poussé sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, avec la douce espérance de voir la révolution du siècle entier. Chaque année lui vaut un nouveau degré de mérite, et ajoute à l'intérêt qu'on prend à son existence. On le regarde comme un de ces chefs-d'œuvre de l'art, travaillés avec soin et délicatesse, qu'il faut prendre garde de détruire, parce qu'on n'en fait plus de pareils[1]. » On s'habitue presque à l'idée qu'il vivra toujours, on le lui souhaite. « Il était du petit nombre de ceux auxquels on verrait accorder sans jalousie le privilège de l'immortalité[2]. » Et il l'aurait acquise, si le bonheur constant, si le bonheur complet pouvait la faire acquérir[3].

C'est, en effet, un de ces tempéraments heureux qui excellent à tirer du plaisir de tout, et qui ne connais-

[1] D'ARGENSON, *Mémoires*, p. 426.

[2] Adrienne Le Couvreur.

[3] Cependant sa gaîté « diminua un peu dans ses dernières années. M. de Fontenelle l'exprima de la manière suivante dans des vers sur la Vieillesse qu'il n'avait point écrits, et qu'il avait même oubliés, à l'exception de ceux qu'on va lire. Ces vers sont de 1751 ou 52. M. de Fontenelle, après être entré dans quelques détails sur sa santé, sur son esprit, etc. » : Tout cela, disait-il, va assez bien ;

Mais je ne sens plus certaine joie interne
Qui vient sans l'ordre exprès de l'âme qui gouverne,
Qui prévient les sujets ou ne les connaît pas,
Et ne sait que jouir de ses propres appas.

TRUBLET, *Moreri*, et *Mercure*, avril 1758.

sent rien des soucis, des inquiétudes et des angoisses qui tourmentent le commun des hommes[1]. Il a eu l'espèce de célébrité qu'il désirait, et sans doute il l'a obtenue « par un travail assidu », mais rien ne lui était plus facile que le travail. « Ses ouvrages, qui lui ont procuré une gloire si flatteuse et à laquelle il n'était pas insensible, ne lui avaient point coûté de pénibles efforts, de longues et laborieuses veilles. Il travaillait avec facilité, quoique avec beaucoup de soin, et, comme il disait, *en conscience;* et grâce à une santé très égale, cette facilité était à peu près la même tous les jours »[2]. Les affres de la composition lui sont inconnues, et il a toujours ignoré « *les inconvénients de la littérature*, si bien exposés par M. de Voltaire »[3]. Le travail lui est aisé, tout comme l'exercice d'une fonction naturelle, et il écrit comme il parle ou comme il respire.

Sa méthode est au surplus fort simple. « Il médite paisiblement son sujet; il ne se met à écrire qu'après avoir achevé de penser; mais la plume une fois prise marche sans interruption : point de brouillons, une copie unique et presque sans ratures. L'ouvrage restera comme il est;

[1] C'est ce qu'expriment ces *Vers pour être mis au-dessous de son buste.*

Amant de la philosophie
Il suivit sans faste ses pas,
Portant l'équerre et le compas
Sur les démarches de la vie;
Facile et plein d'aménité,
Par un séduisant badinage
Il ornait l'austère langage
Qui fait craindre la vérité.
D'autres, occupés à paraître,
Sans tourner leurs regards sur eux,
Enseignèrent l'art d'être heureux :
Il faisait plus, il savait l'être.

[2] TRUBLET, *Moreri.*

[3] *Id., Mercure*, juillet 1756.

il aura donc l'air facile; on y trouvera même quelques négligences, mais aucune de celles qui rendent une phrase louche, embarrassée, obscure[1]. » Dans ces conditions, la production littéraire est un plaisir.

« Il aimait le travail de la composition. Aussi m'a-t-il répété plusieurs fois qu'il aurait été auteur, quand même il n'eût pas eu besoin de l'être pour faire quelque fortune. Un jour entre autres, il me dit que lorsqu'il avait réfléchi sur la manière la plus heureuse pour lui de naître et d'être, relativement à son caractère, il aurait voulu naître avec cinquante mille livres de rente et être président de la Chambre des Comptes; car, ajouta-t-il, il faut être quelque chose, et que ce quelque chose ne vous oblige à rien; que comme son goût le portait à la composition, il aurait composé, mais sans se nommer; qu'il aurait souvent donné à manger, mais sans superfluité ni délicatesse recherchée, à un petit nombre d'amis choisis, jamais plus de cinq ou six à la fois; qu'il leur aurait lu ses ouvrages, comme lui ayant été confiés par l'auteur pour les faire voir à des gens d'esprit, et avoir leur avis, etc.[2] »

C'est, en date, un des premiers hommes de lettres, et il n'a rien cependant de leur caractère. « Il portait dans les compagnies une tête bien libre et bien dégagée des idées qui l'avaient occupé dans son cabinet; il en sortait, si je puis m'exprimer ainsi, tout entier, et il n'éprouvait ni ces distractions ni ces insomnies si ordinaires aux auteurs toujours remplis de l'ouvrage qu'ils ont sur le métier[3]. » Surtout il ne s'exagère pas

[1] Trublet, *Mercure*, juillet 1756.
[2] *Ibid.*, octobre 1757, et *Essais*, III, 364.
[3] *Ibid.*, et septembre 1758.

l'importance de ce qu'il écrit, et il est toujours modeste sur le chapitre de ses productions [1].

Au reste, qu'il serait donc imprudent de laisser la littérature prendre une trop grande place dans votre vie! Elle aurait vite fait d'y produire du désordre; et rien au monde est-il préférable à la tranquillité? L'ataraxie est le dernier mot de la sagesse, et le vrai philosophe est celui qui réduit au minimum les soucis inséparables de l'existence. Fontenelle s'est toujours appliqué à réduire ces soucis, et il s'est laissé vivre le plus doucement qu'il lui a été possible [2].

Comme ce pauvre La Fontaine, qu'il goûtait tout en s'en moquant quelque peu, parents ou amis l'ont hébergé jusqu'à la fin. Il est d'abord l'hôte de son oncle, Thomas Corneille; il loge ensuite chez un avocat

[1] Il était modeste en tout, quoiqu'il ne fût pas insensible aux louanges. S'il n'a pas écrit ses *Mémoires*, dit Trublet (*Mercure*, juin 1757), « c'est par amour-propre, mais par un amour-propre aussi honnête qu'éclairé. Il sentait mieux que personne l'extrême difficulté de parler de soi sans montrer de la vanité, du moins sans faire dire qu'on en montre et, par conséquent, sans se donner du ridicule. Or, M. de Fontenelle le craignait autant qu'il est raisonnable à un philosophe de le craindre. »

[2] « Son caractère, en faisant son bonheur, a sans doute beaucoup contribué à sa bonne santé et à sa longue vie; il faut être heureux pour vivre sain et longtemps. » TRUBLET, *Moreri*. — Il faisait ces vers à quatre-vingt-dix-sept ans.

> Qu'on raisonne *ab hoc* et *ab hac*
> Sur mon existence présente,
> Je ne suis plus qu'un estomac;
> C'est bien peu, mais je m'en contente.

« C'était un vase d'une matière fine et d'un ouvrage délicat, que la nature avait placé au milieu de la France pour l'ornement de son siècle, et qui subsista longtemps sans aucun dommage, parce qu'il ne changeait pas de place ou qu'il n'était remué qu'avec précaution. » LE BEAU, *Éloge*. — « Ce ne fut que vers sa quatre-vingt-huitième année que sa mémoire et son ouïe perdirent de leur première vigueur; à quatre-vingt-quatorze ans, il lisait encore le plus petit caractère, même à la lueur d'une bougie. » LE CAT.

général de la cour des aides, Le Haguais [1], dont il fait parfois les discours; quelques années après, le duc d'Orléans lui offre un appartement au Palais-Royal; il y demeure jusqu'en 1730; et il va enfin habiter rue Saint-Honoré, « auprès du cul de sac de l'Orangerie, » avec son neveu à la mode de Bretagne, Richer d'Aube, maître des requêtes, « dur, colère, contredisant, pédant, bon homme néanmoins, officieux même et généreux [2]. » Quand M. d'Aube mourut, en 1752, sa

[1] M. Le Haguais mourut le 23 janvier 1724, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans une grande réputation de probité, de piété et d'esprit. C'était un improvisateur remarquable, et il avait beaucoup d'action; mais il parlait peu dans le tête-à-tête, Fontenelle pas beaucoup plus, et il y avait ainsi de longs silences entre eux. « Cette habitude au silence avait tellement donné à M. Le Haguais l'air silencieux que, s'étant fait peindre par le célèbre Rigaud, et le portrait étant extrêmement ressemblant, M. de Fontenelle, le voyant pour la première fois, s'écria : « On dirait qu'il se tait. » TRUBLET, *Mercure*, mai 1758. — On peut lire dans le même numéro du *Mercure* un extrait du discours que Fontenelle composa pour son ami, à l'occasion de la présentation des Lettres de M. le chancelier de Pontchartrain, en 1699.

[2] Richer d'Aube avait été intendant de Soissons et de Caen, et avait écrit un *Essai sur les principes du droit et de la morale*. In-4°, 1743. — Rulhière, dans son *Discours en vers sur les disputes*, s'est moqué avec assez de verve de ses défauts :

Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?
Contiez-vous un combat de votre régiment?
Il savait mieux que vous où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citait ses lettres de l'armée;
Et Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs homme de sens, homme d'un vrai mérite;
Mais son meilleur ami redoutait sa visite...
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit;
Et tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire...
Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort,
Si du moins il s'est tu devant ce grand arbitre!

sœur, Mme de Montigny, le remplaça auprès de Fontenelle; et c'est ainsi que notre philosophe put s'épargner jusqu'à la peine de diriger une maison.

S'il s'en remettait aux autres du soin de le loger, il ne s'en rapportait qu'à lui pour tout ce qui touchait à sa santé. Ce fut la plus constante et la plus chère de ses occupations. Il ne commit jamais d'imprudences, et le seul reproche qu'on put lui adresser fut de sacrifier peut-être avec trop de complaisance aux plaisirs de la table, surtout quand au menu il y avait des asperges [1].

Trublet (*Mercure*, mars 1758) conte sur ce sempiternel grincheux une amusante anecdote :

« M. de Fontenelle étant un soir auprès de son feu, une étincelle vole sur sa robe de chambre. Plongé dans la méditation, ou peut-être déjà endormi, il ne s'en aperçoit point : il va se coucher et de bonne heure. Au milieu de la nuit, il est réveillé par la fumée; le feu avait pris à la robe de chambre, et de là à la garde-robe. M. de Fontenelle sonne et se lève; tout le monde est bientôt sur pied, et M. d'Aube avant les autres. Le neveu gronde beaucoup l'oncle, donne de bons ordres, et le feu est éteint, mais la colère n'est pas calmée. L'impétueux magistrat recommence à gronder, cite le proverbe de la légère étincelle qui a souvent causé un grand incendie, demande à M. de Fontenelle pourquoi il n'a pas secoué sa robe, etc. « Je vous promets, » répliqua enfin le paisible philosophe, « que si je mets encore le feu à la maison, ce sera autre« ment. » On fut se recoucher; M. de Fontenelle et quelques domestiques se rendormirent, et le lendemain matin M. d'Aube le gronda encore de s'être rendormi ». Ce qui n'empêchait pas l'oncle de reconnaître les mérites du neveu et de dire de lui que, « s'il était difficile à *commercer*, il était facile a vivre. » Cependant Fontenelle ne paraît pas avoir beaucoup apprécié les qualités intellectuelles de M. d'Aube; et un jour que son neveu, en pleine discussion philosophique, lui criait dans son cornet acoustique : « Je dis, moi... » il répondit : « Ah! vous dites... » et il détourna le cornet de son oreille. (Cf. Garat, *Mémoires*, t. I, p. 118.)

[1] Sur les asperges, voici l'anecdote contée par Grimm (*Corresp. litt.*, 15 février 1757) : « Il n'aurait jamais senti ce qui n'eût été que convenable ou à propos. Mais ce qu'on cite de plus horrible en ce genre, c'est l'histoire des asperges. M. de Fontenelle les aimait singulièrement, surtout accommodées à l'huile. Un de ses amis qui aimait à les manger au beurre (je ne sais si ce n'est pas l'abbé Terrasson) étant venu un jour lui demander à dîner, il lui dit qu'il lui faisait un grand sacrifice

« Il mangeait beaucoup et même peu sainement »[1]. Ses amis le grondent : il se déclare incorrigible. « On me prêche de tous côtés la sobriété, que je pratique peu ; mais la gourmandise est encore pour moi un vice incurable aussi bien que la paresse[2]. » Heureusement « son estomac était très fort », et il n'eut jamais à se repentir sérieusement de ces petits excès de « sensualité ».

Il vécut ainsi longtemps, ne baissant, suivant son propre aveu, que « par degrés assez peu sensibles »[3],

en lui cédant la moitié de son plat d'asperges, et ordonna qu'on mit cette moitié au beurre. Peu de temps avant de se mettre à table, l'abbé se trouve mal et tombe un instant après en apoplexie. M. de Fontenelle se lève avec précipitation, court à la cuisine et crie : *Tout à l'huile! tout à l'huile!* Ce qu'il y a peut-être de plus odieux dans cette aventure, c'est que, peu de temps après, étant à dîner chez milord Hyde... et voyant servir des asperges, il dit qu'il remarquait que son mot les avait mises à la mode ». — CHARMA, *Biographie*, p. 270, rapporte autrement la même histoire : « M. Richer d'Aube... n'aimait pas les asperges au beurre ; c'était à cette sauce que Fontenelle les préférait. M. d'Aube meurt ; Fontenelle, en apprenant sa mort, la mort d'un parent, d'un ami intime, d'un bienfaiteur, ne trouve dans sa position rien de changé qu'une chose : « Allons, dit-il, nous mangerons désormais à notre aise les asperges au beurre. » Ce fait a été rapporté au P. André, à Caen, par un homme incapable de mensonge et qui vécut longtemps à Paris dans l'intimité de Fontenelle, par M. de Croismare. » (Cf. aussi : COUSIN D'AVALON, *Fontenelliana*, p. 127 et suivantes). Les circonstances varient, mais c'est toujours le même fond. On peut voir un curieux essai d'explication du mot prêté à Fontenelle dans la *Biographie* de Charma, p. 317 ; et le lecteur pourra s'amuser à appliquer les règles de la critique historique à la discussion de l'anecdote.

[1] TRUBLET, *Mercure*, octobre 1757. « Il est vrai que depuis un très grand nombre d'années il ne faisait que dîner et ne soupait point. » Et l'on connaît son mot sur le café.

[2] Lettre à Mme de Forgeville, 29 juillet 1745.

[3] *Ibid.* — Il lui écrivait encore, le 25 septembre 1746 : « Je n'ai point de nouvelles à vous donner sur ma santé ; c'est toujours la même chose, et je suis seulement étonné que ce soit si longtemps la même chose ; car, il faut pourtant, etc. ; mais je ne veux pas insister là-dessus. » (Cf. aussi LE CAT, p. 40.)

et, comme dit Trublet, ne connaissant guère de la vieillesse que « les privations ». « Les facultés de son âme, à la mémoire près, s'étaient encore mieux soutenues que celles de son corps. Il y eut toujours de la finesse dans ses pensées, du tour dans ses expressions, de la vivacité dans ses reparties, de la justesse et même de la profondeur dans ses raisonnements ; et s'il paraissait quelquefois affaibli et tombé, ce n'était que dans les occasions où l'esprit a besoin, pour opérer, du secours de la mémoire. »

Loin donc de subir d'éclipse, sa réputation ne faisait qu'augmenter d'éclat. A la fin de sa vie, disent les *Mémoires de Trévoux* (septembre 1759), « M. de Fontenelle était comme un monument[1]. » Il n'avait même pas attendu l'extrême vieillesse pour être vénérable. Dès l'année 1741, dans sa séance solennelle du 25 août, l'Académie française reconnut officiellement sa gloire et la célébra par la bouche de Crébillon :

> A peine il vit briller l'aurore de sa vie
> Qu'il vous parut déjà dans sa maturité.

[1] « Peu de mortels ont acquis dans le monde littéraire une si haute réputation et l'ont mieux méritée ; aucun n'en a joui de si bonne heure, et si longtemps, si universellement. Cette flatteuse jouissance n'était pas bornée aux hommages de tout ce que la France avait de grand et de distingué ; aucun des étrangers de tous états qu'attirent en ce royaume la première Cour de l'Europe et la perfection où y sont portés les arts n'aurait cru en avoir vu les raretés, s'il avait manqué de rendre visite au célèbre Fontenelle. Quelques-uns même le jugèrent l'unique rareté de France digne de leur voyage. Un Suédois, venu exprès pour lui à Paris, en partit dès qu'il l'eut vu, et crut que la pureté de son hommage serait profanée, s'il y mêlait le motif de satisfaire dans cette capitale toute autre espèce de curiosité. L'histoire fournit peu d'exemples d'hommages aussi éclatants, et aussi universels. » Le Cat. — On sait que Fontenelle est « le seul homme vivant » que Voltaire ait mis dans son *Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV*. (Cf. Trublet, *Mercure,* avril 1757.)

S'il cueillit en Nestor les fruits de sa jeunesse,
Dix-sept lustres n'ont point ralenti ses talents.
L'âge qui détruit tout rajeunit sa vieillesse;
Son génie était fait pour braver tous les temps.

Les vers sont prosaïques, mais le sentiment est sincère; et c'était alors celui de la majorité des Français.

Dès ce moment, en effet, comme si l'on n'avait attendu que l'exemple de l'Académie, une avalanche de petits poèmes en l'honneur de M. de Fontenelle s'abat régulièrement sur le *Mercure*. Odes, Épitres, Éloges, Étrennes, l'enthousiasme des admirateurs prend toutes les formes[1]. Cela est d'une maladresse et d'une naïveté touchantes. On lui adresse des supplications comme à une divinité.

Grand Fontenelle, honneur du nom françois,
Daigne un moment à ma timide voix
Prêter l'oreille et d'un apprentif sage
Reçois les vœux et le sincère hommage!...

On demande pour lui la vieillesse des patriarches :

Dieu..... prolonge ses ans
Jusqu'au terme où jadis vivaient nos premiers pères.

On voudrait à l'auteur l'immortalité qui est assurée à ses ouvrages :

Vivez longtemps, vivez toujours aimable,
Entre la sagesse et les ris.
Vous seriez immortel, si le sort équitable
Vous permettait de vivre autant que vos écrits.

[1] Cf. *Mercure*, juin, novembre, décembre 1745; octobre, novembre 1748; mai 1749, avril 1750; février, mars et octobre 1756; et *Journal britannique*, avril 1750. — Dès 1730, Titon du Tillet avait fait exécuter un médaillon de Fontenelle. Au revers sont les trois Grâces, Apollon et Minerve, avec cette légende :

Les Grâces, Apollon, Minerve l'ont formé.

On peut voir ce médaillon dans le *Parnasse français*, de Titon du Tillet, p. 32.

La moindre indisposition dont il est atteint fait redoubler vœux et prières :

Sur ce mortel autant aimé qu'aimable,
Et dans tous les temps admirable,
Viens, déesse de la santé,
Porter ton souffle secourable.
Que par nos vœux il y soit arrêté,
Et qu'enfin la divinité
Renouvelant, au gré de notre envie,
Le fil précieux de sa vie,
Lui laisse l'immortalité
Qu'elle a donnée à son génie ! [1].

Cependant, l'objet de tant de supplications aux dieux vieillissait. La surdité venait peu à peu, et bientôt un cornet acoustique fut indispensable. Il fut dès lors bien difficile à Fontenelle « de placer, d'interrompre, et de reprendre si à propos ses contes et ses anecdotes » [2]. Il remédiait le mieux possible à la fâcheuse infirmité. « Lorsqu'il voyait les physionomies très attentives et les mouvements des organes de la parole très animés, il demandait qu'on dît à son cornet le sujet de la conversation, le point où elle en était, *le chapitre*, c'était son expression ; et, se recueillant profondément, il conversait avec lui-même : il rendait compte ensuite de l'entretien que Fontenelle venait d'avoir avec Fontenelle, et le salon de Mme Geoffrin pouvait comparer les vues du philosophe avec celles de tous ceux qui venaient de prendre part à la discussion [3]. » Mais c'en était bien fini des causeries autrefois si brillantes. Il

[1] On peut lire dans *A Collection of poems by several hands*, London, 1758, une jolie pièce *To a young lady with Fontenelle's Plurality of Worlds*.

[2] Garat, *Mémoires*, t. I.

[3] *Ibid.* — Cf. aussi Trublet, *Moreri* et *Mercure*, juin 1757.

commençait à envoyer devant lui « ses gros équipages », comme il disait plaisamment; et l'on se figure volontiers que l' « envoi » a dû être assez mélancolique.

La surdité était arrivée par degrés : « l'affaiblissement de la vue fut subit. Un matin, en 1751, M. de Fontenelle, qui ne s'était jamais servi de lunettes, et qui, la veille au soir, avait encore lu à la bougie dans le *Colombat*, s'aperçut qu'il ne pouvait plus lire, ni même distinguer les gros caractères ». Il lui fallut un lecteur. « En attendant qu'on l'eût trouvé, son amie et sa voisine, Mme de Forgeville, vint passer les matinées avec lui. Un jour, la conversation languissant un peu, elle proposa une lecture qui fut acceptée. M. de Fontenelle ayant dit ensuite à cette dame qu'elle lisait très bien et très intelligiblement, elle offrit d'en faire autant tous les jours et le fit effectivement jusqu'à la mort de son ami [1] ».

Sa mémoire aussi s'affaiblissait; il en vint même à oublier jusqu'au titre de plusieurs de ses ouvrages.

Enfin, sans parler des légères attaques de goutte qui le tourmentaient quelquefois, « dans les deux ou trois dernières années de sa vie, il devint sujet à d'assez fréquentes faiblesses, et même à des évanouissements;

[1] TRUBLET, *Moreri*. — On avait souhaité l'immortalité à Fontenelle; on la souhaita naturellement à sa lectrice, et le médecin de la princesse de Conti, Dubois, lui adressa ces vers :

J'offre mon tendre hommage à celle
Qui tous les jours à Fontenelle
Consacre sa vie et ses yeux.
Pour prix d'un don si précieux,
Puisse l'amie être immortelle!

Et plus tard on la consola, toujours en vers, de la mort de son ami. *Mercure*, juin 1757.

mais il en revenait bientôt, et se portait ensuite aussi bien qu'auparavant. » Toujours d'après Trublet, « ces évanouissements tenaient de l'épilepsie », dont il avait été traité, dès le commencement du siècle, par son collègue de l'Académie des sciences, Homberg. Il eut une de ces attaques « le samedi matin, 8 janvier 1757, n'en revint qu'imparfaitement, et mourut le lendemain sur les cinq heures du soir. Le samedi précédent, premier jour de l'an, sans se trouver plus mal qu'à l'ordinaire, il avait demandé de lui-même les sacrements et les avait reçus avec une parfaite connaissance[1] ».

Sa mort fut ce qu'avait été sa vie tout entière, tranquille et sans douleur. « Cette fin fut celle du dernier période d'une machine marquée par les lois absolues de la nature. Nulle maladie ne précéda sa mort ; neuf jours avant, il sentit une diminution considérable de ses forces, et prévint son extinction par les devoirs de l'honnête homme et du chrétien ; elle fut néanmoins beaucoup plus lente qu'il ne l'avait prévu, ce qui lui fit dire trois jours avant sa mort : *Je ne croyais pas faire tant de façons pour mourir*. Toujours philosophe et en possession de tous ses sens, il réfléchissait sur son état, comme il aurait fait sur celui d'un autre, et on eût dit qu'il observait un phénomène. *Voilà*, dit-il, étant très près de sa fin, *la première mort que je vois*. Et son médecin lui ayant demandé s'il souffrait, ce qu'il sen-

[1] Trublet, *Moreri*. — « Depuis plusieurs années, M. de Fontenelle voyait souvent le P. Bernard d'Arras, capucin, auteur de plusieurs ouvrages de théologie et de piété. » *Ibid*. — « Malgré tout ce qu'on a pu dire contre lui sur le chapitre de la religion, il n'a jamais donné de prise sur cet article, et il en pratiquait les devoirs extérieurs avec la plus grande exactitude. » Fouchy, *Éloge*. — Quand on le pressait un peu sur cet article : « Qu'avez-vous à me dire ? répliquait-il ; n'ai-je pas fait mes pâques ? »

tait : *Je ne sens*, dit-il, *autre chose qu'une difficulté d'être*... Peu d'heures après ces réflexions, il perdit l'usage de la parole, et fut vingt-quatre heures dans cet état; il y donna néanmoins des signes que sa connaissance était entière. Enfin il s'éteignit totalement à cinq heures après-midi, après avoir vécu cent ans moins trente-deux jours[1]. »

Par testament, en date du 15 novembre 1752, il avait institué comme « légataires universelles, chacune pour un quart, Mme de Montigny, Mlles de Marsilly et de Martinville, arrière-petites-filles de Thomas Corneille, et Mme de Forgeville[2] ». Car « la fortune lui fut aussi favorable que la nature. Né presque sans bien, il devint riche pour un homme de lettres par les bienfaits du roi et par une économie sans avarice[3] ». « Sorti de Rouen avec ses seuls talents et ses ouvrages, il leur devait toute sa fortune, qui montait à 21,000 livres de rente, et 80,000 d'argent comptant, une assez grande maison meublée et des livres[4]. »

[1] Dans son numéro du mois de mars, le *Mercure* annonçait ainsi sa mort : « M. Bernard le Bouyer de Fontenelle, doyen de l'Académie française et de l'Académie royale des belles-lettres et des sciences, membre de la Société de Londres et de l'Académie de Berlin, est mort le 9 janvier, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, onze mois. Ainsi que le grand Corneille son oncle, il était né à Rouen. L'universalité de ses talents et de ses connaissances, l'étendue et l'agrément de son esprit, l'art qu'il eut toujours de répandre de la lumière et des grâces sur les matières les plus abstraites, lui ont mérité une des premières places entre les hommes les plus illustres que le dernier siècle ait produits. Il a rempli pendant plus de quarante ans avec le plus brillant succès l'emploi de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Son *Histoire de cette Académie*, sa *Pluralité des mondes*, ses *Dialogues des morts* sont des ouvrages dont chacun en particulier est digne d'immortaliser son auteur. »

[2] TRUBLET, *Moreri*.

[3] LE CAT.

[4] « Il s'était dépouillé d'une partie de sa pension sur la cassette du

Si Fontenelle s'était jamais montré tant soit peu préoccupé du public, on pourrait dire qu'il manqua sa fin. L'attentat de Damiens, commis le 5 janvier précédent, avait « trop consterné tous les honnêtes gens » et occupait trop l'attention générale pour laisser à qui que ce fût « le loisir de penser à autre chose [1] ». Mais, en dépit des insinuations malveillantes de Grimm, il semble plutôt que, si le choix en eût été laissé à Fontenelle, c'est justement le genre de mort qu'il aurait préféré. Il prit définitivement congé du monde, comme il faisait des compagnies qu'il fréquentait, discrètement, sans bruit ni fracas, en homme de goût et en philosophe.

Ses admirateurs n'apportèrent pas la même modération et la même réserve dans l'expression de leur douleur et de leurs regrets. « Si toute la France n'en a pas pris le deuil, comme le fit Athènes à la mort d'Euripide, on peut assurer que toute l'Europe l'a porté dans le cœur. » C'est Le Cat qui l'assure, presque au lendemain des funérailles. Au *Mercure*, c'est naturellement une émulation à faire sourire ; c'est à qui trouvera

roi en faveur du seul et du dernier des Fontenelles, mousquetaire noir, descendant de Nicolas le Bovier, frère aîné d'Isaïe, aïeul de l'académicien. » LE CAT.

[1] GRIMM, *Corresp. litt.*, 15 janvier 1757. — Voltaire qui, dans sa correspondance, est intarissable sur l'attentat, ne donne sur Fontenelle que de brèves et sèches indications : « Fontenelle est mort à cent ans. » A Mme la comtesse de Lutzelbourg, 20 janvier 1757. « Voilà Fontenelle mort, écrit-il à Cidevillle, le 9 février suivant ; c'est une place vacante dans votre cœur : il me la faut. » Enfin, le 18 mai de la même année, il mande au même correspondant : « J'ai toujours oublié de vous demander si les trois académies, dont Fontenelle était le doyen, ont assisté à son convoi. Si elles n'ont pas fait cet honneur aux lettres et à elles-mêmes, je les déclare barbares ». Et c'est tout. Comme oraison funèbre, c'est assez laconique.

le trait le plus fort, l'excès le plus ridicule dans la louange. Fontenelle est

Des mortels en tout temps le plus parfait modèle,
Les délices, l'amour de la société,
Et l'honneur de son siècle et de l'humanité.

Il termine

..... sa brillante carrière
En laissant l'univers, dont il est regretté,
Rempli pour tous les temps des traits de sa lumière.

Ce n'est plus un homme, c'est un dieu ; c'est Orphée, c'est Apollon. On le chante en vers, on le célèbre en prose [1]. Comme dit ingénument le *Journal de Trévoux* (avril 1757, p. 1146) : « Il était dans sa destinée d'être

[1] Cf. *Mercure*, février et avril 1757. — L'*Année littéraire* (t. XXIV, p. 189) publia aussi des *Vers sur la mort de M. de Fontenelle*. On peut les citer pour montrer comment admirateurs et admiratrices s'ingéniaient à imiter le célèbre bel esprit. La petite pièce était précédée des lignes suivantes : « Ces vers ont été composés par une demoiselle de vingt ans, fille d'un homme très estimable, qui, par son esprit et ses connaissances, fait honneur à une de nos meilleures académies de province. Comme M. de Fontenelle est mort quatre jours après la fatale époque du 5 de ce mois, le jeune auteur a saisi très heureusement cette funeste circonstance. »

O toi dont la main tour à tour
Tint l'Astrolabe et la Houlette,
Quand tes yeux se ferment au jour,
Ta gloire en devient plus complette :
Tu soutenais le poids heureux
Et des lauriers et des années ;
Cent ans de belles destinées
Avaient surpassé tous tes vœux.
Faut-il que le meilleur monarque,
Que Louis, d'un fer assassin,
Éprouve le coup inhumain !
Il est vrai qu'il trompe la Parque ;
Mais, sans frémir, peut-on, hélas !
Voir le comble des attentats !
Grand *Fontenelle*, une mort prompte
T'en dérobe à jamais l'horreur.
Du siècle dont tu fus l'honneur
Tu n'as pu supporter la honte.

préconisé en toute langue et dans toute mesure de vers. » On lui fait un *tumulus*, comme aux poètes de la Renaissance[1] :

> Almus Pieridum hic jacet sacerdos
> Fontenellus hic, iste Fontenellus
> Doctorum celeberrimus virorum,
> Parnassi alter Apollo Gallicani ;
> Caeterarum Academiarum honos, et
> Aularum omnium et urbium voluptas.

Ce sont là jeux poétiques, et il faut bien passer quelques libertés aux « aimables nourrissons des muses ».

Ce qui est sans doute plus fâcheux, c'est qu'à l'Académie française on ne tint pas un autre langage. « Mais à qui succédé-je, messieurs? — s'écriait Séguier. — A un de ces hommes rares, nés pour entrainer leur siècle, pour produire d'heureuses révolutions dans l'empire des lettres, et dont le nom sert d'époque dans les annales de l'esprit humain ; à un génie vaste et lumineux, qui avait embrassé et éclairé plusieurs genres, universel par l'attrait de ses goûts, par l'étendue de ses idées, et non par ambition ou par enthousiasme ; à un esprit facile, qui avait acquis et qui communiquait, comme en se jouant, toutes les connaissances ; à un bel esprit philosophe, fait pour embellir la raison, et pour tenir d'une main légère la chaine des sciences et des vérités. »

Et le duc de Nivernais, dans sa réponse à Séguier, ne montrait pas moins d'enthousiasme :

[1] *Tumulus V. C. Bernardi le Bovyer de Fontenelle ad V. C. Salierum Bibliothecæ Regiae præfectum et unum e sociis Academiae Gallicae*, dans le *Journal de Trévoux*, avril 1757, p. 1146. — Cf. aussi l'*Elegia in obitum D. de Fontenelle*, par le chanoine SAAS (Œuvres de Fontenelle, éd. 1766, t. XI) :

> Luget in Europa quisquis non despicit artes.
> Scriptorum scriptor maximus interiit, etc., etc.

« L'antiquité vit toutes les nations adorer l'astre qui féconde tous les climats... Ainsi tous les talents, toutes les sciences réclament M. de Fontenelle, et tous les temps de la littérature consacrent son culte. Sa réputation n'est pas la réputation d'un homme ; elle est un glorieux amas de toutes les réputations possibles, » etc., etc.

Si l'écho de ces paroles est arrivé jusqu'à Fontenelle, chez les morts, il a dû sourire : surtout il a dû penser qu'il avait eu bien raison, toute sa vie durant, de se défier de l'éloquence [1].

[1] On a écrit beaucoup d'*Éloges de Fontenelle*, au dix-huitième siècle. Il n'y a pas de lecture plus divertissante que ces pièces, toutes emphatiques, boursouflées et dénuées, à un degré incroyable, du sens de la mesure. « Quelle carrière immense! s'écrie de Cubières. Où trouverai-je des forces pour la parcourir? Qui me donnera le coup d'œil assez juste pour mesurer, parmi tant d'écrivains illustres, un écrivain dont la taille ne les surpasse point peut-être, mais dont le front s'élève au milieu des leurs, paré des plus belles couronnes? Vérité sévère, prête-moi tes pinceaux, descends toi-même de la sphère étoilée pour conduire ma main tremblante, et si tu veux que j'ébauche les traits de ton favori, si tu veux que... Mais que vais-je faire? Prendre un ton oratoire dans un sujet qui le comporte si peu! » etc. — D'Aquin du Château est encore plus extraordinaire. « Quand je vois M. de Fontenelle fameux dès sa plus tendre jeunesse, ami des plus grands génies de l'univers, faisant partie de la gloire du plus grand des siècles ; quand je le vois l'ornement du nôtre et briller encore dans un âge où les autres hommes traînent des jours languissants, je suis si étonné que j'ai peine à croire une chose qui se passe pourtant sous mes yeux, et je suis en méfiance comme s'il s'agissait d'un grand secret qu'on se vanterait d'avoir trouvé et qui s'évanouirait à l'exécution. » — Un M. Le Roi, « ancien commissaire de la marine, » se déclare « embarrassé, non des choses qu'il a à dire, mais du ton qu'il doit prendre », et sur un mode déclamatoire, s'encourage à la simplicité. — Un autre, de Flers, dans un « discours qui n'a pas concouru », a des trouvailles réjouissantes. Fontenelle est « l'enfant des Jeux et des Ris » ; il « ne naît en France que pour en perpétuer l'esprit et l'aménité » ; « ses premiers pas le mènent au Temple de Momus, où ce dieu badin et léger lui communique son sourire, tandis qu'Apollon l'inscrit parmi ses élèves » ; il combat le « Neuthonianisme » des dames, etc., etc. — Longtemps plus tard, le 19 septembre 1814, le théâtre du Vaudeville

CHAPITRE IV

CARACTÈRE DE FONTENELLE

On a dit de Voltaire que son plus beau chef-d'œuvre était encore sa vie. Le mot serait plus juste, appliqué à Fontenelle. C'est certainement celui de ses ouvrages qu'il a le plus profondément médité, soigné avec le plus de diligence, et qui s'est trouvé le mieux réussi. Rien ici-bas ne lui ayant jamais paru plus important que le bonheur de M. de Fontenelle, il a tout fait pour le rendre aussi complet que possible. Il a même rédigé son programme, afin de s'y conformer plus scrupuleusement : ce dilettante a composé un petit traité : *Du bonheur!* Le fait est significatif.

« Voici une matière la plus intéressante de toutes,

joua la *Vieillesse de Fontenelle*, « comédie anecdote en un acte, en prose et en vaudevilles ». Les personnages sont : « Fontenelle, âgé de quatre-vingt-cinq ans ; Daube, son neveu, maître des requêtes, cinquante ans ; Daube fils, jeune avocat ; Moncrif, poète, cinquante ans environ ; Haguenier, chansonnier et secrétaire des commandements du régent, même âge ; Mme de Forgeville, ancienne amie de Fontenelle ; Agathe, fille d'Haguenier, et Blaisot, valet de M. Daube et de Fontenelle. » Les personnages sont assez bien observés, et l'auteur a mis dans la bouche de Fontenelle la plupart des mots célèbres qu'il a prononcés. Mais il est bien étrange de voir notre philosophe chanter des couplets. La pièce n'est d'ailleurs pas plus intéressante que celles de Fontenelle lui-même. Il ne lui a pas suffi d'écrire des comédies médiocres ; il a fallu encore qu'il en inspirât.

dont tout le monde parle, que les philosophes, surtout les anciens, ont traitée avec beaucoup d'étendue; mais quoique très intéressante, elle est dans le fond assez négligée; quoique tout le monde en parle, peu de gens y pensent; et quoique les philosophes l'aient beaucoup traitée, ç'a été si philosophiquement que les hommes n'en peuvent tirer de profit. » On devine comment il va la traiter pour son compte, et surtout s'il tirera profit tout le premier de ses observations. C'est la clef de son caractère que cet opuscule, « la théorie dont toute sa vie a été la pratique. » Pour le savoir de science certaine, nous n'avions pas besoin de la remarque de son cher Trublet.

Mais il en est du bonheur comme de la santé. « Il faut qu'il soit dans les hommes, sans qu'ils l'y mettent; et s'il y a un bonheur que la raison produise, il ressemble à ces santés qui ne se soutiennent qu'à force de remèdes, et qui sont toujours très faibles et très incertaines.[1] » La nature s'était chargée de mettre le bonheur dans Fontenelle. Comme il est né centenaire, il est né heureux. Du premier jour il a eu le talent d'extraire de la vie toute la dose de plaisirs qu'elle peut renfermer, et sa préoccupation constante a été de développer par un continuel exercice une faculté si précieuse. « Surtout quand il s'agit du bonheur, ce n'est pas à nous de rien négliger. » Fontenelle ne s'est jamais gardé de rien tant que de cette espèce de négligence.

Un peu de raisonnement, et du calcul, — on n'est pas impunément mathématicien, disciple de Descartes, et Normand par surcroît, — un peu de raisonnement,

[1] *Dialogues des morts modernes*, Marie Stuart, David Riccio.

et du calcul, voilà tout le secret de la vie heureuse. « Une vue exacte et saine de la condition ordinaire des hommes, » d'abord; une opération d'arithmétique ensuite, « la sagesse devant toujours avoir les jetons à la main » : il n'y a pas d'autre mystère. La méthode est fort simple, en effet. C'est à l'exécution que la difficulté commence. Mais que serait-ce qu'un philosophe incapable de mettre d'accord ses maximes et sa conduite? Il ne mériterait pas un si beau nom, et Fontenelle a toujours eu à cœur d'en être digne.

C'est un fait constant : « les maux sont très communs, les biens très rares, » et la mesure du bonheur qui nous a été donnée est assez petite[1] » ; il sera donc prudent de n'en rien perdre. » Or, cette quantité infime de bonheur — qui, circonstance aggravante, ne dépend pas toute de nous — nous la réduisons encore à plaisir, avec une naïveté et une obstination surprenantes. Imagination, cœur, esprit, nous nous laissons leurrer par toutes nos facultés à la fois. Le bonheur cependant n'habite que « des têtes naturellement saines ou qui ont eu le courage de se guérir » ; et notre premier soin doit être de réformer « nos façons de penser » , fort vicieuses en général.

Nous avons, par exemple, « une habileté infinie » à nous créer des maux imaginaires, comme si les réels ne suffisaient pas; et ces maux réels, nous éprouvons une sotte volupté à y appuyer notre vue, à « nous les étaler » , comme si ce n'était pas là le meilleur moyen de les « grossir » , et comme si, au fond de ce plaisir

[1] *Pluralité des mondes,* Quatrième soir. — Le bonheur était la préoccupation constante de Fontenelle; chez lui il en est question à peu près partout.

ridicule, il n'y avait pas la plus misérable, la plus incompréhensible vanité! Car enfin, — et Fontenelle retrouve, à force d'égoïsme, quelque chose de la dureté impitoyable et souvent désobligeante de la Rochefoucauld, — si « on a pour les violentes douleurs je ne sais quelle complaisance qui s'oppose aux remèdes », si « le consolateur le plus tendre paraît un indifférent qui déplait », si « nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possède », et si « n'en être pas plein comme nous est nous faire une espèce d'offense », c'est que nous serions bien aises de paraître inconsolables, c'est que nous voudrions nous donner à nous-mêmes et nous faire rendre par les autres le témoignage que nous sommes « tendres, fidèles, constants ». Vanité toute pure que cette prétention! « Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés. » N'allons donc pas à l'encontre de notre véritable nature, et bien loin de regarder comme « nos ennemis déclarés ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction », soyons « ravis que l'on nous fasse soupçonner de fausseté et d'erreur des façons de penser qui nous causent tant de tourments ». Il fallait être Fontenelle pour écrire les dernières lignes et pour parler de ravissement au milieu même de l'angoisse. Le philosophe dépasse ici la mesure, et il n'est pas nécessaire d'avoir eu le cœur broyé par une « violente douleur » pour sentir la révoltante sécheresse du conseil et son insultante tranquillité.

Ayons donc toujours une défiance instinctive de notre imagination, et disposons-la plutôt de telle sorte qu'elle exprime des choses plus de bien que de mal, et

qu'elle sépare les plaisirs d'avec les chagrins, pour ne laisser passer que les plaisirs. Certes, la « proposition » est difficile, si difficile même qu'elle « ne le cède guère en difficulté à la pierre philosophale ». « On la peut exécuter » cependant, oui, on le peut, — « avec le plus heureux naturel du monde, et tout l'art de la philosophie ». En d'autres termes, il n'est que de ressembler à Fontenelle et de raisonner comme lui.

Il faut mettre toute sa pénétration à prévoir les maux, « du moins en général, avant qu'ils arrivent » ; et une fois arrivés, prévoir que l'on s'en consolera. « L'un rompt la première violence du coup, l'autre abrège la durée du sentiment; on s'est attendu à ce que l'on souffre, et du moins on s'épargne par là une impatience, une révolte secrète qui ne sert qu'à aigrir la douleur; on s'attend à ne pas souffrir longtemps, et dès lors on anticipe en quelque sorte sur ce temps qui sera plus heureux, on l'avance. » Raisonnement et conclusion sont irréprochables; il ne s'agit plus que de pratiquer : d'instinct Fontenelle pratiqua toujours.

Il n'a été question que de maux jusqu'ici; il y a cependant des biens, en petit nombre sans doute, mais il y en a : comment en user avec eux? Avec le plus de ménagements et de prudence possible. N'en négligez aucun : les plus insignifiants ont leur valeur, et qui sait s'il est dans votre destinée d'en posséder jamais d'autres? Aimez les plaisirs simples; « ils ne coûtent rien d'abord, » avantage qui est toujours à considérer, et puis « la fortune ne nous les peut guère enlever ». Quelques agités « trouveront sans doute fort insipide » un bonheur de cette nature : ces agités ne furent jamais philosophes. En effet « quelle idée a-t-on de la

condition humaine, quand on se plaint de n'être que tranquille? et l'état le plus délicieux que l'on puisse imaginer, que devient-il après que la première vivacité du sentiment est consumée? Il devient un état tranquille; c'est même le mieux qui puisse lui arriver ».

Surtout ne soyez pas ambitieux; et si vous êtes « à peu près bien », croyez que vous l'êtes tout à fait, et gardez-vous de rien faire « pour attraper ce bien complet » : vous seriez sûrs de tout gâter, rien n'étant « si délicat ni si fragile » qu'un état heureux; « il faut craindre d'y toucher, même sous prétexte d'amélioration. » La raison en est, — nous sommes au cœur même de cette philosophie, et Fontenelle va nous donner ses maximes les plus chères, — la raison en est que « la plupart des changements qu'un homme fait à son état pour le rendre meilleur augmentent la place qu'il tient dans le monde, son volume, pour ainsi dire; mais ce volume plus grand donne plus de prise aux coups de la fortune. Un soldat qui va à la tranchée » — la comparaison est saisissante — « voudrait-il devenir un géant pour attraper plus de coups de mousquet? Celui qui veut être heureux se réduit et se resserre autant qu'il est possible. Il a ces deux caractères : il change peu de place et en tient peu ». Tout Fontenelle est dans les derniers mots.

Il y a cependant une dernière condition nécessaire au bonheur; et cette doctrine qui se traînait jusque-là, qui rampait, s'élève soudain, et ce raffiné d'épicurisme parle maintenant le langage des graves et purs stoïciens : il faut « être bien avec soi ». « Tous les accidents fâcheux qui nous viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes, et il est bon d'y avoir une

retraite agréable; mais elle ne peut l'être, si elle n'a été préparée par les mains de la vertu ». Encore une fois, ce bonheur pourra être bien « modeste », bien « ignoré » : il n'en sera que plus sûr et plus piquant; son « étalage n'insultera personne », et ses plaisirs, « comme ceux des amants discrets, seront assaisonnés du mystère ». On pardonne au bel esprit pour la sincérité du sentiment, et la pointe finale est dans le portrait une ressemblance de plus. Car c'est son portrait que vient de tracer Fontenelle, et aucun des traits essentiels de sa physionomie morale n'y fait défaut.

Il a été jusqu'au bout l'homme de cette philosophie calculatrice, prudente jusqu'à la circonspection, et discrète jusqu'à l'effacement complet. Tout dans sa conduite a été strictement raisonné, et, comme la Sagesse en personne, il a toujours eu les jetons à la main. Son existence tout entière a été comme un « grand livre » admirablement tenu; seulement, par faveur spéciale de la fortune et habileté consommée de l'administrateur, le chapitre des pertes est resté à peu près vide et tout est allé s'inscrire à celui des profits.

Nous connaissons la méthode; un mot la résume : le sage peut bien se prêter, jamais il ne se donne. Fontenelle ne s'est donné à rien ni à personne. De tout ce qui émeut si délicieusement ou si douloureusement les autres, rien ne l'a jamais touché. Il n'a ni passions, ni besoins, ni sentiments vifs. Les témoignages de ceux qui l'ont pratiqué sont unanimes là-dessus. « Jamais il n'est agité de sentiments violents, ni de fièvre ardente, écrit Mme de Lambert. Il a les agréments du cœur sans en avoir les besoins ; nul sentiment ne lui est nécessaire ; aussi ne s'unit-on qu'à son esprit, et l'on échappe à son

cœur ». — « Il ne riait jamais, dit Mme Geoffrin. Je lui disais un jour : Monsieur de Fontenelle, vous n'avez jamais ri? — Non, répondit-il, je n'ai jamais fait : *Ah! ah!* Voilà l'idée qu'il avait du rire. Il souriait seulement aux choses fines, mais il ne connaissait aucun sentiment vif. Il n'avait jamais pleuré; il ne s'était jamais mis en colère; il n'avait jamais couru »[1]. — « Il n'aime rien vivement ni fortement, » constate d'Argenson. — L'abbé Trublet est bien obligé de le reconnaitre : « M. de Fontenelle n'avait point le cœur tendre; il ne se livrait point aisément. » Et Fréron nous en informe à son tour dans une amusante cascade de métaphores : « Il ne fut dévoré ni par la flamme du génie, ni par les feux de l'amour, ni par les flambeaux de la haine, ni par les serpents de l'envie, ni par le démon du jeu, ni par l'ardeur de l'étude, ni par le poison du chagrin[2]. » — Lui-même enfin s'en est expliqué maintes fois avec la plus tranquille désinvolture; et quand on lui reproche son insensibilité, il répond, comme à Diderot : « Il y a quatre-vingts ans que j'ai relégué le sentiment dans l'églogue[3]. » Jamais

[1] Mme Necker, *Nouveaux mélanges.*

[2] *L'Année littéraire*, t. XXIV, 1757. — Même observation chez Grimm, *Corresp. litt.*, 15 février 1757; mais l'article est d'une sévérité qui va jusqu'à l'injustice.

[3] Grimm, *Corresp. litt.*, 15 février 1757. — La petite scène est exquise; et la réflexion finale du narrateur ne l'est pas moins : « Réponse très propre à sécher les larmes que l'amour de l'humanité et la tendresse d'un cœur sensible faisaient couler. » Trop évidemment, Fontenelle et Diderot ne pouvaient pas se comprendre. — Quelques-uns de ses contemporains, et non des moindres, s'accommodaient parfaitement de cette froideur. « M. de Fontenelle n'aime personne, disait-on un jour à M. de Montesquieu. Il répondit : « Eh bien! il en est plus aimable dans la société ». Trublet, *Mercure*, juin 1757. — D'autres, au contraire, s'en scandalisaient et l'en méprisaient un peu, comme milord Hyde, qui

âme ne fut plus calme, plus égale, plus indifférente, plus impassible, à la fois de nature et par système [1]. A ce degré la froideur étonne et déconcerte [2]. Dès qu'il eut atteint l'âge de raison, M. de Fontenelle se mit une machine à calculer à la place du cœur, et il ne l'enleva jamais. On connait le mot de Mme de Tencin.

Avec cette méthode et cette organisation, il est impossible qu'on souffre jamais des hommes ou même des choses, mais on peut parfaitement en profiter, puisque c'est le mot favori de notre philosophe. Fontenelle n'a pas eu d'autre souci : il a profité de tout, ne voulant pas ou ne pouvant pas en jouir. « Il n'eut de passions que pour les faire servir à sa félicité [3]. » Mettez « sentiments » au lieu de « passions » : le mot est admirable de justesse. On peut ainsi respirer tous les parfums, sans risque d'ivresse ou d'empoisonnement. « C'était une abeille, dit encore Le Cat, qui, au milieu d'un parterre de fleurs, s'abreuvait de tout leur nectar, sans s'exposer à aucune de leurs épines. » Plus simplement, c'est un dilettante du plaisir; et rien ne le montre mieux que sa façon d'être avec les femmes.

déclarait que pour son compte il vivait dans un quart d'heure les cent ans de Fontenelle. (Grimm, *Corresp. litt.*, 15 février 1757.)

[1] Il s'est assez bien représenté lui-même dans ces *Étrennes :*

> J'ai demandé des jours occupés et paisibles, etc.
>
> *Poésies diverses.*

— « Ses maladies elles-mêmes, ses infirmités avaient quelque chose d'indolent et de tranquille : « Il avait la goutte, mais sans douleur; seulement son pied devenait de coton; il le posait sur un fauteuil, et voilà tout. » C'était une âme et un corps où n'entra jamais l'aiguillon. » Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* t. III.

[2] Cf. la lettre du 21 novembre 1741, où il annonce à Mme de Forgeville la mort de son frère.

[3] Le Cat, *Biographie de Fontenelle.*

Il est empressé, galant, plein de prévenances et d'attentions; il les flatte, les amuse, les caresse de ses hommages, sans jamais leur permettre de troubler son repos, ce qui veut dire qu'il n'en aima jamais[1]. Ses meilleures amies s'en affligent et s'en désolent. « Il ne nous aime point, madame, dit la marquise de Lambert à Mme de Tencin, il ne nous aime point. Il n'aime pas même ma fille de Saint-Aulaire. Il n'aime que la petite de Beuvron. » Pas plus la « petite de Beuvron » que les autres, et c'est probablement le dépit qui faisait parler la marquise[2]. Elle observait plus juste, quand elle remarquait qu'il pouvait avoir pour les femmes « un sentiment machinal, la beauté faisant sur lui une assez grande impression », mais que l'amour n'était pour lui « ni sérieux ni respecté ». En effet, il est assez sensible à la beauté[3]. Quand, par bonheur, il vient s'y ajouter l'esprit, il n'en désire pas davantage, et sa joie est complète. « Dans l'usage ordinaire, la première question qu'on fait sur une femme que l'on ne connaît point c'est : *est-elle belle?* la seconde : *a-t-elle de l'esprit?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisième question[4]. »

[1] J'espère que Vénus ne s'en fâchera pas,
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables.
Portrait de Clarice, dans les *Poésies diverses*.

[2] « Une véritable passion et moi, nous sommes des choses incompatibles; je ne saurais aller au-delà de l'amitié un peu égayée. » *Lettres galantes*. — (Cf. aussi Trublet, *Mercure*, juin 1758).

[3] « Un peu de faiblesse pour ce qui est beau, voilà mon mal. » *Pluralité des mondes*, Cinquième soir.

[4] *Dialogues des morts anciens*, Didon, Stratonice. — Le *Portrait de Clarice* pourrait bien nous donner là-dessus l'idéal de Fontenelle.

... Qu'on me trouve un visage
Par la simple nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive, et dont l'air vif soit sage,
Qu'on me le trouve et j'aimerai.

Pour sa part, il s'en est toujours abstenu, même pour celles qu'il connaissait le mieux.

Aussi les plus avisées l'aiment-elles « sans exiger de retour », surtout sans se flatter d'en obtenir, et, suivant la malicieuse remarque de d'Argenson [1], un peu

Ce qui serait encor bien nécessaire,
Ce serait un esprit qui pensât finement,
Et qui crût être un esprit ordinaire,
Timide sans sujet, et par là plus charmant...
Je voudrais bien encor un cœur plein de droiture,
Vertueux sans rien réprimer...
Qu'on me le trouve, et je promets d'aimer.

Il faudrait compléter le *Portrait* par l'*Horoscope*. (*Poésies diverses.*) — Ses comédies renferment aussi beaucoup de traits contre les femmes et contre le mariage. « Il est vrai que la plupart des femmes n'ont pas de trop bons droits pour gouverner les hommes ; c'est si peu de chose que leur petit mérite de figure, et tout le reste encore moins. » *Henriette*, I, 2. — « Une fille, dit Glycon à Eudamidas, n'a point de caractère ; mais dès qu'elle est mariée, il lui en vient un bien marqué et bien indomptable. On les épouse, et puis on les connaît. » *Le Testament*, II, 3. — Et il nous a détaillé son idée de l'amour dans ce dialogue de *Macate* (I, 3) :

Macate. — Mirtale est aimable de sa figure : sa conversation est vive et amusante ; je me plais avec elle ; je lui dis volontiers des choses obligeantes, des galanteries.

Phormion. — Hé bien, c'est être amoureux que tout cela.

Macate. — Oh ! que non. Sa figure me paraît aimable sans me transporter ; sa conversation m'amuse sans me causer d'émotion : je suis bien aise de la voir ; mais si j'en manque l'occasion, je remets sans peine à une autre fois : je lui dis des galanteries qui ne sont que des agréments de conversation, des choses flatteuses qui, quoique vraies pour la plus grande partie, n'ont pourtant d'autre dessein que de lui prouver que je puis avoir un peu d'esprit : je voudrais lui paraître aimable, mais sans aucun désir sérieux d'être aimé.

Phormion. — Tout cela est subtil. Il y a donc de la façon à être amoureux ? Je ne croyais pas qu'il y en eût la moitié tant.

Macate. — Il y en a tant, que je ne l'ai jamais été. Tu m'as vu vivre comme les gens de mon âge, être dans des commerces de femmes, prendre les plaisirs de l'amour ; mais je n'ai point eu d'amour.

Phormion. — Vous en avez bien pris le meilleur, puisque vous en avez pris les plaisirs. A quoi diable servirait le reste ? »

[1] *Mémoires*, p. 428.

à la façon dont Mme du Deffant aimait son chat, c'est-à-dire sans jamais s'embarrasser « du degré de sentiment » qu'il peut avoir pour elles. Mais toutes n'avaient pas la finesse de Mme du Deffant, et quelques-unes, sans doute, n'ont pas même pensé à rendre à Fontenelle, comme on dit, la monnaie de sa pièce.

Naturellement, il a une aversion tranquille pour le mariage, ce dont le félicite l'excellent Trublet. « Autre source de bonheur, et nouvelle preuve de sa sagesse. Il n'avait point été marié et n'avait jamais eu la plus légère envie de se marier. » Il crible de ses traits les plus fréquents et les plus acérés une coutume aussi fâcheuse ; l'idée n'en peut pas effleurer son cerveau sans y faire naître tout aussitôt une épigramme ; il est intarissable là-dessus ; il en parle en vers, il en parle en prose, aussi souvent que de la sotte admiration des anciens, ses ennemis personnels, comme on sait.

Dans les nœuds de l'hymen à quoi bon m'engager?
Je suis un, cela doit suffire ;
Si j'étais deux, mon état serait pire ;
C'est bien assez de moi pour me faire enrager.

« Il ne faut pas compter sur un commencement de mariage ; la suite y ressemble trop peu... Il me semble qu'on est bien malheureux d'avoir des matières de plainte, outre celles que le mariage fournit naturellement... C'était la seule proposition du mariage qui empêchait ces charmes-là de naître : admirez un peu la grande vertu qu'il a ». Ces citations étant tirées des *Lettres galantes*, on pourrait croire qu'il ne fait que se jouer. Feuilletez alors un de ses ouvrages les plus sérieux, les *Éloges*. « Il mourut d'apoplexie dans la soixante-dix-septième année de son âge, et la cin-

quante-quatrième d'un mariage toujours heureux, où l'estime et la tendresse mutuelles n'avaient point été altérées. La double louange qui en résulte sera toujours très rare, même dans d'autres siècles que celui-ci. » *Éloge de Malézieu.* L'épigramme est double et à longue portée. — « Étant marié, il continua sa vie simple et retirée ; et d'autant plus que, par un bonheur assez singulier, le mariage lui rendit sa maison plus agréable. » *Éloge de Montmort*[1]. — Voilà pour l'institution, et voici pour les menues pratiques dont elle s'accompagne.

Le pasteur mathématicien Saurin fait un mariage inespéré : « Les pays les plus sensés sont ceux où ce n'est pas là une si grande merveille. » — « Avant le mariage, et malgré une extrême envie de conclure, » Montmort déclare à sa fiancée, « de lui-même et sans aucune nécessité, qu'il avait dépensé 25,000 écus de son bien, tant il avait peur de tromper, même en cette occasion, où l'usage autorise les tromperies, en ne les punissant pas par le déshonneur qu'elles mériteraient. » — Le père de Boerhaave, déjà chargé de quatre enfants, se remarie ; il en a six autres, et Fontenelle de s'écrier : « Heureux les pays où le luxe et les mœurs trop délicates n'en font point craindre le nombre ! » Le bon plaisant ! et qu'il était donc fondé à moraliser sur ce chapitre !

Il s'est jalousement gardé de tout ce qui pouvait troubler sa tranquillité : il a aussi scrupuleusement évité tout ce qui aurait « augmenté son volume ». Dignités,

[1] Il disait encore, et en pleine Académie, que les rimes banales ressemblaient à la plupart des mariages, parce que « les mots ne sont pas *étonnés*, mais *ennuyés* de se rencontrer. » *Discours lu dans l'assemblée publique du 25 août 1749.*

titres, faveurs, il a toujours tout refusé, avec une simplicité dont il faut bien reconnaître qu'elle est admirable. Il resta l'ami et le protégé du Régent, sans songer un moment à profiter de la fortune de son protecteur; tout ce qu'il se permit d'accepter, ce fut un logement au Palais-Royal[1]. On veut lui donner la présidence perpétuelle de l'Académie des sciences, il refuse : « Ah! ne m'ôtez pas la douceur de vivre avec mes égaux. » « La seule dignité qu'il ait jamais eue en ce monde, » celle de secrétaire perpétuel, il a demandé, avec insistance, à l'abdiquer[2]. Il n'a jamais voulu que des « titres d'académicien », et il ne les a jamais « profanés par aucun mélange d'autres plus mondains et plus fastueux[3]. » Le langage ne manque ni de fierté ni même de noblesse, mais Fontenelle avait droit de le tenir.

Comme il ne s'est donné à aucun sentiment, il ne s'est donné à aucune idée. — Manque d'étendue et de force d'esprit? — Ce n'est pas probable. — Par paresse intellectuelle? — L'explication serait plus plausible. — Tout simplement plutôt, par égoïsme et amour excessif de sa tranquillité. La vérité est toujours belle sans doute, et sa recherche est la seule occupation vraiment

[1] « Quand je vous ai logé chez moi, lui dit un jour le Régent, je comptais vous voir quelquefois. — Je le comptais bien aussi, répondit M. de Fontenelle; mais vous avez fait une si grande fortune!... » — Il y gagna du moins de conserver toujours sa tranquillité et son cher bonheur. « Quelqu'un parlant un jour de la grande fortune que l'abbé Dubois avait faite, pendant que M. de Fontenelle n'en avait fait aucune, quoique très aimé aussi du prince Régent : « Cela est vrai, répondit le philosophe; mais je n'ai jamais eu besoin que le cardinal Dubois vînt me consoler. » Trublet, *Essais*, t. IV, p. 443, *De l'ambition.* — D'après Trublet, Dubois « allait quelquefois déposer ses chagrins dans le sein de M. de Fontenelle. »

[2] Lettres au cardinal de Fleury, 10 juillet 1737 et 5 mai 1740.

[3] Lettre à l'Académie de Rouen, 1er novembre 1744.

digne d'un philosophe; mais elle peut devenir compromettante : Fontenelle s'est attaché à la vérité jusqu'au moment où elle pouvait gêner son repos; par raffinement de prudence, il s'est même arrêté toujours un peu en deçà [1]. Sa marquise des *Mondes* s'étonne *(Sixième soir)* de l'entendre parler avec une si superbe indifférence des vérités astronomiques. Il répond simplement : « Je vous avoue que je n'ai pas un grand zèle pour ces vérités-là, et que je les sacrifie volontiers aux moindres commodités de la société [2]. » Toutes les vérités, de tout ordre et de toute nature, ont été comme « ces vérités-là » pour Fontenelle, et il les a sacrifiées sans le moindre scrupule, pour peu que son intérêt y ait trouvé son compte.

Aussi la dispute, pas plus que la conviction, n'est-elle son fait. S'il fallait riposter à tout, « on ne cesserait de se plaindre, d'accuser, de soupçonner; et la tranquillité de l'esprit est préférable à toutes les *puissances* et à toutes les *racines* possibles de tous les nombres [3]. » Évidemment, puisqu'elle est préférable à tout. « Je n'ai point du tout l'humeur *polémique* (c'est

[1] « Je n'ai jamais été aussi partisan de M. Perrault que certaines gens auraient voulu le persuader; je n'ai jamais été aussi loin que lui. Aussi M. l'abbé Bignon me dit-il un jour que j'étais le patriarche d'une secte dont je n'étais pas. » TRUBLET, *Mercure*, avril 1757. Jamais personne n'a été moins l'homme des extrêmes, et des conséquences poussées à l'extrême.

[2] On retrouve la même idée dans les *Deuxième* et *troisième soirs*. Elle avait le don de mettre Voltaire en fureur. (Cf. *Correspondance*, Lettres du 26 juin 1765, à Helvétius, et du 22 juin 1766, à d'Argental.) — On sait que Fontenelle répétait volontiers : « Je suis effrayé de la conviction qui règne autour de moi. »

[3] Lettre au P. Castel, 6 décembre 1729. — Cf. aussi la *Lettre de l'auteur des* « Doutes sur les causes occasionnelles » ; elle est charmante de sincérité et de candeur.

lui-même qui souligne, et toutes les querelles me déplaisent, » écrit-il le 3 août 1707 à Leclerc, qui avait défendu l'*Histoire des oracles* contre le P. Baltus. « J'aime mieux que le diable ait été prophète, puisque le Père jésuite le veut et qu'il croit cela plus orthodoxe. » Il semble même n'avoir eu de force que pour mieux assurer sa tranquillité, et s'il lui est arrivé de prendre des résolutions énergiques, ç'a toujours été pour affermir son repos [1]. « M. de Fontenelle m'a conté, dit Trublet dans le *Mercure* de septembre 1758, que, lisant la *Réponse* du P. Baltus, trouvant à chaque page qu'une réplique serait très aisée, et l'envie de la faire devenant de moment en moment plus forte, il avait fermé le livre de peur de succomber à la tentation, et pris la résolution de n'en pas achever la lecture. Il m'a assuré qu'il l'avait tenue et qu'il n'avait jamais lu l'ouvrage en entier. »

Le désintéressement nous paraît difficile, à ce degré : Fontenelle le pratiquait tous les jours. « Quand M. de Fontenelle a dit son sentiment et ses raisons sur quelque chose, on a beau le contredire, il ne daigne plus se défendre ; il allègue, pour couvrir ce dédain, qu'il a une mauvaise poitrine [2]. » « Si vous l'eussiez accusé, il aurait écouté tout le jour sans rien dire ; » c'est

[1] Fontenelle avait écrit des fragments d'une *République* : il se garda bien de les publier ! Et d'ailleurs le sort du pauvre abbé de Saint-Pierre n'était pas pour l'y encourager. (Cf. TRUBLET, *Mercure*, octobre 1757.) — Il eût encore été capable de bien d'autres sacrifices. « Deux mois avant sa mort, on lui dit : « Vous avez vu bien des gens célèbres par leur esprit. Vous seriez-vous changé pour quelqu'un d'eux ? — Oui, répondit-il, pour la vivacité et la force ; quant au reste, je me le serais réservé pour la tranquillité du possesseur. » LE CAT, *Biographie*. — Même remarque dans TRUBLET, *Mercure*, juin 1758.

[2] Lamotte.

Mme Geoffrin qui nous l'apprend, et elle avait des raisons de bien connaître son philosophe. Au surplus, et de son propre aveu, Fontenelle s'est toujours tenu en état de se ranger à l'opinion d'autrui [1], même quand autrui était un sot. « Tout est possible, et tout le monde a raison » : ce furent ses maximes favorites. Elles font honneur à la politesse et à l'aménité de son caractère, mais elles sont surprenantes dans la bouche d'un cartésien, la seconde surtout [2].

S'il ne tient pas à ses idées, il ne tient pas davantage à ses ouvrages. On peut les critiquer, il ne prendra jamais la parole ou la plume pour les défendre [3]. En revanche, il ne dénigrera jamais les ouvrages des autres ; il ne sera point jaloux, même de ceux qui lui ressemblent et qui sont ses amis. « Un des plus beaux traits de ma vie, disait-il, c'est de n'avoir pas été jaloux de M. de la Motte. » Ses adversaires littéraires ne le ménagent pas ; il est toujours sans animosité contre

[1] *Pluralité des mondes*, Deuxième soir.

[2] Il est incroyable comme l'opinion des autres lui était indifférente. « Il disait encore que s'il avait dans son coffre un papier horrible et capable de le déshonorer aux yeux de la postérité, il ne se donnerait pas la peine de l'en tirer et de le brûler, pourvu qu'il fût sûr de le dérober à la connaissance du public pendant sa vie. » Grimm, *Corresp. litt.*, 15 février 1757. Et Grimm s'en étonne et s'en inquiète : « Ce sentiment n'est pas naturel. » D'autant que Fontenelle, toujours d'après Grimm, aurait été très sensible aux louanges. « Un homme lui ayant dit un jour : « Je voudrais vous louer, mais il me faudrait la finesse de votre esprit. — N'importe, lui répondit M. de Fontenelle, louez toujours. » Mais il est prudent de se défier du témoignage de Grimm sur Fontenelle.

[3] Cf. Trublet, *Mercure*, septembre 1758. — D'après La Place, *Pièces intéressantes et peu connues*, t. II, p. 305, il aurait eu dans son antichambre un grand coffre plein de tout ce qu'on avait écrit contre lui : il avait entassé le tout sans jamais rien lire. — D'ailleurs, il professe pour la critique un robuste dédain. (Cf. l'*Épître dédicatoire du Jugement de Pluton.*)

eux[1]; il les contredit courtoisement, sans aigreur, surtout sans s'abaisser aux personnalités, et toujours prêt à faire sa paix avec tout le monde. Il n'a pas cultivé la satire[2], et, malgré la finesse de son esprit, ne s'est presque jamais permis d'épigrammes[3]; satire et épigrammes ne sont bonnes qu'à vous susciter des ennemis; et, s'il pouvait, Fontenelle serait l'ami du genre humain[4].

[1] On sait quelles furent sa modération et sa douceur dans la fameuse querelle des anciens; et on peut lui appliquer ce qu'il dit de son ami Lamotte, à propos du même débat, dans sa *Réponse à l'évêque de Luçon*. (Cf. aussi : *Digression sur les anciens et les modernes*.) — Sa douceur était légendaire. (Cf. VOLTAIRE, *Épître à M. de la Faye*) :

Et par mon démon lutiné,
On me voit souvent, d'un coup d'aile,
Passer des fureurs de Layné
A la douceur de Fontenelle.

[2] On peut dire de lui ce qu'il disait de son ami Lamotte *(Réponse à l'évêque de Luçon)* : « Il n'a manqué à un poète si universel qu'un seul genre, la satire; et il est plus glorieux pour lui qu'elle lui manque, qu'il ne l'est d'avoir eu tous les autres genres à sa disposition. »

[3] Il a eu « quelques vers, quelques bons mots, mais en très petit nombre, et contre des ennemis déclarés et agresseurs. » TRUBLET, *Mercure*, avril 1757. On connaît son épigramme sur Boileau à propos de la *Satire des femmes*. — A en croire TRUBLET, *Mercure*, juin 1758, il se serait volontiers réconcilié avec Boileau et Racine, à l'instigation du P. Bouhours, s'il avait cru à quelque sincérité de leur part. — Cependant il lui est arrivé de faire à Despréaux des allusions malicieuses, jusque dans les graves *Éloges des académiciens;* et un jour qu'on lui montrait le buste du satirique, par Bouchardon : « Je ne m'en dédis pas, dit-il; il faut le couronner de fleurs et l'envoyer aux galères. » — De même, sa partialité pour Corneille l'empêcha toujours de rendre justice à Racine. « Le lui disant un jour avec la liberté qu'il m'avait permise, et qui, au reste, n'était pas un privilège, il me répondit de l'air du monde le plus sincère : « Cela se peut bien; il y a même grande apparence que cela est. Aussi n'est-ce pas moi qui fis imprimer ce *Parallèle* (de Corneille et de Racine); et tout imprimé qu'il était, je n'ai pas voulu lui donner place dans mes œuvres. » TRUBLET, *Mercure*, avril 1757. — Fontenelle s'est aussi laissé aller à critiquer les *Mémoires* de Mme de Staal-Delaunay, peut-être par mauvais souvenir de l'affaire Testard. (Cf. sur cet incident, *Mémoires* de Mme de Staal, t. I, p. 122, et la *Notice historique*, de M. DE LESCURE, en tête du vol. I, p. 16.)

[4] « Jamais personne n'eut moins de peine que lui à pardonner; il

Du moins met-il toute son application à rester celui de tout le monde; et pour y arriver, il n'est concession qu'il ne fasse ou même sacrifice qu'il ne s'impose. « Il comble de politesses et de prévenance ceux à qui il a affaire; il se comporte comme s'il s'estimait le moindre des hommes, pour n'en blesser aucun; il s'assujettit, jusqu'au scrupule, à tous les devoirs usités, à toutes les bienséances, et même à tout ce qui en a l'air, sans chicaner sur leur fondement, dans la crainte de manquer le but qu'il s'est proposé de plaire à tous les esprits[1]. » C'est Philinte en personne, d'autant que cette exquise affabilité recouvre un fonds solide d'indifférence et un robuste mépris de l'humanité[2].

Fontenelle a eu cependant des qualités plus sérieuses, des qualités positives. Il a été constant en amitié; il a même aimé son ami Brunel un peu plus que ne l'auraient exigé ses principes, et sa mort lui a arraché des larmes[3]. Il a été charitable, sans grande chaleur de

semblait ignorer jusqu'aux noms de vengeance et d'inimitié. Un homme qui croyait l'avoir offensé venant un jour lui en faire excuse, il eut quelque peine à se rappeler le fait et avoua qu'il l'avait totalement oublié. » Fouchy, *Éloge*.

[1] Le Cat, *Biographie*. — Aussi parle-t-il, dans une lettre à d'Argenson, en 1756, de « la multitude innombrable de ses amis ».

[2] « Il était un peu défiant, du moins précautionné. Sans de fortes preuves, il ne jugeait mal de personne en particulier, mais il avait assez mauvaise opinion des hommes en général. » Trublet, *Mercure*, octobre 1757. — « Il semble que le plus sûr pour les hommes serait de s'approcher peu les uns des autres et de se craindre mutuellement. » *Éloge de la Hire*.

[3] Sur Brunel et l'affection qu'il lui porta, cf. Trublet, *Mercure*, avril 1757, et *Mémoires de Mme de Staal*, t. I, p. 73 et 115. — On sait son amitié pour Lamotte; et il y a, dans sa *Réponse à l'évêque de Luçon*, un passage assez vif, presque violent, à l'adresse des détracteurs de Lamotte, qui prouve combien Fontenelle était attaché à son ami. — On citerait aussi facilement, dans ses *Œuvres*, d'autres passages caractéristiques. Et c'est le cas, ou jamais, d'appeler en témoignage l'abbé Tru-

cœur [1], il est vrai, et sans éprouver peut-être beaucoup de pitié pour les infortunes qu'il soulageait; mais enfin « l'on a trouvé dans ses papiers, après sa mort, des billets pour des sommes qu'il avait prêtées à des gens dès lors insolvables et dont il n'a jamais ni poursuivi ni espéré le payement. » [2] Le caractère particulier de son obligeance est d'être rapide et discrète, au point d'en devenir impersonnelle [3]. On a de lui des lettres de recommandation charmantes [4]. Il est indulgent, modeste, simple [5]. « Ses mœurs sont pures, dit Mme de Lambert, ses jours sont égaux et coulent dans l'innocence. Il est plein de probité et de droiture; il est sûr et secret; on jouit avec lui du plaisir de la confiance, et la confiance est fille de l'estime. »

Mieux encore, ce nonchalant fait preuve de fermeté quand il le faut, et il accomplit toujours simplement, mais sans faiblesse, ce qu'il a une fois jugé qu'il était

blet. Fontenelle pensait à lui pour l'Académie, et Trublet d'écrire naïvement à ce propos : « Après une amitié qui allait jusqu'à le séduire, dira-t-on encore qu'il était incapable d'amitié? » *Mercure*, juillet 1757. — Il aimait donc ses amis, pas assez cependant pour leur écrire souvent ou longuement. (Cf. dans sa *Correspondance* les lettres des 29 mars 1739, 25 juillet 1744, 29 juillet 1745, 2 janvier et 25 septembre 1746, et les billets qu'il échangeait avec Dubois ou Fleury, modèles, on serait tenté de dire gageures, de laconisme.)

[1] L'anecdote des mille écus prêtés à Brunel est bien connue. (Cf. TRUBLET, *Essais*, t. IV, p. 348; et *Mercure*, avril 1757.)

[2] LE BEAU, *Éloge*. — Cf. dans l'*Éloge de Fontenelle*, de FOUCHY, l'anecdote des 600 livres de Beauzée.

[3] « Il n'avait pas de réplique aux *Il faut* ». GRIMM, *Corresp. litt.*, 15 février 1757.

[4] Comme celle qu'il adresse à Montesquieu, alors en Angleterre, pour lui recommander Mlle Sallé, qui pourrait donner des leçons de danse aux filles de la reine.

[5] « Je ne l'ai jamais entendu donner une louange fausse. « TRUBLET, *Mercure*, juin 1758. — Et sur sa probité, voyez les dernières lignes de l'*Éloge de Varignon*.

de son devoir strict d'accomplir. Quand on voulut chasser de l'Académie l'abbé de Saint-Pierre, il refusa de s'associer à « cette mesure d'hypocrite servilité [1] », et seul ne vota pas l'exclusion. Il ne loua jamais « ceux qui, après avoir recherché la distinction d'une place dans l'Académie des sciences, négligèrent ensuite, ou par indifférence ou par d'autres motifs, la place qu'ils avaient obtenue » : il pensait « que, pour mériter un éloge, il ne suffisait pas d'avoir fait inscrire son nom dans une liste ; et que les hommes du plus grand nom, quand ils ne portaient pas de lumières dans une compagnie savante, devaient du moins y porter du zèle [2] ». Enfin, si l'on est curieux de voir jusqu'où il poussa la franchise et l'indépendance vis-à-vis des grands, on n'a qu'à lire la *Réponse* qu'il fit à Mirabaud, le 28 septembre 1726, en le recevant de l'Académie française [3]. Fonte-

[1] Lanson, *Histoire de la littérature française*, 1re éd., p. 626. — Et, ce qui est pour le moins aussi méritoire, il ne s'en vanta jamais. (Cf. Trublet, *Mercure*, octobre 1757.) — Il ne se consola non plus jamais de n'avoir pas parlé de Marivaux dans la Préface qu'il mit à ses comédies d'*Idalie*, *Macate*, etc.

[2] Thomas, *Essai*.

[3] C'est encore un trait de fermeté, d'un tout autre genre, que celui que nous rapporte Trublet (*Mercure*, mars 1758). Le système de Law avait fait beaucoup de mécontents ; on était très monté contre le Régent. « Un soir, M. d'Aube vint dire à M. de Fontenelle que la nuit même on mettrait le feu au Palais-Royal, et le pressa beaucoup de venir coucher chez lui. « On ne mettra point le feu, dit M. de Fontenelle ; et si on ne le met point, ce sera un ridicule, et pis encore, d'avoir découché ; car comme je ne découche jamais depuis plusieurs années, cela sera remarqué ; et le ridicule sera d'autant plus grand que je répondrais bien que le prince ne découchera pas. Je resterai donc » ; et il resta, quelques instances que M. d'Aube pût lui faire, se coucha à son heure ordinaire, dormit aussi bien que la nuit précédente, et se dit froidement à son réveil : « On n'a pourtant point mis le feu. » Quand il me conta le fait : « Ce qui m'étonne en tout ceci, lui dis-je, n'est pas que vous soyez resté au Palais-Royal : au contraire, je vous reconnais bien là ; c'est que vous vous soyez couché, et surtout que vous ayez dormi. » — « Bon, me répondit-il, je n'ai

nelle avait l'âme d'un égoïste, mais pas celle d'un courtisan[1].

Enfin il a cru à la vertu[2], et, ce qui est peut-être la meilleure façon d'y croire, il ne l'a jamais raillée. « Il ne m'est jamais arrivé de jeter le moindre ridicule sur la plus petite vertu, » répétait-il volontiers. Que d'hommes d'esprit, en France, qui ne pourraient pas se rendre le même témoignage! On connaît son mot au Régent. « Je ne crois pas à la vertu, lui dit un jour le prince. — Monseigneur, répondit Fontenelle, il y a pourtant d'honnêtes gens; mais ils ne viennent pas vous chercher. » C'est une de ses reparties les plus piquantes et les plus fines; et la vertu le remerciait de prendre sa défense en lui donnant un surcroît d'esprit.

Tel semble avoir été Fontenelle, si tant est qu'on puisse jamais se flatter d'avoir bien saisi le plus souple des hommes, le plus subtil, le plus fuyant, le plus insaisissable. Un égoïste doux, que son égoïsme même rend aimable et fait aimer, ce pourrait être à la rigueur sa formule[3]. Il s'est attaché à plaire aux autres pour être

jamais eu la tête sur le chevet sans m'endormir aussitôt, et je ne fais ordinairement qu'un somme. » Il ajoutait quelquefois que l'embarras eût été trop grand « d'emporter son bonnet de nuit ».

[1] Il y a pourtant de la flatterie, et même un peu grosse, à l'endroit de Louis XIV, dans le dialogue entre Auguste et Pierre Arétin; il est vrai qu'on peut invoquer pour Fontenelle les circonstances atténuantes; mais il aurait assurément bien fait d'être moins admiratif envers le cardinal Dubois, quand il le reçut de l'Académie française. Ce jour-là, Fontenelle s'est oublié. D'Alembert cependant *(Histoire des membres de l'Académie française morts depuis 1700 jusqu'en 1771)* trouve que Fontenelle, placé entre ses croyances philosophiques et la nécessité de louer le cardinal, s'est tiré de ce défilé avec assez de bonheur ou d'adresse.

[2] « Quiconque a le loisir de penser ne voit rien de mieux à faire que d'être vertueux. » *Éloge de Homberg.*

[3] Il n'est pas jusqu'à son indulgence pour les autres qui ne s'explique

plus sûr d'être heureux lui-même ; et, s'il faut en juger par les résultats, la méthode, du moins entre ses mains, n'est point si mauvaise. Il est fâcheux pourtant qu'il ait cru devoir pousser la complaisance envers soi jusqu'à faire à son bonheur le sacrifice de ses idées, comme il lui avait fait celui de ses passions ; car nos passions ne regardent guère que nous, mais nos idées intéressent aussi les autres. On lui désirerait encore au moins des commencements d'enthousiasme ; tant de froideur, un détachement si complet, si continu sont bien pénibles à la longue, et ce serait chose bien ennuyeuse qu'un monde uniquement composé de Fontenelles. Et cependant, et malgré tout, en dépit de ses lacunes, on finit par éprouver de la sympathie à son endroit ; on ne songe pas à l'aimer, mais on ne se défend pas d'un sentiment d'estime ; le désir ne vous viendrait jamais de passer votre vie à ses côtés, mais on se dit qu'il serait délicieux de jouir de temps à autre de sa conversation et de son commerce : il est de si bonne compagnie ! il tient si peu de place ! il est si aimable, si discret ! Et puis, il doit être si agréable de voir de temps à autre des gens parfaitement heureux ! Fontenelle a été du nombre. Ne fût-ce que par gratitude, il devait croire à la Providence : elle l'avait comblé.

par un calcul d'égoïsme. « Il voyait mieux le bien que le mal, qu'il aurait pourtant bien vu s'il l'avait voulu ; mais il en détournait exprès la vue. « On ne le voit toujours que trop, disait-il, on le voit sans le regarder, et l'on y perd. En effet les autres nous en plaisent moins, et il est de notre intérêt qu'ils nous plaisent. » Trublet, *Mercure*, juin 1758.

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE

DE FONTENELLE

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE FONTENELLE

CHAPITRE PREMIER

POÉSIES, OPÉRAS ET LETTRES GALANTES

Il faut en convenir, toute une partie de l'œuvre de Fontenelle n'offre qu'un intérêt fort mince, et c'est exactement celle où il n'est question ni de science ni de philosophie. S'il n'eût jamais écrit que ses *Poésies*, ses *Opéras*, ses *Lettres galantes* et ses *Pastorales*, Fontenelle ne serait guère qu'un nom; l'histoire littéraire pourrait s'en occuper : il n'aurait rien à démêler avec l'histoire de la littérature. Ce serait imprudence pourtant que de négliger systématiquement ces ouvrages. A peu près sans valeur par eux-mêmes, ils montrent avec une netteté parfaite quelle était la nature première de l'écrivain, sa tendance instinctive, et l'on comprend mieux dès lors pourquoi il a eu tant de peine dans la suite à se débarrasser de certains défauts, ou plutôt pourquoi il ne s'en est jamais défait complètement. C'est une première raison de les examiner d'un peu près : en voici une autre.

Fontenelle ne s'est probablement fixé à Paris que

vers la trentaine, et jamais il n'eut de génie. Ses premières productions n'en représenteront que plus fidèlement les goûts alors à la mode dans sa province. C'est une valeur documentaire qui n'est point méprisable. Quels étaient les sujets de conversation préférés des précieuses de Rouen, leurs façons de penser et de sentir, le genre d'émotions ou de plaisir qu'elles demandaient à la littérature : *Poésies*, *Lettres galantes* et *Pastorales* nous renseignent là-dessus avec toute la clarté désirable ; et les renseignements ne laissent pas d'être instructifs. Ce n'est ni Boileau, ni Racine, ou La Fontaine, qu'on goûte en Normandie, — et ailleurs. On ne les connaît pas ! On ignore peut-être d'eux jusqu'à leur nom ! Mais, tout comme la clientèle parisienne du *Mercure de France*, on se passionne pour *Timocrate* et *Ariane ;* la *Mort de Cyrus* et l'*Astrate* sont réputés chefs-d'œuvre ; et rien n'est au-dessus de la *Clélie* et de la divine *Astrée!* C'est là-bas le sentiment général, et c'est surtout celui de Fontenelle. Le roman romanesque du temps, le théâtre de Quinault et du plus jeune de ses oncles, c'est-à-dire tout ce que le bel esprit a inventé de plus raffiné et de plus subtil, de plus galant et de plus fade, voilà ce qu'il comprend et ce qu'il aime sans effort ; c'est son idéal, et il est à craindre qu'au fond il n'ait jamais bien senti autre chose. Même après les *Satires,* — qu'il ne connait peut-être pas et qui au surplus ne pouvaient avoir de lui qu'un sourire de défiance et de mépris, — il croit à l'*Astrée ;* il y croit de toutes ses forces, il l'a toujours présente à la mémoire, ce qui veut dire qu'il est tout disposé à l'imiter. Et il l'imitera en effet dans ses premiers essais, et il continuera dans les écrits qui suivront. Ce sont ses vraies origines

littéraires. Parce qu'il est provincial, et que la province retarde toujours, il parlera encore, aux environs de 1680, comme un contemporain de d'Urfé ; il sera en retard de deux générations ! De là des faiblesses, des lacunes, on peut bien dire des infirmités intellectuelles singulières, et, ce qui est pis, singulièrement persistantes.

Paris aurait pu le guérir, Paris acheva de le perdre. La mode y est précisément alors de la préciosité et du bel esprit. Boileau a beau protester, s'indigner, faire pleuvoir sarcasmes et épigrammes : Boileau n'est après tout qu'un quinteux, un « refrogné », un « mélancolique ! » N'est-il pas justement en train de donner le conseil de polir et de limer l'œuvre littéraire sans cesse ni relâche, comme si le poète devait être un artisan ou un tâcheron ? Où donc serait l'agrément de la poésie, s'il y fallait tant de manières ? Et les meilleures pièces ne sont-elles pas les pièces frivoles et galantes ? Aussi, en dépit du satirique, c'est Mme Deshoulières qui triomphe, et avec elle la cabale des Trissotins. Petits vers, madrigaux, stances musquées ou libertines, toute cette poésie de salon et de ruelle, prétentieuse, froide, d'un vide et d'un ridicule indicibles, Molière, pas plus que Boileau, n'a réussi à la tuer. Elle renaît, elle fleurit, elle s'étale, plus vigoureuse et plus abondante que jamais. C'est au point qu'il lui faut un journal ; et de Visé, qui connaît son époque, fonde le *Mercure galant*. Or, c'est presque aux bureaux du *Mercure* que Fontenelle descend lors de ses premiers voyages ; il en respire l'air à pleins poumons, pas longtemps, il est vrai, assez cependant pour revenir chaque fois dans sa Normandie bel esprit un peu plus renforcé, et plus malade littérai-

rement, ce qui est triste. Il achève enfin de vivre à Rouen les années décisives pour le tour d'esprit définitif; les marquises de la Mésangère l'accaparent, elles l'accablent d'adulations et de flatteries; il ne cherche qu'à leur plaire à son tour, et ses défauts essentiels ont ainsi toute liberté de s'épanouir pleinement.

Préciosité et bel esprit sont si bien, en effet, la nature même de Fontenelle, qu'il s'est dès l'abord complu dans les pires excès du genre avec une ingénuité et une obstination qui finissent par devenir divertissantes. Lecteurs et lectrices du *Mercure* ont dû tressaillir d'aise à ses premiers vers; ses coups d'essai valaient des coups de maître; on tenait le rédacteur rêvé, le rédacteur idéal! Galanterie quintessenciée, fadeur et grâces surannées, à faire pâlir d'envie Mascarille lui-même, il a du premier coup, et en perfection, tous les ridicules de la feuille mondaine; personne n'est plus de la maison que lui; il en est d'instinct et comme de naissance.

Philis plongeait l'amour dans l'eau [1];
L'Amour se sauvait à la nage;
Il revenait sur le rivage,
Philis le plongeait de nouveau.

Cruelle, disait-il, vous qui m'avez fait naître,
Hélas! pourquoi me noyez-vous?
Est-ce que vous voulez m'empêcher de paraître?
Prenez-en un moyen plus doux.

Je ne paraîtrai point, c'est une affaire faite;
Je ne vous ferais pas pourtant de déshonneur [2]:
Au lieu de me noyer, donnez-moi pour retraite
Un petit coin de votre cœur.

[1] L'*Amour noyé*. « On avait joué au jeu de noyer, où, de deux personnes proposées à une troisième, celle-ci en noie une. L'auteur avait été noyé douze fois par une jolie personne qu'il aimait. » (Note de Fontenelle).

[2] Le trait est à remarquer : il y a toujours eu de la fatuité chez Fon-

Je vous réponds qu'il serait impossible
De trouver un endroit plus propre à me cacher :
Comme on sait qu'il me fut toujours inaccessible,
On ne viendra pas m'y chercher.

Mais Philis est inexorable; elle plonge et replonge impitoyablement l'Amour, dont les forces finissent par s'épuiser.

Il était las de faire le plongeon :
Il se rendit, et les bras lui manquèrent,
Il fallut qu'il coulât à fond.

Et Philis hérite « de l'arc, des traits et du carquois », dont il paraît qu'elle se servit fort bien. Quant au pauvre Amour, si rigoureusement traité :

Il fut toujours mal nourri par sa mère.
Quoique l'espoir ne soit qu'une viande légère,
A peine fut-il né qu'on le sevra d'espoir.

Et c'est vraiment dommage, car :

Si Philis, un peu moins injuste,
L'eût traité comme il faut en lui donnant le jour,
C'eût bien été l'Amour le plus robuste
Que l'on eût vu de mémoire d'Amour.

De Visé ne disait-il pas bien? Et n'aurait-ce pas été un crime impardonnable, un « meurtre », de laisser un si beau talent se consumer et languir dans l'obscurité? Lui donner le plus d'occasions possible de se montrer n'était que justice! Le *Mercure* n'eut pas, de quelque temps, rédacteur plus assidu, c'est-à-dire plus applaudi[1].

tenelle; et La Bruyère le lui a fait cruellement sentir dans la dernière phrase de son *Cydias*.

[1] Il faut bien dire que Thomas Corneille encouragea son neveu dans cette voie, en lui prodiguant les plus ridicules éloges. Après impression, dans le *Mercure*, des *Stances à Marquès*, et de la petite pièce *le Ruisseau amant de la prairie*, ne s'avise-t-il pas de féliciter l'auteur « d'avoir

Apollon à Iris, l'*Amour à Iris*, l'*Indifférence à Iris*, *Tircis à Iris*, *Songe à Iris*, des pages sont pleines de ces niaiseries et de ces fadeurs. Les titres ne varient guère ; les sentiments et l'exécution moins encore. Tout y est sec, compassé, glacial et d'un ennui mortel. La règle est d'être ingénieux, c'est-à-dire aussi peu naturel qu'il se puisse : notre rimeur s'astreint à la règle avec une impitoyable docilité. Il file infatigablement ses froides comparaisons, sans merci pour le lecteur raisonnable, sans crainte du ridicule pour lui-même.

Savez-vous avec qui, Philis, ce petit chien
Peut avoir de la ressemblance?
Çà devinez, songez-y bien ;
La chose est assez d'importance [1].

De grande importance en effet, puisqu'il ressemble... à l'Amour !

A l'Amour? direz-vous ! La comparaison cloche,
Si jamais on a vu comparaison clocher.

Car enfin :

Est-ce que de l'Amour un chien peut approcher?

Oui vraiment, au point même de se confondre avec lui.

Votre chien et l'Amour, l'Amour et votre chien,
C'est jus vert, vert jus, même chose.

N'est-ce donc pas assez évident? Et faut-il avoir l'intelligence paresseuse pour ne pas discerner immé-

comparé un petit chien à l'amour et d'avoir donné à un ruisseau de la sensibilité pour une prairie? » Fontenelle n'avait pas besoin d'encouragements.

[1] *Éloge de Marquès, petit chien aragonais.*

diatement une foule de rapports et de similitudes?

Marquès sur vos genoux a mille privautés,
Entre vos bras, il se loge à toute heure :
Et c'est là que l'Amour établit sa demeure,
Lorsqu'il est bien reçu de vous autres, beautés.

C'est bien superficiel, pensez-vous. — Voici alors des ressemblances plus frappantes; et le bel esprit de se muer en observateur perspicace et en moraliste profond.

Avec ce petit chien vous folâtrez sans cesse;
En folâtrant ce petit chien vous mord :
On joue avec l'Amour; il badine d'abord,
Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ses morsures?
Encor que de l'Amour on sente les blessures,
A l'Amour qui les fait on ne veut point de mal.

Et que d'autres comparaisons piquantes! Pour que Marquès « ait la taille mieux faite », on lui fait subir une diète assez rigoureuse :

L'Amour ne peut trouver chez vous de subsistance,
Vous ne lui servez pas un seul mets nourrissant;
Et s'il ne vivait d'espérance,
Je crois qu'il mourrait en naissant [1].

[1] Il y a là cependant un peu plus que du bel esprit au sens ordinaire du mot; et déjà le fameux « pensé » de M. de Fontenelle fait son apparition à travers tous ces rapports et toutes ces similitudes. Sainte-Beuve l'a parfaitement indiqué (*Causeries du lundi*, t. III) : « On vit donc en Fontenelle, presque dès l'enfance, un bel esprit déjà compliqué et très compassé, n'ayant de goût que pour les choses de l'intelligence et de la pensée, y portant une analyse curieuse, une expression fine et rare. » La finesse viendra plus tard; Fontenelle n'en est pour l'heure qu'à la platitude. Mais tout le monde n'en juge pas ainsi; et c'est ce que prouvent ces « vers adressés à M. de Fontenelle dans sa jeunesse ».

Fontenelle, dans ton jeune âge,
A bien de vieux rimeurs tu peux faire leçon;
Et quand on lit ton moindre ouvrage,
Qui ne t'a jamais vu te prend pour un barbon.

La dernière constatation ne paraîtra sans doute ni la moins ingénieuse ni la moins exacte — pour l'époque :

> Vous caressez Marquès parce qu'il est petit ;
> S'il devenait trop grand, il n'aurait rien d'aimable.
> Un petit Amour divertit ;
> S'il devient trop grand, il accable.

Devant ces misères, étalées avec un si imperturbable sang-froid et une si visible complaisance[1], on comprend le mot de La Bruyère sur le *Mercure galant*, et on ne

> Si ta muse naissante a produit des merveilles,
> Et si tes vers chantés dans le sacré vallon
> Des plus fins connaisseurs ont charmé les oreilles,
> Pourquoi s'en étonnerait-on ?
> Quand on est neveu des Corneilles,
> On est petit-fils d'Apollon.

(*Mercure*, juin 1757).

[1] Le badinage se prolonge encore. Marquès se plaint de toutes ces comparaisons, et il serait bien fâché de ressembler à l'amour, que sa maîtresse « a toujours fui ».

> En mon état de chien, j'ai l'âme assez contente,
> Je suis heureux pour cent bonnes raisons.
> J'ai bien affaire, moi, que vos comparaisons
> Viennent troubler ma fortune présente.

Le poète alors se sent touché :

> Ah ! mon pauvre Marquès, ce serait grand pitié
> Qu'après avoir quitté pour elle père et mère,
> La patrie, aux grands cœurs toujours aimable et chère,

(Qu'est-ce que le grand Corneille aura pu penser de ce vers, s'il l'a lu ?)

> Tu te visses disgracié
> Pour une cause si légère.

Reste plutôt près de ta maîtresse, pauvre petit chien, et :

> Puisqu'avec l'amour on te voit du rapport,
> Fais que l'amour trouve grâce auprès d'elle,
> Puisqu'il te ressemble si fort.

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises ! Et le détour ingénieux, pour faire entendre à la maîtresse de Marquès qu'on est amoureux d'elle ! On a là une des caractéristiques de Fontenelle bel esprit : le *développement* à outrance, le développement à l'infini. Il préludait ainsi à ses *Lettres galantes*.

le trouve même pas assez sévère. Mais le « petit Fontenelle » croit cultiver le grand goût, et il récidive à plaisir. Il entasse stances sur stances, madrigaux sur madrigaux, absences sur absences, étrennes sur étrennes, sans jamais se lasser ni moins encore varier sa manière. Et pour nous faire savoir de façon certaine, pour nous donner une preuve irréfutable, que ce ne sont pas là pour lui simples amusements et bagatelles sans portée, mais applications réfléchies d'une théorie raisonnée, il nous soumet ingénument l'idée que du fond de sa province il s'est faite de la poésie. On va voir que Mascarille aurait mérité d'être Normand.

« L'empire de la poésie » est donc « un grand pays très peuplé, divisé en haute et basse poésie. » « La haute poésie est habitée par des gens graves, mélancoliques, refrognés, — c'est Boileau et Racine qu'il veut dire, — et qui est, à l'égard des autres provinces de la poésie, ce qu'est le bas-breton pour le reste de la France » ; ce qui apparemment ne signifie pas autre chose sinon que monsieur le rédacteur du *Mercure* et la plupart de ses lecteurs étaient parfaitement incapables de la comprendre.

Deux provinces principales dans la haute poésie : la tragédie et l'épopée.

La capitale du poème épique — car il a l'impertinence d'en parler! — « est bâtie sur une terre sablonneuse et ingrate, qu'on ne se donne pas la peine de cultiver. La ville a plusieurs journées de chemin, et elle est d'une étendue ennuyeuse. On trouve toujours à la sortie des gens qui s'entretuent », spectacle fort désagréable, « au lieu que quand on passe par le roman,

qui est le faubourg du poème épique, et qui est cependant plus grand que la ville, on ne va jamais jusqu'au bout sans rencontrer des gens dans la joie et qui se préparent à se marier » ; et il n'en faut évidemment pas davantage pour assurer au *Grand Cyrus* et à l'*Astrée* une écrasante supériorité sur l'*Iliade*.

La tragédie a « des montagnes escarpées » , avec « des précipices dangereux » . Aussi « la plupart des gens bâtissent dans les vallées et s'en trouvent fort bien » . Et voilà contre Racine une nouvelle épigramme qui se croit excellente [1].

Quant à la basse poésie, elle « tient beaucoup des Pays-Bas ; ce ne sont que marécages » . Mieux vaut ne pas s'y attarder. La délicatesse, souvent excessive, de Fontenelle, le sert bien quelquefois.

Entre la haute et la basse poésie s'étendent « les déserts du bon sens » , où « peu de gens s'avisent d'aller demeurer » — et Fontenelle, à ce moment, moins que personne — parce que « l'entrée en est extraordinairement rude de tous côtés, les chemins étroits et difficiles, et qu'on trouve rarement des guides » pour vous y diriger. Aussi s'arrête-t-on de préférence dans « la province des idées fausses » : « on n'y marche que sur les fleurs ; tout y rit, tout y parait enchanté. »

Et voici « les pointes des pensées sublimes » , et « les chemins des pensées naturelles » , et « l'île de la satire » , et « l'archipel des bagatelles » , et « la rivière de la rime » , et « la rivière de la raison » qui ne com-

[1] Il n'est que juste de dire, à l'honneur de Fontenelle, qu'il laissa l'épigramme dans le *Mercure*, sans la recueillir dans ses œuvres. Les mêmes scrupules lui firent retarder jusqu'en 1742 la publication de son *Histoire du théâtre français* et de ses *Réflexions sur la poétique*. (Cf. TRUBLET, *Mercure*, avril 1757.)

muniquent que par « un bout! »[1]. Comment se reconnaître dans un pays si compliqué? Le *Mercure* et son rédacteur y ont pourvu : une carte, analogue à celle de Tendre, permet de s'y orienter le plus aisément du monde. La précaution n'était peut-être pas superflue. Et il est encore moins inutile de bien marquer qu'on a là le fonds premier de Fontenelle, qu'il y a originairement en lui du Trissotin et du Mascarille, et qu'il va au bel esprit, et au pire bel esprit, par une pente toute naturelle et irrésistible[2]. Le goût de la science, l'âge, de graves fonctions atténueront ce défaut originel : ils ne le supprimeront jamais; et même derrière le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, on verra par instants reparaître Cydias.

Les opéras valent mieux. Il y a moins de recherche; ils sont plus soignés; on en pourrait même citer quelques jolis passages d'une assez agréable facilité[3]. Mais

[1] On voit que la prévention de Fontenelle contre la rime remonte loin.

[2] Car ce que nous venons de dire de l'*Amour noyé* et des *Stances à Marquès*, on peut le répéter, ou à peu près, de toute cette poésie fugitive : madrigaux, étrennes, etc. C'est partout la même fadeur, ou la même veine libertine. (Cf. les *Jeux Olympiques, Sur une passion qui avait déjà duré cinq ans, Sur un cachet*, l'*Amour*, les *Zéphyrs*, et surtout la *Macreuse*, pour le genre galant; et, pour le libertinage et les gaillardises : *Sur une brune, Sur un portrait de Descartes*, la fable *le Rossignol, la Fauvette et le Moineau*, et surtout l'historiette *le Duc de Valois.)* — On peut, à la rigueur, trouver un peu de sentiment dans le *Portrait de Clarice*, et un peu de poésie dans la pièce *Sur un clair de lune*. C'est peu, mais c'est bien tout.

[3] Comme ce délicieux couplet d'*Énée et Lavinie* (IV, 5) :

On se plaint de l'amour, on languit, on soupire;
On déteste cent fois son tyrannique empire,
Et ses tristes engagements :
Mais après des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fidèles,
On craint d'avoir souffert de trop légers tourments.

Quinault l'aurait signé des deux mains, comme on dit, et il y a de fort belles œuvres que le morceau ne déparerait pas.

que de sécheresse en général! que de froideur! quelle pauvreté d'analyse! et que d'incertitude et d'à peu près dans cette langue prétendue poétique[1]!

AGLAURE

Enfin, ma sœur, le ciel est apaisé,
Et le serpent qui nous rendait à plaindre
Va n'être plus à craindre.
Tout pour le sacrifice est ici disposé;
Psyché pour l'offrir va s'y rendre.

CYDIPPE

Les peuples, d'erreurs prévenus,
La nommaient une autre Vénus;
Sur la divinité c'était trop entreprendre.

AGLAURE

Ils s'en sont vus assez punis
Par les maux infinis
Que du serpent nous a causés la rage.

C'est le début de la première scène et presque toute l'exposition. La jalousie des deux sœurs de Psyché ne s'y exprime pas en traits bien énergiques et l'analyse

[1] La langue de Fontenelle ne fut jamais d'un métal bien pur, et elle manque d'homogénéité, même en prose. — Il affectionne des constructions qui, déjà de son temps, commençaient à vieillir. « Saint-Denis pourrait bien ressembler à Paris par être habité. » *Mondes, 2e soir;* « Une chose ne plaît point précisément par être simple », *Réflexions sur la poétique*, XXVIII. Cette construction revient trois ou quatre fois dans ses *Éloges*, et tout autant dans ses *Comédies*. — Enfin, il y a dans cette prose de bien fâcheux emplois de l'imparfait du subjonctif. Nous ne citerons là-dessus que ses comédies. « Mais, madame, aurais-je le malheur que vous soupçonnassiez ma foi? » *Idalie*, I, 4. — « Il ferait beau voir que vous me refusassiez! » *Henriette*, I, 1. « Je n'eusse pas exigé de vous que vous songeassiez aux miennes (affaires). » *Lysianasse*, I, 3. « Pour nous venger de lui (Pigmalion), l'hymen a prétendu que nous contractassions une ligue offensive ». *Pigmalion*, scène 3. Et c'est l'Amour qui parle! Cet Amour ne connaissait évidemment pas les Muses harmonieuses.

manque de profondeur. La sécurité joyeuse qui succède à d'horribles angoisses n'inspire pas mieux le poète : ce sont ici, comme presque partout, lieux communs habillés en personnages d'opéra, et il est incroyable à quel point le costume manque de richesse et de nouveauté.

Veut-on maintenant un exemple, entre cent autres, de l'abondance et du pathétique de Fontenelle? Psyché va bientôt partir pour « la montagne affreuse » où le monstre l'attend, et ses sœurs lui font leurs adieux.

AGLAURE

Psyché vient; à la voir je tremble.

CYDIPPE

Quel supplice!
Le moyen de lui dire adieu!

AGLAURE

Ah! ma sœur!

CYDIPPE

Ah! ma sœur!

AGLAURE

Nous plaignons votre erreur.

CYDIPPE

Ah! trop funestes charmes!

PSYCHÉ

Dites-moi donc le sujet de vos larmes.

AGLAURE ET CYDIPPE

Quand vous saurez ce qui les fait couler...
Adieu, nous n'avons pas la force de parler. (I, 3)[1].

[1] Même sécheresse et même froideur dans *Bellérophon*, II, 2; — et partout, serait-il plus simple de dire.

Il n'y a pas d'opéra sans amour : on parlera donc d'amour, et beaucoup, dans *Psyché*, *Bellérophon*, *Thétis et Pélée*, *Énée et Lavinie*. Sur quel ton? C'est ce que deux ou trois citations diront mieux que tous les commentaires.

Aimons, tout est fait pour aimer,
Tout doit se laisser enflammer :
Rendons-nous à des lois souveraines.
Toujours l'amour est le plus fort;
Tous les cœurs ont un même sort,
Ils sont tous destinés à ses chaînes.
Contre l'amour et ses appas
On rend d'inutiles combats;
Il vaut mieux s'épargner mille peines.
Toujours l'amour est le plus fort,
Tous les cœurs ont un même sort
Ils sont tous destinés à ses chaînes.

(*Énée et Lavinie*, II, 3.)

Flore, dans le Prologue de *Psyché*, dira la même chose, mais sur un rythme encore plus léger, comme il convient

Est-on sage
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas?
Que sans cesse
L'on se presse
De goûter les plaisirs d'ici-bas.
La sagesse
De la jeunesse
C'est de savoir jouir de ses appas.
L'amour charme
Ceux qu'il désarme;
L'amour charme,
Cédons-lui tous.
Notre peine
Serait vaine

De vouloir résister à ses coups.
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui soit si doux[1].

Fontenelle a toujours l'air d'écrire pour le *Mercure galant*[2].

C'est, après tout, le langage conventionnel du genre ; on ne saurait par conséquent lui faire un crime de ne pas l'avoir renouvelé ; et d'ailleurs la musique n'est-elle pas là pour dissimuler de son mieux la cruelle insignifiance des paroles?

Le malheur n'est donc pas que Fontenelle ait passé par le *Mercure* : c'est qu'il n'en soit jamais sorti. N'a-t-il pas écrit les *Lettres galantes* après ses *Dialogues*, et les *Pastorales* après sa *Pluralité des mondes*? La régularité de la succession est au moins singulière. A la lettre, le bel esprit le repose de la philosophie ou de la science, et il y revient avec un plaisir toujours nouveau.

[1] Cf. encore *Thétis et Pélée*, I, 6 ; V, 5 ; et *Enée et Lavinie*, I, 1. Rien de ridicule comme les vers — sans musique — des deux dernières scènes. — Cependant les opéras de Fontenelle ont été assez goûtés de leur temps, et même au commencement du dix-huitième siècle ; Montesquieu les aimait (Cf. *Fragments inédits*, I, 226), et Garat en fait un éloge surprenant par son enthousiasme. Grimm les jugeait plus sévèrement ; il est vrai que Grimm ne fut jamais impartial pour Fontenelle (Cf. *Corresp. litt.*, nov. 1765.) — La Harpe voyait juste quand il disait, à propos de toutes ces productions poétiques, que Fontenelle avait « tenté presque tous les genres de poésie, parce qu'il n'était né pour aucun ».

[2] Il y a, dans les *Poésies diverses*, trois morceaux qui font présager les *Lettres galantes* ou, pour mieux dire, qui sont déjà des « lettres galantes ». On dirait que Fontenelle y fait l'essai de ses forces. Ce sont trois lettres en prose mêlée de vers, l'une, « à une demoiselle de Suède, dont il avait vu un très agréable portrait chez M... Envoyé de Suède, qui de plus lui en avait dit des merveilles » ; l'autre, de Tircis à Iris ; et la troisième, à Mlle de ***. Les deux dernières sont de 1678 ; elles auraient pu être recueillies dans les *Lettres galantes* : elles n'auraient pas déparé la collection.

Il commença par s'en donner à cœur joie, — pendant tout un volume! Sa collaboration au *Mercure* avait été appréciée; il continua dans le même goût, sans envoyer de copie au journal : la copie eût absorbé toute la place! De si belles choses cependant ne pouvaient être perdues. C'eût été trop dommage pour les aimables lectrices de la feuille galante! Si elles l'eussent un jour découvert, elles ne lui auraient jamais pardonné un aussi injurieux larcin! L'avisé Normand en fit un livre, mais il ne le signa pas. — Amour espiègle de la cachotterie? — Il se pourrait. — Reste instinctif d'une pudeur secrète? — On voudrait le croire pour son honneur. — Peut-être aussi, car toutes les hypothèses sont permises avec ces natures à double et à triple fond, spéculation habile sur l'irritant attrait du mystère. Quoi qu'il en soit, les *Lettres du chevalier d'Her...* s'enlevèrent assez vite, — ce qui est à l'éloge du public tout autant que de l'écrivain.

Mais, si elles devaient avoir nécessairement le privilège de mettre hors d'eux-mêmes les gens raisonnables, comme on s'explique bien que lecteurs et lectrices du *Mercure* en aient raffolé du premier jour! Avec quelle satisfaction devaient-ils y retrouver leur tour d'esprit habituel et leurs ordinaires préoccupations! C'était toute la substance de leurs chers romans déversée dans le petit volume; toute la psychologie de l'*Astrée*, du *Cyrus* et de la *Clélie,* allégée de ses longueurs, débarrassée de toute solennité et de tout pédantisme, vive, alerte, fine, et maniée par quelle main experte! Plus de longues et lourdes et compactes dissertations; plus de développements massifs, ordonnés avec une sûreté presque infaillible, assénés avec cette imperturbable gravité qui côtoie l'ennui et s'y égare parfois; mais

des indications rapides et parfois singulièrement pénétrantes; des observations aiguës sous leur air de négligence aimable, et qui portent; des anecdotes lestement enlevées; des ébauches de romans qu'on se garde de pousser et que l'imagination du lecteur achèvera bien toute seule; et toujours la grâce aisée, la bonne humeur cavalière, la malicieuse ironie du sourire, de l'esprit à profusion, toutes sortes d'esprit, une légère dose d'impertinence enfin, juste ce qu'il faut pour relever et assaisonner le tout, sans jamais devenir choquant [1].

Et quels délicieux petits tableaux, à peine esquissés, mais d'un trait si net et si sûr! Et les jolies scènes de comédies, dont on pouvait à la rigueur connaître les originaux! Voici la pensionnaire naïve qui vient de se griser, quinze jours durant, des plus romanesques lectures, et qui reste toute surprise et un peu fâchée qu'un Artamène se fasse si longtemps attendre. Cette autre ignorait « le pouvoir de ses charmes » ; il a suffi d'un bal pour le lui révéler, et du soir au lendemain, la voilà toute prête pour son futur métier, qui sera, on le devine, de martyriser les cœurs. Celle-là, au contraire, a passé l'âge d'aimer, mais sa vanité veut faire croire qu'elle est encore capable d'inspirer des passions, et elle va publiant qu'elle a reçu des coups de canne d'un amant jaloux. Ailleurs, c'est une veuve qui veut se remarier, et dont les prudentes et subtiles combinaisons sont immanquablement déjouées par la seule vertu triomphante des dix-sept ans de sa fille, qui est ainsi pourvue de soupirants sans avoir rien fait pour les attirer.

[1] On cite toujours, et on a raison de la citer, la première lettre du recueil. C'est parfait d'aisance cavalière et d'impertinence spirituelle.

Celui-ci a commis l'imprudence de se mésallier, et il n'est torture d'amour-propre que ne lui inflige maladroitement sa petite bourgeoise de femme : la séparation n'est pas loin. C'est enfin une petite ville qu'une simple question de toilette féminine a partagée en deux camps irréconciliables, entre lesquels tout nouvel arrivant doit choisir, sous peine d'être détesté des deux partis à la fois... Et c'est ainsi qu'on voit glisser devant soi, au fil de la lecture, croquée en fines esquisses, toute une amusante société mondaine, avec ses éternels ridicules et ses immuables travers.

Du moins celle-là a-t-elle sa marque propre et bien caractéristique, qui est d'être toujours occupée de métaphysique amoureuse. On devine si l'auteur de l'*Amour noyé* et des *Stances à Marquès* est à l'aise sur ce terrain, et s'il y manœuvre avec une habileté consommée, pour le connaître en ses moindres détails ! Mais l'âge héroïque de la tendresse est passé ; du reste, les grandes passions ont toujours été rares ; le plus sûr est de bien administrer le petit fonds de sentiment que l'obligeante nature a départi à un chacun. Sur ce chapitre, et pour cause, notre chevalier est intarissable en prudents, en judicieux, en excellents conseils.

Ménagez vos passions, ne cesse-t-il de répéter, et ne gaspillez pas du coup un capital qu'il n'est pas en votre pouvoir de renouveler. N'imitez pas la folle imprudence de ces amoureux qui parlent de se retirer seuls à la campagne, sitôt après le sacrement, et qui courent ainsi, les malheureux ! au-devant de la satiété et des désillusions qui en sont la suite. Même si vous restez dans la société, ne faites pas toujours le soupirant transi ; rien n'est mortel comme une langueur cons-

tante. Gardez-vous bien surtout de ne jamais parler que d'amour à votre maîtresse; les redites sont inévitables à ce compte, et les redites sont toujours ennuyeuses; puis, si les femmes veulent bien qu'on les aime, peut-être préfèrent-elles encore qu'on les amuse; n'oubliez donc pas de les distraire, vous les aimerez vous-mêmes bien mieux après, et vous n'aurez sans doute pas à vous plaindre de leur reconnaissance. Enfin, sachez vous priver quelquefois de la vue du « doux objet », et si votre bon génie vous offre l'occasion d'une absence, saisissez-la bien vite : vous connaîtrez les charmes exquis du retour et votre tendresse en sera comme rajeunie. Avec cette méthode, garantie d'ailleurs sur expérience, vous serez heureux, c'est-à-dire que vous serez tranquilles, et c'est bien là le suprême bonheur. Car, « il faut aimer, et ne pas laisser de vivre. » Incontestablement, ce chevalier d'Her... n'a rien d'un Céladon, ou peut-être simplement a-t-il mal choisi son secrétaire. Toujours est-il que ses *Lettres galantes* sentent furieusement le bourgeois. « Guide pratique de l'amour à l'usage des honnêtes gens de ce siècle » : le sous-titre serait incomplet, il ne serait pas inexact.

Guide pratique en effet, terriblement pratique même par endroits, et capable de vous faire lever le cœur, pour peu qu'on l'ait bien placé, et qu'on se pique de quelque délicatesse, c'est-à-dire pour peu qu'on soit précieuse. N'y rencontre-t-on pas des consultations de ce goût?

« Vous m'embarrassez fort, mon cher cousin, en me demandant conseil sur vos affaires. D'un côté, vous êtes fort amoureux, et de l'autre votre père vous menace très sérieusement de vous déshériter, si vous

épousez la demoiselle dont vous êtes amoureux. En vérité, je ne sais que vous dire. Il y a sur cette matière-là, deux partis à prendre : le parti héroïque, qui est de préférer la belle tendresse à tout ; et le parti bourgeois, qui est de ne vouloir pas perdre vingt mille livres de rente pour une maîtresse. C'est à vous à consulter. »

On s'en doute, le chevalier ne serait pas embarrassé, en pareille occurrence. Il peut au moins suggérer des réflexions.

« Je vous conseillerais de suivre votre grandeur d'âme, si vous étiez sûr qu'elle ne vous abandonnât point ; mais vous ne sauriez compter sur elle ; peut-être ne la retrouverez-vous plus dès que l'affaire sera finie. En un mot, on se lasse d'être héros, et on ne se lasse point d'être riche. Vous n'avez point vu vingt mille francs de rente faire des inconstants, comme toutes les belles en font. »

Les raisonnements grossiers, fi ! et qui sont « démentis par toute la métaphysique amoureuse ! » C'est bien possible ; et tout le premier, le chevalier ne demanderait pas mieux d'avoir « des idées plus nobles et plus délicates » ; mais pourquoi l'amour a-t-il trompé, à ses yeux, « mille gens à qui il avait promis qu'il les mettrait seul en état de se passer de tout? Et si l'amour trompe, à plus forte raison l'amour qui devient ménage. » Réfléchissez un peu là-dessus, mon cher cousin, « mais avant que de vous déterminer tout à fait, abstenez-vous de la lecture des romans. » La Sagesse elle-même ne parlerait pas d'un autre style : il n'en est pas moins piquant de le rencontrer dans des lettres « galantes », et sous la plume d'un admirateur de l'*Astrée*.

C'est que Fontenelle a beau être littérairement le contemporain de d'Urfé, il est de son temps pour tout le reste ; et l'époque est bien passée du désintéressement et de la chevalerie. Les générations précédentes ont assez adulé, encensé, adoré la femme ; elle est maintenant descendue de son piédestal, et on prend avec l'ancienne idole d'étranges familiarités. La fidélité ne sera bientôt plus qu'une vertu surannée, l'amour conjugal qu'un ridicule, et c'est l'élégant libertinage qui tiendra la place de ces deux pauvres qualités, par trop bourgeoises aussi ! De ce changement des mœurs vers la fin du siècle, les *Lettres galantes* sont un témoignage qui a son prix. On y trouve déjà des railleries sur la fidélité ; il y a encore plus d'épigrammes sur le mariage ; et si l'on est curieux de voir quel rôle est en train d'y jouer le libertinage, on n'a qu'à lire les lettres sur certain portrait d'iroquoise, sur la reconnaissance qu'une belle doit au chevalier, pour avoir été garantie par lui des traces de la petite vérole, et sur l'aventure enfin de cette écervelée de petite cousine qui ne veut rien entendre et qui se refuse obstinément à l'accomplissement de ce qu'elle entend appeler autour d'elle « les devoirs conjugaux ».

Ces réserves faites — et toutes ne sont pas à la louange de Fontenelle — les *Lettres galantes* répondent admirablement à leur titre. Plats badinages, fadeurs quintessenciées, burlesque et turlupinades, tout s'y trouve, en abondance. C'est monotone et écœurant.

Une belle jeune fille arrive à Paris : « Il était tout à fait mal que les deux plus belles choses du monde ne se connussent point. Je vous assure que vous vous causerez une admiration réciproque. » Une autre fait son

entrée dans le monde : « On ne va parler que de chaînes rompues et de maîtresses abandonnées. » On citerait, par centaines, des traits de cette force et de ce goût. Le procédé est d'une simplicité extrême; et il n'est besoin que d'un certain courage pour l'employer souvent. Le courage ne manque pas à Fontenelle : il l'étale même avec une continuité d'indiscrétion qui est à faire pitié.

Tout lui est prétexte : l'envoi à Mlle de C... de son extrait de baptême qui la rajeunit de deux ans; un cheveu blanc qu'on a découvert chez Mlle de V... ; les malices d'un magistrat qui fait traîner un procès en longueur pour tenir notre chevalier plus longtemps éloigné de Mlle d'I... ; le fait que Mlle de T... a parlé de lui en dormant, etc., etc. Il expédie à une de ses belles amies malade un remède : « Je voudrais seulement qu'il me fût permis de suivre ma lettre et d'aller m'exposer à gagner du mauvais air auprès de votre lit. Il est vrai que je ne risquerais pas beaucoup; je suis si accoutumé à respirer auprès de vous un air très dangereux que je crois que la peste ne me ferait pas peur. » Un sanglier a pensé le blesser à la chasse : « Je ne savais, mademoiselle, s'il n'était point envoyé de votre part contre moi; car tout ce qui me paraît bien redoutable, je crois aussitôt qu'il me vient de vous » ... Le livre entier y passerait, si l'on se mettait à vouloir tout citer. Un spécimen suffira : c'est l'annonce à Mlle de V... d'un More et d'un singe. On en jugera sans doute les gentillesses peu banales.

« Je suis bien aise que vous ayiez toujours en votre présence un esclave qui me représentera. S'il a quelquefois besoin de quelques coups de bâton qui l'aver-

tissent de son devoir, il m'arrive souvent aussi de ne vous pas servir trop volontiers, et d'être tenté de me révolter. Pour le singe, ne soyez pas surprise si vous l'entendez soupirer, si vous lui voyez passer les nuits sans dormir, s'il a des inquiétudes continuelles quand il ne vous verra pas, s'il mange peu, s'il ne se divertit à rien; il ne se peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choses-là à me les voir faire. »

Vous vous récriez sans doute, vous vous demandez comment Fontenelle a pu, sans rougir de la plus vive honte, écrire et surtout donner à son imprimeur des choses dont n'eussent certainement pas été capables les génies combinés de Mascarille et de Trissotin : que vous connaissez donc peu notre bel esprit! Bien loin de rougir, il s'applaudit et recommence. Le singe est mort. Quelles peuvent bien être les causes d'une fin si brusque? Une nouvelle lettre n'est pas de trop pour s'en enquérir. Ce qui a tué la pauvre bête, ne serait-ce pas le dépit de ne pouvoir imiter assez fidèlement auprès de Mme de V... la tendresse de son ancien maître? Il doit y avoir cependant une raison plus profonde. « Peut-être aussi parce qu'il imitait ma passion, il s'est attiré vos rigueurs, et en est mort de désespoir. » Figurez-vous tout le passage lu par Boileau, et voyez la moue terrible du satirique.

Pour donner à toutes choses le même air galant, il n'est que d'appliquer à toutes choses le même procédé. Fontenelle n'y manque pas. Il répand sur tout la même implacable fadeur, à la Benserade ou mieux à la Mascarille. Rien chez lui qui reçoive son expression naturelle et simple. Tout y est détourné, ingénieux, compliqué, subtil; il attife son style, le pomponne, le musque, lui

met des mouches, le « fait », comme une marquise « fait » sa figure ou sa toilette.

« Est-il vrai, monsieur, que vous perdez l'esprit? On nous a dit que vous devenez philosophe, mais d'une philosophie la plus extraordinaire du monde. Vous ne croyez plus qu'il y ait de couleurs... J'en parlais l'autre jour à Mme de B..., qui est fort de vos amies, et qui, en vérité, a bien regret à votre raison. Elle étranglerait Descartes, si elle le tenait. Aussi faut-il avouer que sa philosophie est une vilaine philosophie; elle enlaidit toutes les dames. S'il n'y a pas de teint, que deviendront les lis et les roses de nos belles? Vous aurez beau leur dire que les couleurs sont dans les yeux de ceux qui les regardent, et non dans les objets: les dames ne veulent point dépendre des yeux d'autrui pour leur teint; elles veulent l'avoir à elles en propre; et s'il n'y a point de couleur la nuit, M. de M... est donc bien attrapé qui est devenu amoureux de Mlle D. L. G. sur son beau teint, et l'a épousée? Il serait fort fâcheux pour lui de croire tenir le plus beau blanc et le plus bel incarnat du monde, et de ne tenir rien. »

Et c'est un cartésien qui tient ce langage! C'est le vulgarisateur le plus influent de la philosophie de Descartes, qui se moque ainsi des idées de son maître! Mais en quoi les doctrines les plus sérieuses du monde peuvent-elles bien importer à un bel esprit? Pour lui rien n'est sacré, et il donnerait volontiers tous les systèmes de tous les philosophes pour un joli mot ou un trait galant[1].

[1] Après cela, comment ose-t-il écrire à Mlle de T... qu'il a « toujours publié qu'il n'y avait rien de si aimable que la nature »? Il est vrai

Tout cela est bien fâcheux. Il ne restait plus à Mascarille, pour devenir tout à fait déplaisant, que de faire le libertin. La chose n'est pas pour l'effrayer. Mais c'est vraiment pitié de voir un écrivain qui n'eut jamais de jeunesse, pas de cœur, à peine des sens, et qui fut toujours d'imagination courte et sèche, s'évertuer à ces indécents badinages. Il est vrai qu'il ne s'agit que d'exécuter des variations galantes sur un thème donné. Peu importe le thème, c'est le développement qui est tout. Simple exercice de rhétorique que toutes ces mignardises ou toutes ces gravelures. Fontenelle y a excellé ; c'est le lauréat du genre, et il y a certainement mérité le prix d'honneur, si c'est un honneur de mériter de pareils prix.

« Vous eussiez été bien étonnée, madame, et la vertu de Mlle votre fille vous eût été bien suspecte — car c'est à la mère elle-même qu'il a la délicatesse exquise de s'adresser — si vous eussiez vu où nous étions hier, elle et moi. Voici quelles étaient nos attitudes. J'avais ôté mon juste-au-corps, j'allais achever de me mettre en chemise, et Mlle de L. S. n'attendait que le moment de m'embrasser et de se jeter à corps perdu sur moi. C'est là le fruit de la sévère éducation que vous lui avez donnée. Si vous voulez pourtant que je vous dise quelque chose pour la justifier auprès de vous, nous passions la rivière à ..., l'eau était fort émue, et Mlle de

qu'il s'est bien imaginé, dans ses *Poésies*, être devenu « tendre », de « galant » qu'il était autrefois ! Cf. la pièce :

> J'ai vu le temps que j'avais en partage
> Un assez galant badinage...

On peut s'étonner que la science ne tienne pas plus de place dans les *Lettres galantes* et dans les *Poésies*. Il n'y en est question que quatre fois en tout.

L. S. l'était encore davantage. » Et voilà ce que devient pour lui l'aventure la plus simple du monde! Il s'en déclare enchanté! Tenez pour certain qu'il est encore plus ravi de sa narration. Et la preuve en est qu'il la recommencera ou à peu près, dans l'anecdote de la chasseresse improvisée qui a payé son inexpérience d'une chute de cheval, et qui s'est meurtri on devine quelle partie de sa délicieuse personne.

Mais rien n'égale, de ce côté, les singulières exhortations que le chevalier fait tenir à sa cousine, et les étranges encouragements qu'il lui adresse. Dans cette collection de choses misérables qui s'appelle les *Lettres galantes*, il n'y a certainement rien de plus misérable, et il faut citer, afin de montrer à quelles idées saugrenues, pour ne pas dire davantage, la manie du bel esprit peut conduire un fort honnête homme cependant.

« J'apprends que vous êtes bien embarrassée, ma chère cousine, et que vous n'avez guère de sujet de l'être. Où est, je vous prie, la difficulté? M. le marquis de F... veut vous épouser secrètement, et votre vertu ne s'accommode pas de ce parti-là? Vous voudriez qu'il y eût trois bans prononcés haut et clair, ensuite des fiançailles dans les formes, et puis des noces où les parents vinssent dire des sottises. Ma foi, je crois que vous vous moquez... C'est un raffinement de vertu bien surprenant que d'avoir peur d'un mariage secret; et au contraire, avec cette vertu que vous avez, vous ne devriez jamais vous résoudre à être tympanisée trois fois de suite à haute voix dans une église, où l'on apprendrait à tout le monde qu'en tel temps vous rendriez M. tel maître de votre personne. Comment pourriez-vous vous montrer après cela? Comment soutenir

les regards des honnêtes gens, qui sauraient à point nommé les actions libertines que vous auriez dessein de faire, ou que vous auriez faites? » — C'est exactement ce que pense et ce que dit Armande, dans *les Femmes savantes*. Il n'appartenait sans doute qu'à Fontenelle d'être tour à tour Armande et Trissotin! — « Ayez plus de pudeur, ma chère cousine. (Ah! le bon conseil! et l'admirable sermonneur!) Vous ne savez peut-être pas de quoi il est question, et de là vient que vous auriez tant d'envie de n'en pas faire mystère : mais si vous le saviez une fois, je ne crois pas que vous voulussiez que personne vous en crût capable; surtout je ne crois pas que vous en pussiez faire la confidence à un personnage aussi vénérable qu'un prêtre. (Est-ce assez détestable!)... Trouvez bon que l'on vous redresse un peu sur tout cela, et qu'on ne vous permette pas l'effronterie que vous voudriez avoir d'être mariée au vu et au su de tout le monde ».

Et voici venir le *développement*, l'inévitable, l'horrible *développement!* « Vous serez madame de la F..., et on vous appellera mademoiselle d'Her... Vous serez encore de l'aimable troupe des filles qui paraîtront vos pareilles, et le seront peut-être. Vous pourrez n'entendre point certaines choses que des indiscrets disent quelquefois, et il vous sera permis d'en rougir; au lieu que si votre mariage était déclaré, il faudrait que vous prissiez un air un peu moins innocent et plus capable. Enfin, vous conserverez toutes les minauderies de fille; cela sera délicieux pour vous, car naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons; et comment ne les aimerait-elle pas? On dit qu'assez souvent elle leur doit tout ce qu'elle est. » — Et voilà, en passant,

une admirable définition de la pudeur! et combien profonde! et combien délicate surtout! — « Vous pourrez les mettre en usage à l'égard de M. de la F... même : vous serez une demi-fille pour lui; et tant que vous ne porterez pas son nom, il vous restera quelque sorte de droit d'être un peu plus composée et plus réservée à son égard. Voilà des ragoûts de vertu que je vous propose, qui assurément doivent vous tenter... C'est être née coiffée que de rassembler tous les agréments de la vertu et du libertinage [1]. »

Il serait tout à fait ridicule de faire ici le moraliste, et de s'indigner de ces « ragoûts de vertu », comme aussi de cette déconcertante mixture de libertinage et de pudeur. C'est l'esprit seul de Fontenelle qui est coupable de « ces gentillesses » : il n'est engagé d'aucune autre partie de lui-même dans ces extraordinaires, dans ces stupéfiantes, dans ces invraisemblables sottises. Mais si le cœur n'est pas atteint, il est à craindre que l'esprit ne soit irrémédiablement gâté, qu'il n'aime plus désormais que ce qui est contourné, tarabiscoté, et le plus éloigné possible de la simple et franche nature, tout ce qui sent le « ragoût », comme il dit, ou même les épices. On ne s'applique pas impunément à des *Lettres galantes*, au plus beau moment de sa jeunesse; on ne s'ingénie pas à mettre ainsi toutes ses

[1] On conçoit qu'aucun des panégyristes de Fontenelle n'ait insisté sur ces *Lettres;* comme dit Garat, ils laissent tous sur elles « le voile qu'il faut toujours laisser sur les fautes de la jeunesse des grands hommes ». Seul M. de Fouchy a l'air de les excuser, par comparaison avec les autres productions du même genre. L'*Observateur littéraire* a plus de goût. « Autant en emporte le vent, c'est tout ce qu'on en peut dire quand on les a lues. » (II, 1759.) Et Voltaire les trouvait insupportables. « On n'a jamais rien écrit de plus mauvais goût. » *Mélanges*, XXXIX, p. 244.

pensées à la torture, sans s'exposer à rendre souverainement impérieuses pour l'avenir les plus déplaisantes, les plus condamnables habitudes. Fontenelle, de naissance, avons-nous dit, avait le goût mesquin, étroit, aussi faux que possible ; c'était un Benserade ou un Trissotin : la béate admiration de son cercle de pecques provinciales — et le souvenir des lectrices du *Mercure* — l'ont développé dans le sens de ses pires défauts ; Trissotin est devenu Mascarille, et il a éprouvé une joie secrète à rester Mascarille. Le peu d'imagination dont le ciel l'avait pourvu, il l'a travaillé, tiraillé, tenaillé, pour faire pâmer et mourir d'aise tous ces singes de Cathos et de Madelon. Il a gâté, dès la première heure, un esprit délié, fin, pénétrant, et bien digne d'un meilleur emploi ; et il lui est toujours resté quelque chose de cette corruption native, de ce vice instinctif.

Voilà pourquoi il était nécessaire de s'arrêter un peu sur ces *Lettres*. Elles indiquent les vraies origines de Fontenelle ; elles marquent, et malheureusement avec la plus grande netteté, son véritable point de départ. On ne s'étonnera plus, dès lors, de rencontrer longtemps encore chez lui, et quel que soit le caractère de l'œuvre, cet appétit irrésistible et comme ce goût maladif du bel esprit ; et au lieu de l'en railler simplement, on lui saura gré de ne s'y être pas toujours exclusivement complu, et de s'en être affranchi quelquefois, pour le plus grand bien de sa réputation et dans l'intérêt même des lettres françaises.

CHAPITRE II

LES PASTORALES

On ne se fatigue qu'assez lentement de ce qu'on aime — quand on s'en fatigue. Fontenelle aimait trop le bel esprit pour lui rester longtemps infidèle. Il y revint après l'*Histoire des oracles*. Sa réputation y était intéressée, d'abord, croyait-il; puis, il devait bien quelques égards à sa clientèle ordinaire de précieuses et de caillettes : après un livre sérieux, elles avaient droit sans doute à un ouvrage frivole[1]. Les *Lettres galantes* n'avaient été qu'un demi-succès ; il les recommença, et par un redoublement de prévenance, il les recommença en vers. Il va de soi que l'églogue était alors à la mode. La conquête définitive des salons valait bien quelques rimes; et Fontenelle s'acquittait de la chose avec une facilité tout à fait déplorable.

Notre bel esprit prend donc une houlette, accorde ses pipeaux et se met à jouer des airs qui, naturellement, n'ont rien de rustique. Il n'aime pas la campagne, quoiqu'il l'ait presque habitée; bergers et paysans lui sont parfaitement inconnus; ce qui les intéresse lui est

[1] Il ne faut pas oublier qu'entre les *Lettres galantes* et les *Pastorales*, Fontenelle avait écrit les *Entretiens sur la pluralité des mondes* et l'*Histoire des oracles*.

aussi indifférent qu'il se puisse; il n'en a même pas l'idée, et s'il pouvait l'avoir, il la chasserait tout de suite avec une espèce d'horreur. Son imagination est pauvre; il ne sait ni voir ni décrire; et quant au sentiment de la nature, aucun même de ses contemporains n'en fut jamais plus complètement dépourvu. Enfin, par système, il juge indigne de l'églogue tout ce qui doit normalement la constituer [1]. — Et il écrit des *Pastorales!* — Sans doute, il en fait comme il a déjà fait des *Lettres galantes*, des tragédies, des opéras, comme il ferait des épopées, si l'épopée était à l'ordre du jour — et aussi qu'elle fût un peu moins longue. En quoi le moule peut-il bien importer, quand on y coule toujours la même matière? Le moule peut varier chez Fontenelle : la matière reste toujours identique. Tout ce qui dans son œuvre se rattache à la littérature pure, sans mélange de philosophie ou de science, est d'une implacable monotonie. Il est invariablement bel esprit, et il va rapetissant tout à la taille, rabaissant tout aux proportions mesquines du bel esprit.

Nous savons quel était son idéal : mieux encore que les *Lettres galantes*, les *Pastorales* seront une copie de l'*Astrée*, une *Astrée* en vers, mais sans poésie [2]. C'est la

[1] Cf. le chapitre suivant : « Idées littéraires de Fontenelle ».

[2] Fontenelle fait rarement des confidences au lecteur, il est complètement étranger à l'enthousiasme : son goût pour l'*Astrée* est cependan si vif, qu'il en oublie sa réserve ordinaire et qu'il monte à la tête du plus sec des écrivains de véritables bouffées de lyrisme.

> Quand je lis d'Amadis les faits inimitables,
> Tant de châteaux forcés, de géants pourfendus,
> De chevaliers occis, d'enchanteurs confondus,
> Je n'ai point de regret que ce soient là des fables.
> Mais quand je lis l'*Astrée*.........................
> Dieux! que je suis fâché que ce soit un roman!

raison qui peut donner quelque intérêt à leur étude : elles achèvent de mettre hors de doute ce que les *Lettres du chevalier d'Her...* avaient commencé d'établir, à savoir que les vraies origines littéraires de Fontenelle sont bien dans le roman romanesque du temps. Par ses préférences en littérature, il est aussi en retard sur son siècle qu'il est en avance sur lui pour la nouveauté et la hardiesse de la pensée. Le phénomène fut toujours assez rare ; à ce degré, il est étonnant.

Les héros de d'Urfé n'ont pas d'autre sujet de conversation, d'autre souci, d'autre idée enfin que l'amour. L'amour sera aussi l'occupation exclusive des bergers de Fontenelle. C'est à lui qu'ils rêvent, c'est de lui qu'ils s'entretiennent, c'est lui qui fait le fond de toutes leurs pensées ; ils n'ont de raison d'être que l'amour. Aussi bien y a-t-il dans leur cas une raison spéciale.

J'irais vous habiter, agréable contrée,
Où je croirais que les esprits
Et de Céladon et d'Astrée
Iraient encore errants, des mêmes feux épris...
O rives de Lignon ! ô plaines du Forez !...
Montbrison, Marcilli, noms toujours pleins d'attraits !...

(Églogue Ire.)

Son rêve secret est de voir refleurir le genre où s'illustra d'Urfé (Cf. la suite de la pièce.) — Et ce qui est autrement grave et significatif, il dit la même chose en prose, *Lettre à Madame* ***, écrite en 1687, c'est-à-dire à l'époque même de la composition des *Églogues*. — Il y a d'ailleurs des souvenirs de l'*Astrée* un peu partout, dans l'œuvre de Fontenelle, dans la *Digression sur les anciens et les modernes*, dans les *Réflexions sur la poétique*, dans les *Mondes*, etc. C'est une obsession, une hantise. Et c'est incontestablement l'*Astrée* qui lui a inspiré sa théorie de l'églogue. (Cf. chapitre suivant.) — Fontenelle essaya même d'imiter directement d'Urfé, en composant un roman : mais l'*Histoire du Romieu de Provence* resta inachevée, et Fontenelle eut raison. Il pouvait trousser un joli conte en quelques lignes : il n'avait pas assez de souffle pour une œuvre de quelque haleine.

comme le dit Alcidon, dans le *Retour de Climène* (sc. III).

L'Amour, le plus grand des vainqueurs,
Soumet tout à ses lois et l'univers l'adore;
Mais les cœurs des bergers lui doivent plus encore
Que tous les autres cœurs[1].

Ils auraient donc bien tort de ne pas lui en témoigner toute leur reconnaissance. C'est à cet agréable devoir qu'ils sont uniquement occupés.

Où vas-tu, Licidas? — Je traverse la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.
La course est assez longue. — Ah! s'il était besoin,
Pour le sujet qui me mène
J'irais encor plus loin.
— Il est aisé de t'entendre :
Toujours de l'amour? — Toujours.
Que faire sans les amours?
Qui viendrait me les défendre,
Je finirais là mes jours.

En effet, ce serait à mourir de honte que de faire exception à une règle si générale et si douce :

Au hameau d'où je suis tout le monde s'engage;
En aucun autre lieu l'amour n'est mieux servi;
Bergères et bergers, nous lui rendons hommage;
Il n'est point parmi nous d'usage
Plus ancien ni mieux suivi.

[1] Et Fontenelle, pour les excuser, s'avise d'une raison charmante.

Encore un grand défaut, ils sont toujours amants.
Mais quoi! tous les humains sont fous par quelque endroit.
Et l'amour n'est-il pas la plus sage folie
Dont on puisse payer le tribut que l'on doit?

(Églogue V, Prologue.)

Cinquante-six ans plus tard, Fontenelle écrivait à M. Vernet, professeur à Genève : « Votre pensée sur ce vers de la première églogue de Virgile *(Postquam nos Amarillis habet, Galatea reliquit)* est tout à fait jolie; elle vaut à elle seule une églogue. Cette chronologie des bergers qui compteraient par leurs amours est charmante; et je m'en serais bien aidé autrefois, si vous me l'aviez apprise ». (Lettre du 25 juillet 1744.) — Mais alors que seraient devenues les « vertus pastorales » dont il va être question?

Atis, piqué sans doute de la déclaration, et désireux de ne pas être en reste sur le chapitre, riposte avec vivacité :

Et n'est-ce pas chez nous la même chose?
Un berger rougirait de n'être pas amant;
Au doux péril d'aimer de soi-même on s'expose.
Qu'il arrive un événement,
Il n'en faut pas chercher bien loin la cause;
C'est l'amour, c'est lui sûrement.
Par nos Iris et nos Sylvies
Tous nos destins sont décidés.
Les troupeaux, il est vrai, sont assez mal gardés :
Mais les belles sont mieux servies.

Et c'est avant tout ce qui importe; car, pour les troupeaux dont à la vérité il est quelquefois, encore qu'assez rarement, question, ce sont de vrais troupeaux d'églogue, et ils se garderaient bien de gêner ou d'interrompre les roucoulements de leurs pasteurs.

Tout le monde en effet roucoule dans cette heureuse Arcadie. Les bergers chantent leurs bergères, — et les bergères, le plus naturellement du monde, chantent leurs bergers : ne doit-il pas régner la plus aimable liberté dans un édénique séjour? et d'ailleurs toutes délices n'y sont-elles pas innocentes? C'est du moins ce qu'Amarillis, dans la huitième églogue, essaie de faire entendre à Florise et à Sylvie :

AMARILLIS

Les bergers tous les jours font entre eux des combats
Et de chansons et de musettes;
Lorsque vous vous trouvez seules comme vous êtes,
Pourquoi ne les imiter pas?
Quoi! les grâces du chant sont-elles nécessaires
A des bergers plutôt qu'à nous?

Sans se laisser rebuter par l'étrangeté de l'invitation, Florise interroge :

Et quel sujet chanterions-nous?

Belle demande vraiment!

Je n'en connais qu'un seul pour de jeunes bergères.

C'est au tour de Sylvie de se récrier :

Nos amours?

Et Amarillis de répliquer tranquillement :

Et quoi donc?[1]

Ce n'est pas qu'après tout elles y répugnent tellement; mais si quelqu'un allait les entendre! Car enfin il faut « craindre partout les bergers ». Mais Amarillis les rassure :

Chantez sans tarder davantage :
Voyons qui de vous deux sait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage;
Mon expérience et mon âge
Me rendent propre à vous juger...
Par un combat tel que le vôtre
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos amours.
Quand on y destine sa vie,
On ne s'y peut trop exercer.
Allons, agréable Sylvie,
Je le vois bien, vous voulez commencer.

Cette Amarillis ne manque pas de franchise, et il fallait être Fontenelle et avoir écrit les *Lettres galantes* pour lui prêter ce langage — et ce rôle. Rôle et langage sont assez explicites en effet, et il n'est pas étonnant

[1] Ce sont les sentiments et c'est la morale des quatre *Héroïdes* de Fontenelle, un de ses ouvrages les plus insignifiants.

qu'avec une aussi engageante conseillère, Sylvie, Florise et leurs amies deviennent rapidement expertes en matière de sentiment.

Elles ont raison d'ailleurs : l'amour est la première des qualités pastorales[1], l'amour est un devoir, mieux encore, l'amour est une vertu. Honneurs, gloire, puissance, il est supérieur à tout ici-bas, et tout doit s'incliner devant lui. Tel un simple berger — qu'au surplus il croyait être — Pâris goûtait auprès d'Enone de tranquilles délices, quand il apprend brusquement qu'il est fils de roi. Le coup est épouvantable. C'en est fait de son bonheur... Mais Pâris est sage, il est philosophe, il est vraiment berger : il renoncera à la royauté plutôt que de perdre Enone.

> Ah ! si pour conserver de si tendres amours,
> Il faut être berger, je le serai toujours.
> Oui, mon cœur désavoue une illustre fortune ;
> Je refuse à jamais sa faveur importune,
> Qui m'accable d'un bien qui ne me peut flatter ;
> Je reprends la houlette
> Qu'avec vous si longtemps ces bois m'ont vu porter ;
> Je reprends la musette
> Accoutumée à vous chanter ;

[1] Fontenelle nous a fait une scrupuleuse énumération de ces qualités dans la troisième églogue :

> Tendresse qui jamais n'étale ses services,
> Délicatesse sans caprices,
> Soins plus amoureux que brillants,
> Timidité flatteuse, ardeurs toujours égales,
> Transports qui sont ensemble et doux et violents,
> Respect, constance, enfin les vertus pastorales.

A ce compte, un berger parfait est un soupirant accompli ; et il est bien étonnant qu'un éditeur de l'époque n'ait pas présenté au public les *Pastorales* de Fontenelle avec un de ces sous-titres comme on les aimait alors : les *Églogues de M. de Fontenelle* ou *Manuel du parfait amant*. Cf. une fine critique de ces bergers dans le *Journal étranger*, août 1761, XXXVIII.

Et touché désormais des seuls regards d'Enone,
Possédé de ses seuls appas,
Mon cœur ne se souviendra pas
Qu'il soit dans l'univers ni couronne, ni trône.

En vain Hector le presse-t-il de se souvenir de sa naissance et des destinées qui l'attendent ailleurs :

Seigneur, j'ai peine encore à vous nommer mon frère,

répond doucement Pâris, sans même essayer de dissimuler la tristesse et la pitié que de tels sentiments lui inspirent :

Hélas! vous ne connaissez guère
Les biens de ce charmant séjour.
Une éternelle paix tient ici son empire :
On se fait à la cour mille divers malheurs,
Dont jamais en ces lieux un berger ne soupire;
A peine savons-nous les noms de vos douleurs;
Les dieux dans leurs trésors n'ont rien qui pût suffire
Pour contenter vos cœurs.
Ici quelques troupeaux, de l'ombrage, un zéphire
Qui nous fasse naître des fleurs,
Voilà tous les biens qu'on désire;
Et ce qui passe encor tout ce qu'on peut vous dire,
On aime ici, mon frère, on n'aime point ailleurs.

L'hésitation n'est donc pas possible :

Quand on connaît les biens que l'amour donne,
On ne connaît plus d'autres biens.

Et le bonheur est si grand, si plein, si parfait, qu'il faut aller chercher des termes de comparaison jusque dans l'Olympe.

Et c'est un demi-dieu que le berger qu'on aime.

Voilà ce que, à travers ses trois pastorales et ses dix églogues, Fontenelle, infatigablement, a fait dire et redire à ses bergers.

A peine Thamire, dans le *Retour de Climène*, essaie-t-il de protester contre l'habitude universelle ; il a beau se croire à l'abri des atteintes du terrible et aimable dieu, déclarer qu'il a vu Sylvie, Aminte et Lisette et Doris « attaquer un repos dont leur fierté s'offense », sans qu'elles aient réussi à le troubler : un coup d'œil de Climène a raison de toute cette indifférence ; il est vaincu à son tour, et ses amis lui en témoignent leur allégresse.

Que nous sommes charmés de votre ardeur nouvelle !
Vous ne serez donc plus le seul de ces hameaux
Qui chante sur des tons si différents des autres ?

L'harmonie est redevenue générale et l'on n'entendra plus de sons discordants dans le fade concert.

Car, et il est sans doute superflu de le démontrer, il n'y a que fadeur dans ces églogues [1]. Comme s'il était

[1] Il est amusant, après cela, de lire, dans le *Mercure* de juin 1758 : « S'il n'a point senti l'amour, ni même aucune autre passion, il les connaissait bien toutes ; d'où il est arrivé que, si dans ses ouvrages il a quelquefois manqué le style et, comme on dit, le ton du sentiment, il n'a jamais manqué le sentiment même, la vérité et le fond du sentiment ; mérite rare, même dans les auteurs les plus exempts du défaut reproché à M. de Fontenelle ; et cela doit être ainsi, » continue ingénument l'abbé Trublet, car « un homme qui a plus de sentiment que de lumière est sujet à s'égarer dès qu'il n'a plus le sentiment pour guide ». La bonne volonté de l'abbé est touchante, mais elle n'arrive pas à persuader. — Il y a quelque sentiment, à la rigueur, dans les églogues I et VI ; et certains vers de la III[e] sont une expression passable de la tristesse mélancolique.

Quittons, mes chers moutons, le cours de la rivière ;
L'herbe sera meilleure aux lieux que j'aperçois ;
Vous m'allez désormais occuper toute entière ;
Myrtille, qui m'aimait, ne songe plus à moi.

Hélas ! j'allais l'aimer, je n'en suis que trop sûre ;
Déjà je prononçais son nom avec plaisir,
Déjà je pensais moins à vous qu'à ma parure,
Déjà pour vous garder je manquais de loisir.

. . . .

d'ailleurs de « l'essence » du genre « de ne faire parler que des amoureux », et qu'il ne dût y entrer que « porte-houlettes doucereux, qui disent tant de choses merveilleuses en tendresse et sublimes en fadeur[1] » ! Mais tout le monde n'a pas le bon goût de l'abbé Dubos. Desfontaines n'ose pas dire des *Pastorales* tout le mal qu'il en pense probablement[2]; et quant au jugement du public contemporain, M. de Fouchy s'est chargé de nous le faire connaître dans son *Éloge de Fontenelle*[3]. Ces bergers qu'on l'a accusé « d'avoir rendus trop peu simples et trop spirituels ont plu et plaisent

Inutile et vaine jeunesse,
Toi qui devais m'amener de beaux jours,
Qu'ai-je affaire de toi pour sentir la tristesse
De vivre loin des jeux, des plaisirs, des amours?
Hâte, précipite ton cours,
Tu ne saurais voler avec trop de vitesse.

Venez remplir ces jours dont je crains le danger,
Soins de ma bergerie, amusements utiles;
Vous n'êtes pas touchants, mais vous êtes tranquilles;
Ah! ne me laissez pas le loisir de songer
Que l'on puisse avoir un berger.
Fontaines, fleurs, oiseaux, charmes pleins d'innocence,
Aidez à m'occuper, j'aurai recours à vous;
Sauvez-moi de l'amour : hélas! pour ma défense
Sera-ce assez que vous conspiriez tous?

La Harpe (*Cours de littérature, Siècle de Louis XIV*) trouve que plusieurs églogues « se lisent avec plaisir, particulièrement la 1re, la 9e et la 10e » ; et pour Villemain, l'églogue d'*Ismène* (la 9e) « n'est pas sans élégance et sans grâce ». Les deux jugements sont peut-être bien indulgents.

[1] L'abbé Dubos, *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, t. I, sect. XXII. *Quelques remarques sur la poésie pastorale et sur les bergers des églogues*. — Aux « porte-houlettes doucereux » il oppose le vrai berger et le vrai paysan qu'il a l'air de connaître assez bien. Le passage est curieux, pour l'époque, et il mérite attention.

[2] *Observations sur les écrits modernes*. — Lamotte loue Fontenelle et le prend pour modèle; Perrault célèbre les *Pastorales* dans son *Épître sur le génie*, et Trublet les goûte si vivement qu'il regrette qu'*Énone* soit inachevée (*Mercure*, octobre 1757).

[3] Prononcé à l'Académie des sciences, le 20 avril 1757.

encore après soixante-neuf ans. Le goût du public, si constant, pour ces poésies est la meilleure réponse que nous puissions faire à cette objection ». Entre écrivain et lecteurs l'entente était donc parfaite et il n'y a qu'à plaider pour eux tous les circonstances atténuantes [1].

Au reste, pour vider définitivement les débats, il suffirait d'une seule citation de Fontenelle, à supposer qu'après tout ce que nous en avons déjà cité le procès ne fût dès longtemps entendu. Ce n'est pas seulement l'amour qui est faux dans ses bergers, ce sont ces bergers eux-mêmes qui n'existent pas, qui n'ont jamais existé. Voici l'analyse détaillée qu'il n'a pas craint de nous faire, dans sa cinquième églogue, de leurs ordinaires qualités.

Ces sages de la Grèce,
Ces Thalès, ces Bias, grands et superbes noms,
L'emportent-ils pour la sagesse
Sur nos Tyrsis et nos Damons?
J'en doute. Dans nos champs la vertu toute pure
Agit sans dessein d'éclater;
Tout l'art de la raison ne saurait imiter
De nos bergers l'innocente droiture :

[1] Le jugement le plus bizarre, le plus déconcertant qu'on ait porté sur les *Pastorales* est probablement celui de Garat. L'invention des sujets lui en paraît « toujours heureuse », le dessin de l'action « toujours ingénieux et simple », les sentiments « délicats », les idées, « très ingénieuses », etc. Mais croirait-on qu'il fait un mérite à Fontenelle du prosaïsme et de la platitude de ses vers, sous prétexte que l'harmonie et la poésie « sont au-dessus des personnages de l'églogue! » et qu'il le félicite d'avoir copié ses bergers sur lui-même, ce qui lui a fait découvrir dans l'amour des « traits nouveaux et presque imperceptibles? » C'est apparemment pour ce rare mérite et pour leur extraordinaire souci de la vérité que les *Églogues* « ne sont pas encore éclipsées! » Du moins c'est Garat qui le dit. — On peut citer aussi l'opinion de d'Aquin de Chateau. *Lettres sur M. de Fontenelle*, 1751. « Après celles de Virgile, je n'en connais pas de plus belles. Quelle finesse! quel coloris! qu'il est brillant! qu'il est aimable! » etc.

Ils ne se laissent point flatter
Aux plaisirs remplis d'imposture,
Que sans l'aveu de la nature
L'opinion ose inventer.
Ce n'est point chez eux qu'on achète
Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien :
Mais pour la sagesse parfaite,
Il leur manque des mots, un sévère maintien,
Et par malheur ils ont une houlette.

C'est une de ces impressions sur lesquelles il convient de rester, et tout commentaire, comme on dit, affaiblirait le morceau.

Pas plus que les bergers, la campagne n'existe dans ces *Pastorales* [1]. Il y est bien question de hameaux, de bocages, de charmilles, de fleurs, de prés, de ruisseaux, mais on ne voit rien de tout cela, et l'auteur nous en donne moins encore la sensation. On rencontre des descriptions, mais sans vérité ni pittoresque. Rien qui frappe l'œil dans ces longues séries de vers, rien qui attire le regard et le retienne ; aucun détail évocateur ; tout est vague, plat, décoloré ; on a mis des traits conventionnels, des abstractions et des généralités où il aurait fallu des indications précises et des visions concrètes [2].

[1] « S'il est vrai, comme ses admirateurs l'ont répété souvent, qu'il a pu faire dix églogues sans emprunter un seul vers, un seul trait à Théocrite et à Virgile, il a pu les faire aussi sans y répandre une seule description, un seul tableau de la campagne » . Garat, *Éloge de Fontenelle*. Serait-ce par hasard une nouvelle raison pour qu'elles ne soient « pas encore éclipsées? »

[2] Mais on rencontrera des fadaises dans le genre de celles qui forment la première scène du *Retour de Climène*. Dans des pastorales galantes, tout doit être galant, nature et troupeaux. Les troupeaux et la nature s'acquittent parfaitement de leurs fonctions, en personnes qui savent vivre et qui connaissent le bel air des choses. (Cf. surtout Églogue II.) — Ailleurs (Églogue X), la nature est transformée en machiniste d'opéra ;

Les bergers d'un hameau célébraient une fête ;
Chacun d'eux plus paré méditait sa conquête,
Ne respirait qu'amour, et n'était appliqué
Qu'au soin de voir, de plaire et d'être remarqué.
Ce soin, mais plus secret, occupait les bergères;
On avait pris conseil des ondes les plus claires,
On avait dérobé des fleurs aux prés naissants;
Rien n'était oublié des secours innocents
Qu'en ces lieux la nature, et si simple et si belle,
Peut recevoir d'un art presque aussi simple qu'elle.
Ici, sous des rameaux exprès entrelacés,
Où jouaient les rayons dont ils étaient percés,
On formait tour à tour des danses différentes :
Heureux ceux qui tenaient la main de leurs amantes.
Là, dans une campagne on disputait un prix;
L'amour, plus que la gloire, anime les esprits;
Les belles aux bergers inspirent de l'adresse :
Heureux qui met le prix aux pieds de sa maîtresse!
Tout l'air retentissait du bruit confus et doux
Des flûtes, des hautbois et des oiseaux jaloux;
Il naissait mille amours, ce temps les favorise;
Ils étaient moins craintifs, ce temps les autorise.
De toutes parts enfin, par mille jeux divers,
A la joie, au plaisir les cœurs étaient ouverts.

(Églogue I).

Non, en vérité, Fontenelle n'avait pas « reçu du ciel l'influence secrète » , et il serait aussi inutile que cruel d'insister.[1]

on loue son « imposture » ; l'art des hommes eux-mêmes n'égalerait pas cette habileté!... Tout cela est bien étrange et bien caractéristique.

[1] On nous pardonnera sans doute d'en donner une autre preuve — au moins dans une note. Voici comment Fontenelle a exprimé la pénétrante poésie de la solitude.

Dans le fond d'un vallon est un lieu solitaire,
Proche cependant d'un hameau;
Rarement un berger y mena son troupeau,
Mais un berger souvent y suivit sa bergère.
D'arbres épais il est environné :
Il s'y conserve une ombre, il y règne un silence
Qui s'attirent la confidence
D'un cœur tendre et passionné.

Gardera-t-il au moins cette finesse d'analyse dont tous ses contemporains l'ont loué et qui est un des traits caractéristiques de son talent? Il l'aurait peut-être en prose, mais visiblement le vers le gène; son développement, si mince d'habitude, est encore plus grêle, et l'analyse a décidément par trop de sécheresse. L'insensible Thamire, celui qui a subi victorieusement les attaques des Sylvies, des Amintes, des Lisettes et des Doris, Thamire, qui fait profession de mépriser l'amour, vient enfin d'être vaincu par Climène, et il avoue ainsi un changement qui, pour lui, doit être cependant si considérable.

Bergers, pourrez-vous bien m'en croire?
Je viens de voir Climène et ne me connais plus.
Je suis tombé dans un trouble confus,
Je n'ai point à ses yeux disputé leur victoire;
Je ressens des transports qui m'étaient inconnus,
J'ai déjà perdu la mémoire
De ces projets si fiers jusqu'alors soutenus.

(*Le Retour de Climène*, s. V).

C'est peut-être insuffisant, — à moins que, par souci raffiné de la vérité, Fontenelle n'ait voulu faire entendre que les coups de foudre comme celui qui vient de frapper Thamire ne s'analysent pas! Malheureusement, il y a d'autres exemples de la même faiblesse; il n'y en a même que trop.

Silvanire (églogue II) est aussi insensible à l'amour.

Un clair ruisseau tombant d'une colline
Y roule entre les fleurs qu'il y vient abreuver;
Et quoiqu'il soit encor près de son origine
Déjà ses petits flots savent faire rêver. (X)

Il est sans doute difficile d'être plus prosaïque et plus sec.

Elle quitta pourtant sa fierté naturelle,
Non sur de nouveaux soins qu'un amant eut pour elle ;
L'amour n'en fit pas tant et la réduisit bien.
Toute cette fierté cessa presque sur rien.
Un jour elle épia Mirène avec Zélide :
Dieux ! quels discours charmants Silvanire entendit !

Mais nous, nous n'en percevons pas même les échos.

C'étaient de ces discours dictés par l'amour même,
Que les indifférents ne peuvent imiter...

Et c'est évidemment pour cela que Fontenelle n'a même pas essayé de les reproduire, — pas plus qu'il n'a essayé de nous faire sentir le bonheur que goûtent alors Mirène et Zélide !

Ils étaient (leurs discours) quelquefois suivis par un silence ;
Au défaut de la voix, les yeux d'intelligence
Confondaient des regards vifs, quoique languissants,
Et craintifs et flatteurs, doux ensemble et perçants [1].

C'est tout ce dont Fontenelle, dans ses *Églogues*, est capable en fait d'analyse : de brèves indications, précises, mais sèches, une notation rapide, presque épigrammatique.

Pour dissimuler du mieux possible cette sécheresse et ce vide, il n'est qu'un recours : faire appel à « l'aimable troupe adorée en Cythère » : c'est l'habituelle ressource des poètes bucoliques — et de quelques autres — à court d'invention. Fontenelle ne dédaigne

[1]
Mon berger revient aujourd'hui ;
Suivez de mes transports la douce violence
Bergers, occupons-nous de lui,
Cueillons des fleurs en son absence

C'est ainsi qu'Énone, dans la pastorale du même nom, fait part de la joie qu'elle éprouve du retour de Pâris. Cela manque d'ardeur et plus encore d'abondance. — Il y a cependant quelque analyse dans la première églogue.

pas, et pour cause, le procédé. Nymphes, Sylvains, Amours viennent en foule de toutes parts pour contempler les amants heureux [1]. Mais ces petites divinités, blotties sous les buissons ou nichées dans les arbres, et de là-haut épiant les regards des bergers et des bergères pour deviner leurs paroles, font bien le plus ridicule tableau qu'il soit possible d'imaginer.

Il est indifférent, après cela, que l'auteur manie assez bien les distiques, les tercets ou les quatrains alternés [2]; que ce soient les formes qu'il préfère dans le dialogue en raison de leur concision symétrique; qu'il excelle même à rendre les intentions malicieuses: et que le geste enfin de la coquetterie lui soit plus familier que celui de l'amour.

Alcidon, l'autre jour, au milieu d'une foule,
Prit la main de Philis qu'il serrait tendrement :
Soudain, sans qu'il me vît, près d'elle je me coule;
Elle me donna l'autre et sourit finement.

(Eglogue IV).

Ce talent ne suffit pas dans la pastorale, si piquants qu'en puissent être les effets, — comme il ne suffit pas d'un ou deux jolis vers, égarés çà et là, pour faire pardonner la faiblesse et le prosaïsme de la pièce tout entière [3].

[1] Églogues V et X.

[2] Églogues IV et VIII. Cf. aussi (Églogue IX) le refrain bien amené en général : « Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux. »

[3] Il y a en effet quelques vers agréables :

Un beau jour, un ruisseau, les fleurs de nos prairies,
Suffisent pour causer nos douces rêveries.

A Madame la Dauphine.

Un soir que les troupeaux, sortant du pâturage,
D'un pas tardif et lent marchaient vers le village (II).

Ce fabricant d'églogues n'aimait assez ni la simplicité ni le naturel pour réussir dans un genre où ces deux qualités sont essentielles. Son défaut le plus grave a été de vouloir embellir à sa façon habituelle la matière qu'il traitait, et de rester bel esprit au milieu des bergers, comme il était bel esprit dans son cercle de précieuses. De là des fautes énormes, un contre-sens perpétuel, des erreurs de jugement incroyables. Arcas et Palémon viennent de terminer « un combat pastoral », en chantant l'un Philis et l'autre Daphné. Timante, juge du concours, décide qu'on offrira un bouquet à Philis, et une chanson à Daphné.

L'air sera tendre et doux, les fleurs seront nouvelles ;
Les fleurs valent leur prix, mais elles valent moins
Qu'un air qui veut du temps, de la peine et des soins.

(Églogue IV).

Mais que de faiblesses, de négligences, de platitudes, en retour !

Dans le cristal des eaux souvent Philis se mire
Et là contre mon cœur elle apprête des traits (IV).

La crainte que j'avais qu'elle (une chanson) ne fût pas bien (III).

Ce dieu n'est point Pan, c'est l'Amour (VII).

Il prend ce doux hautbois qui sans cesse résonne
De l'excès de sa flamme et des beautés d'Iris (V).

Vous qui par vos treize ans à peine encor fournis
D'un rustique hautbois vous attirez l'hommage (IX).

Et enfin, et surtout :

Il laissait ses brebis errer en liberté,
Et son hautbois oisif pendait à son côté (II).

Le « hautbois » a décidément porté malheur à Fontenelle. — Voltaire était allé consulter Fontenelle sur une tragédie. Fontenelle l'écoute, et lui répond : « qu'il ne le croyait point propre à la tragédie ; que son style était trop fort, trop pompeux, trop brillant. — Je vais donc relire vos *Pastorales*, lui répondit Voltaire. » L'anecdote est dans la *Vie de Voltaire*, par Condorcet (édit. Beuchot, p. 142). Voltaire la confirme dans une lettre à Damilaville, 23 mars 1763. — Cf. encore le *Premier discours sur l'égalité des conditions* (t. IX, p. 47), et l'*Épître à Mme Denis sur l'agriculture* (t. XIII, p. 232), où le défaut capital des *Églogues* est nettement indiqué.

C'est toute l'erreur de Fontenelle, dans ses *Églogues :* elle est capitale [1]. Il a cru que le ruban qui liait le bouquet valait mieux que les fleurs mêmes. Il a négligé les fleurs, et il n'avait pas assez de goût pour bien choisir et bien nouer son ruban [2].

[1] Voltaire l'a bien indiqué dans son *Temple du goût*, et mieux encore dans la pièce *A Mme la marquise d'Ussé*, t. XIV, p. 335, édit. Beuchot.

[2] On lira avec autant de plaisir que de profit le livre de M. J. Marsan, *la Pastorale dramatique en France à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle*. Paris, Hachette, 1905.

CHAPITRE III

LES IDÉES LITTÉRAIRES DE FONTENELLE

Elles sont curieuses, expliquent fort bien les œuvres que nous avons analysées et les excusent mieux encore. Elles expliquent même et excusent le dix-huitième siècle, au moins par endroits. Il convient de les étudier avec quelque détail.

On peut être honnête homme et faire mal les vers ;

on peut être un homme d'esprit et dire des sottises : il suffit de raisonner de ce que l'on n'entend pas exactement. C'est le cas de Fontenelle quand il se mêle d'esthétique, — et de ce côté le dix-huitième siècle, presque tout entier, a ressemblé à Fontenelle. Il est cependant intelligent, aussi intelligent qu'il se puisse ; il a l'esprit souple, fin, délié, pénétrant ; mais il manque de sensibilité : il est en littérature ce que nous avons vu qu'il était dans la vie ordinaire. De là vient tout le mal. Ce qui est l'essence même de l'art, son âme pour ainsi dire, lui échappe complètement ; il n'a jamais pu y atteindre, à plus forte raison n'y est-il jamais entré. — Et il en raisonne ! — Évidemment, puisqu'il est cartésien, et que le plus vif plaisir d'un disciple de Descartes est de tout soumettre au raison-

nement, la poésie et l'art comme le reste [1]. Notre philosophe a donc exercé sa faculté ratiocinante sur l'églogue, sur la question de la supériorité des anciens, sur la poésie elle-même. Quelques-unes de ses trouvailles sont amusantes.

Le Discours sur la nature de l'églogue.

De toutes les théories de Fontenelle, c'est peut-être sa théorie sur l'églogue qui renferme le plus de trouvailles de ce genre.

Il s'agit tout d'abord de l'édifier sur des fondements solides et d'une manière vraiment philosophique : l'exercice est familier à Fontenelle, que préoccupa toujours la raison des choses [2].

« Les hommes veulent être heureux, et ils voudraient l'être à peu de frais. Le plaisir, et le plaisir tranquille, est l'objet commun de toutes leurs passions, et ils sont

[1] Voici la conclusion des *Réflexions sur la poétique* (LXXIV) : « Ces sortes de spéculations ne donnent point de génie à ceux qui en manquent : elles n'aident pas beaucoup à ceux qui en ont, et le plus souvent même les gens de génie sont incapables d'être aidés par les spéculations. A quoi donc sont-elles bonnes? A faire remonter jusqu'aux idées du beau quelques gens qui aiment le raisonnement et qui se plaisent à réduire sous l'empire de la philosophie les choses qui en paraissent le plus indépendantes, et que l'on croit communément abandonnées à la bizarrerie des goûts. » L'intention est excellente ; mais en esthétique, comme ailleurs, les intentions ne suffisent pas.

[2] C'est ce dont nous avertissent les premières lignes du *Discours* : « Les églogues ont précédé les réflexions : j'ai composé, et puis j'ai pensé : et, *à la honte de la raison, c'est ce qui arrive le plus communément.* » Les mots que nous soulignons sont caractéristiques ; ils expliquent admirablement ce qu'il y eut toujours de réfléchi, de raisonné, dans l'art du dix-huitième siècle. Il s'agit bien ici d'instinct et de nature ! On s'en détourne plutôt avec horreur.

tous dominés par une certaine paresse ; » ce qui veut dire tout simplement que, d'après M. de Fontenelle, tous les hommes lui ressemblent. L'observation est peut-être profonde; en tout cas, il n'est pas allé la chercher bien loin. « Ce n'est pas que les hommes pussent s'accommoder d'une paresse et d'une oisiveté entière; il leur faut quelque mouvement, quelque agitation, mais un mouvement et une agitation qui s'ajuste, s'il se peut, avec la sorte de paresse qui les possède. » C'est justement ce qui se rencontre dans l'amour, « pourvu qu'il soit pris d'une certaine façon. » Il ne doit pas être, en effet. « ombrageux, jaloux, furieux, désespéré ; mais tendre. simple, délicat, fidèle, et pour se conserver dans cet état, accompagné d'espérance. Alors on a le cœur rempli et non pas troublé ; on a des soins, et non pas des inquiétudes ; on est remué, mais non pas déchiré : et ce mouvement doux est précisément tel que l'amour du repos et que la paresse naturelle le peut souffrir. »

Cet amour à la Fontenelle, il n'est que de le transporter dans la vie pastorale. — La tentation vous vient de vous récrier sur l'invraisemblance ? — Remarquez d'abord que « cette sorte de vie-là, par son oisiveté et sa tranquillité, fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du moins le favorise davantage ». C'est un point qu'il faut tenir pour acquis, sans plus ample démonstration. Amant et berger — voyez les *Églogues* — sont rigoureusement synonymes; plus on est l'un. plus aussi l'on doit être l'autre, et le parfait berger est le parfait amant. Quel sera donc l'amour bucolique ? On nous le dit avec une abondance et une précision de détails qui ne laissent rien à désirer. Ce

sera « un amour plus simple, parce qu'on n'a pas l'esprit si dangereusement raffiné ; plus appliqué parce qu'on n'est occupé d'aucune autre passion ; plus discret, parce qu'on ne connait presque pas la vanité ; plus fidèle, parce que avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a aussi moins d'inquiétudes, moins de dégoûts, moins de caprices ; c'est-à-dire, en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excès de fantaisies humaines y ont mêlé d'étranger et de mauvais. »

Étonnez-vous après cela que les peintures de la vie pastorale faites sur ce modèle — dont la rigoureuse exactitude, n'est-il pas vrai ? saute aux yeux tout d'abord — « aient toujours je ne sais quoi de riant », et que même « elles nous flattent plus que de pompeuses descriptions d'une cour superbe, et de toute la magnificence qui peut y éclater ! » Car enfin, en dépit ou plutôt à cause de ses splendeurs, « une cour ne nous donne l'idée que de plaisirs pénibles et contraints, » au lieu que la campagne... Quand on vogue en pleine fantaisie, les invraisemblances ne coûtent rien, et, fort délibérément, Fontenelle en ajoute une nouvelle à son système.

Le principal objet de l'art n'est pas « simplement de peindre » ; il doit surtout, il doit exclusivement « peindre des objets qui fassent plaisir à voir ». « Quand on me représente le repos qui règne à la campagne, la simplicité et la tendresse avec laquelle l'amour s'y traite, mon imagination touchée et émue me transporte dans la condition de berger, je suis berger : mais que l'on me représente, quoique avec toute l'exactitude et toute la justesse possible, les viles occupations des bergers, elles ne me font point d'envie, et mon imagination demeure

fort froide. » Ne nous montrez donc pas « cette poésie qui est dans le travail de l'homme, dans son rude et patient effort, dans ses joies simples et naïves » ; ne nous mettez pas sous les yeux « l'inquiétude du pâtre pour ses chèvres, du laboureur pour ses bœufs ou ses blés qui poussent; et aussi les vignerons attablés, les moissonneurs buvant à la dernière gerbe » [1] ; d'un mot, ne nous parlez d'absolument rien qui puisse trop sentir son paysan ou son bouvier, et qu'il n'y ait aucun détail rustique dans vos Pastorales. — Et Fontenelle ne se moque pas ? — Jamais, au contraire, il n'a raisonné plus sérieusement.

« La poésie pastorale n'a pas de grands charmes, si elle est aussi grossière que le naturel, ou si elle ne roule précisément que sur les choses de la campagne. Entendre parler de brebis et de chèvres, des soins qu'il faut prendre de ces animaux, cela n'a rien par soi-même qui puisse plaire : ce qui plaît, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des brebis et des chèvres. Qu'un berger dise : « Mes moutons se portent bien, je les mène dans les meilleurs pâturages, ils ne mangent que de bonne herbe », et qu'il le dise dans les plus beaux vers du monde, je suis sûr que votre imagination n'en sera pas beaucoup flattée. Mais qu'il dise : « Que ma vie est exempte d'inquiétude ! Dans quel repos je passe mes jours ! Tous mes désirs se bornent à voir mon troupeau se porter bien ; que les pâturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse être jaloux, etc. » Vous voyez que cela commence à devenir plus agréable ;

[1] E. Faguet, *Dix-huitième siècle*.

c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l'oisiveté dont on y jouit; et, ce qui est le principal, sur le peu qu'il en coûte pour être heureux ».

— Mais alors on pourrait « placer ailleurs qu'à la campagne la scène d'une vie tranquille et occupée seulement par l'amour? » — Évidemment. — Les chèvres et les brebis ne sont nullement essentielles à la poésie bucolique? — « Les chèvres et les brebis ne servent de rien. » — Pourquoi donc choisir toujours la campagne pour cadre de l'églogue? — Encore une fois, parce que la vie pastorale éveille plus que toute autre des idées de bonheur paisible, d'oisiveté heureuse[1]. Et la preuve en est qu'il n'est jamais venu à l'idée de personne de mettre dans une idylle « des laboureurs, des moissonneurs, des vignerons » ; il ne faut que le souvenir de leurs rudes métiers pour déplaire et gâter tout.

Théocrite a donc commis une lourde faute en nous montrant « si souvent et la misère et la bassesse » attachées à la condition naturelle de ses personnages. « Les partisans outrés de l'antiquité » ne manquent pas de dire qu'il a voulu « peindre la nature telle qu'elle est » ; mais la nature n'a par elle-même rien d'agréable, si on ne l'embellit pas, et il en est d'elle comme des bergers. S'il faut ne représenter que la vérité, pourquoi ne pas nous donner « des idylles de porteurs d'eau qui parle-

[1] La même idée revient cinq ou six fois dans ce *Discours*, qui n'a pourtant que quelques pages; et elle fait obtinément venir aussi une réflexion à l'esprit du lecteur : pourquoi donc Fontenelle, dont la quête du bonheur fut la préoccupation constante, n'a-t-il point passé sa vie à garder des troupeaux?

ront entre eux de ce qui leur est particulier?[1] » Elles auraient la même valeur « que des idylles de bergers qui ne parleraient uniquement que de leurs chèvres ou de leurs vaches » . Elles vaudraient toujours autant que la plupart des églogues de Théocrite, ce roi prétendu de la pastorale, qui « ayant quelquefois élevé ses bergers d'une manière si agréable au-dessus de leur génie naturel, les y a laissé retomber très souvent » , et a fait ainsi des fautes de goût bien fâcheuses[2].

« Lorsque, dans un combat de bergers, l'un dit : « Hay, mes chèvres, allez sur la pente de cette colline » ; et l'autre répond : « Mes brebis, allez paitre du côté du Levant » ;

Ou : « Je hais les renards qui mangent les figues » ; et l'autre : « Je hais les escargots qui mangent les raisins » ;

Ou : « Je me suis fait un lit de peaux de vaches auprès d'un ruisseau bien frais, et là je ne me soucie non plus de l'été que les enfants des remontrances de leur père et de leur mère » ; et l'autre : « J'habite un antre agréable, j'y fais bon feu, et ne me soucie non plus de l'hiver qu'un homme qui n'a point de dents se soucie de noix, quand il voit de la bouillie » — : ces discours ne sentent-ils point trop la campagne, et ne conviennent-ils point à de vrais paysans, plutôt qu'à des bergers d'églogues? »

[1] Sannazar a mis des pêcheurs dans ses églogues, et il a eu tort — d'après nos principes ; sans compter qu' « il est plus agréable d'envoyer à sa maitresse des fleurs ou des fruits que des huîtres à l'écaille » .

[2] Même argument dans la *Préface* des *Parallèles* de Perrault. — On n'a qu'à généraliser l'idée pour avoir l'explication de la sévérité de Fontenelle à l'égard de Racine. Ce qu'il lui reproche le plus obstinément, c'est précisément ce que nous en admirons le plus. (Cf. *Parallèle de Corneille et de Racine*, et *Réflexions sur la poétique*, passim, mais surtout XI et XIX).

Ce qu'il y a de certain au moins, c'est qu'ils sont médiocres, froids, aussi peu intéressants que possible, et qu'ils n'ajoutent rien à la gloire de leur auteur. « Quand on dit que Vénus, et les Grâces, et les Amours ont composé les idylles de Théocrite », on ne saurait évidemment « prétendre qu'ils aient mis la main à ces endroits-là. »

Et Fontenelle est si content de prendre « ces anciens », comme il dit, en flagrant délit de « grossièreté », il éprouve un plaisir de malice si vif à bien faire voir qu'ils n'ont rien entendu aux « agréments » et à la « galanterie », qu'il entasse les citations, multiplie les analyses — sans se douter un instant que ce sont tout autant de preuves qu'il multiplie et qu'il entasse de l'étroitesse et de la fausseté de son goût. C'est Daphnis, mourant environné de dieux, et s'entendant reprocher, « au milieu de cette belle compagnie, qu'il est comme les chevriers qui envient les amours de leurs boucs et en sèchent de jalousie »; c'est Lacon et Comatas qui « se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre, se disent de certaines injures qui conviennent à des Grecs, mais qui ne sont assurément pas trop honnêtes », et se reprochent enfin de « sentir mauvais ». Et quand l'idylle n'est pas pleine de ces malencontreux et malséants détails, c'est pour ne renfermer que des traits purement rustiques : la quatrième, par exemple. Quelle pauvreté en effet! Quelle misère! Et le meilleur moyen de le prouver, que de supprimer tous les détails qui donnent à une pièce toute sa poésie ou tout son charme, et de réduire l'églogue à la plus sèche et à la plus froide analyse!

Après Théocrite, Virgile. Le latin vaut mieux que le

grec : il avait un modèle. Il l'a « rectifié » et « surpassé » : et l'on sait de reste comment il faut entendre cette « rectification » qui lui a assuré la supériorité. Mais que de traits encore qui sentent la campagne ! et que de vers perdus à faire dire à ses bergers — ce que pourtant des bergers devraient bien dire réellement !

« Mes brebis, n'avancez pas tant sur le bord de la rivière ; le bélier qui y est tombé n'est pas encore bien séché » ;

Et : « Tityre, empêche les chèvres d'approcher de la rivière ; je les laverai dans la fontaine quand il en sera temps » ;

Et : « Petits bergers, faites rentrer les brebis dans le bercail ; si la chaleur desséchait leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirerions rien. »

Tout cela est d'autant moins agréable qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis et fort galants, qui ont fait perdre au lecteur le goût des choses purement rustiques.

Mais que Théocrite et Virgile sont donc inférieurs à Bion et à Moschus ! Ceux-là au moins « n'ont aucune rusticité ; au contraire, beaucoup de galanterie et d'agrément, des idées neuves et tout à fait riantes ». Cependant ni Théocrite et Virgile, ni Bion ni Moschus, pas plus que Calpurnius ou Nemesianus, Ronsard ou Segrais, n'approchent de l'excellent, de l'incomparable, de l'unique d'Urfé. Certes tout n'est pas parfait dans son roman, « d'ailleurs plein de choses admirables », mais « il y en a qui sont de la dernière perfection dans le genre pastoral ». A la bonne heure et nous y voilà enfin ! L'idéal de la pastorale, c'est l'*Astrée*. Nous le savions déjà par les *Églogues*, mais il n'était pas indif-

férent de l'entendre redire dans ce *Discours*, et d'en voir l'auteur essayer de fonder en raison ses préférences, en tirer un système — à qui ce serait sans doute encore faire trop d'honneur que de songer seulement à le discuter.

Dès lors, il n'importe guère que le *Discours* renferme quelques idées exactes, certains détails ingénieux et même des vues fines. D'abord Fontenelle ne pouvait pas tout expliquer par sa singulière théorie; puis il reste toujours Fontenelle, c'est-à-dire l'homme qui a déjà écrit les *Dialogues des morts*, et dont les réflexions ont parfois de la portée. Il relève chez Théocrite lui-même des passages où l'on trouve « plus de beauté et plus de délicatesse d'imagination que n'en ont de vrais bergers » ; et sans aucun doute ses citations ne sont pas aussi probantes qu'il le croit et surtout qu'il le désire, mais sa critique n'en subsiste pas moins. Il condamne, lui, le bel esprit raffiné et subtil! il condamne, et il a du mérite à condamner, l'abus « des choses brillantes » , chez Racan et les Italiens Guarini, Bonarelli et le cavalier Marin. Des bergers, dit-il encore excellemment, doivent « ne parler que par faits et presque point par réflexions » , parce que « les gens qui ont médiocrement de l'esprit, ou l'esprit médiocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que sur les choses particulières qu'ils ont senties » , au lieu que « les autres, s'élevant plus haut, réduisent tout en idées générales » [1]. Il est aussi de l'essence de l'églogue

[1] Cette question du langage à prêter aux bergers a particulièrement préoccupé Fontenelle, et il essaie une théorie qui est bien ingénieuse. « Les hommes qui ont le plus d'esprit et ceux qui n'en ont que médiocrement ne diffèrent pas tant par les choses qu'ils sentent que par la manière dont ils les expriment. Un homme du commun dira

« de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles » ; et la raison en est que « l'on a été extrêmement frappé du fait particulier et de tout ce qui l'accompagnait », quand ce fait particulier se rattache toujours, comme ici, à quelque « circonstance » amoureuse. De même, on pourra faire des récits, mais on se gardera bien de débiter « des harangues pareilles à celles de l'*Astrée*, pleines de réflexions générales et de raisonnements liés ». « Il n'est pas mal » non plus que des bergers « fassent des descriptions, pourvu qu'elles ne soient pas fort longues », comme celle « de la coupe que le chevrier promet à Tircis dans la première idylle de Théocrite », ou comme celles de Ronsard, de Belleau et de Vida. « Ce n'est pas que ces descriptions n'aient quelquefois bien de la beauté, et un art merveilleux ; au contraire, elles en ont trop pour des bergers », et elles rappellent trop le fameux bouclier d'Achille, dont leurs auteurs ont eu l'idée fâcheuse de s'inspirer, quand il ne s'agissait que de dessins à figurer sur un panier de jonc. Enfin, « il n'appartient point aux bergers de parler de toutes sortes de matières ». Virgile ne devait pas faire prédire aux « Muses pastorales » le « renouvellement imaginaire que l'on allait

bien : « J'ai si fort souhaité que ma maîtresse fût fidèle que j'ai cru « qu'elle l'était », mais il n'appartenait qu'à La Rochefoucauld de dire : « L'esprit a été en moi la dupe du cœur. » Le sentiment est égal, la pénétration est égale ; mais l'expression est si différente que l'on croirait volontiers que ce n'est plus la même chose. » Exprime-t-on simplement un sentiment fin, cette manière « doit plaire davantage, parce qu'elle cause une espèce de surprise douce et une petite admiration ;... et sur ce pied-là, plus la chose est fine sans cesser d'être naturelle, et les termes communs sans être bas, plus on doit être touché ». C'est ainsi qu'on est agréablement surpris de voir des bergers « penser finement dans leur style simple, parce qu'on s'y attend moins ».

voir dans l'univers à la naissance du fils de Pollion », et il est au moins étrange que Ronsard soit allé confier à Margot « l'éloge de Turnèbe, de Budé et de Vatable, les premiers hommes de leur siècle en grec et en hébreu, mais qui assurément ne devaient pas être de la connaissance de Margot ».

Mais toutes ces réflexions de détail, pour sensées ou fines qu'elles soient, ne détruisent pas la théorie du « vieux berger », comme on appelait quelquefois Fontenelle, et qu'il a lui-même résumée ainsi : « Il en va, ce me semble, des églogues comme des habits que l'on prend dans des ballets pour représenter des paysans. Ils sont d'étoffes beaucoup plus belles que ceux des paysans véritables; ils sont même ornés de rubans et de points, et on les taille seulement en habits de paysans ». L'églogue se réduit donc à une simple mascarade, et il serait par trop ridicule de prendre des masques au sérieux [1].

[1] S'il faut en croire Goujet (*Bibliothèque française*, t. III, p. 265 sqq. *Sur l'églogue)*, le *Discours* de Fontenelle plut beaucoup « par l'agrément du style et par la délicatesse des sentiments », mais il ne satisfit pas entièrement ceux mêmes qui pensaient comme lui sur la nature de l'églogue; on lui reprocha de n'avoir pas « cherché à approfondir son sujet », d'avoir jugé « des anciens avec trop de rigueur », et l'Académie chargea l'abbé Genest de reprendre la matière; « elle fut contente » du travail cette fois. L'ouvrage de l'abbé Genest fut imprimé en 1707. — Il y eut alors toute une floraison de « discours », de « réflexions », de « traités » sur l'églogue : la *Dissertation sur l'églogue*, de l'abbé Fraguier; le « *Discours sur la poésie pastorale*, de feu M. Vaillant, ci-devant professeur au collège de Pontoise, et depuis au collège de Harcourt, à Paris », 1724; les *Réflexions sur l'églogue*, de Roy, 1727; le *Discours sur les règles de l'églogue*, de l'abbé de la Roche, 1732; la *Dissertation sur les anciens poètes bucoliques de Sicile et sur les instruments à vent qui accompagnaient leurs chansons*, de l'abbé Goullet; sans parler des *Réflexions sur l'églogue*, de Remond de Saint-Mard, qui sont « une critique des *Églogues* de M. de Fontenelle, assaisonnée tantôt de censures, tantôt d'éloges, et accompagnée de réflexions soit

Tout ce qu'on peut alléguer à la décharge de Fontenelle, c'est qu'il s'est trompé avec beaucoup de ses contemporains. Déjà Saint-Evremond disait, dans une lettre au maréchal de Créqui : « Un discours où l'on ne parle que de bois, de rivières, de prés, de campagnes, de jardins fait sur nous une impression bien languissante, à moins qu'il n'ait des agréments tout nouveaux : mais ce qui est de l'humanité, les penchants, les tendresses, les affections, cela trouve naturellement au fond de l'âme à se faire sentir ; la même nature les produit et les reçoit, et ils passent aisément des hommes qu'on représente à ceux qui voient représenter. » Ce sont les idées de Perrault, ce sont celles de Lamotte, et de bien d'autres encore [1]. Tout le monde alors les accepte ; et la preuve, c'est qu'on les trouve parfaitement exprimées dans un ouvrage où l'on ne s'attendrait guère à les rencontrer, dans l'*Idée de la poésie anglaise*, de Yart.

« Les vers ingénieux et les sentiments fins qui font le mérite singulier des *Églogues* de M. de Fontenelle ne peuvent convenir ni aux bergers du siècle d'or ni à

générales, soit particulières, sur ce genre de poésie auquel M. Remond donne la préférence sur le poème épique par des raisons qui sentent trop la volupté. » C'est ce même Saint-Mard qui disait : « C'est une de mes folies que l'églogue ; les prés, les bois m'entraînent : tout ce qui porte un caractère de bergerie m'enchante. Je m'y livre comme un enfant, et je crois qu'on me séduirait avec le murmure d'une fontaine. Peut-être direz-vous qu'il y a de la sottise à moi de m'occuper de pareilles chimères. » On prend son plaisir où on le trouve, et chacun après tout reste seul juge de ses impressions. Mais on ne peut s'empêcher de remarquer qu'on n'a jamais peut-être plus aimé l'églogue qu'au temps où on la comprenait le moins.

[1] Et il y a bien de l'indécision, pour ne pas dire davantage, dans ce que Boileau lui-même a écrit de l'églogue (*Art poétique*, II, 1-37). A coup sûr, il n'y entre pas comme dans la tragédie.

ceux de notre siècle, la vie de campagne ayant toujours dû être grossière, comme il l'avoue lui-même; cependant, si ces bergers ne sont point dans la nature, leurs sentiments y sont, et pour être fins, ils n'en sont pas moins vrais; mais qu'on suppose que ces bergers sont des hommes et des femmes de la cour, qui, pour s'amuser à la campagne, se sont fait faire des habits d'une étoffe plus fine que celle de nos villageois, mais taillés à peu près de la même manière; que l'un prenne le nom de Thirsis et l'autre celui de Silvandre; qu'ils portent des houlettes garnies de rubans; qu'ils se disent sous cette espèce de masque bien des choses qu'ils ne se diraient point dans leurs habits ordinaires; qu'ils fassent entrer dans leurs discours des comparaisons champêtres qui naissent à la vue des prés, des bois et des fontaines; qu'il leur échappe même des naïvetés conformes à leur rôle de bergers : que manquera-t-il aux *Églogues* de M. de Fontenelle? Ne seront-elles pas dans la nature, et toutes les critiques ne tomberont-elles pas d'elles-mêmes? [1] ».

Et le hardi défenseur de Fontenelle ne s'arrête pas en si beau chemin ; il pousse son raisonnement jusqu'au bout, et son impitoyable logique a au moins le mérite de nous édifier complètement — si c'était encore nécessaire — sur l'idéal que le dix-huitième siècle s'est fait du genre.

« Quelles seront donc les églogues dignes des Français? M. de Fontenelle en exclut les moissonneurs, les pêcheurs et les vignerons. Pourquoi n'en pas retrancher aussi les bergers et les autres villageois? La vie d'un

[1] VI, p. 552; *Avertissement ou Système sur les églogues.* — Cette partie de l'ouvrage est de 1754.

berger est-elle plus agréable que celle d'un moissonneur ou d'un vigneron? Et si le premier jouit d'une plus grande tranquillité que les autres, n'est-il pas plongé dans un ennui et dans une misère qui effacent sensiblement de notre esprit cette chimérique tranquillité[1]? Il faut absolument bannir de nos églogues les bergers, les vignerons, les pêcheurs, tous les gens de la campagne : en un mot, le peuple; car si elles sont noblement écrites, elles ne leur conviennent point, si elles le sont bassement, elles nous choquent. Les paysans peuvent y entrer, mais comme des ombres dans un tableau, comme les valets dans les comédies, comme des acteurs subalternes, pour faire briller les autres et varier la scène. Nous devons toujours nous souvenir que nos Français sont aussi polis et aussi délicats que les consuls romains.

Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ[2]. »

C'est le dernier mot du système en effet. Poésie et vérité doivent être sacrifiées à la délicatesse et au raffinement[3]. Et c'est ainsi que l'art agonise. Au moins n'est-ce pas la faute de Fontenelle s'il n'est pas mort tout à fait.

La Digression sur les anciens et les modernes[4].

Ne rien comprendre à la nature de l'églogue n'est pas tellement grave, après tout. N'avoir à aucun degré le

[1] C'est la seule idée raisonnable du morceau.

[2] VI, p. 517.

[3] Le *Journal encyclopédique* exécutait ainsi (février 1757) le *Système des églogues :* « Nous ne le combattrons point, il suffit de l'exposer pour le détruire. » Jamais dédain ne fut plus justifié.

[4] Dans les premières éditions de Fontenelle, la *Digression* venait à la

sens de l'antiquité est chose autrement fâcheuse; et il faut bien avouer que ce sens a complètement manqué à Fontenelle. Peut-être y a-t-il de fort bonnes raisons à cette nouvelle infirmité. Fontenelle est avant tout un homme de raisonnement et de science; il n'aime pas les idées traditionnelles; il croit au progrès; enfin, parce qu'il est essentiellement bel esprit, le sentiment du grand art lui a toujours échappé : c'était plus qu'il n'en fallait pour le prévenir contre les anciens, et lui faire trouver superstitieuse l'admiration universelle dont ils sont l'objet. Du moins n'y a-t-il rien contre quoi il ait protesté avec plus d'obstination douce et d'entêtement tranquille, sans jamais se lasser d'un plaisir où il entrait un peu de malice et beaucoup de taquinerie; — et ses fines escarmouches ont sensiblement devancé l'attaque de Perrault[1].

Car enfin « ces anciens », tout anciens qu'ils sont, n'ont pas laissé d'être de fort médiocres raisonneurs; et visiblement c'est ce qui indispose le plus notre cartésien à leur endroit. La faiblesse de la plupart de leurs preuves le déconcerte; il leur en veut de se contenter à si peu de frais, quand il s'agit de démonstrations; il en souffrirait presque, si la nature l'avait fait capable

suite du *Discours sur la nature de l'églogue*, ou plutôt elle le continuait, comme il est aisé de le voir par le dernier paragraphe du *Discours*. — Il est essentiel de consulter sur la querelle des anciens et des modernes l'ouvrage d'H. Rigault, *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*. Paris, 1859. Le livre serait capital, s'il montrait mieux les causes profondes du débat et surtout la portée de ses conséquences.

[1] Puisqu'elles commencent avec les *Dialogues des morts*, qui parurent en 1683. — Cf. les dialogues d'Hélène et de Fulvie, de Straton et de Raphaël d'Urbin, d'Homère et d'Ésope, de Socrate et de Montaigne, et surtout de Fernand Cortez et de Montézuma.

de souffrir de quelque chose — et surtout qu'il ne fût pas question de l'antiquité.

Hésiode, par exemple, « marque la durée de la vie des démons » avec une assurance qui fait sourire. « Une corneille, dit-il, vit neuf fois autant qu'un homme; un cerf quatre fois autant qu'une corneille; un corbeau trois fois autant qu'un cerf; le phénix neuf fois autant qu'un corbeau; et les nymphes enfin, — car ce sont des démons que les nymphes dont il parle, — dix fois autant que le phénix ». Voilà certainement un calcul qu' « on ne prendrait volontiers que pour une pure rêverie poétique, indigne qu'un philosophe y fasse aucune réflexion, et indigne même qu'un poète l'imite, car l'agrément y manque autant que la vérité ; mais Plutarque n'est pas de cet avis. » Et, avec une joie maligne, Fontenelle résume l'argumentation de Plutarque, en en faisant toucher du doigt le ridicule. « Comme il voit qu'en supposant la vie de l'homme de soixante-dix ans, ce qui en est la durée ordinaire, les démons devraient vivre six cent quatre-vingt mille quatre cents ans, et qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pu avoir l'expérience d'une si longue vie dans les démons, il aime mieux croire qu'Hésiode, par le mot d'âge d'homme, n'a entendu qu'une année. L'interprétation n'est pas trop naturelle; mais sur ce pied-là on ne compte pour la vie des démons que sept mille neuf cent vingt ans, et alors Plutarque n'a plus de peine à concevoir comment on a pu expérimenter que les démons vivaient ce temps-là[1] », — et Fontenelle en a

[1] *Histoire des oracles*, Première dissertation, chap. VI. Fontenelle ajoute, avec un redoublement d'ironie : « De plus, il remarque dans le nombre de sept mille neuf cent vingt de certaines perfections pythagori-

moins encore à conclure avec une ironie triomphante : « Voilà les raisonnements de cette antiquité si vantée. »

Peut-être les historiens grecs seront-ils plus scrupuleux et plus délicats sur le choix de leurs preuves, Hésiode n'étant après tout qu'un poète, et Plutarque ne détestant pas la fantaisie. Qu'on lise alors Démétrius, Suidas, et les autres. Ils ont gravement rapporté, comme s'ils y croyaient, l'histoire de Thamus, celle de Thulis, et une foule de contes du même genre, à l'imitation d'Hérodote, dont la crédulité est vraiment prodigieuse. On l'a surnommé « le père de l'histoire », et on a eu raison. « Toutes les histoires grecques qui, à ce compte-là, sont ses filles, tiennent beaucoup de son génie ; elles ont peu de vérité, mais beaucoup de merveilleux et de choses amusantes[1]. »

C'est bien pis encore si, des poètes et des historiens, nous passons aux philosophes. Les piteuses explications qu'ils ont données, en effet, des phénomènes naturels les plus simples! et quelle était donc leur facilité à mettre le merveilleux ou l'absurde à la place de l'exacte et saine raison! « Représentez-vous tous les sages à l'Opéra, ces Pythagore, ces Platon, ces Aristote, et tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à

ciennes qui le rendent tout à fait digne de marquer la durée de la vie des démons. » Fontenelle oubliait-il donc que 7920 est un multiple de 9, et qu'il avait publié un *Mémoire sur le nombre neuf*, où il parlait de particularités bien remarquables dans ce nombre, et où il disait notamment que « cette vertu de 9, quelle qu'elle soit, aurait merveilleusement réjoui l'imagination d'un rabbin ou d'un pythagoricien qui l'aurait découverte » ; et qu'il était dommage que 9 ne fût pas « quelque part un nombre sacré? »

[1] *Histoire des oracles*, Première dissertation, chap. IV. — Cf. dans l'*Origine des fables*, la légende du navire Argo et l'origine de l'oracle de Dodone.

nos oreilles : supposons qu'ils voyaient le vol de Phaéton que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvaient découvrir les cordes, et qu'ils ne savaient point comment le derrière du théâtre était disposé. L'un d'eux disait : « C'est une vertu secrète qui enlève Phaéton. » L'autre : « Phaéton est composé de certains nombres qui le font monter. » L'autre : « Phaéton a une certaine amitié pour le haut du théâtre; il n'est pas à son aise quand il n'y est pas. » L'autre : « Phaéton n'est pas fait pour voler, mais il aime mieux voler que de laisser le haut du théâtre vide », et cent autres rêveries « qu'il est étonnant qui n'aient perdu de réputation toute l'antiquité[1] ».

Voilà cependant « les gens » qu'on prétend nous faire admirer, parce que « tout éloignement est en droit de nous en imposer », et qu'à ce compte tout ce qu'ont dit les anciens ne saurait manquer d'être du même coup excellent! Car on ne se contente pas d'excuser leurs faiblesses ou leurs fautes; on les explique si bien qu'on finit toujours par y découvrir des sources nouvelles de beauté — et donc des raisons plus fortes d'enthousiasme. Pensez plutôt à ce que « le peuple superstitieux des commentateurs » découvre tous les jours dans Homère!

En tout cas, ce n'est pas à un disciple de Descartes que l'antiquité pouvait « en imposer », et Fontenelle le fit bien voir quand s'émut à la fin du dix-septième siècle la grande querelle qui passionna et divisa les esprits. Il en oublia presque sa prudence ordinaire : il faillit se jeter dans la lutte. Du moins il ne se tint pas

[1] *Pluralité des Mondes*, Premier soir.

de dire son mot dans la question, et il mit au service de son ami Perrault sa modération et sa netteté habituelles. Il raisonna; et cette fois c'est la physique, comme il dit, qu'il appela à son secours. La physique est chose merveilleusement claire et expéditive : deux pages suffisent à Fontenelle pour vider la question et épuiser les débats.

En vrai bel esprit, qui excella toujours à donner à sa pensée une forme inattendue, il débute par cette réflexion piquante : « Toute la question de la prééminence entre les anciens et les modernes, étant une fois bien entendue, se réduit à savoir si les arbres qui étaient autrefois dans nos campagnes étaient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homère, Platon, Démosthène ne peuvent être égalés dans ces derniers siècles; mais si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homère, Platon et Démosthène. » On dirait d'un paradoxe. Pour l'éclaircir, il ne s'agira que de raisonner par comparaison.

« Si les anciens avaient plus d'esprit que nous, c'est donc que les cerveaux de ce temps-là étaient mieux disposés, formés de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'esprits animaux; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce temps-là auraient-ils été mieux disposés? Les arbres auraient donc été aussi plus grands et plus beaux; car si la nature était alors plus jeune et plus vigoureuse, les arbres, aussi bien que les cerveaux des hommes, auraient dû se sentir de cette vigueur et de cette jeunesse » [1]. Or il n'y a pas apparence

[1] L'idée était déjà dans le *Siècle de Louis le Grand,* que Perrault lut à l'Académie, le 26 janvier 1687.

que nos arbres vaillent moins que ceux des anciens; leurs cerveaux ne valaient donc pas mieux que les nôtres, et voilà déjà leur supériorité intellectuelle en grand péril.

Raisonner autrement serait méconnaître les lois élémentaires de la physique. « Que les admirateurs des anciens y prennent un peu garde, quand ils nous disent que ces gens-là sont les sources du bon goût et de la raison, et les lumières destinées à éclairer tous les autres hommes; que l'on n'a d'esprit qu'autant qu'on les admire; que la nature s'est épuisée à produire ces grands originaux: en vérité, *ils nous les font d'une autre espèce que nous*, et la physique n'est pas d'accord avec toutes ces belles phrases. » Que Racine, Boileau, et tous les partisans des anciens ne daignent-ils se frotter de science? Ils apprendraient que « la nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne et retourne sans cesse en mille façons, et dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes; et certainement elle n'a point formé Platon, Démosthène ni Homère d'une argile plus fine ni mieux préparée que nos philosophes, nos orateurs et nos poètes d'aujourd'hui ».

On peut objecter, il est vrai, que « si les arbres de tous les siècles sont également grands, les arbres de tous les pays ne le sont pas », et qu'il y a par consé-

A former les esprits comme à former les corps
La nature en tout temps fait les mêmes efforts;
Son être est immuable, et cette force aisée
Dont elle produit tout ne s'est point épuisée.

Mais Fontenelle donna plus de développement à l'idée, et sa réputation scientifique qui commençait donnait aussi au développement beaucoup plus d'autorité

quent les mêmes différences pour les esprits. « Les différentes idées sont comme des plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de climats. Peut-être notre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnements que font les Égyptiens, non plus que pour leurs palmiers : et, sans aller si loin, peut-être les orangers, qui ne viennent pas aussi facilement qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout à fait semblable en France ». L'objection est sérieuse en effet ; elle mériterait examen et discussion, et l'on sait tout le parti que certains « modernes » en ont tiré. Notre raisonneur et « physicien » l'écarte ou plutôt la résout par une série d'affirmations dont il se pourrait bien que « la physique » ne s'accommodât pas non plus. « L'art et la culture peuvent beaucoup plus sur les cerveaux que sur la terre, qui est d'une matière plus dure et plus intraitable. Ainsi les pensées d'un pays se transportent plus aisément dans un autre que ses plantes, et nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos ouvrages le génie italien qu'à élever des orangers. » La physique est expéditive, avons-nous dit ; elle est encore plus élastique, et c'est merveille de voir avec quelle souplesse elle se prête à tous les besoins ou à toutes les fantaisies.

Mais si les cerveaux ont plus de facilité à se modifier que les arbres, il s'ensuit que les peuples ne peuvent pas conserver bien longtemps « l'esprit original qu'ils tireraient de leur climat ». Il est extrêment difficile au surplus de « juger quels climats sont les plus favorables pour l'esprit » ; et il est vraisemblable qu' « ils ont des avantages et des désavantages qui se compensent » ;

que « ceux qui donneraient par eux-mêmes plus de vivacité, donneraient aussi moins de justesse, et ainsi du reste » : — et « la grande question des anciens et des modernes est vidée ».

Et ce raisonneur, si exigeant pour les raisonnements des autres, est tellement satisfait du sien, il a une telle confiance dans sa liaison et sa solidité qu'il en donne incontinent le résumé. « Les siècles ne mettent aucune différence naturelle entre les hommes. Le climat de la Grèce ou de l'Italie, et celui de la France, sont trop voisins pour mettre quelque différence sensible entre les Grecs ou les Latins et nous. Quand ils y en mettraient quelqu'une, elle serait fort aisée à effacer, et enfin elle ne serait pas plus à leur avantage qu'au nôtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, anciens et modernes, Grecs, Latins et Français [1] ».

Il le croit évidemment, puisqu'il le dit! Il est content de sa démonstration, il s'en félicite, il en sourit d'aise, avec une imperceptible pitié pour ceux qui ne s'étaient pas encore avisés d'une constatation cependant si simple! Et il ne voit pas que tout son raisonnement et toute sa physique laissent la question intacte, et qu'ils ne démontrent bien qu'une chose, à savoir qu'on peut être moderne et disciple de Descartes, sans être cependant ni plus exact ni plus rigoureux dans la façon de conduire ses pensées que le dernier de « ces anciens » si dignes de pitié!

Puisque l' « égalité naturelle » est désormais établie entre les anciens et les modernes, il est donc ridicule de suivre l'antiquité avec une soumission aveugle; il n'y

[1] Et voilà aussi toute une série de postulats dont on serait bien aise de voir au moins un commencement de démonstration.

a même pas d'abdication de liberté plus dangereuse ; et l'homme de progrès se montre ici derrière le cartésien. « Rien n'arrête tant le progrès des choses, rien ne borne tant les esprits, que l'admiration excessive des anciens. Parce qu'on s'était voué à l'autorité d'Aristote, et qu'on ne cherchait la vérité que dans ses écrits énigmatiques et jamais dans la nature, non seulement la philosophie n'avançait en aucune façon, mais elle était tombée dans un abîme de galimatias et d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Aristote n'a jamais fait un vrai philosophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fussent devenus, s'il eût été permis. Et le mal est qu'une fantaisie de cette espèce une fois établie parmi les hommes, en voilà pour longtemps : on sera des siècles entiers à en revenir, même après qu'on en aura reconnu le ridicule » [1]. C'est évidemment le grief capital de Fontenelle contre l'admiration excessive de l'antiquité ; et Fontenelle cette fois avait raison.

Pourquoi alors, dès l'instant que la « philosophie » a été si défectueuse chez les anciens, pourquoi auraient-ils atteint du premier coup la perfection dans l'éloquence et dans la poésie, quoique, à vrai dire, éloquence et poésie « ne soient pas en elles-mêmes fort importantes? » Même ainsi réduite, leur supériorité serait par trop contraire à nos principes ; aussi est-il bien difficile de la soutenir. Remarquez d'abord que « l'élo-

[1] Il faut rendre cette justice à Fontenelle qu'il ajoute tout aussitôt : « Si l'on allait s'entêter un jour de Descartes, et le mettre à la place d'Aristote, ce serait à peu près le même inconvénient. » Il remarquera ailleurs, et plus finement encore, qu'en apprenant aux autres à bien raisonner, Descartes leur a donné le moyen de reconnaître et de combattre ses propres erreurs.

quence a été plus loin chez les anciens que la poésie, et que Démosthène et Cicéron sont plus parfaits en leur genre qu'Homère[1] et Virgile dans le leur » — L'assertion vous paraît surprenante? — Il y en a cependant une raison « assez naturelle ». « L'éloquence menait à tout dans les républiques des Grecs, et dans celle des Romains; et il était aussi avantageux d'être né avec le talent de bien parler qu'il le serait aujourd'hui d'être né avec un million de rentes. La poésie, au contraire, n'était bonne à rien, et c'a toujours été la même chose dans toutes sortes de gouvernement : ce vice-là lui est bien essentiel ». La sociologie réussissait à Fontenelle aussi bien que la physique.

Mais il y a mieux encore. Les Latins sont supérieurs aux Grecs : ils avaient plus de sens pratique, et surtout ils viennent après, dans l'ordre des temps[2]. De ce seul chef, « Cicéron l'emporte sur Démosthène, Virgile sur Théocrite et sur Homère[3], Horace sur Pindare, Tite-

[1] Fontenelle a très bien vu qu'il fallait d'abord s'en prendre à Homère, et qu'on aurait vite partie gagnée, si l'on pouvait ruiner une bonne fois le crédit du prince, du roi, du dieu des anciens. Il ne l'a pas ménagé. (Cf. *Dialogues des morts*, et surtout *Jugement de Platon*, première et deuxième parties.) Dans sa colère de se voir toujours houspillé, Homère fait d'excellentes remarques. « Toujours des plaisanteries sur moi! Suis-je le seul aux dépens de qui on puisse divertir le public? Se fait-on présentement un honneur de m'insulter? Faut-il dire du mal de moi pour être bel esprit? A-t-on mis la réputation à ce prix-là? » etc., etc. Hé oui! on avait « mis la réputation à ce prix-là » et il fallait dire du mal d'Homère « pour être bel esprit! » Perrault le critique, Marivaux le parodie, et Lamotte le perfectionne! C'est à qui sera le plus acharné après lui : et ce dénigrement systématique est un signe du temps.

[2] On sait que Mme de Staël devait reprendre cette idée, et en faire tout un système.

[3] Trublet fit même (*Essais*, IV) une comparaison en règle d'Homère et de Virgile. On y lit, entre autres ingénieuses antithèses, celles-ci : « Homère est plus poète, Virgile est un poète plus parfait. — L'*Énéide* vaut mieux que l'*Iliade*, mais Homère valait mieux que Virgile. — Il y

Live et Tacite sur tous les historiens grecs ». Il y a donc quelque apparence de croire qu'à notre tour nous ne devons pas le céder aux anciens : ou alors logique et raisonnement sont les plus vaines des choses. Et en effet, malgré des morceaux « d'une beauté achevée », l'*Énéide* — à ne prendre que cet exemple — « pour ce qui est de l'ordonnance du poème en général, de la manière d'amener les événements et d'y ménager des surprises agréables, de la noblesse des caractères, de la variété des incidents », l'*Énéide* elle-même ne vaut ni la *Clélie* ni l'*Astrée*.

Au surplus, nous sommes aussi riches que les Latins et les Grecs, nous le sommes même davantage. Ils n'avaient ni lettres galantes, ni contes, ni opéras; et notre siècle en a vu se produire « qu'apparemment la postérité ne surpassera pas » [1]. Ne fût-ce que par nos « chansons », notre supériorité serait encore assurée : Anacréon lui-même « les aurait plus chantées — s'il les avait sues — que la plupart des siennes » [2].

Il est dès lors simplement raisonnable de rabattre de cette admiration ridicule qu'on a toujours professée pour les anciens. [3] « On doit ne conserver aucun respect

a plus de fautes dans l'*Iliade*, et plus de défauts dans l'*Énéide*. — Nous ne devons point craindre que les fautes d'Homère se renouvellent : un écolier les éviterait. Mais qui nous rendra ses beautés? » Il faut pardonner beaucoup au pauvre abbé en faveur de ces derniers mots.

[1] Que pouvait-il bien en savoir? Et que ce raisonneur est donc inconséquent avec ses propres principes! Évidemment le cartésianisme était encore trop récent : on n'en avait pas assez bien pris l'habitude.

[2] Y aurait-il là une épigramme? Et Fontenelle aurait-il voulu terminer son raisonnement par une plaisanterie? Il en serait bien capable, et il savait, autant que personne, qu'en France tout finit par des chansons.

[3] Pour Fontenelle, cette admiration est une espèce de folie, et pour se la donner, il faut « forcer toutes les lumières de la raison ». *Discours sur l'églogue*.

pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des modernes. Il faut être capable de dire ou d'entendre dire, sans adoucissement, qu'il y a une impertinence dans Homère ou dans Pindare ; il faut avoir la hardiesse de croire que des yeux mortels peuvent apercevoir des défauts dans ces grands génies ; il faut pouvoir digérer que l'on compare Cicéron et Démosthène à un homme qui aura un nom français : grand et prodigieux effort de raison ! »

Que les modernes soient donc pleins de confiance dans la bonté de leur cause, et qu'ils aient foi dans l'équitable avenir ! Un temps viendra où, dans le grand éloignement du passé, nous serons comme les contemporains des Latins et des Grecs ; « alors il est aisé de prévoir qu'on ne se fera aucun scrupule de nous préférer hautement à eux sur beaucoup de choses. Les meilleurs ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane ne tiendront guère devant *Cinna*, *Horace*, *Ariane*, *le Misanthrope* ». Car « la raison se perfectionnera et l'on se désabusera généralement du préjugé grossier de l'antiquité [1]. Peut-être ne durera-t-il pas encore longtemps. »

[1] Fontenelle s'est égayé de cette idée. « Nous pouvons espérer qu'on nous admirera avec excès dans les siècles à venir, pour nous payer du peu de cas qu'on fait aujourd'hui de nous dans le nôtre. On s'étudiera à trouver dans nos ouvrages des beautés que nous n'avons point prétendu y mettre. Telle faute insoutenable, et dont l'auteur conviendrait lui-même aujourd'hui, trouvera des défenseurs d'un courage invincible ; et Dieu sait avec quel mépris on traitera en comparaison de nous les beaux esprits de ce temps-là, qui pourront bien être des Américains. C'est ainsi que le même préjugé nous abaisse dans un temps, pour nous élever dans un autre ; c'est ainsi qu'on en est la victime, et puis la divinité : jeu assez plaisant à considérer avec des yeux indifférents. » — Si, d'autre part, « le préjugé grossier » de l'antiquité est un jour aboli, les modernes ne paraitront plus alors anciens ; on ne pourra plus les admirer « en cette qualité-là. Cela serait un peu fâcheux ». Fontenelle

Et pourquoi durerait-il en vérité? N'est-ce pas une loi fatale que celle du progrès? Et ne sommes-nous pas certains de toujours mieux valoir que nos prédécesseurs, par la simple raison que nous sommes venus après eux? » Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siècles précédents; ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé tout ce temps-là. Ainsi cet homme qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à présent a eu son enfance, où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressants de la vie; sa jeunesse, où il a assez bien réussi aux choses d'imagination, telles que la poésie et l'éloquence, et où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force et a plus de lumières que jamais » ; et par un privilège unique, « cet homme-là n'aura point de vieillesse; il sera toujours également capable des choses auxquelles sa jeunesse était propre, et il le sera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité; c'est-à-dire, pour quitter l'allégorie, que les hommes ne dégénèreront jamais, et que les vues saines de tous les bons esprits qui se succèderont s'ajouteront toujours les unes aux autres » , formant ainsi un progrès ininterrompu et qui s'étendra à l'infini.

C'est, en effet, la conclusion logique du système. Fontenelle l'a parfaitement mise en évidence, et quelque chose de la grandeur de l'idée s'est communiqué à son style, qui prend ici une ampleur, une chaleur qui ne lui sont guère habituelles. Mais il est trop

avait évidemment plus de bonne humeur et de philosophie que Boileau et Mme Dacier.

facile aussi de démêler le sophisme, et ce cartésien commet de bien étranges confusions. De la certitude du progrès scientifique [1] il n'est pas permis d'inférer la certitude du progrès littéraire [2]. Ce sont choses « d'un autre ordre », comme disait Pascal, qui avait un sens plus délicat des réalités; et le dix-huitième siècle lui-même en fournit une preuve éclatante. Il a des « lumières », il est savant, incomparablement plus savant que le dix-septième; il est en progrès pour tout — sauf pour la poésie et pour l'art : la démonstration en est sans doute superflue. En dépit de sa finesse et de son habileté, le raisonneur Fontenelle en est pour ses beaux raisonnements, et nous laisserons à Grimm le soin de le mieux dire. « On sait avec combien d'efforts M. de Fontenelle et M. de La Motte ont combattu le mérite des anciens. Deux athlètes de cette force n'ont cependant fait que pitié, malgré la pénétration et la logique dont ils se piquaient et dont ils se sont parés inutilement dans cette ridicule et vaine dispute. Il serait difficile d'amasser sur un sujet plus de platitudes que celles qu'on a fait imprimer pour prouver la supériorité des

[1] Le progrès scientifique est l'évidence même : il se passe de démonstration, et Perrault pouvait se dispenser d'en faire tant d'embarras dans sa *Préface* des *Parallèles*. « Il n'y a point d'art ni de science où non seulement ceux qui en ont une connaissance parfaite, mais ceux qui n'en ont qu'une légère teinture ne puissent démontrer qu'ils ont reçu, depuis le temps des anciens, une infinité d'accroissements considérables. »

[2] En sa qualité de disciple, l'abbé Trublet sera naturellement encore plus explicite. « Le goût, aussi bien que les lumières, va toujours en croissant parmi les hommes. S'il y a des intervalles de mauvais goût, le bon reprend ensuite le dessus, et devient meilleur encore. Le génie et les talents ne diminuent point; car pourquoi diminueraient-ils? Il viendra donc de meilleurs ouvrages d'esprit que ceux que nous estimons le plus. La date du siècle décidera toujours de la supériorité entre pareils. » *Essais*, III, 205, *du Goût*.

modernes sur les anciens. On eût dit que M. de Fontenelle, M. de La Motte, et l'abbé Terrasson n'avaient fait tous ces efforts que pour prouver la misère et la fausseté de l'esprit lorsqu'il n'est pas guidé par le sentiment. C'est un aveugle qui marche avec confiance dans les ténèbres, qui s'égare méthodiquement, et dont chaque pas conduit à une nouvelle erreur » ; ses jugements restent toujours, « en fait de goût, téméraires, faux et de nulle conséquence. »

Et cependant « cette ridicule querelle des anciens et des modernes, qui a fait barbouiller tant de papier, et dans laquelle tant de gens de mérite, et entre autres M. de Fontenelle, La Motte et notre abbé (Terrasson) ont joué de si petits rôles, cette ridicule querelle était dans le cas de toutes les autres; on pouvait la décider en deux mots ». Oui, nous sommes supérieurs aux anciens dans les sciences; « mais celui qui s'imagine que nous valons mieux qu'eux du côté du génie et de tout ce qui est du ressort de l'esprit est une petite tête qui ne sait juger et qui aurait pu naître dans tous les siècles, sans faire honneur à aucun. Malheur à celui qui demande encore si Homère est sublime, si Virgile est admirable! Il y a cent à parier contre un qu'il ne sent pas davantage les beautés de Corneille, de Racine et de Voltaire... Je suis sûr que le même homme qui n'aimera pas Homère mettra Boucher au-dessus de Raphaël, le style de M. de Fontenelle au-dessus de celui de Buffon, et l'abbé Trublet enfin au-dessus du sublime Montaigne [1]. »

Le jugement est sévère : il est mérité. Dans l'espèce, et

[1] *Correspondance littéraire*, 15 février 1757, et 15 décembre 1754.

quoi qu'il en eût, Fontenelle s'est montré la « petite tête qui ne sait pas juger »[1]. Il savait bien cependant que, dans l'intérêt de la cause plus générale dont il s'était fait déjà le champion discret, il resterait quelque chose de l'escarmouche de la *Digression*, et que, d'ailleurs et malgré tout, les anciens en tiendraient, comme on dit. Ils en ont tenu, en effet, et c'est ainsi que les contemporains de Fontenelle apprenaient à perdre le respect de l'autorité et de la tradition en littérature — en attendant de le perdre ailleurs.

Le traité « Sur la poésie en général ».

Après le *Discours sur la nature de l'églogue* et la *Digression sur les anciens et les modernes*, il ne restait plus à notre raisonneur qu'à donner une preuve décisive de son incapacité radicale à rien comprendre aux choses essentielles de l'art et de la poésie. Il s'y employa de son mieux dans ses réflexions *Sur la poésie en général.* « Le petit traité » n'aurait été composé qu'afin de justifier la poétique de son ami Lamotte[2]; mais ce sont évidemment ses propres idées qu'il y exprime, et, tout

[1] Fontenelle ne changea jamais d'opinion sur les anciens. Cet homme qui tenait à si peu de choses tint du moins à celle-là. (Cf. sa lettre à Vernet, du 10 sept. 1744). Il crut aussi que l'*Iliade* ne se relèverait jamais des coups qu'elle avait autrefois reçus. (*Réponse à l'évêque de Luçon*, 1732 ; et il ne laissa passer aucune occasion de rabaisser la belle épopée. Il en parla même à l'Académie des sciences : « Selon Bianchini, ce n'était point du ravissement d'Hélène qu'il s'agissait entre les Grecs et les Troyens : c'était de la navigation de la mer Égée et du Pont-Euxin, *sujet beaucoup plus raisonnable et plus intéressant* ; et la guerre ne se termina point par la prise de Troie, mais par un traité de commerce. » *Éloge de Bianchini.*

[2] C'est du moins ce que nous apprend l'*Avertissement.*

en plaidant pour un autre, c'est bien de son « système » personnel qu'il fait l'apologie. A vrai dire, et quelle qu'en soit l'étrangeté, le plaidoyer n'a rien qui puisse nous surprendre : il était déjà en germe dans la *Digression* et le *Discours*[1]. Fontenelle a cependant bien fait de nous le présenter tout au long : l'exposé de sa doctrine en est rendu plus facile ; et l'on est surtout bien sûr de ne pas la défigurer, et de n'en pas calomnier l'auteur.

Ici encore, comme pour l'églogue et pour la question de la prétendue supériorité des anciens sur les modernes, il n'est que de bien raisonner, en partant de principes certains. Pour l'avoir vu à l'œuvre, nous savons comment raisonne Fontenelle ; et quant à ses principes, il y a longtemps que nous sommes édifiés sur leur indestructible solidité et leur irrésistible évidence !

Constatons d'abord un fait, à savoir que « toute poésie ajoute aux règles générales de la langue d'un peuple de certaines règles particulières qui la rendent plus difficile à parler » . La poésie offre des difficultés que la prose ne connait point. Elle n'est pas plus belle, plus riche, plus élevée ou plus profonde ; elle n'est pas d'une autre essence plus pure ; elle n'est pas la traduction spontanée, instinctive, d'impérieux besoins et d'incoercibles aspirations : non, elle est seulement plus difficile.

[1] Pour la *Digression sur les anciens et les modernes*, la chose est évidente d'elle-même ; et pour ce qui est du *Discours sur la nature de l'églogue*, on peut lire le passage sur la sixième églogue de Virgile, où ce que dit Silène est traité de « discours bizarre » , et dont voici la conclusion : « Virgile dit que le bonhomme avait beaucoup bu le jour précédent ; mais ne s'en sentait-il point encore un peu? »

Mais pourquoi « l'addition » de ces règles particulières? « Pourquoi s'imposer des contraintes inutiles? » A quelle nécessité si pressante tout cela répondait-il donc? « Car les hommes s'entendaient très bien; et il est certain qu'ils ne s'entendront pas mieux. » On dira : « On a inventé la poésie pour le plaisir » ; et il faut avouer qu'elle en produit « un bien avéré et bien incontestable » ; mais — et le raisonnement de Fontenelle devient ici tout simplement admirable ! — mais on ne connaissait pas ce plaisir avant qu'elle fût inventée ! « On ne recherche pas un plaisir absolument inconnu ! » La première source de la poésie est donc « comme pour toute invention humaine » , « ou dans un besoin actuellement senti, ou dans quelque hasard heureux qui a découvert une utilité imprévue. » Le premier chant qui s'échappa des lèvres humaines ne fut pas un cri de lyrisme, un élan passionné de l'âme : ce fut un moyen mnémotechnique. On mesura, on rythma son langage, afin que se transmît intact le texte des lois !

Pourtant, selon toute vraisemblance, la poésie pourrait bien avoir une autre origine, moins pratique ; et c'est le chant qui lui aurait donné naissance. On a d'abord « chanté à l'imitation des oiseaux » ; puis, « dès que le chant a été tant soit peu réglé, il a été très naturel d'y mettre des paroles qui, par conséquent, ont dû s'y assujettir et en être les esclaves; et voilà les vers » .

Quoi qu'il en soit, « quand la poésie fut née, la nouveauté de ce langage, jointe au petit nombre de ceux qui surent le parler, causa une grande admiration au reste des hommes. Ces premiers poètes n'eurent qu'à se porter pour inspirés par les dieux, pour envoyés des dieux, pour enfants des dieux » ; et, ce qui est le

comble de l'invraisemblance, « on les en crut! » Mais quoi! c'étaient des siècles barbares, que n'illuminaient point les rayons de la saine philosophie. Peut-être « quelques esprits nés philosophes » surent-ils déjà démêler la charmante imposture; mais ces esprits furent rares, certainement; et puis, ils « se contentèrent de se taire par respect ».

C'est donc un point bien acquis, un point indiscutable, que la difficulté, « la gêne » font « l'essence et le mérite brillant de la poésie ». Non que les premiers poètes ne se soient permis des licences considérables, et même toutes sortes de licences [1]. Mais ils s'aperçurent bien vite « que l'excessive indulgence qu'on avait pour eux nuirait à leur gloire; qu'ils en seraient moins les enfants des dieux; tout au moins que leur art serait trop facile; et ils se portèrent d'eux-mêmes à se renfermer, par degrés, dans des prisons plus étroites ». De ce moment, la poésie fut ce que nous voyons qu'elle est encore aujourd'hui, le langage le plus artificiel du monde, une gageure, une espèce de tour de force perpétuel. Mais que cette servitude qu'elle s'est imposée volontairement lui est donc profitable! et l'inépuisable source d'admiration à l'endroit des poètes! Gênés qu'ils sont dans la manière de s'exprimer, on est agréablement surpris qu'ils puissent encore s'exprimer si bien. « Il est visible que cette surprise est d'autant plus agréable que la gêne de l'expression a été plus grande et l'expression plus parfaite. Ce n'est pas que l'esprit fasse à chaque instant cette réflexion en forme; c'est une réflexion secrète en quelque sorte, parce

[1] L'idée était déjà dans la *Digression*.

qu'elle se répand également et uniformément sur l'impression totale que produit un ouvrage de poésie, et par là se fait moins sentir; seulement en quelques endroits plus marqués elle sort et se détache du total bien développé. »

La conséquence est évidente : puisque « la difficulté vaincue fait un mérite à la poésie », il est certain que « la difficulté retranchée ou fort diminuée ne lui en fera pas un » ; et « si la contrainte lui est nécessaire pour la distinguer de la prose, et lui donner droit de s'élever au-dessus d'elle, n'est-ce pas la dégrader que de la rapprocher de ce qu'elle méprisait? » Or la rime est une de ces contraintes; c'est même la plus ennuyeuse et la plus gênante; pour quelques-uns, c'est une horrible torture[1]. Raison de plus pour ne rien « relâcher » de la rigueur du supplice; il faudrait l'aggraver plutôt.

Et c'est ainsi que, d'une manière fort logique sans doute, encore que surprenante, cet hérétique en poésie,

[1] On ferait un volume à recueillir seulement ce qu'on a écrit alors contre la rime. Tout le monde a crié haro sur elle. Nous ne pouvons même pas donner quelques échantillons de ces diatribes qui, du reste, se répètent les unes les autres avec plus ou moins de bonheur. On les trouvera dans le volume des *Paradoxes littéraires*, de Lamotte (édition Jullien, 1859); dans les *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, de l'abbé Dubos (I, section XXXVI); dans la *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, de Fénelon (V. *Projet de poétique*); et dans l'abbé Trublet, *Essais*, IV. *(De la poésie et des poètes)*. — Ingénument, l'abbé Trublet conseille même à Voltaire (*Mercure*, sept. 1758) d'introduire dans la littérature « les tragédies en prose ou en vers libres (les vers libres étaient la toquade de l'abbé (Cf. *Essais*, IV, 251), et même les vers non rimés, etc. ». Voltaire avait assez d'influence pour tout faire accepter, « je le répète, *tout ce qu'il aurait voulu* ». C'est l'abbé lui-même qui souligne. — Lamotte composa un *Œdipe* en prose, mais il n'osa le donner sous cette forme aux comédiens. (Cf. *Discours sur Œdipe*). *Idalie*, de Fontenelle, est aussi une tragédie en prose : elle n'a pas été jouée davantage.

cet ennemi des vers, est amené à défendre un de leurs éléments essentiels [1]. Il a beau dire que « cet article ne mérite pas d'être traité plus solidement ni plus à fond » : aux yeux d'un philosophe que peut bien être en effet la rime, sinon la plus ridicule des puérilités? Il en parle cependant, il y insiste même, ailleurs il est vrai que dans son « petit traité », mais justement de façon plus solennelle, puisque c'est dans un discours qui fut lu dans l'assemblée publique de l'Académie, le 25 août 1749, et dans un rapport sur les prix de poésie.

« L'Académie juge à propos de prendre l'occasion de cette assemblée publique, pour avertir ceux qui aspireront aux prix de poésie, que nous proposons tous les ans d'être aussi exacts sur la rime que l'ont été tous nos bons poètes du siècle passé. Quelques ouvrages modernes qui, quoiqu'ils manquassent souvent de cette exactitude, n'ont pas laissé de réussir à un certain point, ont donné un exemple commode qui a été aussitôt saisi avec ardeur et prospère de jour en jour », mais qui n'en est pas moins dangereux, et qu'il est bon de réprimer au plus vite. L'Académie s'y emploiera du reste « avec toute la rigueur convenable ». « Cette rigueur va peut-

[1] Tout le monde n'imitait pas la logique de Fontenelle; et tout en reconnaissant que la difficulté vaincue fait le principal mérite de la poésie, on n'en demande pas moins la suppression de la difficulté. — Sur cette question de difficulté, cf. *Réflexions sur la poétique*, LXXI; et surtout un passage du *Discours*, lu dans l'assemblée publique de l'Académie, le 25 août 1749, où il compare les vers français aux vers latins, si favorisés du seul fait des inversions. Le passage est caractéristique de la façon dont Fontenelle raisonne d'habitude, et tous les défauts de sa manière s'y étalent à plein. On peut étudier le morceau : on sera surpris de voir ce que la rigueur apparente du raisonnement cache de faiblesses, d'inexactitudes et d'erreurs.

être scandaliser quelques personnes. Qu'est-ce que la rime, dira-t-on? N'est-ce pas une pure bagatelle? J'en conviens, à parler selon la pure raison; mais le nombre réglé des syllabes, un repos fixé au milieu de nos grands vers, ou la césure, ne sont-ce pas aussi des bagatelles, précisément de la même espèce? Traitez-les comme vous voulez traiter la rime; négligez-les autant, les proportions gardées, et vous n'aurez plus de poésie française, rien qui la distingue de la prose. On peut même remarquer ici, à l'avantage de la rime, que des trois conditions ou règles arbitraires qui distinguent dans notre langue la poésie d'avec la prose, la rime est celle qui la distingue le plus: elle en fait plus elle seule que les deux autres ensemble, et il est clair qu'elle en doit être d'autant plus soigneusement conservée. »

Car enfin, « ne sont-ce pas les difficultés vaincues qui font la gloire des poètes? N'est-ce pas sur cet unique fondement, par cette seule considération, qu'on leur a permis une espèce de langage particulier, des tours plus hardis, plus imprévus: enfin, ce qu'ils appellent eux-mêmes, en se vantant, un beau, un noble, un heureux délire: c'est-à-dire, en un mot, ce que la droite raison n'adopterait pas? S'ils ne se soumettent pas aux conditions apposées à leurs privilèges, on aura droit de les condamner à redevenir sages[1]. »

[1] C'est-à-dire à n'écrire qu'en prose; et que cela serait donc préférable, à tous égards! Car on n'en finirait pas, si l'on voulait énumérer tous les méfaits de la poésie et des vers. Ce sont eux qui gâtent la *Henriade*. Parfaitement! « On a osé dire de la *Henriade*, et on l'a dit sans malignité : « Je ne sais pourquoi je bâille en la lisant... » Ce n'est pas le poète qui *ennuie* et fait *bâiller* dans la *Henriade*; c'est la poésie ou plutôt les vers ». Trublet, *Essais*, IV, *De la poésie et des poètes*, 232. — « Les meilleurs vers mis en prose sont de mauvaise prose, parce qu'en

Et l'idée parait si excellente au « Nestor des Académies », il est si convaincu de sa stricte justesse, qu'il se départ un moment, et en sa faveur, de sa sobriété ordinaire de développement, un peu sèche. Il la tourne et la retourne, y arrêtant son esprit avec complaisance, et invitant ses confrères au même plaisir. Puisque la poésie est un luxe, on ne saurait être trop exigeant envers elle, ni trop délicat. Il est vrai qu'une sévérité excessive pourrait avoir un « inconvénient » : réduire le nombre des poètes. « Hé bien, il faudrait se résoudre à prendre ce mal-là en patience » ; et il est certain qu'à ses yeux, l' « inconvénient » serait fort petit et qu'il y aurait du ridicule à se désoler du « mal ». Ce fut évidemment une terrible journée pour la poésie française que la journée du 25 août 1749, — d'autant que les extraordinaires affirmations de M. le rapporteur ne durent vraisemblablement pas soulever beaucoup de protestations de la part de ses confrères. Il n'en faut savoir que plus de gré à Fontenelle pour avoir fait entendre sur un sujet aussi « léger » d'aussi judicieux conseils.

comparaison de la bonne prose, les meilleurs vers sont mal écrits. » *Ibid.* 240. Cf encore 242, etc., etc. — Sait-on enfin pourquoi le *Télémaque* se lit plus volontiers que la *Henriade?* « Parce qu'il est en prose. » *Ibid.* 232. — Et tout le monde connait l'épigramme de J.-B. Rousseau sur les *Odes* de Lamotte.

Le vieux Ronsard ayant pris ses besicles,
Pour faire fête au Parnasse assemblé,
Lisait tout haut ces odes par articles
Dont le public vient d'être régalé.
« Ouais! qu'est ceci? dit tout à l'heure Horace,
En s'adressant au maître du Parnasse :
Ces odes-là frisent bien le Perrault ».
Lors Apollon, bâillant à bouche close :
« Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut,
C'est que l'auteur devait les faire en prose. »

C'est donc un point bien établi, la poésie n'est qu'un mécanisme ingénieux et difficile, et qui tire toute sa valeur de sa difficulté [1] : rime, nombre, césures. Elle a cependant d'autres moyens de se distinguer de la prose, et ce sont les figures [2]. Le plaisir qu'elles font est même supérieur à celui de « la difficulté vaincue ». Il est naturel, dès lors, que Fontenelle, dans son « petit traité », ait donné quelque ampleur à la question.

Il en est des figures comme des autres éléments de la poésie. L'instinct et l'inspiration n'entrent pour rien dans leur découverte et leur emploi : c'est la réflexion qui les a d'abord produites, elles sont « volontaires ». « La nécessité indispensable du discours ordinaire »

[1] Pour la rime en particulier, cela même est-il bien certain? Question difficile et délicate que Fontenelle examine dans ses *Réflexions sur la poétique*, LXX, — où il y a encore de bonnes observations sur la rime. En la supposant régulière, quelle sera donc « sa plus grande perfection possible? » Et Fontenelle de répondre avec beaucoup de justesse et de pénétration, que la rime « est d'autant plus parfaite que les deux mots qui la forment sont plus étonnés de se trouver ensemble », à condition cependant qu'ils soient « aussi aisés qu'étonnés ». « Si vous avez fini un vers par le mot d'*âme*, il vous sera bien aisé de trouver le mot de *flâme* pour finir l'autre. Non seulement il y a peu de mots de cette terminaison dans la langue; mais de plus ceux-ci ont entre eux une telle affinité pour le sens, qu'il sera très difficile que le discours où le premier sera employé n'admette ou même n'amène nécessairement le second. La rime est légitime; mais c'est presque un mariage. Je dis qu'alors les mots ne sont pas *étonnés*, mais ennuyés de se rencontrer. — Si, au contraire, vous faites rimer *fable* et *affable*, et je suppose que le sens des deux vers soit bon, on pourra dire que les deux mots seront étonnés et bien aises de se trouver. On en voit assez la raison, en renversant ce qui vient d'être dit. Ce seront là des rimes riches et heureuses ». L'observation est bonne, et Voltaire et son école auraient bien fait de s'y conformer plus souvent. — Voyez encore l'excellente remarque sur les *Que vois-je? où suis-je? qu'entends-je?* dont les poètes étaient alors prodigues. Il parait à Fontenelle « singulier que l'enthousiasme se fasse une espèce de formulaire réglé comme un acte judiciaire. »

[2] Sur les figures cf. Dubos, *Réflexions*, I, section XXXIII. *Que c'est la poésie du style qui fait la destinée des poèmes.*

suffisait pour donner naissance aux métaphores ; « mais la nécessité volontaire de la poésie en produisit encore davantage, et de plus hardies, de plus vives » ; peut-être même « servit-elle quelquefois de prétexte à en hasarder de téméraires qui réussirent » . De là « cette bizarre multitude de dieux » , enfantés, il est vrai, « par les imaginations grossières de peuples très ignorants, » mais « bien vite adoptée par les imaginations des poètes qui en tiraient de grands avantages » . Ce sont les images « fabuleuses » , avec lesquelles « notre éducation nous a tellement familiarisés qu'à cet égard nous sommes presque nés païens » .

Aux images fabuleuses s'opposent « les images purement réelles » , comme d'une tempête, d'une bataille, etc., « sans l'intervention d'une divinité » . Lesquelles « conviennent le mieux à la poésie » , à supposer qu'elles lui conviennent également les unes et les autres? » Grave et dangereuse question ! « J'entends tous les poètes, et même, je crois, tous les gens de lettres, s'écrier d'une commune voix : « Les images fabuleuses l'emportent infiniment sur vos réelles » . Fontenelle en doute pour sa part. Plus encore que son bon sens, la froideur et la pauvreté de son imagination l'ont quelquefois bien servi.

« Je lis une tempête décrite en très beaux vers ; il n'y manque rien de tout ce qu'ont pu voir, de tout ce qu'ont pu ressentir ceux qui l'ont essuyée ; mais il y manque Neptune en courroux avec son trident. En bonne foi, m'aviserai-je de le regretter, ou aurais-je tort de ne pas m'en aviser? Qu'eût-il fait là de plus que ce que j'ai vu? Je le défie de lever les eaux plus haut qu'elles ne l'ont été, de répandre plus d'horreur sur ce malheureux vais-

seau, et ainsi de tout le reste; la réalité seule a tout épuisé.

« Qu'on se souvienne de la magnifique description des horreurs du triumvirat dans *Cinna*, et surtout de ces deux vers :

> Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
> Et sa tête à la main demandant son salaire.

Voilà une image toute réelle. Y désireriez-vous une Érynnis, une Tisiphone, qui menât ce détestable fils aux triumvirs? Non, sans doute. L'image est même d'autant plus forte qu'on voit ce fils possédé de la seule avidité du salaire; une furie, personnage étranger et puissant, le justifierait en quelque sorte [1] ».

Il a raison, et, comme les hommes d'esprit, il a raison avec finesse. L'intervention d'une Érynnis ou d'une Tisiphone ne serait que pour affaiblir l'horreur du crime, en diminuant d'autant la responsabilité de l'assassin.

Elles sont d'ailleurs si usées, toutes les images de ce genre, « fabuleuses » ou « demi-fabuleuses » [2], qu'à les

[1] La suppression de toutes ces images était, en effet, le meilleur moyen de vivifier un art agonisant, presque mort. Ce sera une des premières réformes des romantiques. Trop évidemment, ni Fontenelle ni personne de son temps n'en était capable.

[2] « La gloire, la renommée, la mort » sont des images demi-fabuleuses; et Mlle Bernard — probablement aidée de Fontenelle — en a fort heureusement usé dans ces vers : « Sur ce que le feu roi n'avait pas voulu être harangué par les compagnies de justice et par l'Académie française, dans une occasion qui, cependant, en était bien digne ».

> Aux Muses, à Thémis la bouche fut fermée;
> Mais dans les vastes airs la libre Renommée
> S'échappa, publiant un éloge interdit.
> Avide et curieux, l'univers l'entendit;
> Les Muses et Thémis furent en vain muettes,
> Elle les en vengea par toutes ses trompettes.

Le poème de Mlle Bernard remporta le prix de l'Académie, en 1693 : il en était tout à fait digne.

employer fréquemment on n'est « guère en droit d'aspirer à la gloire d'esprit original ». Pour se les faire pardonner, il faut les rafraîchir, les renouveler, c'est-à-dire prendre autant de peine que pour en inventer d'autres. Le plus simple serait donc de les abandonner complètement. Et voilà une bonne remarque et un bon conseil de plus à l'actif de Fontenelle [1].

A côté des images *réelles* ou mieux *matérielles*, qui « ne parlent qu'aux yeux », il y a les *spirituelles*, qui « ne parlent qu'à l'esprit », et qui l'emportent sur les autres comme l'intelligence l'emporte sur la matière. C'est faire des images « spirituelles » que d'appeler, comme Lamotte, les flatteurs, « idolâtres tyrans des rois », ou d'écrire comme lui :

> Et le crime serait paisible,
> Sans le remords incorruptible
> Qui s'élève contre lui.

Ces images, avons-nous dit, sont supérieures aux images « réelles ». « On a tout vu depuis longtemps ; il s'en faut bien que l'on ait encore tout pensé ; les images matérielles ne nous apprennent rien d'utile à savoir ; les spirituelles peuvent nous instruire utilement. » Il

[1] Il y a aussi d'excellentes vues de détail dans les *Réflexions sur la poétique*, et qui sentent vraiment leur philosophe, — sans ironie cette fois. Fontenelle observe finement que le vraisemblable a infiniment moins d'étendue que le vrai, « puisque le vraisemblable n'est qu'une petite portion du vrai, conforme à la plupart de nos expériences » (LVIII) ; et sur la fameuse question des règles, on a fait peu de remarques aussi judicieuses et aussi pénétrantes que la remarque du § LXVII, qui réduit à néant bien des dissertations et même bien des volumes. Cependant tout cela est peut-être insuffisant pour justifier l'enthousiasme de Garat, qui déclare que l'opuscule de Fontenelle est « autant au-dessus de la *Poétique* d'Aristote, que l'art de Corneille et de Racine est au-dessus de celui de Sophocle et d'Euripide. »

faut donc « conclure en faveur des pensées comparées aux images; et l'on pourrait assez légitimement croire qu'un ouvrage de poésie, qui aurait moins d'images que de pensées, n'en serait que plus digne de louange ».

Nous nous acheminons ainsi vers l'idéal de Fontenelle. Encore un pas, et nous l'aurons atteint. « Au-dessus des images, ou les plus nobles, ou les plus vives, qui puissent représenter les sentiments et les passions, sont encore d'autres images plus spirituelles, placées dans une région où l'esprit humain ne s'élance qu'avec peine; ce sont les images de l'ordre général de l'univers, de l'espace, du temps, des esprits, de la divinité; elles sont métaphysiques, et leur nom seul fait entendre le haut rang qu'elles tiennent ». Mais sont-elles propres à la poésie? On n'a qu'à lire les vers de Lamotte, qui en fait un si fréquent et si heureux emploi. Le maniement en est difficile, il est vrai; peu de lecteurs sont capables de les goûter, c'est vrai encore; mais, — et nous revenons par un long détour aux considérations du début et Fontenelle ferme ainsi le cercle, — « si le fond de l'agrément de la poésie est, comme nous l'avons dit, la difficulté vaincue, certainement traiter ces sortes de matières en vers, c'est entreprendre de vaincre les plus grandes difficultés. Rien ne devrait être plus conforme au génie audacieux de la poésie, et son triomphe ne serait jamais plus brillant. Mais elle veut être plus modeste, et s'abstenir de toucher aux épines de la philosophie, soit : elle doit du moins être assez hardie pour ne pas s'effaroucher des grands et nobles sujets philosophiques, quoique peu familiers à la plupart des hommes ». On a loué Socrate « d'avoir rappelé du ciel la philosophie, pour l'occuper ici-bas à

régler les mœurs des hommes : ne doit-on pas savoir gré à ceux qui font monter jusqu'au ciel la poésie, uniquement occupée auparavant d'objets terrestres ou sensibles? » Loin de redouter ces sujets sublimes, le poète devra les rechercher de préférence, car plus il sera philosophe, plus aussi il sera grand[1].

Sans doute il se rencontrera des critiques quinteux pour soutenir que réflexion, jugement, intelligence, esprit ne sont pas toute la poésie, et qu'ils n'en forment même que la plus mince part; qu'il n'est question dans notre système ni du cœur ni de l'âme; en un mot, que nous en avons exclu le talent, autrement dit l'inspiration. Le beau reproche en vérité! et faut-il beaucoup de pénétration pour en démontrer la vanité et le ridicule? Le talent, — et on entend par là « un certain mouvement impérieux et heureux qui vous porte vers certains objets, et les fait saisir juste sans avoir besoin du secours de la réflexion », — le talent est pour l'homme ce qu'est l'instinct pour les animaux; il est indépendant de nous, il n'est pas perfectible. « Voilà bien des sujets de l'exalter! » L'esprit, au contraire, est « la raison éclairée qui examine les objets, les compare, fait des choix à son gré et y met autant de temps qu'elle le juge nécessaire ». Ne suffit-il pas de le définir pour en faire voir aussitôt l'éclatante supériorité? L'esprit aide le talent, il l'éclaire, il le guide, « il en tire ce qu'il n'aurait pas produit, abandonné à lui-même » ; « en un mot, l'esprit peut absolument se

[1] Fontenelle a encore développé ces idées dans sa *Réponse à l'évêque de Luçon* — qui n'est, comme on sait, que l'éloge de Lamotte; — et, à l'insistance et à la vivacité du développement, on peut voir s'il avait à cœur de les défendre et de les propager.

passer du talent, et le talent ne peut pas également se passer de l'esprit. L'esprit sait quelles sont les sources où la poésie prend ses beautés; il sait reconnaître les vraies d'avec les fausses : il ira chercher les vraies, et les trouvera, peut-être seulement avec plus de travail et plus lentement; le talent trouvera sans chercher si l'on veut; trouvera encore, si l'on veut, les vraies, mais par hasard, et se contentera assez souvent de fausses. »

Le temps viendra, — car « il paraît bien avéré que le genre humain, du moins en Europe, a fait quelques pas vers la raison », — le temps viendra « où les poètes se piqueront d'être plus philosophes que poètes, d'avoir plus d'esprit que de talent, et en seront loués[1] ». Les charmes de la poésie subsisteront, tant que son langage mesuré flattera l'oreille et que le plaisir de la difficulté vaincue flattera l'esprit; on les lui reconnaîtra, « mais à condition qu'elle donnera moins aux ornements qu'au fond des choses », jusqu'au jour où l'on s'apercevra enfin qu'il y a « de la puérilité à gêner son langage uniquement pour flatter l'oreille », et à le gêner « au point que souvent on en dit moins ce qu'on voulait, et quelquefois autre chose »[2].

C'est le principal grief de ce cartésien contre la poésie : elle manque d'exactitude et trahit la pensée. La raison s'accommode mal des figures, et la rime fait

[1] On remarquera que c'est la seconde fois que Fontenelle prophétise. Le désir de voir l'autorité des anciens ruinée et le « système » poétique de Lamotte, c'est-à-dire le sien, se fortifier et se faire accepter de tous, a amené le même mouvement et presque les mêmes expressions.

[2] Le Régent demandait un jour à Fontenelle quel jugement il fallait porter des ouvrages en vers : « Monseigneur, répondit-il, dites toujours qu'ils sont mauvais : sur cent fois vous ne vous tromperez pas deux. »

toujours obstacle à la netteté et à la clarté de l'idée. Figures, rime, césure, rythme, autant d'éléments parasites qui gênent l'intelligence, autant d'obstacles puérils. La poésie en effet n'est qu'un jeu d'enfant, à peu près indigne d'un esprit sérieux, indigne à coup sûr d'un philosophe ; et la prose suffit incontestablement à qui n'a qu'à exprimer des pensées. Au surplus, qu'est-ce que l'imagination et la sensibilité, par comparaison avec l'intelligence? et se peut-il même qu'on ait une sensibilité et une imagination?

En tout cas, ce ne sont pas facultés qui aient jamais été surabondantes chez Fontenelle et ses contemporains. Rien de sec et de glacé comme cette époque. L'abus de l'esprit a tout desséché, tout flétri ; le cerveau est tout; dès lors on conçoit aisément que le cœur ne soit plus rien. Et comme c'est le sentiment qui fait comprendre, qui fait goûter, qui fait aimer les poètes, il suit que la poésie n'a jamais été plus méprisée qu'alors, rien n'étant naturel comme de mépriser ce qu'on n'entend pas. Eschyle est une manière de fou [1], Homère serait de fort mauvaise compagnie, et il convient de se défier de l'inspiration comme d'une faiblesse d'esprit honteuse. Guerre donc à l'enthousiasme, et que désormais il fasse place à la raison! Abolissons le culte d'Homère et sur ses autels encore fumants inaugurons celui de Lamotte! Voilà le digne poète des temps nouveaux, celui qu'il faut imiter, celui dont il sera glorieux de se réclamer un jour! Et pour donner à ces sentiments plus de portée et une consécration solennelle, osons

[1] *Remarques sur quelques comédies d'Aristophane.* — Ces *Remarques* sont des notes à peine rédigées, monotones, d'une insignifiance cruelle et d'une étroitesse surprenante.

les exprimer en pleine Académie, et vengeons le pauvre grand homme de trop injustes dédains!

« La Motte n'était pas poète, ont dit quelques-uns, et mille échos l'ont répété. » Sans doute « ce n'était point un enthousiasme involontaire qui le saisît, une fureur divine qui l'agitât; c'était seulement une volonté de faire des vers qu'il exécutait, parce qu'il avait beaucoup d'esprit. Quoi! ce qu'il y aura de plus estimable en nous, sera-ce donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous sans nous-mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'instinct des animaux? Car cet enthousiasme et cette fureur, bien expliqués, se réduiront à de véritables instincts. Les abeilles font un ouvrage bien entendu, à la vérité, mais admirable seulement en ce qu'elles le font sans l'avoir médité et sans le connaître. Est-ce là le modèle que nous devons nous proposer; et serons-nous d'autant plus parfaits que nous en approcherons davantage? Vous ne le croyez pas, messieurs; vous savez trop qu'il faut du talent naturel pour tout, de l'enthousiasme pour la poésie; mais qu'il faut en même temps une raison qui préside à tout l'ouvrage, assez éclairée pour savoir jusqu'où elle peut lâcher la main à l'enthousiasme, et assez ferme pour le retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand poète si rare; il se forme de deux contraires heureusement unis dans un certain point, non pas tout à fait indivisible, mais assez juste[1]. »

Et voici, tout à côté de Fontenelle, le chœur des Lamotte, des Trublet, des Terrasson, *e tutti quanti*. Ces

[1] *Réponse à l'évêque de Luçon.*

« obscurs blasphémateurs » éprouvent tous l'affligeant besoin d'étaler sous nos yeux la sécheresse de leur âme et sa désolante infirmité. « Rompez la mesure des vers de Racine, déclare l'un, faites disparaître ses rimes : vous n'y perdrez que cet agencement étudié qui vous distrait de l'acteur, pour étudier le poète, et qui ne paraîtrait qu'un abus de la parole à tout homme de sens qui n'aurait jamais entendu de vers [1]. » — « La rime, écrit un autre, ainsi que les fiefs et les duels, doit son origine à la barbarie de nos ancêtres [2]. » — « On fait consister le mérite de la poésie, affirme naïvement un troisième [3], dans quelque chose qui diminue tous les jours dans toute nation, à mesure qu'elle se perfectionne et que la raison y fait plus de progrès. C'est un préjugé bien fort contre la poésie. » Quand donc le triomphe de la raison sera universel la poésie aura vécu. Du moins n'a-t-il pas dépendu de tous ces philosophes et de tous ces raisonneurs que la disparition en fût rapide et complète, et ils auraient sûrement tué la poésie, — si la poésie pouvait jamais mourir.

[1] LAMOTTE, *Discours à l'occasion de la tragédie d'OEdipe*. — Et Malezieu disait des vers de Lamotte qu'ils avaient « toujours du feu, du bon goût, et même de la justesse, quoiqu'il n'y donnât que fort peu de temps, et ne les traitât, s'il le faut dire, que selon leur mérite ».

[2] DUBOS, *Réflexions*, etc. Et il insiste avec plaisir sur l'idée.

[3] TRUBLET, *Essais*, IV. — On peut lire aussi sur la rime un curieux passage du *Journal étranger* (XVIII, mars 1857).

TROISIÈME PARTIE

L'ŒUVRE PHILOSOPHIQUE DE FONTENELLE

L'ŒUVRE PHILOSOPHIQUE DE FONTENELLE

CHAPITRE PREMIER

LES DIALOGUES DES MORTS

« M. de Fontenelle — écrivait l'abbé Trublet dans le *Mercure* de juin 1757 — M. de Fontenelle a fait deux sortes d'ouvrages : les uns où il aurait fallu du sentiment, les autres où il ne fallait que de la lumière. Il a mis d'autant plus d'esprit et de bel esprit dans les premiers qu'il ne pouvait guère, je l'avoue, y mettre du sentiment, et qu'il fallait bien pourtant y mettre quelque chose, afin qu'ils eussent une sorte de mérite. Il a mis beaucoup moins de ce bel esprit dans les seconds, parce qu'il n'avait pas besoin d'y en mettre : la lumière suffisait pour leur donner un grand prix. Ainsi rien de plus parfait que les ouvrages de M. de Fontenelle où il ne fallait que de la lumière. A cet égard, il est hors de toute comparaison. »

Le compliment est excessif; eux-mêmes les *Éloges des académiciens* ne le mériteraient peut-être pas complètement. Il n'en est pas moins certain que Fontenelle a eu raison de faire « deux sortes d'ouvrages ». Ce

sont les *Dialogues des morts* qui ont véritablement commencé sa réputation; les *Entretiens sur la pluralité des mondes* n'ont fait que l'accroitre; enfin, de l'*Histoire de l'Académie* et des *Éloges* lui est venue la consécration définitive. Il a toujours aimé d'une affection particulière tout ce qui relevait directement de la science et de la pensée : la pensée et la science le lui ont bien rendu.

Il est même surprenant que le succès des *Dialogues*[1] ne l'ait pas averti que, hors de la philosophie — en donnant au mot le sens complexe que lui donna toujours le dix-huitième siècle — il n'y avait pas pour lui de salut[2]. Mais il était bel esprit, avons-nous dit, il l'était foncièrement; et il a cru que sa vanité était intéressée à réussir dans des *Lettres galantes* ou des *Pastorales*, comme il avait déjà réussi, du moins le lui avait-on fait croire, dans la poésie légère et dans l'opéra. Il a mis quelque dix ans à s'apercevoir qu'il n'avait aucune des qualités requises pour faire honnète figure dans les genres purement littéraires; que la sensibilité lui manquait absolument; que son imagination était aride, sa faculté d'observation à peu près nulle, et qu'il était incapable de dissimuler tant de lacunes sous la richesse ou la poésie du style. Il pouvait continuer longtemps encore ses exercices de bel esprit : il n'y aurait jamais eu que du vide dans les productions de cette « sorte ». Ce n'est pas de rien qu'on tire quelque chose; et de ce côté Fontenelle

[1] Il fut très vif, comme le constate Fontenelle lui-même dans l'Avertissement de la 3e édition.

[2] Il faut se souvenir que les *Dialogues des morts* sont, en date, le premier ouvrage important de Fontenelle.

n'avait rien. C'est la philosophie qui lui a donné la matière, le fond indispensables ; c'est elle qui l'a lesté. pour ainsi dire, et qui lui a valu quelque originalité Voilà pourquoi les *Dialogues*, où se révèlent quelques traits de cette philosophie, ont une importance « hors de comparaison » avec les œuvres que nous avons examinées jusqu'ici, et voilà pourquoi il est de toute nécessité de les étudier avec quelque détail.

Non certes que tout y soit parfait, comme le voudrait le bon Trublet. Fontenelle est jeune encore, et il n'y a pas si longtemps qu'il faisait partie du *Mercure*. Le moyen d'ailleurs d'oublier précieuses et caillettes, quand ce sont elles qui ont applaudi vos premiers essais, quand c'est avec elles que l'on vit, quand c'est d'elles enfin qu'on attend le succès, et peut-être la gloire? On aura donc des égards pour leur frivolité ; ce sera galanterie à la fois et précaution de parler le le langage qu'elles aiment et de s'affubler des sentiments qui ont leurs préférences ! De par tout ce que l'on connaissait déjà de lui, Fontenelle y était astreint. Au surplus, n'a-t-il pas dû tellement faire violence à son goût personnel, et il aura certainement jugé chose toute simple et naturelle de nous rapporter les propos d'Agnès Sorel et de Roxelane, de Soliman et de Juliette de Gonzague, de Laure et de Sapho, en même temps que ceux d'Homère et d'Ésope, de Socrate et de Montaigne, du troisième faux Démétrius et de Descartes.

On discute donc des questions de métaphysique amoureuse dans les *Dialogues*, tout comme on en discutait aux *Samedis* de Mlle de Scudéry, et pour les mêmes raisons. « Quoi ! vous concevez qu'on puisse être heureux en amour par une personne que l'on ne

rend pas heureuse? qu'il y ait, pour ainsi dire, des plaisirs solitaires qui n'aient pas besoin de se communiquer, et qu'on en jouisse quand on ne les donne pas? » Juliette de Gonzague a horreur, pour sa part, de pareils sentiments et les déclare indignes « des cœurs bien faits » [1]. Toute cette galanterie turque est d'ailleurs déconcertante, et Agnès Sorel elle-même n'y comprend rien. « Les belles du sérail ont un amant qui n'a qu'à dire : *Je le veux;* elles ne goûtent jamais le plaisir de la résistance, et elles ne lui fournissent jamais le plaisir de la victoire; c'est-à-dire que tous les agréments de l'amour sont perdus pour les sultans et pour leurs sultanes [2]. » Laure et Sapho ont autrement de délicatesse! Elles, au moins, s'entendent comme personne à tirer de l'amour tous les agréments qu'il renferme! Elles ont lu le *Grand Cyrus* et *l'Astrée;* et comme on sent que la Carte de Tendre leur est familière!

LAURE

Ne comptez-vous pour rien le plaisir de voir, par tant de douces attaques, si longtemps continuées, et redoublées si souvent, combien les hommes estiment la conquête de votre cœur?

SAPHO

Et ne comptez-vous pour rien la peine de résister à ces douces attaques? Ils en voient le succès avec plaisir dans tous les progrès qu'ils font auprès de nous; et nous, nous serions bien fâchées que notre résistance eût trop de succès.

LAURE

Mais enfin, quoiqu'après tous leurs soins ils soient victorieux à bon titre, vous leur faites grâce, en reconnaissant qu'ils le sont.

[1] Soliman, Juliette de Gonzague.
[2] Agnès Sorel, Roxelane.

Vous ne pouvez plus vous défendre, et ils ne laissent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPHO

Ah ! cela n'empêche pas que ce qui est une victoire pour eux ne soit toujours une espèce de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaisir d'être aimés que celui de triompher de la personne qui les aime ; et les amants heureux ne sont heureux que parce qu'ils sont conquérants.

C'est une façon de voir que Laure n'apprécie guère ; et elle demande avec ironie s'il aurait fallu par hasard établir « que les femmes attaqueraient les hommes ». « Eh! répond Sapho non sans vivacité, quel besoin y a-t-il que les uns attaquent et que les autres se défendent? Qu'on s'aime de part et d'autre autant que le cœur en dira ».

La solution est simple en effet, trop simple même, et Laure ne se tient pas de protester contre son excessive simplicité.

« Oh! les choses iraient trop vite, et l'amour est un commerce si agréable qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pu. Que serait-ce, si l'on était reçu dès que l'on s'offrirait? Que deviendraient tous ces soins qu'on prend pour plaire, toutes ces inquiétudes que l'on sent quand on se reproche de ne pas avoir assez plu, tous ces empressements avec lesquels on recherche un moment heureux, enfin tout cet agréable mélange de plaisirs et de peine qu'on appelle amour? Rien ne serait plus insipide si l'on ne faisait que s'entr'aimer [1] ».

Il est sûr, en tout cas, que Laure-Cathos n'y trouve-

[1] Cf. encore ce que disent Callirhée et Pauline, la duchesse de Valentinois et Anne de Boulen.

rait pas son compte et que Fontenelle-Céladon en serait bien marri.

Mais toutes les interlocutrices des *Dialogues* ne ressemblent pas à l'amie de Pétrarque, et Fontenelle n'y parle pas toujours en Céladon. Il y a dans ce bel esprit un Normand avisé et pratique, d'un bon sens très aiguisé, à qui l'on n'en fait pas facilement accroire, et qui se moque finement de ce que tout à l'heure il avait l'air d'admirer. Il a, sur toutes ces matières de galanterie, des mots durs, sévères, et parfois même blessants. Il raille, et par la bouche de Platon lui-même, la chimère de l'amour platonique [1], décoche contre le mariage ses épigrammes les plus acérées [2], fait bon marché de la vertu des femmes [3], compare la fidélité conjugale au grand œuvre, ou plutôt laisse entendre que « le grand œuvre n'est pas assez impossible pour entrer dans cette comparaison » [4], et se montre assez friand de libertinage [5]. Le dualisme est divertissant.

[1] Platon, Marguerite d'Écosse.

[2] Voici la plus amusante. « De quelle manière devintes-vous fou? demande Guillaume de Cabestan. — D'une manière fort raisonnable, répond Albert-Frédéric de Brandebourg. Un roi l'est devenu pour avoir vu un spectre dans une forêt; ce n'était pas grand'chose; mais ce que je vis était beaucoup plus terrible. — Eh! que vîtes-vous? — L'appareil de mes noces. »

[3] Callirhée et Pauline, la duchesse de Valentinois et Anne de Boulen, Didon et Stratonice.

[4] Artémise et Raymond Lulle. C'est Artémise elle-même qui fait la remarque : on ne peut évidemment pas reprocher à cette Artémise d'avoir de la partialité en faveur de son sexe. — C'est, au surplus, la méthode de Fontenelle : Socrate raille l'antiquité, Platon se moque de l'amour platonique, et la plupart de ses interlocutrices sont assez sceptiques sur la vertu féminine. La méthode a du « ragoût », comme aurait pu dire Fontenelle.

[5] Alexandre et Phryné, Didon et Stratonice, Adrien et Marguerite d'Autriche, Anne de Bretagne et Marie d'Angleterre, Brutus et Faustine, Lucrèce et Barbe Plomberge, Soliman et Juliette de Gonzague.

C'est ainsi que Laure elle-même, Laure la raffinée, la subtile, la quintessenciée, conclut son entretien avec Sapho par une de ces contradictions où s'égaie la malice du jeune écrivain. « Après qu'on a bien raisonné sur l'amour, ou sur telle autre matière qu'on voudra, on trouve au bout du compte que les choses sont bien comme elles sont, et que la réforme qu'on prétendrait y apporter gâterait tout. » Les hommes seront toujours naïfs et les femmes toujours rouées, coquettes, sûres enfin de triompher, à condition d'avoir « beaucoup d'esprit, assez de beauté, et peu d'amour » [1]. La constatation est pleine de sens, et Laure et Roxelane auraient pu tout aussi bien commencer par là ; mais alors il n'y avait plus matière à dialogue, et c'eût été dommage — pour les belles lectrices de Rouen et autres lieux.

Ce n'est pas, au reste, le seul intérêt du livre que ce perpétuel mélange de précieux et de « bourgeois », et tout autant que l'*Histoire de mes conquêtes*, les *Dialogues* nous représentent au vif ce qu'était alors Fontenelle. D'autres, à son âge, se grisent de sentiment ou de plaisirs, lui ne se grise que de pensée. Si l'on ose dire, c'est un cerveau qui jette sa gourme. Pêle-mêle, au hasard, et avec cette aimable confusion qui vient de l'abondance, il donne l'essor à tout ce que l'amour des idées et l'exercice du raisonnement sur le mode cartésien ont entassé en lui de réflexions, depuis qu'il est capable de réfléchir. Mais il est jeune, il est bel esprit : double motif de n'exprimer que le singulier, le rare, l'original, tout ce qui sera capable en un mot d'étonner le lecteur et de le troubler dans la quié-

[1] Agnès Sorel, Roxelane.

tude de ses idées traditionnelles, c'est-à-dire, banales [1].

C'est, en effet, la marque propre de notre débutant. Les Trissotins vulgaires ne cherchent le piquant et l'imprévu que dans la façon de dire : lui, c'est par la façon même de penser qu'il a l'ambition de se distinguer. De là des paradoxes, des réflexions à scandale, je ne sais quoi d'impertinent, de tranquillement agressif et de satisfait, subtilement insinué dans tout l'ouvrage. M. de Fontenelle tire son feu d'artifice — son coup de pistolet, dirions-nous aujourd'hui — pour le plus grand ahurissement des badauds, c'est-à-dire de l'immense majorité. En tout cas, ce sont là façons cavalières, facilement déplaisantes et qui ont en effet déplu. « Ce petit Fontenelle » a le privilège — dont il est ravi — d'agacer, d'irriter les gens raisonnables, plus encore que de les choquer. « Il n'ouvre la bouche que pour contredire... Il évite uniquement de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un [2]. » La Bruyère a raison : Cydias serait désolé d'être de l'avis de tout le monde, et l'on peut être sûr qu'il n'aurait pas écrit, si c'eût été simplement pour ramasser ce qui traînait partout.

Ce qu'il prétend au contraire, c'est n'offrir à son lecteur que de l'ingénieux, du rare, du neuf, et comme la fine fleur de la philosophie, mais d'une philosophie singulièrement dégagée des enseignements de l'école, et débarrassée de tous ces lieux communs, ainsi nommés évidemment parce qu'il n'y a rien en effet de plus

[1] C'est manie chez lui, ou plutôt système, c'est-à-dire manie raisonnée. « Pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, et les opinions communes sont la règle des opinions saines, pourvu qu'on les prenne à contre-sens. » STRATON, RAPHAËL D'URBIN.

[2] LA BRUYÈRE, *De la société et de la conversation*. Portrait de Cydias.

banal. « Que je suis fâché, dit-il à Lucien dans son *Épître dédicatoire*, que je suis fâché que vous ayez épuisé toutes ces belles matières de l'égalité des morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les philosophes affectent de faire paraître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyaient hériter et à qui ils faisaient la cour! » Fontenelle se moque. Rien de plus rebattu, de plus usé, de plus trivial. Cela est bon tout au plus pour un Grec : un moderne ne s'en contenterait pas ; et il est sûr qu'un Fontenelle en rougirait pour sa part. Est-ce vraiment la peine d'être mort pour dire des choses aussi inutiles? et à quoi peut donc servir d'avoir contemplé l'envers de tout, si l'on ne pense pas « un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie? [1] » Ce sera la préoccupation constante et comme la coquetterie des morts de Fontenelle, de penser un peu mieux que les vivants. A la vérité, ils n'y réussiront pas toujours, de quelque « grande réflexion » qu'ils puissent être, mais ils s'y efforceront sans jamais se lasser.

Justement un des meilleurs moyens d'y arriver est que chacun se choisisse l'interlocuteur le plus différent possible de lui-même. Phryné conversera avec Alexandre, l'Arétin avec Auguste, Anacréon avec Aristote, Scarron avec Sénèque, Faustine avec Brutus, etc. Ces « assortiments bizarres » produiront les plus amu-

[1] Il revient à la charge, dans le *Jugement de Pluton*, et accuse Lucien de se répéter à satiété. « Qui l'obligerait à dire toujours des choses nouvelles, on le réduirait peut-être à une petite demi-douzaine de dialogues. » Pour le punir de ce défaut, on devrait le mettre « en la place de Sisyphe » et lui donner « cette grosse pierre à tourner et à retourner sans fin, comme il a fait ses sujets ». On ne serait pas embarrassé de signaler aussi quelques répétitions dans les dialogues de Fontenelle, mais il y a tout de même une assez belle variété.

15

sants contrastes, et il en faut toujours, comme disent les peintres; surtout, ils donneront « moyen d'offrir à l'esprit des rapports qu'il n'avait peut-être pas aperçus et qui aboutissent toujours à quelque moralité ». Plus sûrement encore, ils fourniront à l'auteur le « moyen » d'étaler son esprit, tout simplement; et il faut bien reconnaître que Fontenelle a usé du « moyen » sans assez de discrétion. « Il semble que cet ouvrage ne soit fait uniquement que pour montrer de l'esprit[1]. » « Le défaut de Fontenelle est qu'il veut toujours en avoir; c'est toujours lui qu'on voit et jamais ses héros; il leur fait dire le contraire de ce qu'ils devraient dire; il soutient le pour et le contre, il ne veut que briller[2]. » Le jugement est peut-être un peu sévère, il est juste après tout; — et l'écrivain subit les conséquences forcées de sa méthode.

D'ailleurs, et quelque vif que soit le désir de leur interprète, tout n'est pas neuf, tout n'est pas profond, dans les réflexions qu'échangent ces morts illustres. Il est exact sans doute, mais il est exact sans plus, de constater — et après combien d'autres! — que « les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons » (Auguste, Pierre Arétin); que « plus le sentiment de la liberté est vif, plus il y entre de malignité » (Brutus, Faustine); que

[1] Voltaire, *Mélanges*, éd. Beuchot, t. XXXIX, p. 201-206. « Il est honteux pour la nation que ce livre frivole, rempli d'un faux continuel, ait séduit si longtemps. » La colère de Voltaire pourrait bien avoir d'autres causes, moins littéraires et moins honorables. Fontenelle n'avait-il pas eu l'imprudence de dire que tout était affaire de hasard, la puissance, le savoir, même l'esprit? Voltaire proteste avec indignation : « Il n'est pas vrai qu'avoir de l'esprit soit uniquement un hasard! » Voltaire fut toujours moins philosophe que Fontenelle.

[2] Voltaire, *Lettre à Frédéric II*, 5 juin 1751. — Cf. aussi Garat, *Éloge*.

« les passions font et défont tout, et qu'elles sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des orages » (Érostrate, Démétrius de Phalère); ou que « le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin » (Callirhée, Pauline). — De même, il n'est pas besoin d'avoir déjà vécu et d'être descendu chez Pluton pour savoir que « ce qu'on a le plus ardemment désiré diminue de prix dès qu'on l'obtient » ; que « les choses ne passent point de notre imagination à la réalité qu'il n'y ait de la perte » ; que « les plaisirs ne sont point assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse; » qu' « il ne faut que les effleurer », parce qu'ils ressemblent à « ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir légèrement, sans y arrêter jamais le pied » (Élisabeth d'Angleterre, le duc d'Alençon) : car il n'y a vraiment là rien d'original que la forme — qui peut fort bien ne pas être du goût de tout le monde. — Il n'est pas non plus nécessaire d'avoir l'esprit de Fontenelle pour s'aviser que, malgré tout le mérite qu'on peut avoir, il faut se mettre encore au-dessus de ce mérite, par le peu d'estime qu'on en fait (Lucrèce, Barbe Plomberge); qu'il est parfaitement déraisonnable « de courir toujours sans savoir où, de prendre toujours des villes sans savoir pourquoi, et d'exécuter toujours sans avoir aucun dessein » (Alexandre, Phryné); ou que la fortune semble avoir soin « de donner des succès différents aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la raison humaine, qui ne peut avoir de règle assurée » (Athénaïs, Icasie) [1].

[1] On peut en dire autant des dialogues entre Cosme II de Médicis et Bérénice, Lucrèce et Barbe Plomberge, Jeanne Ire de Naples et Anselme,

Mais il y a peut-être de la finesse dans ces réflexions de Candaule : « Sérieusement, pensez-vous qu'on puisse être content d'un bonheur qu'on possède sans témoins? Les plus braves veulent être regardés pour être braves, et les gens heureux veulent être aussi regardés pour être parfaitement heureux. Que sais-je même, s'ils ne se résoudraient pas à l'être moins, pour le paraître davantage? Il est toujours sûr qu'on ne fait point de montre de sa félicité, sans faire aux autres une espèce d'insulte dont on se sent satisfait. » A quoi Gigès répond avec la même finesse d'observation : « Il serait fort aisé de se venger de cette insulte. Il ne faudrait que fermer les yeux, et refuser aux gens ces regards ou, si vous voulez, ces sentiments de jalousie qui font partie de leur bonheur » ; et Candaule en convient en effet. — Smindiride encore a des remarques bien pénétrantes, et il n'est pas surprenant que ce « Crotoniate grossier » de Milon n'en voie pas toute la mélancolique exactitude. « La délicatesse est tout à fait digne des hommes ; elle n'est produite que par les bonnes qualités de l'esprit et du cœur ; on se sait bon gré d'en avoir ; on tâche à en acquérir quand on n'en a pas. Cependant, la délicatesse diminue le nombre des plaisirs, et on n'en a point trop ; elle est cause qu'on les sent moins vivement, et d'eux-mêmes ils ne sont point trop vifs. Que les hommes sont à plaindre! leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, et leur raison leur apprend à en goûter encore moins. » Milon ne comprend rien à ce langage : c'est que le langage n'est pas banal

Érostrate et Démétrius de Phalère, etc., où l'on nous apprend que c'est folie de vouloir laisser un nom ; que l'orgueil mène plus de gens aux enfers que la fièvre ; que l'avenir nous leurre toujours, etc., etc.

et qu'il est même tout à fait digne d'un philosophe [1].

Il y a alors dans Fontenelle l'étoffe d'un moraliste? — Non pas précisément, et ce serait beaucoup trop dire. Un moraliste est, par définition, une vaste collection d'observations générales ou particulières sur la vie humaine. Il doit savoir, et il sait par le menu, comment naissent, vivent, se développent ou se transforment nos sentiments et nos passions; il saisit leurs rapports, connaît leurs liaisons, prévoit leurs conséquences; rien de ce qui constitue le fond du cœur humain ne lui est étranger. Fontenelle n'a ni cette acuité de regard ni cette abondance d'information, et le cœur humain n'est pas un endroit où il se complaise d'habitude : il y serait par trop dépaysé. Il ne descend guère de son cerveau. Dès lors ses vues seront des idées générales sur l'intelligence et la raison de l'homme, leurs limites et leurs faiblesses. Ici comme partout il est cartésien, moins observateur que raisonneur, plus philosophe que moraliste. Poser des principes, en tirer des déductions : nous connaissons la méthode. Mais c'est justement la méthode qui fait toute la nouveauté des *Dialogues*, et c'est elle aussi qui donne à l'œuvre sa signification et sa portée.

Ce sont, en effet, de terribles analyseurs que tous ces morts, et ils ont à raisonner une intrépidité, une déci-

[1] Il y a aussi de la finesse dans ces réflexions de Soliman à Juliette de Gonzague : « Et n'est-ce pas un mouvement de vanité que de vouloir faire le bonheur des autres? N'est-ce pas une fierté insupportable de ne consentir que vous me rendiez heureux qu'à condition que je vous rendrai heureuse aussi? Ne riez point de ce raisonnement; il est plus solide qu'il ne vous parait. Songez-y; étudiez le cœur humain, et vous trouverez que cette délicatesse que vous estimez tant n'est qu'une espèce de rétribution orgueilleuse : on ne veut rien devoir. »

sion admirables[1]. Leur esprit est singulièrement avisé et lucide, et on ne leur en impose pas facilement. C'est peut-être leur défaut : à coup sûr c'est par où tous se ressemblent. Leur interprète se flatte d'avoir « gardé les caractères », de telle sorte qu' « on les peut reconnaître pour ce qu'ils étaient pendant leur vie » : s'il est sincère, leur interprète se fait singulièrement illusion[2]. Tous, empereurs, rois, princes, ducs, savants, poètes, artistes, beaux esprits, femmes vertueuses ou courtisanes, d'Homère à Phryné et de Faustine à Scarron, ils sont tous cartésiens — et dignes enfants de leur père. « Sitôt qu'elle eut cessé de parler, Pétrarque se montra et dit que, depuis les nouveaux *Dialogues*, Laure était gâtée ; qu'auparavant elle avait eu l'esprit raisonnable, mais qu'elle voulait faire présentement des dissertations sur tout ; que sa nouvelle folie était d'approfondir toujours les matières et de les traiter méthodiquement ; que quand il croyait lui dire quelque chose de galant et d'agréable, il trouvait une raisonneuse qui se mettait à argumenter contre lui ; qu'il ne pouvait plus vivre avec elle. »[3] Ce que Pétrarque dit de Laure, le bon Louis XII et le duc de Suffolk le disent d'Anne de Bretagne et de Marie d'Angleterre ; et nous pouvons, nous, étendre la remarque à tous les personnages. D'ailleurs, Fontenelle l'avoue lui-même de bonne grâce : « Tous mes morts sont un peu raisonneurs[4]. » Au lieu de « un

[1] La plus étonnante de toutes est certainement Bérénice, avec la petite dissertation grammaticale qu'elle sert à Cosme de Médicis.

[2] « Je suis Turc, dit Soliman à Juliette de Gonzague ; il me serait pardonnable de n'avoir pas toute la délicatesse possible. » C'est le seul trait de couleur locale des *Dialogues*. C'est peu.

[3] *Jugement de Pluton*, première partie.

[4] Avertissement.

peu », mettez « beaucoup » ou même « exclusivement », et vous aurez la vérité. Ces dialogues ne sont que des entretiens philosophiques; le seul personnage en scène est toujours Fontenelle; et l'on pourrait en dénommer A et B tous les interlocuteurs, sans rien leur enlever de leur naturel ou même de leur agrément.

« Comme les morts ont bien de l'esprit, ils doivent voir bientôt le bout de toutes les matières [1]. » C'est à nous bien montrer ce « bout » que Fontenelle met toute sa finesse — et toute sa malice. Très certainement, peu d'ouvrages ont dû lui donner plus de plaisir à exécuter que ces *Dialogues ;* il s'y est mis tout entier, qualités et défauts; et l'on ne serait nullement surpris d'apprendre qu'il eut toujours à leur endroit une secrète prédilection. Pour nous du moins, ce doit être une production importante et de premier ordre que ce petit livre d'un jeune homme de vingt-six ans, s'il est vrai qu'autant que la *Pluralité des mondes* ou l'*Histoire des oracles*, c'est une autre époque, ce sont des temps nouveaux qu'il annonce et que de toute sa force il prépare. Des changements profonds qui se sont opérés entre le dix-septième et le dix-huitième siècles, l'analyse, on le sait, a été l'instrument principal : on va voir avec quelle expérience consommée et quelle habileté redoutable Fontenelle a manié, du premier coup, le terrible instrument.

Il ne s'agit que de soulever un moment le voile brillant des apparences, ou plutôt le voile se soulève de lui-même, pour peu que l'esprit y attache fixement ses regards. La force de la réflexion, mais de la réflexion

[1] Dédicace à Lucien.

bien conduite, dissipe en un clin d'œil les illusions les plus tenaces, les plus flatteuses comme les plus ridicules, et le vrai fond des choses apparaît. Ce fond n'est pas intéressant.

Par exemple, il a toujours été réservé aux conquérants d'éblouir et de fasciner les hommes : à quoi cependant leur mérite se réduit-il d'ordinaire? Alexandre a conquis la Grèce, l'Asie, la Perse, les Indes, et « tout cela est un bel étalage » ; mais, lui fait observer l'aimable et encore plus raisonneuse Phryné, « si je retranchais de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas; si je donnais à vos soldats, à vos capitaines, au hasard même la part qui leur est due, croyez-vous que vous n'y perdissiez guère? » Et Alexandre ne trouve rien à répondre ; il est vrai qu'Alexandre, malgré sa qualité de mort, n'a pas beaucoup d'esprit [1]. Charles-Quint en est mieux fourni : Érasme n'en a pas moins aucune peine à le convaincre que toute sa gloire n'est que vanité. Le grand empereur a beau faire sonner bien haut qu'il « s'est vu maître de la meilleure partie de l'Europe » ; il pourrait y joindre encore l'Amérique : Érasme ne le craindrait pas davantage ; et comme un impitoyable dissolvant, l'analyse va tout diminuer, tout réduire, jusqu'à ce que tous les titres de Charles-Quint s'évanouissent et que de tant de splendeurs il ne lui reste plus rien.

« Toute cette grandeur n'était pour ainsi dire qu'un composé de plusieurs hasards; et qui désassemblerait toutes les parties dont elle était formée vous le ferait

[1] Il en a davantage dans le *Jugement de Pluton*, première partie. Aussi Phryné refuse-t-elle de disputer avec lui. « Vous êtes un vrai sophiste, parce que vous êtes sous les yeux de votre précepteur Aristote. » L'antiquité excite toujours la verve de Fontenelle.

voir bien clairement. Si Ferdinand, votre grand-père, eût été homme de parole, vous n'aviez presque rien en Italie; si d'autres princes que lui eussent eu l'esprit de croire qu'il y avait des antipodes, Christophe Colomb ne se fût point adressé à lui, et l'Amérique n'était point au nombre de vos États; si, après la mort du dernier duc de Bourgogne, Louis XI eût bien songé à ce qu'il faisait, l'héritière de Bourgogne n'était point pour Maximilien, ni les Pays-Bas pour vous; si Henri de Castille, frère de votre grand'mère Isabelle, n'eût point été en mauvaise réputation auprès des femmes, ou si sa femme n'eût point été d'une vertu assez douteuse, la fille de Henri eût passé pour être sa fille, et le royaume de Castille vous échappait. » Le terrible réquisitoire épouvante Charles-Quint. « Vous me faites trembler, s'écrie-t-il. Il me semble qu'à l'heure qu'il est, je perds ou la Castille, ou les Pays-Bas, ou l'Amérique, ou l'Italie» . — « N'en raillez point, poursuit Érasme avec gravité. Vous ne sauriez donner un peu plus de bon sens à l'un ou de bonne foi à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas jusqu'à l'impuissance de votre grand-oncle, ou jusqu'à la coquetterie de votre grand'tante qui ne vous soient nécessaires. Voyez combien c'est un édifice délicat que celui qui est fondé sur tant de choses qui dépendent du hasard. »

Et tout comme Alexandre, Charles-Quint ne fait aucune difficulté de se rendre. « En vérité, se borne-t-il à répondre, il n'y a pas moyen de soutenir un examen aussi sévère que le vôtre. J'avoue que vous faites disparaître toute ma grandeur et mes titres [1]. » Il l'avoue

[1] Il est vrai que Charles-Quint rend tout de suite à Érasme la monnaie

peut-être un peu tôt; mais l'essentiel est que le lecteur ait réfléchi un instant, qu'il se soit convaincu que le mérite personnel est chose rare, et qu'il ait ainsi perdu quelque chose du respect traditionnel, mais peu raisonné, qu'il est toujours prêt à accorder aux grandeurs de chair, comme disait Pascal. Personne ne s'entend comme Fontenelle à faire perdre peu à peu « tous ces respects-là » .

Les héros ne sont pas plus admirables que les conquérants, et il n'y a généralement qu'orgueil et vanité tout au fond de leur héroïsme. La mort de Caton d'Utique a toujours passé pour fort belle ; on la cite partout comme un exemple accompli de grandeur d'âme et d'énergie ; c'est une mort stoïcienne, pour tout dire. Soumettons-la à notre examen.

Voici d'abord les apparences. C'est Marguerite d'Autriche qui prend soin de nous les détailler. « Ne fut-ce pas quelque chose de fort glorieux que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ses amis en sûreté, et de se tuer lui-même, pour expirer avec la liberté de sa patrie, et pour ne pas tomber entre les mains d'un vainqueur qui, cependant, lui aurait infailliblement pardonné? »

Et voici la réalité probable, expliquée par l'empereur Adrien : — Marguerite d'Autriche et Adrien devisant ensemble de la mort de Caton, encore un de ces « assortiments bizarres » , évidemment, et qui sentent par trop leur bel esprit.

« Oh! si vous examiniez de près cette mort-là, vous y trouveriez bien des choses à redire. » Le début pro-

de sa pièce, en lui prouvant que l'esprit et la science eux-mêmes ne sont dus qu'au hasard. (Cf. plus loin.)

met; le développement ne laisse pas de tenir. Caton est un gros personnage, sa mort est une des plus célèbres et des plus admirées : on fera à sa mort l'honneur de la discuter en trois points, avec le pédantisme, voulu, de l'école.

« Premièrement, il y avait si longtemps qu'il s'y préparait, et il s'y était préparé avec des efforts si visibles, que personne dans Utique ne doutait que Caton ne dût se tuer. Secondement, avant que de se donner le coup, il eut besoin de lire plusieurs fois le dialogue où Platon traite de l'immortalité de l'âme. Troisièmement, le dessein qu'il avait pris le rendait de si mauvaise humeur que, s'étant couché et ne trouvant point son épée sous le chevet de son lit (car comme on devinait bien ce qu'il avait envie de faire on l'avait ôtée de là), il appela pour la demander un de ses esclaves, et lui déchargea sur le visage un grand coup de poing, dont il lui cassa les dents : ce qui est si vrai qu'il retira sa main tout ensanglantée. »

Marguerite d'Autriche remarque sur-le-champ que « voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort philosophique » ; et c'est en effet la réflexion qui vient involontairement aussi à l'esprit du lecteur. Le doute une fois provoqué, il ne s'agit que de le rendre toujours plus fort : notre raisonneur y est passé maître tout de suite.

« Vous ne sauriez croire, continue Adrien, quel bruit il fit sur cette épée ôtée, et combien il reprocha à son fils et à ses domestiques qu'ils le voulaient livrer à César, pieds et poings liés. Enfin, il les gronda tous de telle sorte qu'il fallut qu'ils sortissent de la chambre et le laissassent se tuer. » « Véritablement les choses pou-

vaient se passer d'une manière un peu plus tranquille, observe fort judicieusement Marguerite d'Autriche. Il n'avait qu'à attendre doucement le lendemain pour se donner la mort : il n'y a rien de plus aisé que de mourir quand on le veut; mais apparemment les mesures qu'il avait prises en comptant sur sa fermeté étaient prises si juste qu'il ne pouvait plus attendre, et il ne se fût peut-être pas tué s'il eût différé d'un jour. » Et c'est la même Marguerite d'Autriche qui au début du dialogue trouvait Adrien « bien hardi d'oser attaquer une mort aussi fameuse » : on peut mesurer le chemin parcouru.

Il y a cependant encore un point qui ne laisse pas d'être considérable dans cette mort. « On dit qu'après qu'on eut apporté cette épée à Caton, et que l'on se fut retiré, il s'endormit et ronfla. Cela serait assez beau. » Ce serait même fort beau, si c'était vrai. Mais c'est à peine vraisemblable. Le moyen de le croire en effet? « Il venait de quereller tout le monde et de battre ses valets : on ne dort pas si aisément après un tel exercice. » Première raison. — Il y en a une seconde : « De plus la main dont il avait frappé l'esclave lui faisait trop de mal pour lui permettre de s'endormir; car il ne put supporter la douleur qu'il y sentait, et il se la fit bander par un médecin, quoiqu'il fût sur le point de se tuer; » ce qui laisse entendre, en passant, que le fameux courage de Caton pourrait bien n'être, lui aussi, qu'une légende. — Enfin il n'est pas besoin de bien réfléchir pour trouver une troisième raison à opposer à ce prétendu sommeil. « Depuis qu'on lui eut apporté son épée jusqu'à minuit, il lut deux fois le dialogue de Platon. Or, je prouverais bien, par un grand souper qu'il donna

le soir à ses amis, par une promenade qu'il fit ensuite, et par tout ce qui se passa jusqu'à ce qu'on l'eût laissé seul dans sa chambre, que quand on lui apporta cette épée, il devait être fort tard. D'ailleurs, le dialogue qu'il lut deux fois est très long; et, par conséquent, s'il dormit, il ne dormit guère ». *A fortiori* donc n'a-t-il pas ronflé. Il a « fait semblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écoutaient à la porte de sa chambre » [1]. — « Vous ne faites pas mal la critique de sa mort, » conclut Marguerite d'Autriche. Nous ne tirons pas d'autre conclusion à notre tour. Nous nous contenterons simplement de faire remarquer que Barbe Plomberge ne critique pas mal non plus la mort de Lucrèce [2], et que nous sommes ainsi bien et dûment prévenus de ne jamais donner notre admiration qu'à bon escient.

A ce compte il y aurait fort peu de choses admirables? — Fort peu; car Fontenelle est trop poli, et en même temps il a trop l'instinctive horreur de toute

[1] Voir (*Jugement de Pluton*, première partie) l'apologie de Caton par Caton lui-même. Elle ne manque pas de vigueur, mais elle est bien hargneuse.

[2] Car on peut « attaquer une action si héroïque ». — Par quel moyen? demande Lucrèce. Et Barbe Plomberge lui répond : « Que sais-je? Ils ont dit que vous vous étiez tuée un peu tard; que votre mort en eût valu mille fois davantage, si vous n'eussiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin, mais qu'apparemment vous n'aviez pas voulu vous tuer à la légère et sans bien savoir pourquoi », etc. C'est un terrible démolisseur de réputations que Fontenelle, mais il a aussi des insinuations bien déplaisantes, et quelquefois bien déplacées. Nous avons déjà touché quelque chose de cette manie — car c'en est une — dans notre chapitre sur les *Lettres galantes*. Du reste, Lucrèce veut bien avouer elle-même qu'elle ne se fût pas tuée si elle n'eût envisagé que son devoir; son devoir n'était point blessé par la violence qu'on lui avait faite; des larmes auraient suffi; mais il fallait « se faire un nom »; et elle est morte par orgueil. — C'est un procédé chez Fontenelle de faire discréditer les gens par eux-mêmes; et il faut convenir qu'il manie le procédé avec une certaine maîtrise.

espèce d'affirmation, pour répondre qu'il n'y en a pas du tout. Le culte de l'antiquité? Préjugé grossier et superstition méprisable [1]. L'influence de la philosophie sur les mœurs des philosophes? Opinion ridicule et chimérique. « La philosophie est en elle-même une chose qui peut être fort utile aux hommes ; mais parce qu'elle les incommoderait, si elle se mêlait de leurs affaires et si elle demeurait auprès d'eux à régler leurs passions, ils l'ont envoyée dans le ciel arranger des planètes et en mesurer les mouvements, ou bien ils la promènent sur la terre pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voient. Enfin, ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur est possible. » Elle définit encore les passions « avec beaucoup de méthode, mais les hommes n'apprennent pas d'elle à les vaincre ». Ils « donnent volontiers à la philosophie leurs maux à considérer, mais non pas à guérir ; et ils ont trouvé le secret de faire une morale qui ne les touche pas de plus près que l'astronomie » [2]. C'est ainsi que la pensée va s'élargissant toujours chez Fontenelle, tant qu'enfin elle arrive à être vraiment intéressante, parce qu'elle paraît sincère. De très bonne heure, en effet, et tout comme un autre, il a eu sa conception personnelle des choses, son « système » : il n'en est guère de plus foncièrement pessimiste, ni de plus méprisant pour l'humanité.

Tout est ridicule chez les vivants, tout est misère et

[1] Il importe de ne pas oublier que les *Dialogues* ont précédé le *Siècle de Louis le Grand*, de PERRAULT, et qu'ils peuvent dès lors en être considérés comme le prélude. — On remarquera aussi comment le mépris de l'antiquité est raisonné chez Fontenelle, ou plutôt comment il fait partie de tout un « petit système », ainsi qu'il dirait très probablement.

[2] ANACRÉON, ARISTOTE. — Le dialogue de Sénèque et de Scarron renferme les mêmes idées.

sottise[1]. Les hommes étaient fous dès les premiers temps du monde, ils le sont aujourd'hui comme autrefois, ils le seront éternellement. Et, ce qu'il y a de plus triste, les générations ne profitent pas de l'expérience les unes des autres. « Eh! les hommes font-ils des expériences? Ils sont faits comme les oiseaux, qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les enfants... Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchants, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi, partout où il y a des hommes, il y a des sottises et les mêmes sottises ». — Mais, dit-on, tout est en mouvement, tout change, les siècles comme les hommes. « Ne voit-on pas des siècles savants, et d'autres qui sont ignorants? n'en voit-on pas de naïfs, et d'autres qui sont plus raffinés? n'en voit-on pas de sérieux et de badins, de polis et de grossiers? Pourquoi donc n'y aurait-il pas des siècles plus vertueux, et d'autres plus méchants? » — Parce que l'assimilation n'est pas exacte et que le raisonnement est vicieux. « Les habits changent; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossièreté, la science ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'homme, et tout cela change : mais le cœur ne change point, et tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siècle, mais la mode d'être savant peut venir; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra

[1] Paracelse, Molière. « Qui veut peindre pour l'immortalité doit peindre des sots. »

point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables, qu'il faut qu'elle répande sur toute la terre; et vous jugez bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle part en assez grande quantité pour y faire une mode de vertu et de droiture. » — Mais enfin, à la rigueur, il pourrait y avoir des siècles mieux partagés que les autres? — S'il y avait quelque inégalité, tout au plus serait-elle « imperceptible : l'ordre général de la nature a l'air bien constant »[1].

L'homme trouvera-t-il au moins quelque « récompense » dans sa raison, puisqu'il est si mal partagé du côté du caractère et du cœur? — Rien n'est plus précieux que la raison, mais rien aussi n'est, hélas! plus rare. D'ailleurs, on ne l'écoute pas. « Il n'appartient qu'à elle de gouverner les hommes et de régler tout dans l'univers; cependant, elle n'est guère en état de faire valoir son autorité » ; et Scarron de le prouver à Sénèque par une anecdote[2]. « Quelque cent ans après votre mort, un philosophe platonicien demanda à l'empereur qui régnait alors une petite ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer selon les lois de la république de Platon, et l'appeler Platonopolis; mais l'empereur la refusa au philosophe, et ne se fia pas assez à la raison du divin Platon pour lui donner le gouvernement d'une bicoque. Jugez par là combien la raison a perdu

[1] Socrate, Montaigne.

[2] Pour avoir quelque prise sur les hommes, la raison a besoin du secours de l'imagination. S'ils n'eussent agi que par devoir, Curtius et Lucrèce ne se fussent pas tués; mais ils comptaient bien par là se rendre immortels. Ainsi, ce que la nature n'obtiendrait pas de la raison, elle l'obtient aisément de la folie. (Lucrèce, Barbe Plomberge.)

de son crédit. Si elle était estimable le moins du monde, il n'y aurait que les hommes qui la pussent estimer, et les hommes ne l'estiment pas [1]. »

Estimeront-ils davantage la vérité? — Au moins la recherchent-ils d'une recherche éternelle. Les édifices si péniblement élevés par les philosophes ont beau s'écrouler les uns par-dessus les autres, de nouveaux philosophes les recommencent sur de nouveaux frais, et ainsi de suite, sans fin. On découvre bien, « de temps en temps, quelques petites vérités peu importantes » et « qui amusent » ; mais « pour ce qui regarde le fond de la philosophie, j'avoue que cela n'avance guère » ; et c'est Descartes lui-même qui laisse échapper ce compromettant aveu. Le pire encore, quand par hasard on est en possession de la vérité, c'est qu' « on ne sait pas qu'on l'ait trouvée ». La philosophie en effet — un mort peut dire tout ce qu'il veut — « ressemble à un certain jeu à quoi jouent les enfants, où l'un d'entre eux, qui a les yeux bandés, court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le nommer; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche la prise et recommence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'est pas que nous autres philosophes, quoique nous ayons les yeux bandés, nous ne l'attrapions quelquefois ; mais quoi! nous ne lui pouvons pas soutenir que c'est elle que nous avons attrapée, et dès ce moment-là elle nous échappe ». — Elle n'est donc pas faite pour nous ; « à la fin on ne songera plus à la trouver ; on perdra courage, et on fera bien. » — Pas

[1] Mêmes observations, mais plus aiguës, plus pénétrantes, dans le dialogue entre Fernand Cortez et Montézume, auquel il ne manque, pourrait-on dire, que le tour de main pour être de Voltaire.

du tout, reprend Descartes; la « prédiction n'est pas bonne. Les hommes ont un courage incroyable pour les choses dont ils sont une fois entêtés. Chacun croit que ce qui a été refusé à tous les autres lui est réservé. Dans vingt-quatre mille ans, il viendra des philosophes qui se vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront régné pendant trente mille, et il y aura des gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux[1] ». L'espérance est vaine; elle a au moins pour elle d'être agréable.

D'autant que, pour nous séduire, l'astucieuse nature dispose d'un leurre infaillible. « Il faut qu'en toutes choses les hommes se proposent un point de perfection au-delà même de leur portée. Ils ne se mettraient jamais en chemin, s'ils croyaient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; il faut qu'ils aient devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. » Or, ce terme imaginaire ne fait jamais défaut. « Toutes les sciences ont leur chimère, après laquelle elles courent sans la pouvoir attraper. » Pour la chimie, c'est la pierre philosophale; pour la géométrie, c'est la quadrature du cercle, et le mouvement perpétuel pour la mécanique. La morale a aussi sa chimère, comme la philosophie. « On perdrait courage, si l'on n'était pas soutenu par des idées fausses. — Il n'est donc pas inutile que les hommes soient trompés? — Comment, inutile? Si par malheur la vérité se montrait telle qu'elle est, tout serait perdu; mais il paraît bien qu'elle sait de quelle importance il est qu'elle se tienne toujours assez bien cachée[2]. »

C'est donc « une plaisante condition que celle de

[1] Le troisième faux Démétrius, Descartes.
[2] Artémise, Raymond Lulle.

l'homme. Il est né pour aspirer à tout, et pour ne jouir de rien; pour marcher toujours, et pour n'arriver nulle part ». Il aime le vrai et le faux à la fois (Homère, Ésope). Il est plein de vanité; la raison devrait seule le guider, et ce sont les préjugés qui le conduisent (Straton, Raphaël d'Urbin). Il aspire à la certitude, et il ne peut se reposer qu'un instant dans des probabilités éphémères ; il voudrait forcer l'estime et le respect, et, ses qualités ne dépendant que du hasard, il lui est interdit de s'attribuer aucune espèce de mérite (Charles-Quint, Erasme)[1]. Enfin, il est sujet d'un empire où, d'un bout à l'autre, règne la folie[2]. Il est vrai qu'elle est si utile, cette folie! « Elle sert à empêcher qu'on ne

[1] « Quoi! l'esprit ne consiste-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, et le hasard est-il moindre de naître avec un cerveau bien disposé, que de naître d'un père qui soit roi? Vous étiez un grand génie, mais demandez à tous les philosophes à quoi il tenait que vous ne fussiez stupide et hébété; presque à rien, à une petite position de fibres, enfin à quelque chose que l'anatomie la plus délicate ne saurait jamais apercevoir. Et après cela, ces messieurs les beaux esprits nous oseront soutenir qu'il n'y a qu'eux qui aient des biens indépendants du hasard?... Avoir de l'esprit est un hasard plus heureux, mais au fond c'est toujours un hasard. — Tout est donc hasard? — Oui, pourvu qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connaît point... Si, avant que de tirer vanité d'une chose, les hommes voulaient s'assurer bien qu'elle leur appartînt, il n'y aurait guère de vanité dans le monde. » — Le même raisonnement vaudra contre la vertu. « Ce sont de plaisants sages que ceux qui le sont par tempérament. Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la nature, mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raison. » SÉNÈQUE, SCARRON.

[2] Tout est déconcertant dans le monde, et l'on voit souvent aux plus grands effets les plus petites causes. La froideur d'Auguste pour Fulvie a decidé la guerre entre lui et Marc-Antoine, et la beauté d'Hélène a occasionné la guerre de Troie. « Ainsi vont les choses parmi les hommes : on y voit de grands mouvements, mais les ressorts en sont d'ordinaire assez ridicules. Il est important, pour l'honneur des événements les plus considérables, que les causes en soient cachées. » HÉLÈNE, FULVIE. La même idée réapparaît à la fin du dialogue entre la duchesse de Valentinois et Anne de Boulen. — On sait si elle est familière à Voltaire.

se connaisse : car la vue de soi-même est bien triste ; et comme il n'est jamais temps de se connaître, il ne faut pas que la folie abandonne les hommes un seul moment » (Guillaume de Cabestan, Albert-Frédéric de Brandebourg[1]). Il ne reste aux hommes d'esprit que « les réflexions », et c'est justement d'elles que vient la suprême tristesse, comme Parménisque l'explique fort bien à Théocrite de Chio.

Théocrite ne peut pas concevoir pourquoi « les réflexions » sont, de toute nécessité, chagrines. « N'y a-t-il donc que l'erreur qui soit gaie, et la raison n'est-elle faite que pour nous tuer? » — « Apparemment, répond Parménisque, l'intention de la nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de raffinement ; car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. Vous voulez faire des réflexions, nous dit-elle ; prenez-y garde ; je m'en vengerai, par la tristesse qu'elles vous causeront. » — Mais enfin pourquoi cette bizarrerie de la nature? — Parce qu' « elle a mis les hommes au monde pour y vivre ; et vivre, c'est ne savoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe et nous touche, nous arrachons à la nature son secret : on devient trop sage, et l'on ne veut plus agir ; voilà ce que la nature ne trouve pas bon. » — Mais la raison qui nous fait penser mieux que

[1] Ce dialogue est un des plus profonds de Fontenelle. Tous les hommes sont fous, mais leurs folies étant de même nature, « elles se sont si aisément ajustées ensemble, qu'elles ont servi à faire les plus forts liens de la société humaine ; témoin ce désir d'immortalité, cette fausse gloire, et beaucoup d'autres principes, sur quoi roule tout ce qui se fait dans le monde ; et l'on n'appelle plus fous que de certains fous qui sont, pour ainsi dire, hors d'œuvre, et dont la folie n'a pu s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie. »

les autres ne laisse pas de nous condamner à agir comme eux. — C'est vrai. « Il y a une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées ; il doit y en avoir une autre qui nous ramène à tout par les actions ; mais à ce compte-là même, *ne vaudrait-il pas presque autant n'avoir pas pensé?* »

Ce sont les idées qui meublaient la tête de Fontenelle à vingt-six ans. On peut en penser ce qu'on voudra ; mais un reproche qu'on ne leur adresserait sans doute que difficilement serait d'être frivoles. Sans violence, sans indignation, sans révolte, du ton au contraire le plus mesuré, le plus calme, le plus indifférent, avec la conviction intime que rien ne saurait changer « l'ordre constant » de la nature, et que, par conséquent, toutes protestations seraient inutiles et même un peu ridicules, Fontenelle nous fait toucher du doigt la vanité de nos sentiments et la misère essentielle de notre condition. Et voilà que de derrière ces petites phrases menues, sèches, glacées et sans vie, on voit poindre de toutes parts le sceptisisme universel et l'universel pessimisme ; nous disons bien : l'universel pessimisme. Fontenelle ne va pas jusque-là, parce que sa sensibilité n'est jamais émue quand son intelligence raisonne et constate. Mais, en vérité, que lui a-t-il manqué qu'un peu de cœur pour donner à ses petites phrases le frisson qu'elles communiquent malgré tout au lecteur moderne? A de certains endroits des *Dialogues*, et quoi qu'on en ait, on songe à Montaigne, à Pascal, à Voltaire, à ceux en un mot qui, tantôt avec douceur, tantôt avec colère, avec des frémissements de tout leur être ou une ironie tranquille, ont fait voir les faiblesses, les impuissances, les contradictions de

l'humaine nature. Certes le rapprochement est glorieux pour Fontenelle : il le mérite pourtant. Il y avait en lui un penseur aussi naturellement qu'il y avait un bel esprit, et de très bonne heure Cydias a été philosophe. Sans doute, chez lui, le désir est encore visible de contrarier sur toutes choses les opinions reçues. Il veut surprendre, étonner, et il ne serait pas autrement fâché de provoquer du scandale ! Mais y aurait-il par hasard méthode plus amusante, et plus sûre, pour faire réfléchir ses lecteurs, les inviter à vérifier leurs idées, à en éprouver la solidité ou l'inconsistance ? « Il est toujours utile de penser juste », même sur les sujets les plus inutiles en apparence ; et chez Fontenelle le paradoxe lui-même cache souvent une leçon [1].

Le siècle prenait ainsi, comme en se jouant, des habitudes d'analyse, et l'on sait de reste où ces habitudes nouvelles devaient le conduire. C'est ce que n'aperçurent pas, ou ne voulurent pas apercevoir, quelques contemporains : ils affectèrent d'oublier les *Dia-*

[1] Pourquoi donc Villemain a-t-il dit (*Dix-huitième siècle*) que « la satire » de Fontenelle a le tort de n'avoir pas de « but moral » et d'être « toute composée de paradoxes qu'il ne croit pas et de jeux d'esprit parfaitement inutiles ? » On n'a pourtant qu'à lire les *Mondes* et l'*Histoire des oracles*, pour trouver les mêmes idées, la même méthode et des conclusions identiques. A moins encore qu'on ne soutienne qu'il n'y a que « paradoxes » dans ces ouvrages !... On fait ainsi payer à Fontenelle la rançon de son esprit, mais il semble bien que ce soit aux dépens de la justice et de la vérité. — On a d'ailleurs beaucoup exagéré l'affectation et le maniérisme des *Dialogues*. Sans doute il y a du Trissotin dans quelques endroits ; mais, dans les dialogues à portée philosophique, l'expression n'est pas toujours contournée, entortillée, précieuse enfin ; et Sainte-Beuve est bien sévère, pour ne pas dire davantage, quand il écrit (*Causeries du lundi*, t. III) que « Fontenelle, à son entrée dans le monde, offrait les vérités, bonbonnière en main, absolument comme on offrirait des dragées ou des pastilles. Ou, si vous voulez, c'était de la philosophie mise en menuet sur les airs de M. de Benserade ». C'est vrai de la *Pluralité des mondes*, c'est inexact des *Dialogues*.

logues — et plus tard, la *Pluralité des mondes* — pour ne se souvenir que des *Pastorales*, des *Lettres galantes*, ou des *Poésies*. Mais ce qu'il nous faut, nous, bien savoir, c'est que, s'il y a toujours eu du « maniéré » chez Fontenelle, il y a toujours eu aussi, et en même temps, du « pensé », pour parler le langage d'alors. C'est ce « pensé » que nous allons retrouver dans l'*Histoire des oracles*, un des ouvrages essentiels par où s'annonce et se précise même l'esprit du dix-huitième siècle ; c'est ce « pensé » qui a sauvé l'écrivain de l'oubli[1] : il n'était donc que juste de l'étudier avec quelque soin dans les *Dialogues*, et de mettre à sa vraie place, dans l'œuvre totale de l'auteur, c'est-à-dire pas bien loin du premier rang, le livre qui en contient les premières manifestations.

[1] La *Requête des morts désintéressés à Pluton* propose de ne pas faire grâce à Fontenelle « sur les pensées, puisque c'est sur cela qu'il ne se corrige point ». Il ne s'en corrigea jamais en effet, et peut-être n'eut-il pas tort.

CHAPITRE II

L'ORIGINE DES FABLES. — L'HISTOIRE DES ORACLES

Quelle que soit l'importance du rôle que la science dût un jour donner à Fontenelle, la philosophie lui en aurait assuré un plus considérable encore — s'il avait voulu le jouer. Déjà les *Dialogues des morts* nous avaient fait soupçonner en lui un penseur. Sans doute, on pouvait alléguer qu'il y avait un peu trop du bel esprit dans le jeune philosophe et que, par exemple, il ne devait quelques-unes de ses finesses qu'au « bizarre assortiment » des personnages. Mais la meilleure preuve qu'il se cachait bien réellement du solide derrière tout ce « maniéré », c'est qu'il y a du « pensé » aussi dans les *Entretiens*, c'est surtout que l'*Histoire des oracles*[1] a fait suite aux *Dialogues*, — exactement d'ailleurs comme l'*Histoire de l'Académie* et les *Éloges des académiciens* sont venus après la *Pluralité des mondes*. La ressemblance est frappante, en effet, entre les deux séries d'ouvrages, et plus frappant encore le progrès. Fontenelle avait eu besoin d'une marquise pour mieux faire passer sa physique et son astronomie, et il avait eu recours aux morts pour faire entendre des réflexions

[1] Les *Oracles* viennent chronologiquement après les *Mondes*. Age de Fontenelle : trente ans.

dont il prétendait qu'un vivant n'eût pas été capable. Rendu confiant par le succès ou obligé par la fonction, il supprima tout intermédiaire; et de même que l'*Histoire de l'Académie* résume les travaux des académiciens en y mettant l'ordre et la clarté qui souvent leur faisaient défaut, l'*Histoire des oracles* résume l'argumentation de Van Dale, en la présentant débarrassée, allégée de tout le fatras et de tout le pédantisme qui en auraient compromis l'intelligence et la fortune auprès d'un public français.

Nous ne pouvons pas refaire sur ce livre le travail que nous avons essayé sur la *Pluralité des mondes*[1]. Ce serait long, monotone et parfaitement inutile. Que la composition chez Fontenelle soit plus nette et plus facile, le développement plus agréable et plus léger, qu'il y ait plus d'art en un mot dans le travail de l'adaptateur que dans l'œuvre originale elle-même : il n'y a rien là que de très naturel et de nécessaire. Le Français écrit pour les gens du monde, et l'étranger n'avait en vue que les savants. La différence de dessein explique la différence de méthode. Van Dale est sec, long, toujours sérieux, souvent diffus. Point d' « agréments » ; rien qui « égaie » la matière, ni « réflexions, ni « traits de morale ou même de plaisanterie » ; mais l'application la plus scrupuleuse, la plus sévère, la plus nue. « Il rapporte un grand nombre de passages qu'il cite très fidèlement » ; il en fait « des versions, d'une exactitude merveilleuse » quand ils sont tirés du grec;

[1] Cf. le chapitre suivant. Aussi bien l'*Histoire des oracles* s'y prête-t-elle beaucoup moins; et il ne serait pas bien difficile d'y signaler çà et là des faiblesses et des incertitudes de composition. Le secret du grand siècle est en train de se perdre, ou plutôt il est déjà perdu.

il entre enfin « dans la discussion de beaucoup de points de critique, quelquefois peu nécessaires, mais toujours curieux » : des savants ne sont-ils pas uniquement préoccupés des choses, et donc fort peu soucieux d'élégante sobriété et de belle ordonnance? Aussi Van Dale n'a-t-il aucun scrupule « d'interrompre très souvent le fil de son discours, pour y faire entrer quelque autre chose qui se présente; et dans cette parenthèse-là, il y enchâsse une autre parenthèse, qui même n'est peut-être pas la dernière ».

Et Van Dale a raison : ceux à qui il s'adresse « sont faits à la fatigue en matière de lecture, et ce désordre savant ne les embarrasse pas ». Mais il aurait fort embarrassé des lecteurs qui se piquent de n'être que « des honnêtes gens », et voilà pourquoi Fontenelle a renoncé à son projet originel : une simple traduction n'eût pas été « bonne pour l'effet qu'il prétendait ». « Les dames — il a toujours quelque marquise en tête — et, pour ne rien dissimuler, les hommes de ce pays-ci, sont bien aussi sensibles à l'agrément ou du tour, ou des expressions, ou des pensées qu'à la solide beauté des recherches les plus exactes ou des discussions les plus profondes. » Tous sont d'ailleurs « fort paresseux », et ils exigent « de l'ordre dans un livre, pour être d'autant moins obligés à l'attention ». Il fallait donc absolument donner à l'ouvrage du savant Hollandais « toute une autre forme », et Fontenelle en a librement usé avec son modèle.

« J'ai changé toute la disposition du livre, j'ai retranché tout ce qui m'a paru avoir peu d'utilité en soi, ou trop peu d'agrément pour récompenser le peu d'utilité : j'ai ajouté, non seulement tous les ornements dont j'ai

pu m'aviser, mais encore assez de choses qui prouvent ou qui éclaircissent ce qui est en question. » On voit que c'est au fond même de l'œuvre que « l'arrangeur » s'est attaqué parfois, et qu'il est difficile d'être moins esclave de son guide. « Sur les mêmes faits et les mêmes passages que me fournissait Van Dale, j'ai quelquefois raisonné autrement que lui ; je ne me suis point fait un scrupule d'insérer beaucoup de raisonnements qui ne sont que de moi ; enfin, j'ai refondu tout l'ouvrage » [1] : ce qui veut dire que l'*Histoire des oracles* est à peu près originale. On peut l'en croire : il n'est pas dans ses habitudes d'exagérer ses mérites ; il les atténuerait plutôt ; et il n'est pas nécessaire non plus d'avoir lu d'un bout à l'autre les deux lourdes et interminables « dissertations » étrangères, pour être bien convaincu qu'elles n'ont que le fond de commun avec la facile, l'élégante et spirituelle adaptation française [2].

C'était rendre service à Van Dale et sauver au moins son nom d'un oubli certain que de remanier ainsi son œuvre : c'était plus sûrement encore servir la cause de la bonne, de la vraie, de la saine philosophie, comme ils diront tous plus tard, que de la mettre ainsi, à force de simplicité, de clarté, d'agrément, au niveau de l'in-

[1] C'est au point qu'il éprouve le besoin de s'en excuser auprès de Van Dale lui-même. « Au cas que ceci vienne à sa connaissance, je le supplie de me pardonner la licence dont j'ai usé ; elle servira à faire voir combien son livre est excellent, puisque assurément ce qui lui appartient ici paraîtra encore tout à fait beau, quoiqu'il ait passé par mes mains. » — On peut voir un exemple de la critique de Van Dale par Fontenelle dans le chapitre 1er de la *Seconde dissertation*. — De son côté, Van Dale approuva les modifications et les changements de son interprète, tout en regrettant l'oubli de passages, importants à son avis ; c'est ce qu'il écrivait à un ami. Cf. *Nouvelles de la République des Lettres*, mai 1687.

[2] « Le diamant brut de Van Dale brilla beaucoup quand il fut taillé par Fontenelle. » Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article *Oracles*.

telligence essentiellement distraite et frivole des mondains. Il faut bien le savoir en effet : pour l'époque, et dans tout ce qu'a écrit Fontenelle, il n'y a rien de plus important que cette *Histoire des oracles* — à laquelle il faut joindre le petit traité *De l'origine des fables*, qui en est comme l'introduction ou la préface. Les livres de Bayle mis à part, on ne peut pas citer d'ouvrages qui soient alors plus caractéristiques. Il y a là, déposés par une main qui paraît négligente, mais qui est en réalité singulièrement experte, il y a les germes de toutes les idées qui vont bientôt s'épanouir. A parcourir ces pages, on voit avec une netteté lumineuse, avec une évidence admirable, comment du siècle qui finit un siècle a pu sortir qui lui ressemble si peu qu'il en est la contradiction presque absolue. Ce n'est pas seulement Voltaire et son école qu'elles annoncent, qu'elles préparent : c'est déjà de la quintessence du dix-huitième siècle, c'est du plus pur Voltaire.

Quelle est donc la thèse que développent le petit livre et l'opuscule ? On essaie d'y démontrer que le merveilleux n'existe pas et qu'il n'est qu'un produit de l'ignorance, de la sottise et de la stupide crédulité des hommes : c'est à quoi s'appliquent l'*Origine des fables* et une bonne partie de l'*Histoire des oracles ;* on établit ensuite que cette crédulité, cette sottise, cette ignorance ont été exploitées par les prêtres païens, de telle sorte qu'après avoir fait des dupes, le merveilleux a suscité des charlatans et des imposteurs : c'est le point que s'est spécialement réservé l'*Histoire des oracles ;* et avec une insistance douce et un enjouement tranquille, à l'aide de petits raisonnements bien clairs, coupés de réflexions et égayés d'anecdotes, du ton le plus uni et

le plus paisible, sans éclat de voix, sans geste ni fracas, Fontenelle a poussé sa démonstration avec d'autant plus d'habileté et de bonheur qu'il s'y joignait de la malice, et que cet impassible contempteur de l'humanité éprouvait une joie secrète à montrer aux hommes leur imbécillité foncière jusque dans les objets de leur plus ordinaire vénération.

Qui veut bien connaître l'infirmité radicale de l'esprit humain doit en étudier les débuts. C'est là que se montrent ses productions les plus étranges ; et le spectacle n'est pas pour donner une bien haute idée de son intelligence ni de sa raison. Que voit-on en effet chez tous les peuples du monde, à leurs origines ? Un tel « amas de chimères, de rêveries et d'absurdités » qu'il est impossible de n'en pas être « épouvanté ». — Des expressions de cette énergie sont rares chez Fontenelle : elles n'en sont que plus significatives. — C'est que la sottise est fille de l'ignorance, et « dans les premiers siècles du monde, l'ignorance et la barbarie durent être à un excès que nous ne sommes presque plus en état de nous représenter ». Qu'on se figure « les Cafres, les Lappons, les Iroquois », ou même encore pis, car « ces peuples étant déjà anciens, ils ont dû parvenir à quelque degré de connaissance et de politesse que les premiers hommes n'avaient pas ». La règle est générale, sans exception, ou plutôt — mais est-il donc besoin de le dire ? — il n'en faut excepter que « la famille de Seth, le peuple élu, chez qui un soin particulier de la Providence a conservé la vérité ». Personne n'en doute assurément, et Fontenelle encore moins que personne.

Or c'est chose merveilleusement féconde que l'igno-

rance. « A mesure que l'on a moins d'expérience, on voit plus de prodiges. Les premiers hommes en virent donc beaucoup, et comme naturellement les pères content à leurs enfants ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont fait, ce ne furent que prodiges dans les récits de ces temps-là. » Il suffit à l'erreur de naître : elle a pour croître et se développer une force étonnante ; et Fontenelle nous l'explique dans une de ces fines analyses où il excella toujours.

« Quand nous racontons quelque chose de surprenant, notre imagination s'échauffe sur son objet et se porte d'elle-même à l'agrandir et à y ajouter ce qui manquerait pour le rendre tout à fait merveilleux, comme si elle avait regret de laisser une belle chose imparfaite. De plus on est flatté des sentiments de surprise et d'admiration que l'on cause à ses auditeurs ; et l'on est bien aise de les augmenter encore parce qu'il semble qu'il en revient je ne sais quoi à notre vanité. Ces deux raisons, jointes ensemble, font que tel homme qui n'a point dessein de mentir en commençant un récit un peu extraordinaire pourra néanmoins se surprendre lui-même en mensonge, s'il y prend bien garde ; et de là vient que l'on a besoin d'une espèce d'effort, et d'une attention particulière pour ne dire exactement que la vérité. » De cet effort et de cette attention les premiers hommes étaient parfaitement incapables ; de plus, ils aimaient « naturellement inventer et imposer aux autres » ; leurs récits déjà « souvent faux en eux-mêmes, et bien gâtés dès leur source », le seront encore plus du seul fait de leur transmission : « chacun en ôtera quelque petit trait de vrai, et y en mettra quelqu'un de faux, et principalement du faux merveilleux qui est le plus agréable » ;

de telle sorte que, « peut-être après un siècle ou deux, non seulement il n'y restera rien du peu de vrai qui y était d'abord, mais même il n'y restera guère de chose du premier faux » .Tant il est naturel que de l'erreur initiale s'engendrent d'autres erreurs, lesquelles en produiront de nouvelles à leur tour, et ainsi de suite, jusqu'à l'avènement, — bien tardif, puisqu'il a fallu attendre jusqu'en 1687, — de la saine philosophie!

Nous disons bien : « de la saine philosophie » ; car il y en a eu une autre qui, bien loin de dissiper les premières erreurs, a au contraire « beaucoup servi à la naissance des fables » . « D'où peut venir cette rivière qui coule toujours? » s'est demandé « un contemplatif de ces siècles-là, étrange sorte de philosophe, mais qui aurait peut-être été un Descartes dans ce siècle-ci. Après une longue méditation, il a trouvé fort heureusement qu'il y avait quelqu'un qui avait soin de verser toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fournissait cette eau? Le contemplatif n'allait pas si loin. » Voilà un « système » , et qui ne pouvait manquer de faire fortune. Il roule en effet « sur un principe si naturel qu'encore aujourd'hui notre philosophie n'en a point d'autre; c'est-à-dire que nous expliquons les choses inconnues de la nature par celles que nous avons devant les yeux, et que nous transportons à la physique les idées que l'expérience nous fournit » . Pour Descartes, le monde n'est qu'une affaire de mécanique, « de leviers, de poids et de ressorts » . Pour « ces pauvres sauvages » , c'était une combinaison de choses plus grossières et plus palpables » , mais « qu'ils connaissaient » . La méthode est toujours la même. « Heureusement, ajoute Fontenelle,

il y a tous les sujets du monde de croire que l'inconnu ne peut pas ne point ressembler à ce qui nous est connu présentement. » Affirmation hardie, téméraire même de la part du prudent raisonneur, et que précisément l'avenir ne devait pas confirmer. Quand il a écrit cette page de l'*Origine des fables*, notre philosophe ressemblait à « ces pauvres sauvages » plus encore qu'il ne pensait[1].

C'est de « cette philosophie grossière » que sont nés les dieux et les déesses. « Les hommes voyaient bien des choses qu'ils n'eussent pas pu faire : lancer les foudres, exciter les vents, agiter les flots de la mer; tout cela était beaucoup au-dessus de leur pouvoir. Ils imaginèrent des êtres plus puissants qu'eux, et capables de produire ces grands effets. » Mais quelle forme leur donner? Évidemment la forme humaine, d'après le principe que nous venons d'exposer. De toute nécessité aussi, il fallait que la ressemblance passât de l'extérieur de ces « êtres » à l'intérieur, que de la figure elle s'étendît au caractère; et « les voilà hommes en toutes manières, à cela près qu'ils furent toujours un peu plus puissants que des hommes ».

Les plaisants dieux en vérité, et qui n'ont d'existence et de qualités qu'autant qu'il a plu aux premiers « sauvages » de les en fournir! Ils sont si peu par eux-

[1] Il est à remarquer que les mêmes idées se retrouvent, et presque sous la même forme, dans l'opuscule *Sur l'histoire* — qui, pour le dire en passant, contient de fort judicieuses observations, notamment sur la nécessité de garder la vérité dans les mœurs des divers peuples dont on parle. L'intelligence et le raisonnement ont fait faire à Fontenelle des trouvailles intéressantes. — D'après Trublet, *Mercure*, octobre 1757, l'*Origine des fables* ferait partie d'un *Discours sur l'histoire*, qui aurait dû être assez étendu. Du discours, nous n'avons que deux fragments : de là les ressemblances.

mêmes, leur dépendance vis-à-vis des hommes est si étroite, si absolue, que leurs progrès sont liés aux progrès mêmes de l'humanité. Ils devraient être des modèles : ils restent des copies; leur titre d'immortels aurait dû leur assurer du premier coup toutes les perfections : et ils s'y guindent plus péniblement encore que les hommes, et toujours plus tard. Humblement, pas à pas, les superbes, les terribles Olympiens suivent leurs adorateurs; à chaque étape terrestre correspond une étape céleste, et ce qui se passe là-haut dans les vastes profondeurs du ciel n'est que le reflet de ce qui s'accomplit ici-bas sur notre petite et misérable terre. « Les premiers hommes sont fort brutaux, et ils donnent tout à la force : les dieux seront presque aussi brutaux, et seulement un peu plus puissants; voilà les dieux du temps d'Homère. Les hommes commencent à avoir des idées de la sagesse et de la justice : les dieux y gagnent; ils commencent à être sages et justes et le sont toujours de plus en plus à proportion que ces idées se perfectionnent parmi les hommes : voilà les dieux du temps de Cicéron, et ils valaient bien mieux que ceux du temps d'Homère, parce que de bien meilleurs philosophes y avaient mis la main. » Mais, justes ou brutaux, les dieux ne sont qu'une invention des hommes, et il n'y a de merveilleux dans leur fait que la naïveté et la sottise de leurs créateurs : c'est là le point essentiel et dont il importe de se bien souvenir.

Les dieux une fois créés, on se doute bien qu'ils ne mourront pas de sitôt. Tout contribue au contraire à leur assurer la plus vigoureuse et la plus durable existence : une philosophie ridicule, le droit pour chacun « d'inventer à leur égard des choses pareilles à celles

qui sont reçues, ou de les pousser plus loin par des conséquences[1] », enfin et surtout « le respect aveugle de l'antiquité », qui fait tout accepter sans contrôle. « Joints ensemble », ces deux derniers principes « font des merveilles[2]. L'un, sur le moindre fondement que la faiblesse de la nature humaine ait donné, étend une sottise à l'infini ; l'autre, pour peu qu'elle soit établie, la conserve à jamais. L'un, parce que nous sommes déjà dans l'erreur, nous engage à y être encore de plus en plus ; et l'autre nous défend de nous en tirer, parce que nous y avons été quelque temps ». Il n'est donc pas extraordinaire que les fables aient été poussées « à ce haut degré d'absurdité où elles sont arrivées », pas plus qu'il n'est extraordinaire qu'elles s'y soient « maintenues ». Du reste, il ne faudrait pas nous en faire accroire, et nous aussi, nous avons nos erreurs. « Elles sont cependant moins considérables que celles des Grecs par exemple[3] » ; et la raison en est que « nous ne sommes pas partis d'abord d'un point si

[1] « Quelque événement extraordinaire aura fait croire qu'un dieu avait été amoureux d'une femme ; aussitôt toutes les histoires ne seront pleines que de dieux amoureux. Vous croyez bien l'un, pourquoi ne croirez-vous pas l'autre ? — Si les dieux ont des enfants, ils les aiment, ils emploient toute leur puissance pour eux dans les occasions ; et voilà une source inépuisable de prodiges qu'on ne pourra traiter d'absurdes. » Fontenelle eût fait un assez bon exégète.

[2] Il y a de bien fines observations sur ce mélange, nécessaire, dans les temps primitifs, de la réalité et du merveilleux ; et Fontenelle se souvient de sa méthode des *Mondes*, en démontrant cette nécessité par des comparaisons avec les « portraits » que les historiens anciens ont introduits dans leurs ouvrages, et par les habitudes ordinaires des historiens arabes.

[3] Fontenelle leur en veut particulièrement. Voir le passage où il démontre qu'ils ont eu exactement les mêmes superstitions grossières et ridicules que les Américains, — nous dirions aujourd'hui, que les Peaux-Rouges. — Il avait déjà indiqué cette idée dans ses *Dialogues* (Fernand Cortez et Montézume).

absurde », et que « nous sommes éclairés de quelques rayons de la vraie philosophie », et « des lumières de la vraie religion ». — La sincérité de Fontenelle, n'est-il pas vrai? est complètement hors de doute, et pas un seul instant il n'a pensé faire une épigramme. — Il n'en est pas moins établi que les hommes ne sont arrivés à « quelque chose de raisonnable » qu'avec une lenteur « prodigieuse »; qu'ils ont été longtemps incapables de conserver et de transmettre les faits sans les dénaturer; et qu'il faut donc tenir pour « des visions et des rêveries » tout ce qu'ils ont débité à leurs origines. Tous les peuples sont tombés dans les mêmes sottises; c'est à « faire trembler »; et l'histoire des fables n'est que l'histoire des erreurs de l'esprit humain.

Ce sont les derniers mots de l'opuscule : c'est aussi la meilleure préface au petit livre. L'*Histoire des oracles* va continuer l'*Origine des fables*, en illustrant par des exemples les principes généraux que nous venons d'analyser. Des discussions précises montreront qu'il n'y eut jamais rien de surnaturel dans les oracles; que leur histoire, à son tour, n'est que l'histoire des erreurs païennes — partagées d'ailleurs par bon nombre de chrétiens; — et qu'il n'y a donc rien que de très humain dans leur établissement. Ce point une fois éclairci, il sera facile de prouver que les oracles ne furent jamais que fourberies, et les prêtres païens que charlatans et imposteurs.

L'opinion commune attribue les oracles aux démons et les fait cesser à la venue de Jésus-Christ : l'opinion commune se trompe, et il n'est pas fort malaisé d'en débrouiller les causes. On comprend qu'il soit difficile de découvrir les principes de la nature, tant elle a pris

soin de les cacher; mais quand il ne s'agit que de « savoir si les oracles ont pu être un jeu et un artifice des prêtres païens, où peut être la difficulté? » C'est un simple point d'histoire, et il suffit, pour l'établir, de raisonner avec exactitude, en sous-entendant d'excellentes prémisses. On s'en doute bien, celles de Fontenelle sont irréfutables. « Nous qui sommes hommes, ne savons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres hommes ont pu être ou imposteurs ou dupes? » Essayons-en du moins la démonstration; elle n'est pas seulement instructive, elle est amusante : y aurait-il, par hasard, spectacle plus intéressant et plus récréatif que le spectacle de l'ignorance et de la sottise exploitées par la mauvaise foi?

Précisons d'abord avec netteté ce dont il s'agit, sans nous embarrasser dans des considérations, respectables sans doute, mais qui ne font que « charger de préjugés et obscurcir » des vérités fort claires [1]. C'est un fait constant : il existe des démons, « des génies malfaisants, et condamnés à des tourments éternels; la religion nous l'apprend » : il n'y a donc pas là-dessus de discussion possible. Ces démons ont-ils pu rendre des oracles? Assurément, « si Dieu le leur a permis. » Or « l'Écriture sainte ne nous apprend en aucune manière » que les démons en aient rendu, et « dès lors nous sommes en liberté de prendre parti sur cette matière; elle est du nombre de celles que la sagesse divine a jugées assez indifférentes pour les abandonner à nos disputes » [2];

[1] On devine à quoi il fait allusion, et qu'il se met ainsi en règle avec la théologie. Cf. la fin de la Préface des *Mondes*.

[2] *Première dissertation*. « Que les oracles n'ont point été rendus par les Démons. »

et il n'y faut qu'un peu de raison, et du raisonnement. — Mais « tout le monde tient qu'il y a eu quelque chose de surnaturel dans les oracles » ! — Mais ne savons-nous pas aussi que l'erreur est ce qu'il y a de plus répandu parmi les hommes? Tâchons seulement de ne pas y tomber à notre tour. Nous nous targuons d'être philosophes et disciples de Descartes ; appliquons ses principes et analysons quelques-uns de ces fameux oracles, — comme nous avons analysé la mort de Lucrèce ou celle de Caton. Soit par exemple « l'histoire surprenante » de Thamus.

« Tout le monde sait ce qui arriva au pilote Thamus. Son vaisseau étant un soir vers de certaines îles de la mer Égée, le vent cessa tout à fait. Tous les gens du vaisseau étaient bien éveillés ; la plupart même passaient le temps à boire les uns avec les autres, lorsqu'on entendit tout d'un coup une voix qui venait des îles, et qui appelait Thamus. Thamus se laissa appeler deux fois sans répondre ; mais à la troisième il répondit. La voix lui commanda que, quand il serait arrivé à un certain lieu, il criât que le grand Pan était mort. Il n'y eut personne dans le navire qui ne fût saisi de frayeur et d'épouvante. On délibérait si Thamus devait obéir à la voix ; mais Thamus conclut que si, quand ils seraient arrivés au lieu marqué, il faisait assez de vent pour passer outre, il ne fallait rien dire ; mais que si un calme les arrêtait là, il fallait s'acquitter de l'ordre qu'il avait reçu. Il ne manqua point d'être surpris d'un calme à cet endroit-là, et aussitôt il se mit à crier de toute sa force que le grand Pan était mort. A peine avait-il cessé de parler, que l'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements, comme d'un grand

nombre de personnes surprises et affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui étaient dans le vaisseau furent témoins de l'aventure. Le bruit s'en répandit en peu de temps jusqu'à Rome; et l'empereur Tibère, ayant voulu voir Thamus lui-même, assembla des gens savants dans la théologie païenne pour apprendre d'eux qui était ce grand Pan ; et il fut conclu que c'était le fils de Mercure et de Pénélope. C'est ainsi que, dans le dialogue où Plutarque traite des oracles qui ont cessé, Cléombrote conte cette histoire, et dit qu'il la tient d'Epithersès, son maître de grammaire, qui était dans le vaisseau de Thamus lorsque la chose arriva[1]. »

L'histoire est agréable, merveilleusement agencée et d'un effet sûr. Elle paraît offrir en outre les plus sérieuses garanties d'authenticité : nombreux témoins, détails circonstanciés, etc., etc. ; « Eusèbe et d'autres grands hommes lui ont fait l'honneur de la croire, » bien qu'elle fût « païenne d'origine » [2]... Ce sera alors tant pis pour les témoins, les détails, Eusèbe et tous les grands hommes! Comme toujours, raisonnons; et, pour commencer, remontons à la source d'où nous arrive la légende, à Plutarque.

Quelle est la valeur de l'œuvre où il la rapporte? Y aurait-il d'autres histoires du même genre dans le passage qui la contient? Il y en a justement; et même le conte qui vient immédiatement après est « si ridicule qu'il suffirait pour la décréditer entièrement » . Qu'on en juge plutôt. « Démétrius dit dans cet endroit que la plupart des îles qui sont vers l'Angleterre sont désertes et consacrées à des démons et à des héros; qu'ayant été

[1] *Première dissertation*, chap. Ier.
[2] *Ibid.*, chap. IV.

envoyé par l'empereur pour les reconnaître, il aborda à une de celles qui étaient habitées; que peu de temps après qu'il y fut arrivé, il y eut une tempête et des tonnerres effroyables qui firent dire aux gens du pays qu'assurément quelqu'un des principaux démons venait de mourir, parce que leur mort était accompagnée de quelque chose de funeste. » Et Fontenelle de remarquer : « Ce Démétrius ne faisait-il pas des relations bien curieuses de ses voyages? Et n'est-il pas beau de voir un philosophe comme Plutarque nous conter froidement ces merveilles [1] ? » Le moyen, en effet, d'accorder la moindre créance à de pareilles sottises? et nous prend-on pour des enfants, qui se laissent séduire aux plus folles extravagances? « L'histoire de Thamus serait presque suffisamment réfutée, quand elle n'aurait point d'autre défaut que celui de se trouver dans un même traité avec les démons de Démétrius » ; et Eusèbe et « les autres grands hommes » n'étaient que des naïfs, à qui l'esprit philosophique manquait merveilleusement [2].

Il y a une autre raison, bien plus grave, de mettre sérieusement en doute le joli conte, et c'est qu'il « ne peut recevoir un sens raisonnable » . On prétend que « ce grand Pan était un démon » . Mais alors, la bizarre idée qu'ont eue les démons d'employer Thamus pour

[1] « A cela Démétrius ajoute que l'une de ces îles est la prison de Saturne, qui y est gardé par Briarée, et enseveli dans un sommeil perpétuel, *ce qui rend, ce me semble, le géant assez inutile pour sa garde.* » *Première dissertation*, chap. IV.

[2] *Ibid.* — Voyez encore avec quelle élégante désinvolture il jette le discrédit sur la doctrine de Platon tout entière, en montrant la fantaisie du philosophe dans son mythe de l'Amour. *Première dissertation*, chap. VI.

se faire savoir cette mort les uns aux autres! « N'ont-ils point d'autres voies pour s'envoyer des nouvelles? » Au surplus, voilà des « êtres » d'une maladresse et d'une imprudence souveraines : d'eux-mêmes, sans que personne les y contraigne, ils révèlent ainsi « leurs malheurs et la faiblesse de leur nature? » Ces démons manquent par trop évidemment de la plus élémentaire intelligence, et c'est à peine s'ils mériteraient d'être des hommes. — Mais Dieu les forçait à cette révélation! — Ce serait à la rigueur possible, encore que l'Écriture, ne l'oublions pas, soit partout muette sur ce point. « Dieu avait donc un dessein » : Dieu y aurait alors piteusement échoué, ce qui devient le comble de l'invraisemblance. Que s'ensuivit-il en effet? Quelqu'un se désabusa-t-il du paganisme, pour avoir appris la mort du grand Pan? Personne. Bien mieux, on n'arriva même pas à établir l'identité du démon dont il s'agissait. « Il fut arrêté que c'était le fils de Mercure et de Pénélope, et non pas celui que l'on reconnaissait en Arcadie pour le dieu de *Tout*, ainsi que son nom le porte. Quoique la voix eût nommé le grand Pan, cela s'entendit pourtant du petit Pan; sa mort ne tira guère à conséquence, et il ne paraît pas qu'on y ait eu grand regret [1]. » Dieu aurait donc manqué son but; qui oserait soutenir si sacrilège impertinence?

— Mais si ce grand Pan, au lieu d'être le maître des démons, n'était autre que Jésus-Christ? « Car enfin on peut, sans impiété, donner des sens contraires à une même chose, quoiqu'elle regarde la religion. » Si c'était Jésus-Christ, « dont la mort cause une douleur

[1] *Première dissertation*, chap. VI.

et une consternation générales parmi les démons, qui ne peuvent plus exercer leur tyrannie sur les hommes? » — Le renversement est étrange, il faut bien l'avouer; et l'on « donne à ce grand Pan deux faces bien différentes »[1], sans réfléchir qu'on infirme la vraisemblance du conte par la diversité même de l'interprétation. Envisageons cependant la nouvelle hypothèse, malgré sa compromettante bizarrerie. « Si ce grand Pan était Jésus-Christ, les démons n'annoncèrent aux hommes une mort si salutaire, que parce que Dieu les y contraignait. » Car il faut bien admettre que d'eux-mêmes ils n'auraient pas divulgué la mort qui consommait l'œuvre de rédemption, délivrait l'humanité et ruinait à tout jamais leur empire. C'est donc une exception à la règle générale établie par l'Écriture elle-même vis-à-vis des démons, et les exceptions sont toujours fâcheuses[2]. Mais qu'arriva-t-il à la suite de cette expresse volonté de Dieu? « Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans son vrai sens?[3] » Absolument personne. Ainsi Dieu se serait mis en frais aussi inutilement dans un cas que dans l'autre : injure gratuite à sa toute-puissance. La seconde explication vaut la première. L'histoire de Thamus ne résiste pas à l'analyse, et il suffit de porter la main sur l'ingénieux édifice de la légende pour le faire aussitôt chanceler et pour le jeter à bas.

[1] *Première dissertation*, chap. 1er.

[2] On devine si Fontenelle se prévaudra du témoignage de l'Écriture, quand ce témoignage viendra à l'appui de sa thèse! Cf. *Première dissertation*, chap. XII, l'épisode de Daniel découvrant l'imposture des prêtres de Bélus, « qui savaient bien rentrer secrètement dans son temple pour prendre les viandes qu'on y avait offertes; » d'où la conclusion, inévitable : « Si les prêtres mangeaient bien en la place des dieux, à plus forte raison pouvaient-ils parler aussi en leur place. »

[3] *Première dissertation*, chap. IV.

Pourquoi donc, dès l'instant que les histoires merveilleuses d'oracles ont des fondements si ruineux, celles de Thamus, de Thulis, d'Auguste, toutes enfin, pourquoi les hommes y ont-ils cru avec tant de complaisance? — Par paresse d'abord, par goût du merveilleux ensuite. C'est chose « longue et difficile » que « la discussion des faits » ; il y faut de la réflexion, du jugement, la pratique du raisonnement exact, la volonté ferme d'arriver jusqu'à la vérité, quelle qu'elle puisse être : toutes qualités fort peu répandues parmi les hommes, et qui ne sont guère que l'apanage des philosophes. Il est bien plus simple et surtout bien plus expéditif d'attribuer à un pouvoir surnaturel — c'est-à-dire aux démons — ce qu'il peut y avoir « d'extraordinaire et de surprenant » dans un fait [1] ; la « voie est bien plus courte et plus aisée que de contester le miracle même par une longue suite de recherches et de raisonnements » [2]. — Puis, « dans le système des oracles rendus par les démons, il y a du merveilleux; et si l'on a un peu étudié l'esprit humain, on sait quelle force le merveilleux a sur lui. » [3]

Peut-être même est-ce là le spectacle le plus affligeant aux yeux d'un philosophe. Notre ignorance se démontre moins « par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui

[1] *Première dissertation,* chap. II.

[2] *Ibid.*, chap. III.

[3] *Ibid.* — La restriction prudente qui termine le chapitre en dit long sur le dessein secret de Fontenelle.

s'accommodent très bien avec le faux[1] ». Et malheureusement pour l'humanité, ce sont les derniers principes dont l'application est générale, le triomphe universel, et pour longtemps encore, selon toutes apparences. Les philosophes auront beau faire, beau s'épuiser en démonstrations aveuglantes de clarté, on se refusera toujours à l'évidence même, et dans l'explication des choses, c'est toujours l'interprétation par le merveilleux qui sera sûre de prévaloir, malgré les dangers de la méthode, malgré sa sottise, malgré le ridicule enfin où elle peut faire tomber. Il serait cependant si simple de « bien nous assurer du fait, avant que de nous inquiéter de la cause! » Évidemment, le moyen est d'une lenteur quelquefois ennuyeuse; il est sans comparaison plus agréable de courir à la cause en passant « par-dessus la vérité du fait » ; mais notre système aussi nous fera éviter « le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point » , et nous ne ressemblerons jamais à de certains savants d'Allemagne dont la plaisante mésaventure vaut d'être contée.

« En 1593, le bruit courut que, les dents étant tombées à un enfant de Silésie âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur en médecine dans l'université de Helmstad, écrivit, en 1595, l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant, pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux chrétiens, ni aux Turcs. En

[1] *Première dissertation*, chap. IV.

la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit de la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse ; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre. »[1]

Nous rions de ces savants — et nous faisons comme eux : nous oublions toujours de « consulter l'orfèvre ». Que d'erreurs scientifiques n'ont pas d'autre origine ! « De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver et froids en en été. De plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'était pas. » C'est bien autre chose encore quand il s'agit d'histoire ; et l'*Origine des fables* nous a déjà édifiés là-dessus. « On raisonne sur ce qu'ont dit les historiens » ; mais avant de se servir du témoignage, il est indispensable d'en contrôler la valeur, en s'assurant de la valeur même du témoin. « Ces historiens n'ont-ils été ni passionnés, ni crédules, ni mal instruits, ni négligents ? » A supposer qu'ils n'aient eu aucun intérêt à dénaturer la vérité, n'ont-ils pas pu l'altérer involontairement ? Il est toujours difficile d'être un « spectateur de toutes choses, indifférent et appli-

[1] *Première dissertation*, chap. IV.

qué » : c'est presque impossible « quand on écrit des faits qui ont liaison avec la religion »[1]. — Remarque insignifiante au premier abord, mais grosse des plus redoutables conséquences, et qui ne tend à rien moins qu'à menacer les plus graves autorités. — Le moyen, par exemple, « selon le parti dont on est », de ne pas donner « à une fausse religion des avantages qui ne lui sont point dus », ou inversement, de ne pas donner « à la vraie de faux avantages dont elle n'a pas besoin » ? « Quelques grands hommes de l'Église » n'ont-ils pas été « quelquefois trompés aux suppositions des hérétiques contre les orthodoxes », et plus souvent « à celles des chrétiens contre les païens ou les juifs? » Sans doute leur excuse est dans l'ardeur même de la lutte, qui « ne leur laissait pas toujours la liberté de choisir assez bien leurs armes » : en sont-ils cependant justifiés d'être allés « se servir des livres des sibylles ou de ceux d'Hermès Trismégiste? » Ce n'est pas qu'on prétende par là « affaiblir l'autorité, ni attaquer le mérite de ces grands hommes. Après qu'on aura remarqué toutes les méprises où ils peuvent être tombés sur un certain nombre de faits, il leur restera une infinité de raisonnements solides et de belles découvertes, sur quoi on ne les peut assez admirer »[2]. Mais la « remarque » subsiste, comme on dit; et Fontenelle, incontestablement, ne l'a pas mise pour fortifier l'autorité des grands hommes de la primitive Église[3].

[1] *Première dissertation*, chap. IV.

[2] *Ibid.*

[3] Ce n'est pas dans un autre esprit qu'il parle des livres apocryphes, si nombreux aux premiers temps du christianisme, que « ce ne peut être que par un effet de la providence divine, que la vérité s'est démêlée ! » (IV) — ou encore de l'idée de la Trinité, qui était déjà en germe dans Platon (III).

S'il en est de tous les oracles comme de celui du grand Pan et de Thamus, il n'est pas malaisé d'expliquer leur premier établissement. L'*Origine des fables* a déjà montré la genèse et comme le mécanisme de l'institution. Rappelons-en cependant les principes essentiels, rien n'étant plus utile que de les avoir toujours sous les yeux et bien présents à l'esprit; et pour mieux les fixer dans la mémoire, que le rappel en soit d'une familiarité gaie, presque voisine du paradoxe. « Donnez-moi une demi-douzaine de personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, je ne désespérerai pas que des nations entières n'embrassent cette opinion[1]. » En effet, et n'avons-nous pas eu déjà l'occasion de nous en convaincre? est-il une limite à l'absurdité, à la crédulité humaines? et la sottise des fils ne s'engendre-t-elle pas, ne se fortifie-t-elle pas de la sottise des pères? « Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque temps: la voilà qui devient ancienne, et elle est suffisamment prouvée[2]. » L'origine de l'oracle de Delphes en est un assez bon témoignage.

« Il y avait sur le Parnasse un trou d'où il sortait une exhalaison qui faisait danser les chèvres, et qui montait à la tête. Peut-être quelqu'un qui en fut entêté se mit à parler sans savoir ce qu'il disait, et dit quelque vérité. Aussitôt il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans cette exhalaison; elle contient la science de l'avenir : on commence à ne s'approcher plus de ce trou

[1] *Première dissertation*, chap. XI. C'est une des propositions dans lesquelles le P. Baltus soupçonnait « du venin ».

[2] *Ibid.*

qu'avec respect; les cérémonies se forment peu à peu » ; et voilà un oracle de plus. « Il devait son origine à une exhalaison qui entêtait : il fallait absolument que la Pythie entrât en fureur pour prophétiser. » C'était dans son rôle et elle s'en acquittait en général fort bien [1].

L'*Origine des fables* nous a déjà appris pourquoi l'erreur a une facilité de propagation étonnante : les oracles devaient donc se multiplier avec une extraordinaire rapidité. Il y en eut bientôt partout. Chaque pays voulut avoir le sien. C'eût été une espèce de déshonneur de n'en point posséder, et comme une marque de la colère ou de l'abandon céleste. D'ailleurs, pourquoi n'y aurait-il eu que quelques rares endroits privilégiés? « Si les dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils point ici? » Et que d'autres raisons qui, pour être pratiques, n'en sont que plus fortes! « Les peuples, frappés du merveilleux de la chose, et avides de l'utilité qu'ils en espèrent, ne demandent qu'à voir naître des oracles en tous lieux, et puis l'ancienneté survient à ces oracles, qui leur fait tous les biens du monde ». Et le culte ridicule du merveilleux étend ainsi sur le monde entier son solide et presque inextricable réseau.

« Ajoutez à tout cela » l'ignorance universelle de l'époque, et rien ne manquera plus à l'explication. « La philosophie n'était point encore née, et les superstitions les plus extravagantes n'avaient aucune contradiction à essuyer de sa part. » Sans doute, « ce qu'on appelle le peuple n'est jamais fort éclairé; cependant

[1] *Première dissertation*, chap. XI. — « L'on confiait bien à une femme l'oracle de Delphes, parce qu'il n'était question que d'y faire la démoniaque. » Quand il y avait plus de difficulté, comme à Claros, « on ne le donnait qu'à un homme. »

la grossièreté dont il est toujours reçoit encore quelque différence selon les siècles ; du moins, il y en a où tout le monde est peuple, et ceux-là sont sans comparaison les plus favorables à l'établissement des erreurs. » « Ce n'est donc pas merveille » que tout se soit trouvé si rapidement plein d'oracles [1], que les hommes aient pu s'y soumettre plus encore par sottise ou terreur que par vénération, et qu'ainsi tout soit tombé « dans la dépendance des prêtres » [2].

Cependant la crainte des oracles n'était pas universelle [3]. Des sectes entières de philosophes enseignaient à les mépriser ; et des hommes d'État et des capitaines suivaient avec assez de docilité leur enseignement, comme ce Papirius, dont Fontenelle fait si bien valoir l'ingénieuse et subtile habileté. C'est même un des « agréments » les mieux réussis de l'*Histoire des oracles*.

« Papirius faisait la guerre aux Samnites ; et dans les conjonctures où l'on était, l'armée romaine souhaitait avec une extrême ardeur que l'on en vint à un combat. Il fallait auparavant consulter les poulets sacrés : et l'envie de combattre était si générale que, quoique les poulets ne mangeassent point quand on les mit hors de la cage, ceux qui avaient soin d'observer l'auspice ne laissèrent pas de rapporter au consul qu'ils avaient fort bien mangé. Sur cela le consul promet en même temps à ses soldats et la bataille et la victoire. Cependant il y eut contestation entre les gardes des poulets sur cet

[1] *Première dissertation*, chap. XI.

[2] *Ibid.*, chap. XIII.

[3] Ce sont les chapitres les plus longs que ceux où Fontenelle essaie de le démontrer. On sent que le philosophe prend sa revanche et qu'il se complait au réconfortant spectacle de quelques hommes raisonnables, malheureusement perdus, noyés, dans la sottise et la stupidité générales.

auspice qu'on avait rapporté à faux. Le bruit en vint jusqu'à Papirius, qui dit qu'on lui avait rapporté un auspice favorable et qu'il s'en tenait là; que si on ne lui avait pas dit la vérité, c'était l'affaire de ceux qui prenaient les auspices, et que tout le mal devait tomber sur leur tête. Aussitôt il ordonna qu'on mît ces malheureux aux premiers rangs; et avant que l'on eût encore donné le signal de la bataille, un trait partit sans que l'on sût de quel côté, et alla percer le garde des poulets qui avait rapporté l'auspice à faux. Dès que le consul sut cette nouvelle, il s'écria : « Les dieux sont ici présents, le criminel est puni; ils ont déchargé toute leur colère sur celui qui la méritait : nous n'avons plus que des sujets d'espérance. » Aussitôt il fit donner le signal, et il remporta une victoire entière sur les Samnites. »

L'histoire est instructive : « il y a bien de l'apparence que les dieux eurent moins de part que Papirius à la mort de ce pauvre garde des poulets; » et nous y voyons avec toute la netteté possible que ces Romains, qu'on sacrifie toujours aux Grecs, n'étaient point si sots après tout, puisqu'ils « savaient déjà de ces sortes de tours dans le temps de leur plus grande simplicité »[1]. Profitons alors des excellentes leçons qu'ils nous donnent, et sachons nous désabuser, comme eux, d'une aussi ridicule superstition[2].

On objectera : Ces oracles, « quelques particuliers

[1] *Première dissertation*, chap. VIII.

[2] Des conseils de cette nature trahissent le dessein secret de Fontenelle. Car en quoi peut-il bien nous importer que les prêtres païens — gardeurs de poulets sacrés ou autres — aient été des imposteurs? Et serait-ce par hasard pour les compatriotes de Papirius et pour ses contemporains que notre philosophe écrit son *Histoire?*

suffisent-ils pour les décréditer entièrement? A l'autorité de ceux qui n'y croyaient pas, il ne faut qu'opposer l'autorité de ceux qui y croyaient. » — « Ces deux autorités ne sont pas égales, » répond gravement Fontenelle; et il l'explique, en dévoilant les principes les plus cachés de sa philosophie. « Le témoignage de ceux qui croient une chose déjà établie n'a point de force pour l'appuyer; mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas a de la force pour la détruire. Ceux qui croient peuvent n'être pas instruits des raisons de ne point croire; mais il ne se peut guère que ceux qui ne croient point ne soient point instruits des raisons de croire... Il faut des forces pour résister au torrent, mais il n'en faut point pour le suivre[1]. »

On dira encore, « sur le fait des oracles » , que « parmi ceux qui y croyaient quelque chose de divin et de surnaturel, il se trouve des philosophes d'un grand nom, tels que les stoïciens » . L'argument paraît bien fort : il est au contraire d'une ridicule faiblesse. « Quand les philosophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils sont plus incurables que le peuple même, parce qu'ils s'entètent également et du préjugé et des fausses raisons dont ils le soutiennent. Les stoïciens en particulier, malgré le faste de leur secte, avaient des opinions qui font pitié. Comment n'eussent-ils pas cru aux oracles? Ils croyaient bien aux songes. Le grand Chrysippe ne retranchait de sa science aucun des points qui entrait dans celle de la moindre femmelette[2]. » Il n'y a pas d'analyse plus destructive, il est à peine besoin de le faire remarquer; et l'on doit commencer à voir si la

[1] *Première dissertation,* chap. VIII.
[2] *Ibid.*

critique de Fontenelle dépasse le « point de fait » qu'il ne prétendait qu'examiner!

Dès lors, la conclusion s'impose avec une évidence irrésistible : il n'y eut jamais de merveilleux ni de surnaturel dans les oracles; et loin d'inspirer le moindre respect ou le moindre effroi, ils sont un des monuments les plus achevés de l'humaine sottise. Pis encore, c'est par eux que s'est pratiqué le plus scandaleux charlatanisme. Nouveau « point de fait », qu'il est aussi bien facile de mettre en lumière.

Le philosophe avait ici la partie belle : il n'en a pas abusé cependant. Tout ce qu'il expose est parfaitement honteux et digne de mépris. « C'est tout simplement humain, a-t-il l'air de penser toujours; et ne savons-nous pas tout ce dont les hommes sont capables? A quoi bon alors l'indignation, la colère, la révolte, les hauts cris? Nous prétendons traiter la matière en philosophes : gardons-en au moins le ton... » Il l'a gardé, sans défaillance. C'est le plus indifférent des historiens, le plus détaché des observateurs. Il constate et sourit. Tant d'habileté de la part des charlatans, tant de naïveté du côté des dupes : on dirait que le spectacle finit par l'amuser. Il n'a jamais les manières de la satire, mais il prend volontiers celles de la comédie. C'est toujours une façon de jeter le ridicule sur le sujet qu'on traite; il n'y en a même pas de plus adroite et de plus sûre.

On conçoit que nous ne puissions insister sur cette partie de l'*Histoire des oracles*, quelque divertissante qu'elle soit. Il y est moins question de philosophie que d'histoire, et l'important pour nous n'est pas de résumer les faits cités par Fontenelle à l'appui de sa thèse, mais

de bien montrer les principes et la méthode par lesquels il l'établit. Il est vrai que principes et méthode sont appliqués ici avec beaucoup d' « agrément », et qu'il y a des réflexions bien malicieuses et des analyses bien délicates dans cette seconde moitié de la *Première dissertation*.

« On corrompait les oracles avec une facilité qui faisait bien voir qu'on avait affaire à des hommes. » La Pythie « philippisait », au dire de Démosthène ; et, tout génies qu'ils étaient, « les démons ne manquaient pas de complaisance pour les princes qui étaient une fois devenus redoutables. » On peut remarquer, par exemple, que « l'enfer avait bien des égards pour Alexandre et pour Auguste ». « Quelques historiens disent nettement qu'Alexandre voulut, d'autorité absolue, être fils de Jupiter Ammon, et pour l'intérêt de sa vanité, et pour l'honneur de sa mère, qui était soupçonnée d'avoir eu quelque amant moins considérable que Jupiter. » Pour se faire gratifier d'une si belle origine, le moyen infaillible était « qu'avant que d'aller au temple, il fit avertir le dieu de sa volonté » ; et le dieu en effet « l'exécuta de fort bonne grâce ». Au rapport d'autres auteurs, les prêtres auraient imaginé d'eux-mêmes ce moyen de flatter Alexandre : la bassesse du procédé n'en est que plus éclatante. Enfin, d'après Plutarque, cette divinité d'Alexandre serait fondée « sur une méprise du prêtre d'Ammon qui, en saluant ce roi, et lui voulant dire en grec : *O mon fils,* prononça dans ces mots une S au lieu d'une N, parce qu'étant Lydien, il ne savait pas trop bien prononcer le grec ; et ces mots, avec ce changement, signifiaient : *O fils de Jupiter.* » La faute était probablement volontaire ; « sans doute le prêtre lui-

même la fit passer pour une inspiration du dieu qui avait conduit sa langue, et confirma par des oracles sa mauvaise prononciation. »

On devine que, des trois explications, c'est la dernière qui a les préférences de Fontenelle. Il n'y a pas, à son avis, « meilleure façon de conter l'histoire », et « les petites origines conviennent assez aux grandes choses ». A coup sûr la méthode est-elle aussi, et de beaucoup, « la meilleure » pour montrer la profonde, la ridicule misère d'une institution prétendue merveilleuse, et la plate, l'abjecte fourberie de ceux qui en étaient les ministres.

Le cas d'Auguste n'est pas moins significatif. On sait qu'il était « si amoureux de Livie qu'il l'enleva à son mari toute grosse qu'elle était, et ne se donna pas le loisir d'attendre qu'elle fût accouchée pour l'épouser ». L'action étant un peu extraordinaire, on consulte l'oracle. « L'oracle, qui savait faire sa cour, ne se contenta pas de l'approuver; il assura que jamais un mariage ne réussissait mieux que quand on épousait une personne déjà grosse. » « Étrange maxime », ne peut s'empêcher d'observer notre historien. Fort étrange, en vérité; mais que voilà donc un oracle facétieux — et encore plus accommodant [1] !

Et comme l'on sent bien que Fontenelle éprouve un plaisir particulier à démonter devant nous tout ce subtil mécanisme d'imposture, et à étaler sous la vive et pleine lumière les menues pratiques de ces dévots charlatans! S'ils s'installent dans des cavernes, c'est que la commodité en est prouvée par l'exemple

[1] *Première dissertation*, chap. x.

et la prospérité de Delphes. Aussi n'y a-t-il pas « grand nombre de temples prophétiques en plat pays ». Que si par hasard il s'y en établit quelques-uns, on sait bien « remédier à ce défaut de leur situation » ; les cavernes naturelles manquent : on en fait d'artificielles. En revanche, rien de fertile en oracles comme les contrées montagneuses : la Béotie en est couverte. « Remarquez, en passant, que les Béotiens étaient en réputation d'être les plus sottes gens du monde ; c'était là un bon pays pour les oracles : des sots et des cavernes[1] ! » Fontenelle a quelquefois le trait assez meurtrier.

Et que de moyens ingénieux, que de supercheries à la disposition des prêtres, pour tromper le peuple — qui ne demandait du reste qu'à se laisser tromper ! La Pythie a son sanctuaire et son trépied dans un lieu « obscur et éloigné d'une certaine petite chambre où se tenaient ceux qui venaient consulter l'oracle. L'ouverture même de ce sanctuaire était couverte de feuillages de laurier ; et ceux à qui on permettait d'en approcher n'avaient garde d'y rien voir ». C'est dans ces « sanctuaires ténébreux » qu'étaient cachées « toutes les machines des prêtres, et ils y entraient par des conduits souterrains ».

Dans les cérémonies, encore, tout était prévu et réglé d'avance, avec un soin méticuleux ; pas une bagatelle donc qui ne puisse « servir à marquer l'extrême application que les prêtres avaient à fourber ». C'est ainsi que « du sanctuaire ou du fond des temples, il sortait quelquefois une vapeur très agréable, qui rem-

[1] *Première dissertation*, chap. XII.

plissait tout le lieu où étaient les consultants. C'était l'arrivée du dieu qui parfumait tout. Jugez si des gens qui poussaient jusqu'à ces minuties presque inutiles l'exactitude de leurs impostures pouvaient rien négliger d'essentiel[1] ».

Ils s'en gardaient bien en effet; et si l'on est curieux de ces sortes de choses, on en pourra lire le détail dans les chapitres XIII, XIV, XV, XVI et XVII de la *Première dissertation*. « Distinctions de jours et autres mystères des oracles », « oracles qui se rendaient sur des billets cachetés », « oracles en songes », « ambiguïté des oracles » : Fontenelle n'oublie rien; la démonstration est claire, elle est la clarté et l'évidence même; c'est au point qu'on la trouve trop détaillée, trop longue. Il a l'air d'en être fatigué tout le premier, et il ne dira pas tout ce qu'il pourrait dire. « Je suis si las de découvrir les fourberies des prêtres païens, et je suis si persuadé qu'on est las de m'en entendre parler, que je ne m'amuserai point à dire comment on pouvait faire jouer de pareilles marionnettes. » (*Première dissertation*, chap. XVIII, Des sorts). Il continue néanmoins; les anecdotes succèdent aux anecdotes, les railleries aux railleries; le raisonnement se fortifie

[1] Sur le même sujet, Montesquieu (*Fragments*, t. II, p. 528) fait quelques réserves. « Ce que M. Van Dale dit de la friponnerie des prêtres sur les oracles ne me paraît nullement prouvé. Il y a grande apparence qu'ils étaient déçus eux-mêmes. J'en juge par le miracle de saint Janvier, que je puis prouver n'être point une fourberie... Il put bien y avoir un premier fripon; mais une succession continuelle et secrète de fripons, sous ombre de religion, cela ne se peut ou n'est pas vraisemblable. » Montesquieu était encore plus intelligent que Fontenelle; et sa remarque d'ailleurs est aussi méprisante que les plus impitoyables raisonnements de l'historien des *Oracles*. — Cf. encore (*Ibid.*, p. 530) une bonne réflexion sur « les prédictions tirées des entrailles des victimes. »

de sa gaité même ; — et la cause des oracles est entendue [1].

La démonstration, avons-nous dit, est semée chez Fontenelle de fines analyses. Nous n'en citerons qu'une. Les prêtres rendaient des oracles sur des billets cachetés, qu'ils savaient fort bien décacheter d'ordinaire. S'ils n'osaient s'y hasarder, « ils tâchaient de savoir adroitement ce qui amenait les gens à l'oracle, » et voici le détail de leur adresse. La page est d'une netteté, d'une liaison, d'une vraisemblance parfaites ; et avec quel sourire de maligne satisfaction Fontenelle a dû l'écrire !

Les consultants étaient habituellement « des gens considérables, qui avaient dans la tète quelque dessein ou quelque passion qui n'était pas inconnue dans le monde. Les prêtres avaient tant de commerce avec eux, à l'occasion des sacrifices qu'il fallait faire ou des délais qu'il fallait observer avant que l'oracle parlât, qu'il n'était pas trop difficile de tirer de leur bouche, ou du moins de conjecturer quel était le sujet de leur voyage. On leur faisait recommencer sacrifices sur sacrifices, jusqu'à ce qu'on se fût éclairci. On les mettait entre les mains de certains menus officiers du temple qui, sous prétexte de leur en montrer les antiquités, les statues, les peintures, les offrandes, savaient l'art de les faire parler sur leurs affaires. Ces antiquaires, pareils à ceux qui vivent aujourd'hui de ce métier en

[1] Cf. Garat, *Mémoires sur la vie de M. Suard*, t. I, p. 7. — Pour la gaité du récit, et le ridicule que Fontenelle jette si habilement sur sa matière, lire la description des cérémonies à l'oracle de Trophonius (*Première dissertation*, chap. xv), ses réflexions sur la déesse de Syrie et sa vigne (*Ibid.*, chap. xvi), et l'aventure du pauvre Tyrannus, prêtre de Saturne (*Seconde dissertation*, chap. vii).

Italie, se trouvaient dans tous les temples un peu considérables. Ils savaient par cœur tous les miracles qui s'y étaient faits; ils vous faisaient bien valoir la puissance et les merveilles du dieu; ils vous contaient tout au long l'histoire de chaque présent qu'on lui avait consacré. Si ceux qui venaient consulter l'oracle ne parlaient point, leurs domestiques se taisaient-ils? Il faut savoir que, dans une ville à oracle, il n'y avait presque que des officiers de l'oracle. Les uns étaient prophètes et prêtres; les autres, poètes qui habillaient en vers les oracles rendus en prose; les autres, simples interprètes; les autres, petits sacrificateurs, qui immolaient les victimes et en examinaient les entrailles; les autres, vendeurs de parfums ou d'encens, ou de bêtes pour les sacrifices; les autres, antiquaires; les autres enfin n'étaient que des hôteliers, que le grand abord des étrangers enrichissait. Tous ces gens-là étaient dans les intérêts de l'oracle et du dieu; et si, par le moyen des domestiques des étrangers, ils découvraient quelque chose qui fût bon à savoir, vous ne devez pas douter que les prêtres n'en fussent avertis ».

Quand Fontenelle s'avise d'être bon, il est presque excellent. Voyez par exemple l'agréable tableau qu'il trace des cérémonies préparatoires à la consultation de l'oracle de Trophonius, et la fine ironie qui en relève les moindres détails : ce n'est pas simplement le fond, c'est encore la forme qui déjà fait pressentir Voltaire [1].

[1] Fontenelle a composé d'autres ouvrages philosophiques. Ils contiennent tous la même essence subtile d'impiété, qu'il ne serait donc pas bien difficile d'en extraire. Voyez ses *Doutes sur le système physique des Causes occasionnelles*, ses *Fragments d'un traité de la vie humaine*, et surtout les opuscules (dont on ne peut pas affirmer qu'ils soient de lui,

On voit maintenant la portée du petit livre et de l'opuscule. Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* avaient mis la physique cartésienne à la mode : c'est toute la philosophie de Descartes que *l'Origine des fables* et l'*Histoire des oracles* ont vulgarisée ; et il n'aurait tenu qu'à Fontenelle d'être le maitre à penser de son temps. Du moins, en familiarisant ses lecteurs avec les principes essentiels du cartésianisme, a-t-il contribué de toutes ses forces à créer dans le public des formes d'esprit nouvelles et donc des besoins d'esprit nouveaux. Avec plus de succès que personne, parce que jamais leçons de philosophie n'avaient reçu expression plus simple, plus agréable et plus facile, il a enseigné la défiance de l'autorité et le mépris de la tradition. C'est grâce à son influence que les vieilles habitudes de soumission et de respect ont été peu à peu remplacées par des habitudes d'indépendance, d'esprit critique et de libre examen. C'est donc bien l'avant-garde des philosophes que ce tirailleur indépendant, qui aurait eu horreur d'être incorporé dans une armée régulière ; et les philosophes le savaient bien. Ils ont glorifié les *Oracles*, ils en ont exalté l'au-

mais dont il y a toute apparence qu'il soit l'auteur) : *Traité de la liberte de l'âme* et *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke, concernant la possibilité d'une autre vie à venir*, — pour ne rien dire de la fameuse lettre sur la *Résurrection des corps* et de la non moins fameuse *Relation de l'île de Bornéo*. — Toutes ces productions montrent à quel point Fontenelle était disciple de Descartes, mais disciple singulièrement indépendant, et qui ne se gênait pas pour combattre son maitre. (*De la connaissance de l'esprit humain*, *Sur l'instinct*). — Mais les opuscules philosophiques étant écrits dans le style de l'école, et donc hérissés de raisonnements abstraits, n'ont pas pu exercer la même influence que l'*Histoire des oracles*, et il ne faut en faire état que pour mieux connaitre toute la pensée de Fontenelle, et, comme on dit, ses idées de derrière la tête.

teur, il y a presque de l'émotion dans leur reconnaissance! Tant de déférence eût gêné Fontenelle, et il aurait désavoué sans façon une par trop compromettante postérité. La reconnaissance était pourtant légitime, et les enfants terribles de l'Encyclopédie avaient raison de saluer en lui un aïeul.

QUATRIÈME PARTIE

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE

DE FONTENELLE

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DE FONTENELLE

CHAPITRE PREMIER

LES ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES

C'est le plus célèbre des ouvrages de Fontenelle, et c'est le mieux venu. Entre l'écrivain et son sujet le rapport était admirable. Parler de science et en parler à une marquise, de sorte que le bel esprit fût obligé d'égayer à chaque instant les austères propos du philosophe, et que le savant dût mettre une espèce de coquetterie à dissimuler sa science, à la rendre enjouée, aimable, mondaine, c'eût été probablement difficile pour tout autre : ce n'est qu'un jeu pour Fontenelle. Il y a, répandues dans tout le livre, une aisance, une bonne humeur et comme une allégresse d'exécution que nous ne connaissions pas encore chez notre auteur, et qu'il ne retrouvera plus dans la suite. Rien de facile, d'agréable, de vivant même, dans toute son œuvre, comme ces *Entretiens*. Le neveu de Pierre Corneille nous a donné là son *Cid*[1].

[1] Il n'y a pas d'ouvrage de Fontenelle qui ait été réimprimé plus souvent.

Il a fait plus encore : il a fourni la preuve qu'il était capable, tout comme un autre, de « composer » un ouvrage, c'est-à-dire d'en ordonner harmonieusement les diverses parties. On dira qu'ici la composition était facile ; que la matière même l'imposait ; que dans des entretiens sur l'astronomie, il était tout indiqué de commencer par la terre, de passer de la terre à la lune, puis à Mercure, à Vénus, à Mars, à Jupiter, à Saturne, pour en arriver enfin aux étoiles fixes ; et on n'aura pas tort de le dire. Mais on aurait peut-être encore plus raison de remarquer avec quelle souplesse, quelle habileté, quelle sûreté de main Fontenelle « arrange » son sujet, graduant les difficultés avec un soin extrême, proportionnant ses explications à l'intelligence de son élève et aux connaissances qu'elle a déjà acquises, et à force de simplicité, de clarté, de comparaisons familières, de raisonnements par analogie, c'est-à-dire à force d'art, donnant à sa marquise l'illusion que rien n'est en effet plus facile et plus agréable que l'astronomie ; que la science elle-même n'a nullement l'aspect rébarbatif, comme on le croirait à voir de certains pédants bien fâcheux ; et que, pour la comprendre et s'y intéresser, il n'est besoin que de « la même application qu'il faut donner à *la Princesse de Clèves*, si on veut en suivre bien l'intrigue, et en connaître toute la beauté. »

Il n'est évidemment pas à la portée du premier venu de faire à des ignorants un cours d'astronomie ; et, malgré son horreur innée du pédantisme, Fontenelle n'a pas pu résister au plaisir d'en souligner la difficulté, — pour se faire plus sûrement auprès du lecteur un mérite de l'avoir vaincue. On sait comment s'engage

la conversation avec sa marquise. Ils se promènent un soir, après souper, dans le parc du château. Le temps est splendide, et dans un ciel sans nuage on voit briller la lune et scintiller les étoiles. Ce beau spectacle fait rêver notre philosophe, et le « met sur sa folie » : pourquoi tous ces astres ne seraient-ils pas des mondes peuplés d'habitants comme le nôtre? Et la vive curiosité de la marquise de demander aussitôt des explications. Par peur du ridicule et scrupules de galanterie, car il est un parfait mondain, notre savant résiste d'abord, puis finit par se décider[1]. « Quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, et que je voulus parler, je vis que je ne savais par où commencer mon discours; car avec une personne comme elle, qui ne savait rien en matière de physique, il fallait prendre les choses de bien loin, pour lui prouver que la terre pouvait être une planète, et les planètes autant de terres, et toutes les étoiles autant de soleils qui éclairaient des mondes. » L'entreprise ne laissait pas d'être ardue en effet. C'est merveille de voir comme Fontenelle en triomphe. La gravité, la profondeur de la leçon n'ont d'égales que l'aisance et la sûreté charmante du professeur, et l'artiste vaut l'astronome, si même il ne le dépasse pas[2].

Remontons d'abord jusqu'aux principes de la science, car c'est la hardiesse par laquelle notre savant entame sa démonstration. Pour un pédant, il y aurait là matière à gros et lourds traités : deux mots suffisent à

[1] Et à la condition encore que la marquise sera discrète. « Je lui fis du moins promettre, *pour mon honneur*, qu'elle garderait le secret. » Le mot est caractéristique; un vrai savant ne l'aurait probablement pas écrit.

[2] Cf. *Nouvelles de la République des Lettres*, février 1687.

Fontenelle, si simples et si clairs d'ailleurs qu'ils emportent avec eux l'évidence.

« Toute la philosophie n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais : car si vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien si les étoiles sont des soleils qui éclairent autant de mondes, ou si elles n'en sont pas; et si, d'un autre côté, vous étiez moins curieuse, vous ne vous soucieriez pas de le savoir, ce qui reviendrait au même; mais on veut savoir plus qu'on ne voit, c'est là la difficulté. » Ce sont les idées mêmes d'Aristote, fort agréablement mises à la portée d'une intelligence de marquise.



Il y a cependant une autre difficulté, importante elle aussi, puisqu'on a écrit des volumes sur les erreurs des sens et les duperies de l'imagination, et qu'il convient de mettre l'élève en garde contre des illusions qui seraient particulièrement fâcheuses en astronomie. Cela nous est expliqué le plus uniment du monde. « Encore, si ce qu'on voit on le voyait bien, ce serait toujours autant de connu; mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi, les vrais philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point. » D'après Fontenelle, la condition ne serait « pas trop à envier » ; mais, à le lire, c'est bien la dernière chose dont on serait allé s'apercevoir. Rien au contraire n'est amusant, rien n'est divertissant comme l'astronomie; et quelle idéale simplicité! Qu'est-ce en effet que la nature? « Un grand spectacle qui ressemble à celui de l'Opéra, » et le savant qui veut en connaitre les lois, c'est ce machiniste « caché dans le parterre, qui s'inquiète d'un vol qui lui aura



paru extraordinaire, et qui veut absolument démêler comment ce vol a été exécuté » . Curiosité louable, mais singulièrement difficile à satisfaire, parce qu'on ne pénètre pas dans les coulisses du monde comme dans celles de l'Opéra, et que « dans les machines que la nature présente à nos yeux les cordes sont parfaitement bien cachées, et le sont même si bien qu'on a été longtemps à deviner ce qui causait les mouvements de l'univers » . Dieu sait quelles « rêveries » ont débitées là-dessus tous ces prétendus sages de l'antiquité, les Pythagore, les Platon, et les Aristote ! Descartes est enfin venu qui a tout expliqué par les plus simples principes de la mécanique. Désormais « on veut que l'univers ne soit en grand que ce qu'une montre est en petit, et que tout s'y conduise par des mouvements réglés qui dépendent de l'arrangement des parties » .

Mais ne serait-ce point faire perdre au spectacle du monde quelque chose de sa sublimité ? Car enfin « assez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux, enveloppé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la nature que parce qu'ils la croient une espèce de magie où l'on n'entend rien ; et il est sûr qu'une chose est déshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conçue » . — Tant pis alors pour ces fervents attardés du merveilleux ! Loin de diminuer le monde, l'explication cartésienne en fait encore mieux comprendre la grandeur et la beauté : « il est surprenant » , en effet, « que l'ordre de la nature, tout admirable qu'il est, ne roule » cependant « que sur des choses si simples. »

Comptez les idées et les principes que, sans pédantisme et sans fracas, le professeur a eu le talent de



loger dans la tête de son élève, en moins de deux pages. Dès à présent la leçon peut continuer sans peine : la marquise est en état de l'entendre. Notre machiniste n'a plus qu'à « tirer le rideau et montrer le monde » ; et c'est ce qu'il exécute du geste le plus galant, « d'un galant » à rendre jaloux Trissotin en personne. Mais Trissotin n'aurait certainement pas eu cette netteté facile, cette sûreté élégante dans l'exposition ; et, de ce côté, ce premier entretien est un chef-d'œuvre. Le terme peut paraître bien fort ; il ne faut pourtant pas hésiter à l'écrire : le premier entretien est un chef-d'œuvre [1].

La méthode est celle que nous avons déjà vue appliquée dans les *Dialogues*. Un simple astronome se serait bravement engagé dans la discussion successive de toutes les hypothèses émises pour expliquer le système du monde, puisque c'est là qu'il faut en venir. La discussion aurait pu être fort érudite : elle aurait eu des chances d'être encore plus ennuyeuse. Fontenelle s'est bien gardé d'une aussi lourde faute. Il l'a d'ailleurs formellement promis dès les premiers mots : l'élève doit ne trouver que du plaisir à la leçon. Ces divers systèmes d'astronomie, on lui en épargnera même l'énuméra-



[1] « Personne n'a jamais eu l'art, et personne peut-être ne l'aura-t-il jamais, de mettre les choses les plus difficiles et les plus abstraites à la portée de tout le monde. Son livre de la *Pluralité des mondes* est un chef-d'œuvre dans son espèce ; il a été souvent imité, rarement approché, et jamais égalé. » *Mémoires secrets de la République des Lettres*, t. IV, p. 151. — « Le système du monde qui, pour un autre, serait la matière d'une dissertation dogmatique, et qu'on ne pourrait entendre qu'avec un dictionnaire, devient, entre ses mains, un badinage agréable ; et quand on a cru seulement se divertir, on se trouve quasi habile en astronomie sans y penser. » BASNAGE, *Histoire des ouvrages des savants*, année 1702. — Cf. aussi GARAT, *Mémoires sur M. Suard*, t. I, p. 79 ; et enfin Fontenelle lui-même, *Lettre à Basnage de Beauval*.

tion fastidieuse, et il suffira d'une simple réflexion préliminaire pour en faire éclater tout de suite la profonde, l'énorme, l'incommensurable vanité.

« Mais avant que je vous explique le premier des systèmes, il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits naturellement comme un certain fou athénien dont vous avez entendu parler, qui s'était mis dans la fantaisie que tous les vaisseaux qui abordaient au port du Pirée lui appartenaient. Notre folie, à nous autres, est de croire aussi que toute la nature, sans exception, est destinée à nos usages; et quand on demande à nos philosophes à quoi sert ce nombre prodigieux d'étoiles fixes, dont une partie suffirait pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vue [1]. » Et voilà déjà presque anéantie sous le ridicule l'hypothèse anthropocentrique, comme nous disons dans notre vilain jargon. Il faudrait en effet, « sur ce principe, que la terre fût en repos au centre de l'univers, tandis que tous les corps célestes, qui étaient faits pour elle, prendraient la peine de tourner à l'entour

[1] C'est ce que Fontenelle fera encore mieux voir, quand il pourra essayer quelques raisonnements devant son élève et lui soumettre quelques calculs. De la démonstration, dont l'évidence alors s'impose, on passe naturellement, sous forme d'objection présentée par la marquise, à l'examen d'une autre difficulté. C'est vraiment une merveille que la facilité de liaison, la netteté d'agencement de tout ce *Premier soir*. — Il y a même, au cours de l'œuvre, des procédés d'auteur dramatique ou de romancier. « Faites que la philosophie me fournisse toujours des plaisirs nouveaux. — Du moins pour demain, répondis-je, j'espère qu'ils ne vous manqueront pas. J'ai des étoiles fixes qui passent tout ce que vous avez vu jusqu'ici. » Ce sont les derniers mots du *Quatrième soir*. On dirait d'un acte et du mot de la fin, — ou encore, de « la suite au prochain numéro », si le dix-septième siècle avait connu les romans-feuilletons. — Voyez aussi *(Cinquième soir)* comment il annonce « la voie de lait. »

pour l'éclairer. » L'invraisemblable de l'explication saute aux yeux tout de suite. Sans trop de frais, la marquise a dans la tête une bonne idée philosophique de plus; et il est certain que la leçon ne réussit pas encore à l'ennuyer.

On n'est bon professeur qu'à la condition de savoir faire réfléchir, et la meilleure méthode d'enseignement est encore la suggestion. Fontenelle y est d'une habileté merveilleuse. Il y a en lui, — toutes proportions gardées, et réserve faite sur la malice de la comparaison, — il y a en lui du Socrate[1]. La marquise devine souvent ce qui va suivre, ici par exemple. Elle interrompt : « Il semblerait que votre philosophie est une espèce d'enchère où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais l'emportent sur les autres. » Le développement est amorcé; nous l'écouterons avec d'autant plus de plaisir que nous l'avons pressenti. « Il est vrai, continue le philosophe, et ce n'est que par là qu'on peut attraper le plan sur lequel la nature a fait son ouvrage. Elle est d'une épargne extraordinaire ; tout ce qu'elle pourra faire d'une manière qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne serait presque rien, soyez sûre qu'elle ne le fera que de cette manière-là.

[1] « Prenez garde, madame; car s'il faut que la lune ressemble en tout à la terre, vous voilà dans l'obligation de croire la lune habitée. — J'avoue, répond la marquise, qu'il n'y aura pas moyen de s'en dispenser, et je vous vois un air de confiance qui me fait déjà peur. » *Deuxième soir.* — Fontenelle a marqué, en plusieurs endroits, cette amusante « peur » de la marquise devant les raisonnements et l'impérieuse nécessité de leurs conclusions. Mais d'autres fois aussi, c'est elle qui prend les devants avec une joie enfantine, et se donne le plaisir de conclure avant son maître. Tout ce petit manège, qu'il serait intéressant d'étudier en détail, recèle plus d'art qu'on ne croit, et Fontenelle ne manie pas mal l'ironie socratique, — au sens étymologique du mot.

Cette épargne, néanmoins, s'accorde avec une magnificence surprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait : c'est que la magnificence est dans le dessein et l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand dessein qu'on exécute à peu de frais. Nous autres, nous sommes sujets à renverser souvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le dessein qu'a eu la nature, et la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit dessein, qu'elle exécute avec dix fois plus de dépense qu'il ne faudrait; cela est tout à fait ridicule. » Vient alors l'exposition enthousiaste, presque « pompeuse », du système de Copernic. La marquise pourra en oublier le détail ; à coup sûr elle en retiendra l'idée générale, et c'est là l'important, — en astronomie sans doute comme ailleurs.

On conçoit qu'après avoir si facilement triomphé de ces difficultés, Fontenelle n'ait plus aucune peine pour tout le reste. Comment on vérifie le cercle que la terre décrit annuellement autour du soleil, l'explication de son double mouvement, pourquoi la terre, malgré son poids, peut rester suspendue au milieu des airs : ces questions, et d'autres de même nature, sont expliquées avec la même aisance, parce qu'elles ont été préparées, amenées, suggérées avec le même bonheur. Images familières, comme celle de la boule qui roulerait sur l'allée où il cause avec sa marquise ; comparaison du progrès de la terre dans l'espace avec celui d'une barque qui suivrait le fil de l'eau, et des constellations du rivage céleste avec les rives mobiles et changeantes d'une rivière, ou encore de la couche d'air qui enveloppe notre planète avec « le duvet fort léger et fort lâche » qui flotte autour de la coque du ver à soie ; ana-

logies physiques et analogies morales : tout est mis en œuvre avec une rare habileté pour maintenir toujours le lecteur comme de plain-pied avec l'explication, si relevée et si difficile soit-elle[1]. On peut étudier cet art en détail, si l'on veut; on arrivera toujours à la même conclusion : la disposition, l'arrangement de cet « entretien » est admirable, et Fontenelle n'a rien fait qui, même de loin, égale ce *Premier soir*. Il n'y a guère dans toute son œuvre que la *Pluralité des mondes* pour mériter cet éloge : raison de plus pour le lui accorder sans réserve.

Un des écueils du sujet ou, plus exactement, de la manière dont Fontenelle a entendu le traiter, était dans les ornements mêmes qu'il devait y introduire. Il a vivement senti la difficulté, l'inconvénient surtout, et il s'en est longuement expliqué dans sa *Préface*[2]. « J'ai voulu traiter la philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fût ni trop sèche pour les gens du monde, ni

[1] Voyez *(Quatrième soir)* l'explication de l'équilibre des planètes dans l'espace par l'équilibre des corps de pesanteur inégale plongés dans des liquides d'inégale densité; la comparaison entre Paris et Saint-Denis, d'une part, et la terre et la lune, de l'autre *(Deuxième soir)*; le jardinier et les « mémoires » des roses *(Cinquième soir)*, etc. — C'est de cette habileté de composition qu'on loua surtout Fontenelle, quand il fut reçu de l'Académie (Cf. le discours de Thomas Corneille et de l'abbé de Lavau; et CLÉMENT, *Les cinq années littéraires*, t. I, p. 96 (1748).

[2] Il va même jusqu'à se comparer à Cicéron « lorsqu'il entreprit de mettre en sa langue des matières de philosophie qui jusques-là n'avaient été traitées qu'en grec! » Il est vrai que Fontenelle professa toujours la plus vive admiration pour Cicéron et pour Tite-Live; mais il ne lui est pas ordinaire tout de même de tirer ses comparaisons de l'antiquité, — sauf dans ses *Éloges*, et pour grandir évidemment ses personnages : tant il est vrai que les philosophes eux-mêmes manquent souvent de logique!

trop badine pour les savants. » Entreprise terriblement dangereuse ! « Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la philosophie convînt à tout le monde, j'en aie trouvé un où elle ne convienne à personne ; les milieux sont trop difficiles à tenir, et je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine. » C'était en effet se placer spontanément et comme de gaité de cœur en pleine et perpétuelle contradiction. Les lecteurs quelque peu physiciens sont prévenus dès l'abord que l'auteur « n'a point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir, en leur présentant, d'une manière un peu plus agréable et plus égayée, ce qu'ils savent déjà plus solidement » ; quant aux simples profanes, on a « cru pouvoir les instruire et les divertir tout ensemble » . Pour les uns, le livre n'aura aucune espèce « d'utilité » ; pour les autres, il devra renfermer un peu plus que « de l'agrément » , le vrai et le faux y étant mêlés sans cesse, quoique « toujours aisés à distinguer » . Bref, ce sera « un composé bizarre » que cet ensemble, quelque chose comme le roman de la science, sur lequel Fontenelle ne laisse pas d'avoir des inquiétudes, — il y paraît à l'embarras de ses explications, — qu'il ose à peine justifier, et dont en tout cas il « ne peut rendre raison » [1].

C'est montrer de fort louables scrupules. Peut-être aussi la modestie est-elle trop exagérée pour être bien sincère. Car il ne semble pas qu'il y ait là tant de com-

[1] S'il faut en croire le *Journal étranger* (août 1761, vol. XXXVIII), quand la *Pluralité des mondes* vit le jour, « les gens de la Cour disaient : « Le livre est bon pour l'Observatoire » ; et les gens de l'Observatoire répondaient : « Il est bon pour les gens de cour. » Le *Journal étranger* exagère ; et puis, en 1761, la constatation est bien tardive.

plication, ni qu'il soit tellement difficile de « rendre raison » du « bizarre composé ». Pour qui Fontenelle écrivait-il donc? Pour des ignorants. Il l'a dit lui-même, dans une lettre à Basnage de Beauval : « Les ignorants étaient mes véritables marquises. » A quelle société appartenaient ces ignorants? A la meilleure. La qualité de ses lecteurs lui imposait sa manière. Voulait-on qu'il raisonnât avec sa marquise comme avec un homme du métier? Il fallait prendre des ménagements, « adoucir » bien des explications, en un mot il fallait faire descendre la science jusqu'à elle, recourir par conséquent à des subterfuges, dont il s'est tout le premier déclaré coupable, dans le *Sixième soir,* et la leçon une fois terminée. « Je ne vous prouvais les choses qu'avec de petits raisonnements doux et accommodés à votre usage; en eussé-je employé d'aussi solides et d'aussi robustes que si j'avais eu à attaquer un docteur? » Et ces raisonnements mêmes, il fallait de temps à autre en détendre le tissu naturellement serré, en égayer l'aridité essentielle. Après tout, il ne s'agit ici que d'une série d' « entretiens », et c'eût été pédantisme que de parler à une marquise comme devant l'Académie des sciences et de disserter, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, *ex cathedra.* Il fallait une composition appropriée, dont nous avons essayé de faire voir le naturel et l'habileté; il fallait surtout des « agréments ». La question — du moins pour l'instant; nous y arriverons tout à l'heure — la question n'est pas de savoir s'il a bien fait de mettre des « ornements » à sa matière, mais avec quel succès il les y a mis [1].

[1] Comme on pouvait s'y attendre, cette question des « agréments » est celle qui préoccupa le plus vivement la critique. (Cf. *Nouvelles*

Fontenelle était persuadé — et de sa part le trait n'a rien qui puisse surprendre — qu' « il n'y a pas jusqu'aux vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire ». Il s'est donc ingénié à trouver des « agréments » pour les vérités scientifiques de son livre, et il n'y a pas trop mal réussi. Bien peu de ces ornements sont tout à fait inutiles et forment hors-d'œuvre, comme l'épisode d'Astolfe conduit dans la lune par saint Jean (*Second soir*). La plupart au contraire sortent du fond même du sujet et viennent naturellement s'épanouir à la surface du développement. Telles sont les comparaisons morales, toujours destinées d'ailleurs, et c'est leur marque propre, à jeter une plus vive lumière sur la démonstration. La terre tourne, soit; « mais le malheur est qu'on n'est pas assuré qu'on tourne; car enfin, est-il possible que ce mouvement de la terre ne

de la République des Lettres, février 1687; TRUBLET, *Essais*, t. III, p. 42, *De l'esprit*; *Mémoires secrets de la République des Lettres*, t. IV, p. 152; de CUBIÈRES, *Fontenelle jugé par ses pairs ou Éloge de Fontenelle en forme de dialogues entre trois académiciens des Académies française, des sciences et des belles-lettres*, 1783, etc. — En général, on sut gré à Fontenelle d'avoir rendu la science si attrayante et si facile, et on pensa comme Voltaire, qui lui écrivait : « Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles; et la nature devait à la France un homme comme vous pour corriger les savants, et pour donner aux ignorants le goût des sciences » ; et qui l'appelle « le premier des hommes dans l'art nouveau de répandre de la lumière et des grâces sur les sciences abstraites ». — La renommée de Fontenelle franchit le détroit, et on peut lire un éloge enthousiaste des *Mondes* dans le troisième volume, p. 203, de la *Collection of Poems : A une jeune dame en lui envoyant les* « Mondes » de FONTENELLE. (Le *Mercure* donna la traduction du morceau en mai 1758). — Par contre, le *Journal britannique*, t. XII, septembre-octobre 1753, est très sévère pour les *Entretiens*, et nous ne dirons pas à quoi il compare Fontenelle et les Français. La comparaison est peut-être énergique, elle n'est certainement pas polie; et l'on se demande ce que Fontenelle a bien pu penser du madrigal britannique, s'il l'a connu.

laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnaisse ? » — « Les mouvements les plus naturels et les plus ordinaires, » répond le philosophe, qui se souvient de ses *Dialogues des morts*, « sont ceux qui se font le moins sentir : cela est vrai, jusque dans la morale. Le mouvement de l'amour propre nous est si naturel que le plus souvent nous ne le sentons pas et que nous croyons agir par d'autres principes. » *(Premier soir)*. L'assimilation vaut ce qu'elle vaut ; et justement elle n'est pas du goût de la marquise. « Ah ! vous moralisez, dit-elle, quand il est question de physique : cela s'appelle bâiller ». Aussi bien l'entretien touche-t-il à sa fin, et « en voilà assez pour la première fois ». Mais, quand elle sera reposée, le lendemain, c'est d'elle-même qu'elle fera des comparaisons du même genre. Il vient de lui être expliqué que la lune nous parait lumineuse, parce qu'elle est éloignée, et que, « faute de nous pouvoir mettre à quelque distance d'elle, » la terre ne nous semble pas jouir de la même propriété. « Il en irait donc de la même manière, » remarque-t-elle aussitôt, « que lorsque nous sommes frappés de l'éclat des conditions élevées au-dessus des nôtres, et que nous ne voyons pas qu'au fond elles se ressemblent toutes extrêmement ». Le professeur est trop galant, et personnellement il aime trop les réflexions de cette espèce, pour ne pas abonder dans le sens de son élève et lui faire un mérite de sa pénétration. « C'est la même chose, répondis-je. Nous voulons juger de tout, et nous sommes toujours dans un mauvais point de vue ; nous voulons juger de nous, nous en sommes trop près : nous voulons juger des autres, nous en sommes trop loin. » *(Second soir)*. Tous deux se sont distraits un

instant de leur science, et leurs observations morales ont leur prix.

Ailleurs, « l'ornement » ne sera qu'une digression d'histoire, mais si bien liée au sujet qu'en vérité c'est parler improprement que de l'appeler une digression. Le mécanisme des éclipses paraît si simple à la marquise, après explication par Fontenelle, qu'elle s'étonne fort « qu'il y ait si peu de mystère et que tout le monde ne devine pas la cause » du phénomène. Il était trop naturel de parler ici des frayeurs que causèrent toujours les éclipses, et des ridicules pratiques auxquelles ces frayeurs donnèrent naissance. Fontenelle n'y manque pas, et la marquise peut s'égayer un moment d'une des plus amusantes sottises de l'humanité. *(Deuxième soir.)* Mais, pour peu qu'on ait pratiqué notre écrivain, on devine qu'il va se moquer à son tour, et en philosophe, de la stupidité humaine. Il s'en moque en effet, et voilà un nouvel « ornement » qui se greffe sur le premier. L'un et l'autre d'ailleurs renferment leur moralité. Tout en se reposant, l'esprit du lecteur n'est pas resté inactif, et les deux « agréments » tournent à son profit.

Il faut le reconnaitre, tous les « ornements » n'ont pas ces qualités. Il y en a même de regrettables, comme l'épisode de « certaine demoiselle, que l'on a vue dans la lune avec des lunettes ». Il y a quarante ans, « elle avait un assez beau visage, » et elle n'a plus maintenant qu' « un front, un nez et un menton de vieille ». Preuve que tout change et que tout passe en ce monde, les beautés de la lune comme celles de la terre : preuve plus sûre encore que notre philosophe, pour quelques instants, est redevenu Trissotin. Malheureusement

pour lui, la tentation est fréquente et il y succombe toujours.

Y a-t-il cependant plus grande idée que celle de la fécondité prodigieuse et de la diversité infinie de la Nature, multipliant les êtres sans jamais se lasser, et se jouant en combinaisons si imprévues, si capricieuses en apparence et si bizarres, que notre imagination se refuse même à nous les représenter? Fontenelle l'avait fort bien exprimée une première fois : il a fallu que Mascarille vînt à la rescousse et se mêlât de l'illustrer par un exemple. On peut être sûr que la page a été soignée, écrite amoureusement, et que son auteur la regardait comme une des plus agréables et des plus originales de son livre. Comme il la prépare! Comme il la détache! Comme il veut qu'on la savoure ainsi qu'elle le mérite! Il va se résoudre à « ne rien cacher » à la marquise « de ce qu'il sait de plus particulier » ; il tient la chose « de très bon lieu » ; il citera ses « garants » ; qu'elle daigne seulement l'écouter « avec un peu de patience » et ne pas lui tenir rigueur, si « cela sera assez long »... C'est tout le manège de Trissotin avant la lecture du sonnet sur la fièvre de la princesse Uranie ; et voici « le sonnet » de Fontenelle.

« Il y a, dans une planète que je ne vous nommerai pas encore, des habitants très vifs, très laborieux, très adroits ; ils ne vivent que de pillage, comme quelques-uns de nos Arabes, et c'est là leur unique vice. Du reste, ils sont entre eux d'une intelligence parfaite, travaillant sans cesse de concert et avec zèle au bien de l'État, et surtout leur chasteté est incomparable. Il est vrai qu'ils n'y ont pas beaucoup de mérite ; ils sont tous stériles, point de sexe chez eux. » La marquise se

écrie qu'on s'est moqué du conteur : « comment la
ation se perpétuerait-elle ? » — « On ne s'est point
noqué, repris-je d'un *grand sang-froid;* tout ce que je
ous dis est certain, et la nation se perpétue. Ils ont
ne reine qui ne les mène point à la guerre, qui ne
araît guère se mêler des affaires de l'État, et dont
oute la royauté consiste en ce qu'elle est féconde,
nais d'une fécondité étonnante. Elle fait des milliers
'enfants; aussi ne fait-elle autre chose. Elle a un grand
alais, partagé en une infinité de chambres, qui ont
outes un berceau préparé pour un petit prince, et elle
a accoucher dans chacune de ces chambres l'une après
autre, toujours accompagnée d'une grosse cour, qui
ui applaudit sur ce noble privilège, dont elle jouit à
exclusion de tout son peuple. » Sur les lèvres de la
narquise vient une question : Fontenelle lui épargne
a peine de la formuler. « Je vous entends, madame,
ans que vous parliez. Vous demandez où elle a pris
es amants, ou, pour parler plus honnêtement, des
naris. Il y a des reines en Orient et en Afrique qui ont
ubliquement des sérails d'hommes; celle-ci apparem-
ent en a un, mais elle en fait grand mystère; et si
'est marquer plus de pudeur, c'est aussi agir avec
noins de dignité. » — La distinction est digne aussi de
ontenelle. — « Parmi ces Arabes, qui sont toujours
n action, soit chez eux, soit au dehors, on reconnait
uelques étrangers en fort petit nombre, qui ressem-
lent beaucoup, pour la figure, aux naturels du pays,
nais qui d'ailleurs sont fort paresseux, qui ne sortent
oint, qui ne font rien, et qui, selon toute apparence,
e seraient pas soufferts chez un peuple extrêmement
ctif, s'ils n'étaient destinés aux plaisirs de la reine, et

à l'important ministère de la propagation. En effet si, malgré leur petit nombre, ils sont les pères des dix mille enfants, plus ou moins, que la reine met au monde, ils méritent bien d'être quittes de tout autre emploi ; et ce qui persuade bien que ç'a été leur unique fonction, c'est qu'aussitôt qu'elle est entièrement remplie, aussitôt que la reine a fait ses dix mille couches, les Arabes vous tuent, sans miséricorde, ces malheureux étrangers, devenus inutiles à l'État. » On a envie de demander, avec la marquise, si c'est bien tout, et s'il ne serait pas temps de « rentrer un peu dans le sens commun ». — « Dieu soit loué ! » Tout cela « n'est pas un roman ; et mes Arabes ne sont, madame, que des abeilles, puisqu'il faut vous le dire. » *(Troisième soir.)* Relisez là-dessus, dans les *Lettres galantes*, la page où le chevalier d'Her... conte à Mme de L. S... comment sa fille et lui ont passé une rivière « fort émue » : vous aurez vite fait de reconnaître la marque de fabrique. Le pire inconvénient qu'il y ait à être quelquefois Mascarille, c'est qu'on risque de le rester toujours.

Il y a donc des « agréments » fâcheux dans les *Entretiens*. Si même il fallait en croire la plupart des critiques, le plus fâcheux serait encore la marquise[1]. Et il est vrai qu'elle est l'occasion de plus d'un madrigal bien fade[2]. « L'astronomie est fille de l'oisiveté ; la géométrie

[1] Cf. Voltaire, *Mémoire sur l'édition hollandaise des Éléments de Newton* ; le *Journal étranger*, août 1761, etc.

[2] Tous ne sont pas doucereux cependant. « Si vous m'en croyez, madame, vous lui rendrez grâce (à la nature) d'être jeune, et non pas vieille ; jeune et belle, et non pas jeune et laide ; *jeune et belle Française, et non pas jeune et belle Italienne*. Voilà bien d'autres sujets de reconnaissance que ceux que vous tirez de la situation de votre tourbillon ou de la température de votre pays. » (*Quatrième soir.*)

est fille de l'intérêt, et s'il était question de la poésie, nous trouverions apparemment qu'elle est fille de l'Amour[1] ». — « Il vaut mieux qu'on ne voie ici que des pas d'amants, c'est-à-dire, votre nom et vos chiffres gravés sur l'écorce des arbres par la main de vos adorateurs[2] ». — Et, pour ne pas tout citer, cette « comparaison » enfin, la plus inattendue assurément, et la plus galante du monde. « Écoutez, madame ; puisque nous sommes en humeur de mêler des folies de galanterie à nos discours les plus sérieux, les raisonnements de mathématiques sont faits comme l'amour. Vous ne sauriez accorder si peu de chose à un amant, que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage ; et à la fin, cela va loin. De même, accordez à un mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence qu'il faudra que vous lui accordiez aussi, et de cette conséquence encore une autre ; et malgré vous-même, il vous mène si loin qu'à peine le pouvez-vous croire. Ces deux sortes de gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne »[3]. — La marquise, est-il besoin de le dire? parle naturellement le même langage. Elle ouvre même la série des fadeurs, avec sa beauté du jour qui est une beauté blonde et sa beauté de la nuit qui est une beauté brune. Ce ne sont évidemment pas des traits de ce genre, pas plus que ses réflexions sur Vénus et ses habitants[4], qui excuseront jamais sa présence dans les *Entretiens*.

N'y aurait-il pourtant pas sévérité excessive, injustice

[1] *Premier soir.*
[2] *Ibid.*
[3] *Cinquième soir.*
[4] *Quatrième soir.*

même, à la supprimer? Et le livre ne perdrait-il donc rien à sa disparition? Sa curiosité si vive, son impatience un peu nerveuse et exigeante de jolie femme, son impérieux besoin de conviction, l'impossibilité pour elle de « rester suspendue » et de douter, ses petites révoltes mutines, ses saillies, sa bonne humeur constante, ses gaîtés d'imagination[1], une verve toujours en éveil : tout cela n'amène-t-il pas dans l'ouvrage un peu de variété, un peu d'intérêt, un peu de vie? C'est ce que le lecteur impartial croira difficilement. Après l'avoir persuadée que la lune était habitée, ne voudrait-on pas lui démontrer maintenant qu'elle pourrait fort bien n'avoir jamais eu d'habitants? Mais elle proteste là contre avec une belle énergie. « Je ne souffrirai point cela. Hier vous m'aviez préparée à voir ces gens-là venir ici au premier jour, et aujourd'hui ils ne seraient seulement pas au monde? Vous ne vous jouerez point ainsi de moi. Vous m'avez fait croire les habitants de la lune ; j'ai surmonté la peine que j'y avais : je les croirai ». Et elle se met à supplier son maître de la façon la plus charmante. « Je vous avoue ma faiblesse, j'ai besoin de croire. Fixez-moi promptement à une opinion sur les habitants de la lune; conservons-les ou anéantissons-les pour jamais, et qu'il n'en soit plus parlé. » Il serait trop ennuyeux cependant de les faire disparaître. « Conservons-les plutôt, s'il se peut; j'ai pris pour eux une inclination que j'aurais de la peine à perdre » [2]. Au moins alors pourrait-on espérer




[1] Voyez les plaisanteries sur le système des Indiens et leurs éléphants (*Premier soir*); sur les comètes (*Cinquième soir*); sur la vertu du *pourquoi non?* qui bientôt « peuplera tout » (*Troisième soir*), etc.

[2] *Troisième soir.*

qu'un moment ou l'autre il en tomberait quelqu'un de là-haut; et quelle joie d'aller « considérer à son aise les figures extraordinaires » de ces gens de la lune ! — Mais s'ils s'avisaient, eux, de nous pêcher comme des poissons? — Ce serait encore bien plus amusant! « Je me mettrais de mon propre mouvement dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auraient pêchée. » [1]

La divertissante chose aussi que les tourbillons ! C'est à vous causer le délire. « La tête dût-elle me tourner, il est beau de savoir ce que c'est que les tourbillons. Achevez de me rendre folle; je ne me ménage plus, je ne connais plus de retenue sur la philosophie ; laissons parler le monde, et donnons-nous aux tourbillons [2]. » C'est une belle science, en effet, que l'astronomie. Quel dommage seulement qu'elle soit par endroits si incertaine et si obscure! « Voyez-vous déjà quelques habitants de planètes? » lui demande ironiquement son directeur scientifique. — « Hélas! non. Tout ce que vous me dites là est merveilleusement vain et vague; je ne vois qu'un grand je ne sais quoi où je ne vois rien [3]. » Au surplus, cela devait immanquablement arriver avec des philosophes, gens trop peu galants pour que jamais jolie femme puisse entièrement s'en accommoder. Ils se comparent eux-mêmes aux éléphants; la comparaison est fort juste : ces deux espèces-là ne brillèrent jamais par « les agréments extérieurs » [4]. Il faudrait avoir le naturel bien maussade pour ne pas se laisser dérider

[1] *Troisième soir.*
[2] *Quatrième soir.*
[3] *Troisième soir.*
[4] *Sixième soir.*

à cette bonne humeur — qui ne manque pas d'esprit.

L' « ornement » de la marquise est donc défendable par la façon dont Fontenelle en a usé et par les ressources qu'il en a tirées. — Mais si d'aventure il était plus encore ? s'il était indispensable? — On pourrait le soutenir; et les bonnes raisons ne manqueraient peut-être pas.

D'abord, au point où en était Fontenelle en 1686, il eût été probablement fort incapable de faire un ouvrage sérieux de quelque haleine sans y mêler beaucoup de bel esprit. Dans la chronologie de ses œuvres, la *Pluralité des mondes*, il importe de ne pas l'oublier, se place exactement entre les *Lettres galantes* et les *Pastorales*. Il lui était impossible de renoncer, du coup et complètement, à une de ses habitudes les plus chères, ou pour mieux dire, à sa nature même. Le sujet et la forme de son livre ont dû se présenter simultanément à son esprit. Qui sait même si l'idée d'un entretien avec une femme du monde sur une matière scientifique quelconque n'a pas précédé l'idée des *Entretiens?* si elle ne les a pas engendrés? Qu'on se souvienne en outre qu'il avait quelque expérience du dialogue, puisqu'il en avait déjà écrit ; et on comprendra que la forme de l'ouvrage se soit imposée à lui comme fatalement. Quant à savoir quel interlocuteur choisir, il serait par trop naïf d'avoir là-dessus l'ombre même d'une hésitation, comme si les Trissotins connaissaient d'autre compagnie, fréquentaient d'autre société que la compagnie et la société des marquises !

Il n'était pas seulement naturel pour Fontenelle de s'adresser à une femme du monde, c'était encore prudence et habileté. Pour lui reprocher sa marquise avec

tant de dureté ou d'aigreur, ne faut-il pas un peu bien oublier que les *Mondes* ont été composés il y a plus de deux siècles, et qu'en 1686 le langage de la science ne pouvait être encore très familier au grand public, puisqu'elle-même prenait à peine l'essor? Sans doute elle s'organisera bientôt, et déjà elle commence à occuper les esprits; mais les meilleurs d'entre eux, et les plus sains, nourrissent à son endroit une défiance instinctive : quelle est donc la date des *Femmes savantes*, et quand Boileau a-t-il écrit sa *Satire des femmes*[1] ? La mode va venir de s'en engouer; on fera gloire de sa science, on l'étalera, bien loin de s'en taire et de la cacher comme autrefois; les dissections seront courues tout autant que la comédie; de belles mains, qui n'avaient jamais tenu que l'éventail, manieront sans répugnance le scalpel, et l'un de ces savants, dont Fontenelle prononcera précisément un jour l'éloge, présentera à la duchesse du Maine Mlle de Launay, son élève, comme « la fille de France qui connaît le mieux le corps humain ». Mais, pour l'instant, la nouvelle mode ne fait que de naître ; on n'est pas habitué à la science, on en ignore tout : et comme toute éducation, toute initiation, si l'on veut, celle-là demande des ménagements. « Nous voulons bien nous instruire, mais nous voulons y trouver du plaisir » : ainsi raisonnent les marquises; et elles n'ont pas tellement tort après tout. Il

[1] « Souvenons-nous des vers de Boileau contre les femmes qui étudiaient l'astronomie et même contre l'astronomie, et nous excuserons peut-être Fontenelle. » VILLEMAIN, *Dix-huitième siècle*. — Bien entendu, sa marquise aura horreur de tout ce qui sentirait sa pédante. « Voulez-vous que je fasse ici une figure sur le sable? — Non, répondit-elle, je m'en passerai bien ; et puis cela donnerait à mon parc un air savant que je ne veux pas qu'il ait. » *Premier soir*.

faut donc, de toute nécessité, prendre le ton des salons, si on veut les conquérir; il faut enrubanner la science, la pomponner, lui mettre des mouches; il faut faire « entrer les vérités de Copernic dans une enveloppe à la Scudéry »[1]; en un mot, de la « philosophie » même il faut faire une marquise. Le succès est à ce prix. Le succès mérite-t-il ces sacrifices? la conquête des marquises vaut-elle quelques madrigaux? C'est toute la question. On sait comment Fontenelle l'a résolue; et c'est sans doute faire encore hommage à la science que de donner raison à Fontenelle.

Au surplus, et quoi qu'il en soit de cette question de méthode et d'« agréments », il y a autre chose dans ces *Entretiens* que pirouettes, révérences et madrigaux. « Le mauvais goût a beau faire, la vérité l'emporte et prend le dessus[2]. » Comme l'auteur des *Dialogues* témoignait

[1] « Chez Fontenelle, la vérité nouvelle se déguise en madrigal, et elle passe plus sûrement. » SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. III.

[2] SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. III. — Et VOLTAIRE, *Défense de Louis XIV*, t. XLVI, p. 408 : « Si vous ôtez quelques plaisanteries déplacées, a-t-on jamais traité la philosophie avec plus de netteté et d'agrément que dans ce même livre de la *Pluralité des mondes*, production du siècle de Louis XIV dans un goût absolument nouveau? » Cf. encore une jolie lettre de Voltaire à Fontenelle, juin 1721 (t. LI, p. 63) : une autre *aux Auteurs du Nouvelliste du Parnasse*, juin 1731, (t. LI, p. 227); et enfin une lettre à M. Berger, datée de Cirey, 14 mai 1738. — Il va de soi que l'idée même qui fait le fond de la *Pluralité des mondes* n'est pas originale, et on peut voir dans la préface de l'édition Lalande (1828) la liste des auteurs qui l'avaient eue avant Fontenelle : Philolaüs, Hicétas, Héraclides, Épicure, etc., etc. Il est curieux d'observer qu'en juin 1684, les *Nouvelles de la République des Lettres* parlent de thèses soutenues à Oxford, où l'on défendait le système de Pythagore sur les habitants de la lune; et que l'ouvrage de Wilkins, le *Monde dans la lune*, venait précisément d'être traduit et publié à Rouen. Fontenelle a pu le connaître. « Je l'ai parcouru avec assez d'attention, dit Trublet dans le *Mercure*, mai 1758, pour pouvoir assurer que M. de Fontenelle n'en a rien emprunté. Si l'on trouve parfois les mêmes preuves et les mêmes pensées dans les deux livres, c'est

qu'il y avait en lui un penseur, l'auteur des *Mondes* témoigne à son tour que le penseur s'est enrichi d'un savant [1]. On peut rire tant qu'on voudra de cet univers-opéra et de ce philosophe-machiniste, il n'est pas toujours exact que Fontenelle, comme dit Sainte-Beuve, « amincit le ciel en l'expliquant ». Il est vrai qu'il commence par là, — et il y était bien obligé! — mais la grandeur et la force du sujet le soulèvent, l'emportent comme malgré lui: dans le bel esprit se découvre presque un poète, et le savant oublie plus d'une fois qu'il s'adresse à une marquise, pour parler un langage vraiment digne de la science. On en a déjà vu quelques preuves: rien n'est plus facile que d'en apporter d'autres.

uniquement parce qu'ils sont sur le même sujet. » Vérification faite, Trublet a raison. — Voir aussi, sur cette question d'originalité, les observations, fort aigres, du *Journal étranger*, août 1761, t. XXXVIII.

[1] « Lors même qu'il lui arrive de s'exprimer comme Voiture, il analyse et pense comme Locke. » GARAT, *Éloge de Fontenelle*. — Sur son exactitude scientifique, lire la *Préface* des *Mondes*, la lettre à Basnage de Beauval, où Fontenelle se rend le témoignage d'avoir « tâché d'établir des principes solides », quand il a « voulu raisonner », et tout ce qu'il dit des positions successives de la terre par rapport à la lune *(Second soir)*. L'exposition y est presque pénible, tant elle est sèche, et il y a là deux pages qu'il faut recommander à ceux qui reprochent à Fontenelle ses « agréments ». Si tout le livre avait ressemblé à ce passage, le succès n'en aurait jamais été, à coup sûr, fort vif. Le savant aurait pu l'entendre : l'ignorant ne l'eût pas admiré. — Pour établir la « science » de Fontenelle, nous ne citerons, avec le livre de Flourens, *Fontenelle ou de la philosophie moderne*, que le témoignage de M. Bertrand. « Le nom que ses premiers essais lui avaient acquis fut grandi jusqu'à la célébrité par l'ouvrage, resté justement classique, sur la *Pluralité des mondes*. Malgré les hérésies scientifiques que doit nécessairement contenir l'œuvre astronomique d'un disciple de Descartes, cet ouvrage donne, dans un style excellent, avec l'ingénieuse finesse dont le nom de Fontenelle éveille le souvenir, une exposition très exacte et très claire des traits les plus saillants du système du monde. » *Histoire de l'Académie des sciences*, p. 208. Le témoignage peut suffire, à l'exclusion de tous autres.

Il ne faut jamais demander à un écrivain que ce qu'il peut donner. Fontenelle n'a pas beaucoup d'imagination. Ce n'est ni un J.-J. Rousseau ni un Chateaubriand. Il est exact, mais il est sec. Il n'y aura que plus de charme à rencontrer chez lui des passages comme le suivant. « Nous allâmes donc un soir, après souper, nous promener dans le parc. Il faisait un frais délicieux... La lune était levée il y avait peut-être une heure, et ses rayons, qui ne venaient à nous qu'entre les branches des arbres, faisaient un agréable mélange d'un blanc fort vif avec tout ce vert qui paraissait noir. Il n'y avait pas un nuage qui dérobât ou qui obscurcît la moindre étoile; elles étaient toutes d'un or pur et éclatant, et qui était encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées. Ce spectacle me fit rêver. »[1] S'il manque de mollesse et de suavité, le tableau ne manque pas de douceur; il ne vous plonge pas dans la rêverie, du moins il vous y invite. Pour Fontenelle, c'est beaucoup; et les passages de sentiment et de poésie ne sont que trop rares dans ses œuvres.

Fontenelle ne sait pas décrire : ses *Pastorales* en seront plus tard une assez belle preuve. Dans les *Mondes*, il atteint cependant au pittoresque. « Quelquefois je me figure que je suis suspendu en l'air et que j'y demeure sans mouvement, pendant que la terre tourne sous moi en vingt-quatre heures. Je vois passer sous mes yeux tous ces visages différents, les uns blancs, les autres noirs, les autres basanés, les autres olivâtres. D'abord ce sont des chapeaux, et puis des turbans, et puis des têtes chevelues, et puis des têtes rasées; tantôt des villes

[1] *Premier soir.*

à clochers, tantôt des villes à longues aiguilles, qui ont des croissants, tantôt des villes à tours de porcelaine, tantôt de grands pays qui n'ont que des cabanes; ici de vastes mers, là des déserts épouvantables; enfin, toute cette variété infinie qui est sur la surface de la terre. »[1]

Il représente encore assez bien la stupéfaction que l'arrivée des premiers Européens causa aux habitants de l'Amérique. « Voilà un beau jour le spectacle du monde le plus étrange et le moins attendu. De grands corps énormes qui paraissent avoir des ailes blanches, qui volent sur la mer, qui vomissent du feu de toutes parts, et qui viennent jeter sur le rivage des gens inconnus, tout écaillés de fer, et tenant en leur main des foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. »[2] On peut lire aussi *(Quatrième soir)* la description du soleil, particulièrement brillante, celle de Mars et de ses rochers phosphorescents, de Jupiter et de ses quatre satellites, et *(Cinquième soir)* de la voie lactée, « cette fourmilière d'astres, cette graine de mondes » : on sera vite convaincu que le sujet a porté bonheur à Fontenelle, et que quelque chose de sa grandeur et de sa beauté a passé dans le langage de celui qui entreprenait de nous les faire connaître.

Fontenelle est froid d'habitude; il manque de mouvement. Écoutez-le cependant exposer le système de Copernic. « Figurez-vous un Allemand, qui fait main basse sur tous ces cercles différents et sur tous ces cieux solides qui avaient été imaginés par l'antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une

[1] *Premier soir.*
[2] *Second soir.*

noble fureur d'astronome, il prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'univers où elle s'était placée, et dans ce centre il y met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû. Les planètes ne tournent plus autour de la terre, et ne l'enferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard, et parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du soleil; la terre y tourne elle-même; et pour la punir du long repos qu'elle s'était attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvements qu'elle donnait aux planètes et aux cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste, dont cette petite terre se faisait accompagner et environner, il ne lui est demeuré que la lune, qui tourne encore autour d'elle [1] ». La marquise s'étonne de cet « enthousiasme » qui « vient de prendre » son maitre; et en effet, il n'est pas familier à Fontenelle, pas plus qu'il ne lui est habituel d'écrire des pages vigoureuses et animées comme celle où il trace le progrès lent, mais sûr, des connaissances humaines [2]; elle est trop longue pour être citée ici; il faut la lire, si l'on veut savoir comment la philosophie peut donner à un bel esprit une simplicité voisine de la grandeur.

Car il y a de la grandeur dans ce livre, et Fontenelle, après avoir aminci et rapetissé le monde, lui rend son immensité et son infini. Il les lui rend même si bien que la marquise, accablée, « submergée », lui demande

[1] *Premier soir.*

[2] *Second soir.* — La page fait songer à la Préface de l'*Histoire de l'Académie*, de 1699, et il n'est pas aventureux de supposer qu'elle a été pour quelque chose dans sa nomination de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

grâce, comme pleine d'une terreur sacrée. « Voilà l'univers si grand que je m'y perds, je ne sais plus où je suis; je ne suis plus rien. Quoi! tout sera divisé en tourbillons jetés confusément les uns parmi les autres? Chaque étoile sera le centre d'un tourbillon, peut-être aussi grand que celui où nous sommes? Tout cet espace immense, qui comprend notre soleil et nos planètes, ne sera qu'une petite parcelle de l'univers? Autant d'espaces pareils que d'étoiles fixes? Cela me confond, me trouble, m'épouvante... Vous m'offrez une espèce de perspective si longue que la vue n'en peut attraper le bout. Je vois clairement les habitants de la terre; ensuite vous me faites voir ceux de la lune et des autres planètes de notre tourbillon... Après eux viennent les habitants des planètes des autres tourbillons. Je vous avoue qu'ils sont tout à fait dans l'enfoncement, et que quelque effort que je fasse pour les voir, je ne les aperçois presque point. Et en effet, ne sont-ils pas presque anéantis par l'expression même dont vous êtes obligé de vous servir en parlant d'eux? Il faut que vous les appeliez les habitants d'une des planètes de l'un de ces tourbillons dont le nombre est infini. Nous-mêmes, à qui la même expression convient, avouez que vous ne sauriez presque plus nous démêler au milieu de tant de mondes... La terre est si effroyablement petite!... Je vous demande grâce; je me rends; vous m'accablez[1]. » Il est bien sûr qu'aucune de ces phrases ne fait passer en nous le frisson, comme tel mot de Pascal, mais il est sûr aussi que Fontenelle ne manque pas d'ampleur, qu'il sait ouvrir à l'imagination d'assez

[1] *Cinquième soir.*

vastes et d'assez profondes perspectives, et faire sentir aux autres, parce qu'il l'a d'abord sentie lui-même, un peu de l'infinie majesté de l'univers[1].

Il sait encore mieux faire réfléchir. Bayle remarquait qu'il y avait dans ce livre de science autant de philosophie que de physique ; et Bayle avait raison. Il aurait même pu dire qu'il y en avait davantage, ou du moins que les réflexions philosophiques qu'y avait semées l'auteur devaient avoir un jour une tout autre portée que ses démonstrations de mécanique et d'astronomie[2]. Cette philosophie, nous la connaissons déjà dans ses grandes lignes par les *Dialogues*. Comme elle est plus sincère dans les *Entretiens*, elle en paraît aussi plus profonde. Ce n'est pas en effet tel ou tel personnage, Montaigne, Descartes, Galilée ou Érasme, qui est chargé de nous l'exposer : c'est bien Fontenelle qui la prend à son propre compte, et ce sont bien les idées personnelles de Fontenelle sur le monde, que le lecteur est sûr d'avoir devant lui.

Bien loin d'avoir rien perdu de leur tristesse ou de leur pessimisme des *Dialogues*, elles sont encore plus amères, plus méprisantes, plus impitoyables dans leurs constatations cruelles. L'homme est le plus ridicule assemblage de contradictions ; c'est un « composé » autrement « bizarre » que le livre même de la *Pluralité* : il est déconcertant. Si nous ne le connaissions pas, « pourrions-nous bien nous figurer quelque chose

[1] « Êtes-vous contente, madame? Vous ai-je ouvert un assez grand champ à exercer votre imagination? » *(Troisième soir.)* — Cf. Garat, *Éloge* ; et l'on connaît les vers de Voltaire (éd. Beuchot, t. XIV, p. 319).

[2] L'abbé Trublet s'appuyait là-dessus pour promettre l'immortalité à la *Pluralité des mondes* (*Mercure*, juillet 1756). L'abbé n'a pas été si mauvais prophète.

qui eût des passions si folles et des réflexions si sages, une durée si courte et des vues si longues, tant de science sur des choses presque inutiles et tant d'ignorance sur les plus importantes, tant d'ardeur pour la liberté et tant d'inclination à la servitude, une si forte envie d'être heureux et une si grande incapacité de l'être »[1] ?

C'est déjà beaucoup de misères : la sottise de la piteuse créature est encore plus grande. « En vérité, reprit la marquise, tout cela est trop honteux pour les hommes ; il devrait y avoir un arrêt du genre humain qui défendît qu'on parlât jamais d'éclipse, de peur que l'on ne conserve la mémoire des sottises qui ont été faites ou dites sur ce chapitre-là. — Il faudrait donc, répliquai-je, que le même arrêt abolît la mémoire de toutes choses et défendît qu'on parlât jamais de rien ; car je ne sache rien au monde qui ne soit le monument de quelque sottise des hommes[2]. » Le grand astronome Tycho-Brahé n'avait certes pas peur des éclipses : « il passait sa vie avec elles. » « Mais croiriez-vous bien ce qu'il craignait en leur place? Si, en sortant de son logis, la première personne qu'il rencontrait était une vieille, si un lièvre traversait son chemin, Tycho-Brahé croyait que la journée devait être malheureuse, et retournait promptement se renfermer chez lui, sans oser commencer la moindre chose[3]. »

Et il doit en être des habitants de tous les mondes comme de ceux de notre pauvre planète. S'ils n'ont pas les mêmes sottises que nous, ils en ont d'autres ; mais

[1] *Second soir.*
[2] *Ibid.*
[3] *Quatrième soir.*

ils en ont certainement. Il serait contraire à la vérité et à la justice tout ensemble de leur faire là-dessus la moindre concession ; « ils subiront la loi commune[1], » afin que d'un point à l'autre de l'immense nature, du tourbillon le plus majestueux au moins considérable, du plus voisin au plus éloigné, la sottise étende son universel, son indestructible, son éternel empire.

C'est cependant ce composé de misère et de folie, cet atome imperceptible dans l'immensité infinie, qui ose avoir de l'orgueil ! Il se fait le centre du monde ! Il croit que « toute la nature, sans exception, est destinée à ses usages ! » On a peine à concevoir pareille outrecuidance. Que Copernic a donc bien fait de « rabattre » tant de « vanité » et de reléguer dédaigneusement la terre « dans la foule des planètes ! » C'est la meilleure de ses actions, et il faut lui en savoir « bon gré », — quoiqu'il ait été épouvanté tout le premier des conséquences, et qu'il soit mort « le jour qu'on lui apporta le premier exemplaire imprimé de son livre », pour être sûr au moins d'échapper à « toutes les contradictions qu'il prévoyait »[2].



[1] *Quatrième soir*. — « Alexandre voyait la terre comme une belle place bien propre à y établir un grand empire ; Céladon ne la voyait que comme le séjour d'Astrée » — remarquez l'obsession du roman sur l'imagination de Fontenelle ; — « un philosophe la voit comme une grosse planète qui va par les cieux toute couverte de fous ». — « La lune est si exacte à recueillir ce qui se perd ici-bas que tout y est. Mais devinez de quelle sorte de chose on ne trouve point dans la lune? De la folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu sur la terre s'y est très bien conservé. » *Deuxième soir*.

[2] *Premier soir*. — Fontenelle prend occasion de cette ridicule petitesse de l'homme par rapport à l'immensité de la nature pour moraliser ou faire moraliser sa marquise. « Je commence à voir la terre si effroyablement petite que je ne crois pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. Assurément, si l'on a tant d'ardeur à s'agrandir, si l'on fait

Vanité dans le cœur de l'homme, vanité aussi dans ses jugements. L'histoire de la science n'est que l'histoire des erreurs de l'esprit humain. « Les anciens se tenaient bien sûrs que la zone torride et les zones glaciales ne pouvaient être habitées, à cause de l'excès, ou du chaud, ou du froid; et du temps des Romains, la carte générale de la terre n'était guère plus étendue que la carte de leur empire, ce qui avait de la grandeur en un sens, et marquait beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant il ne laissa pas de se trouver des hommes, et dans des pays très chauds et dans des pays très froids. Voilà déjà le monde augmenté. Ensuite, on jugea que l'océan couvrait toute la terre, hormis ce qui était connu alors, et qu'il n'y avait point d'antipodes, car on n'en avait jamais ouï parler; et puis, auraient-ils eu les pieds en haut et la tête en bas? Après ce beau raisonnement, on découvre pourtant les antipodes. Nouvelle réformation à la carte, nouvelle moitié de la terre. Ces antipodes-là, qu'on a trouvés contre toute espérance, devraient nous apprendre à être retenus dans nos jugements[1]. »

Qu'est-ce d'ailleurs que la science humaine? Une bien pauvre petite chose, presque ridicule à force d'être bornée. Nos moyens de connaissance sont débiles, ils sont insuffisants; et voici venir naturellement le fameux argument du « sixième sens », dont tout le dix-huitième

desseins sur desseins, si l'on se donne tant de peine, c'est que l'on ne connaît pas les tourbillons. Je prétends bien que ma paresse profite de mes nouvelles lumières; et quand on me reprochera mon indolence, je répondrai : « Ah! si vous saviez ce que c'est que les étoiles fixes! » *Cinquième soir*. — La marquise ressemble étrangement à son maître de philosophie.

[1] *Second soir*.

siècle va faire un si redoutable usage. « Ce sixième sens est apparemment dans quelque autre monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous possédons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de sens naturels ; mais dans le partage que nous avons fait avec les habitants des autres planètes, il ne nous en est échu que cinq, dont nous nous contentons, faute d'en connaître d'autres. Nos sciences ont de certaines bornes que l'esprit humain n'a jamais pu passer. Il y a un point où elles nous manquent tout à coup ; le reste est pour d'autres mondes où quelque chose de ce que nous savons est inconnu[1]. » De là une incertitude universelle ; tout au plus la vraisemblance est-elle possible, et l'on n'a pas de « démonstration mathématique » qu'Alexandre ait jamais existé[2].

Et cependant nous sommes capables d'atteindre à la vérité. Nous l'aimons d'instinct, et d'instinct aussi nous la reconnaissons. « Il n'y a que la vérité qui persuade, même sans avoir besoin de paraître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit que, quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir[3]. » Malheureusement, la connaissance de la vérité dépend de la raison, et rien

[1] *Troisième soir.* — « C'est-à-dire, me dit la marquise, que vous savez seulement que tout est bien, sans savoir comment il est. C'est beaucoup d'ignorance sur bien peu de science ; mais il faut s'en consoler. » *Troisième soir.*

[2] *Sixième soir.* — A plus forte raison la marquise a-t-elle « la commodité de pouvoir ne rien croire » de tout ce que Fontenelle lui a dit, « dès que l'envie lui en prendra. » *Cinquième soir.* Et il convient après tout de « ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espèce que l'on croit, et d'en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis s'il en est besoin ». *Troisième soir.*

[3] *Second soir.*

n'est difficile aux hommes comme d'écouter la raison. « Nous croirions bien que des prairies et des campagnes seraient habitées; mais des corps lumineux, il n'y a pas moyen. La raison a beau venir nous dire qu'il y a dans les planètes des campagnes, des prairies, la raison vient trop tard; le premier coup d'œil a fait son effet sur nous avant elle; nous ne la voulons plus écouter. » Et, en dépit de la raison, les planètes ne seront jamais pour l'immense majorité des hommes « que des corps lumineux »[1] : l'amour des préjugés a bien des chances d'être éternel.

Seule une élite aura assez d'intelligence et d'indépendance d'esprit pour accepter ce dont le raisonnement semble démontrer la probabilité. « Contentons-nous d'être une petite troupe choisie, et ne divulguons pas nos mystères dans le peuple[2]. » Et puis, quel intérêt peuvent donc bien avoir des spéculations de cette sorte? et à quoi sauraient-elles jamais servir? « Il semble que rien ne devrait nous intéresser davantage que de savoir comment est fait ce monde que nous habitons, s'il y a d'autres mondes semblables, et qui soient habités aussi; mais après tout s'inquiète de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre les peuvent perdre sur ces sortes de sujets; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile »[3]; et l'on évitera par surcroît d'avoir maille à partir avec d'obstinés et malicieux théologiens[4]. Réflexions d'homme pratique, qui préfère son repos à tout, même

[1] *Sixième soir.*
[2] *Ibid.*
[3] *Préface.*
[4] *Ibid.*

à la vérité ; réflexions encore de bel esprit, pour qui la vérité, de quelque ordre et de quelque nature qu'elle soit, n'a jamais en elle-même beaucoup d'importance ; mais réflexions aussi de penseur désabusé, qui d'avance considère comme vaines toutes les recherches et toutes les spéculations de la « philosophie. » Comme elle avait été le dernier mot des *Dialogues*, l'indifférence l'est aussi des *Entretiens*. C'est du scepticisme, mitigé, cette fois ; mais enfin c'est toujours du scepticisme [1].

Tel est ce livre de la *Pluralité des mondes*, dont on doit comprendre maintenant que le succès ait été si vif, et dont il est sans doute superflu d'expliquer l'importance, soit dans la carrière de Fontenelle, soit dans l'histoire des idées au dix-huitième siècle. Fontenelle prenait très nettement place entre les gens du monde et les savants. Des « philosophes » aux marquises, son rôle d'intermédiaire commençait, un rôle qu'il devait tenir jusqu'à la fin, c'est-à-dire quelque soixante-dix ans. Vulgarisée par lui, mise à la portée de toutes les intelligences, au prix, il est vrai, de quelques « agréments » frivoles, la science allait peu à peu tout transformer, tout renouveler, en faisant pénétrer partout et appliquer à tout sa méthode et son esprit. De la grande révolution intellectuelle qui se prépare, ce sont ici les véritables débuts, et c'est Fontenelle qui est l'initiateur, Fontenelle, le maitre à penser des mondaines et des mondains. Les *Entretiens* acheminèrent leur auteur vers l'Académie des sciences [2] : tout aussi sûrement, ils ache-

[1] Fontenelle dirait volontiers de toutes choses ce qu'il dit des habitants des planètes : « Il y a des moments pour croire » (*Troisième soir*) ; — ce qui signifie sans doute qu'il y en a plus encore pour ne croire pas.

[2] Flourens dit que ce fut « son vrai titre, et un titre rare, pour la

minèrent le public vers des habitudes d'esprit nouvelles et dont les conséquences, nous essaierons de le montrer plus loin, devaient être et furent en effet capitales.

place de secrétaire de l'Académie des sciences. (*Op. cit.*, p. 50. Et Lalande écrivait dans sa Préface de l'édition des *Mondes*, de 1828 : « Je n'ai jamais rencontré une femme d'esprit qui m'ait parlé d'astronomie sans me dire qu'elle avait lu les *Mondes* de Fontenelle, et je vois qu'il a servi à donner un peu de curiosité pour l'astronomie. » — Les *Nouvelles de la République des Lettres*, précisément au cours d'un article sur la *Pluralité des mondes* (mai 1686), donnent un exemple amusant de ce goût scientifique que Fontenelle a mis à la mode plus que personne. « Écoutons parler M. l'abbé de la Roque dans son journal du 8 mars 1686. « Depuis que les mathématiciens, dit-il, ont trouvé le secret de s'introduire jusques dans les ruelles, et de faire passer dans le cabinet des dames les termes d'une science aussi solide et aussi sérieuse que la mathématique, par le moyen du *Mercure galant*, on dit que l'empire de la galanterie va en déroute : qu'on n'y parle plus que de problemes, corollaires, théorèmes, angle droit, angle obtus, rhomboïdes, etc., et qu'il s'est trouvé depuis peu deux demoiselles dans Paris à qui ces sortes de connaissances ont tellement brouillé la cervelle, que l'une n'a point voulu entendre à une proposition de mariage, à moins que la personne qui la recherchait n'apprît l'art de faire des lunettes dont le *Mercure galant* a si souvent parlé, et que l'autre a rejeté un parfaitement honnête homme, parce que dans un temps qu'elle lui avait prescrit, il n'avait pu rien produire de nouveau sur la quadrature du cercle. Nous pourrons un jour faire connaître le nom de ces deux héroïnes. » — Et le journaliste ajoute : « Elles sont de meilleure foi sans doute que celle dont parle M. l'abbé de Gerard dans sa *Philosophie des gens de Cour*, car elle se maria sans mettre à nulle épreuve philosophique le mari qu'on lui proposait. Il est vrai qu'elle n'y trouva pas son compte, puisque son mari, mal endurant, fatigué de la voir passer les nuits à chercher avec des lunettes s'il y a des hommes dans la lune, la fit mettre en religion. Il y a d'autres maris qui seraient bien aises que leurs femmes ne passassent leur temps qu'avec les étoiles. » — On peut dire que Fontenelle a fait pour la science en général ce que Du Verney a fait pour l'anatomie. (Cf. l'*Éloge de Du Verney*, très important à cet égard.)

CHAPITRE II

L'HISTOIRE DE L'ACADÉMIE. — LES ÉLOGES DES ACADÉMICIENS

Le choix que l'Académie des sciences fit de Fontenelle pour son secrétaire perpétuel fut également heureux pour l'Académie et pour Fontenelle. Elle lui donnait des occasions régulières de manifester son talent dans ce qu'il avait de plus particulier et d'original : il mettait au service de ses collègues et de leurs travaux la souplesse et la pénétration de son intelligence, la clarté la plus lumineuse et la finesse la plus spirituelle, — de telle sorte qu'on serait bien embarrassé de dire qui des deux doit le plus à l'autre. L'Académie n'eut jamais secrétaire perpétuel plus accompli, et Fontenelle trouva dans l'exercice de ses fonctions matière à périodiques petits chefs-d'œuvre. La place était faite pour l'homme et l'homme pour la place. Si le titre n'eût pas existé, c'est pour lui qu'il aurait fallu l'inventer [1].

[1] « Il fallait à cette compagnie un secrétaire qui entendît et parlât bien toutes les différentes langues de ces savants, celle d'un chimiste, par exemple, et celle d'un astronome ; qui fût auprès du public leur interprète commun ; qui pût donner à tant de matières épineuses et abstraites des éclaircissements, un certain tour, et même un agrément que les auteurs négligent quelquefois de leur donner, et que, cependant, la plupart des lecteurs demandent ; enfin qui, par son caractère, fût

Non qu'il ait jamais dû à l'importance ou au nombre de ses publications scientifiques l'honneur de cette distinction. Les travaux antérieurs à sa nomination ne renferment aucune nouveauté, et il n'y en a pas davantage dans les productions qui suivirent. Ni son *Mémoire sur le nombre neuf*, ni ses *Éléments de la géométrie de l'infini*, pas plus que sa *Théorie des tourbillons* [1], ne contiennent rien de bien original après les spéculations sur les nombres, de Fermat, et les découvertes de Leibniz, de Descartes et de Newton. Quant à la physique et à l'astronomie répandues dans la *Pluralité des mondes*, elles sont exactes — pour l'époque — clairement présentées surtout; mais, quoi qu'il en dise dans son *Sixième soir*, aucune des idées qu'il y expose ne lui appartient en propre. « La terre ne montre aucun phénomène expliqué par Fontenelle et les cieux ne racontent aucune de ses découvertes. » C'est Garat qui l'écrit dans son *Éloge*, et Garat a raison. On conçoit la difficulté particulière qu'il y aurait pour nous à entrer dans l'examen détaillé de ce point : il n'est pas de notre

exempt de partialité, et propre à rendre un compte désintéressé des contestations académiques. Le choix de Colbert pour cette fonction tomba sur du Hamel; et après les épreuves qu'il avait faites, sans y penser, de toutes les qualités nécessaires, un choix aussi éclairé ne pouvait tomber que sur lui. » Fontenelle se caractérise encore mieux lui-même qu'il ne caractérisait son prédécesseur, — dont un des principaux mérites, d'après Bertrand, *Histoire de l'Académie des sciences*, p. 207, est précisément d'avoir « donné Fontenelle à l'Académie ».

[1] Il resta fidèle jusqu'au bout à l'admiration qu'il avait tout d'abord vouée à Descartes; et il disait encore en 1737, dans l'*Éloge de Saurin* : « Il est permis de croire que l'univers cartésien, violemment ébranlé et étrangement défiguré, se raffermira et reprendra sa forme. » — Garat a fort bien expliqué (*Éloge de Fontenelle*) comment certaines préventions et certaines erreurs s'étaient imposées comme fatalement à Fontenelle, et pourquoi, malgré toute son indépendance d'esprit, il n'avait jamais pu s'en débarrasser complètement.

compétence et ce n'est pas au reste de ce côté que la réputation est venue à notre auteur. Il faut en dire un mot cependant, et l'on nous saura gré sans doute de mettre notre jugement à l'abri d'autorités incontestables — en laissant à l'Académie des sciences elle-même le soin de décider.

Déjà les contemporains de Fontenelle n'avaient pas une foi bien grande dans sa valeur scientifique. Ils lui appliquaient, les uns avec naïveté, les autres avec quelque malice, ce qu'il avait dit de lui-même en présentant au fils du Régent ses *Éléments de la géométrie de l'infini*, à savoir : « que c'était un livre qui ne pouvait être entendu que par sept ou huit géomètres en Europe, et que l'auteur n'était pas de ces huit-là[1]. » Dans le portrait, si finement ironique, qu'il a laissé de son ami, Lamotte raille agréablement ses prétentions à la science. « A propos de géométrie, il faut tout vous dire : il vient de faire un livre si subtil et si rêvé que, s'il perd son manuscrit de vue un mois seulement, il ne s'entend plus lui-même. Pauvre tête qui ne tient à rien ! » S'il faut en croire Garat, les envieux soutiennent que « le génie de l'invention lui a manqué dans les sciences, comme le talent créateur dans les beaux-arts ». L'envie est souvent clairvoyante ; et la preuve en est que le dix-neuvième siècle, qui n'avait aucune raison de ne pas être impartial pour Fontenelle, s'est trouvé d'accord avec la plupart de ses contemporains.

« Fontenelle ne fut jamais fort savant. » C'est un savant qui l'affirme[2]. Ses connaissances sont générales ; en aucun point elles ne sont profondes. Il est incapable

[1] Trublet, *Mercure*, juin 1757.
[2] J. Bertrand, *Histoire de l'Académie des sciences*.

de « peser dans une juste balance le vrai et le faux d'une théorie », et de « prononcer avec discernement sur le degré de vraisemblance d'un système ». Il est vrai « qu'une telle entreprise, étendue à l'immense variété des sujets qu'il aborde, serait trop périlleuse, même pour les plus habiles, et elle n'était pas dans son rôle ». Elle y était même si peu qu'on a pu le soupçonner de n'avoir pas toujours parfaitement entendu ce dont il rendait compte; et c'est encore M. Bertrand qui l'insinue. « On a le droit de se demander si Fontenelle a toujours eu la pleine compréhension des découvertes qui, sous sa plume, semblent si simples, et s'il a pénétré jusqu'au fond des théories si variées qu'il effleure avec tant d'aisance... On peut, dans ses *Éloges*, relever plus d'une page où son style, habituellement si précis et si juste, devient inexact et obscur sans être jamais négligé, en trahissant plus encore le vague et la confusion des idées que l'incertitude et la réserve de l'esprit[1]. »

De cette insuffisance initiale dérivent naturellement d'autres défauts encore plus fâcheux. Pour ne rien dire de certaines maladresses dans la perspective et de l'importance exagérée qu'y prennent quelquefois des détails qui auraient toujours dû rester secondaires, l'*Histoire de l'Académie* renferme des erreurs ; et Fontetenelle lui-même en convenait de bonne foi. « Lorsque je lui parlai d'une réimpression, séparément, des *Mémoires*, il me dit, et il me l'a répété depuis, qu'il pouvait y avoir dans cette *Histoire* des méprises et des fautes qu'il faudrait faire corriger par quelque habile homme, si on la réimprimait; et il m'indiqua MM. de

[1] « L'Académie dicte, il écrit. Il ne comprend même pas toujours les théories qu'il se charge de reproduire. » Charma, *Biographie*.

Mairan et de la Condamine; des fautes, ajouta-t-il, qui ne venaient que de lui-même, et non des *Mémoires* dont il faisait l'extrait: des fautes qui lui étaient personnelles, etc. Il y en a en effet quelques-unes (M. de Maupertuis et d'autres me l'ont dit; car je ne suis pas en état d'en juger), et notamment au sujet des degrés du méridien et de la question de la figure de la terre[1]. » Et encore paraîtrait-il que, par respect pour la mémoire de son grand homme, l'abbé Trublet n'a pas tout dit.

On lui reproche enfin de ne pas avoir fait à la science le sacrifice de ses habitudes de bel esprit, — comme s'il lui eût été possible de se renoncer lui-même! « Sous la modestie du savant qui sait ce qu'il ignore, suspend son jugement et ne craint pas d'en faire l'aveu, on voit percer le secret orgueil du philosophe qui marque son indépendance. Ses affirmations, quand il ose en faire, ne sont ni vives ni pressantes; il ne connaît pas l'enthousiasme et loue presque du même ton l'excellent et le médiocre; non qu'il cherche à grandir outre mesure les petites choses, mais il ne prise pas toujours assez haut les grandes, et l'éternel sourire qu'il promène avec grâce sur la science s'adresse moins aux grandes vérités qu'il contemple qu'aux fines pensées dont elles sont l'occasion et aux ingénieux rapprochements qu'il croit, à force d'art, rendre naturels et simples[2]. »

Toutes ces observations sont justes, même la dernière, en dépit de l'humeur qui s'y trahit. Oui, l'intelligence de Fontenelle est quelquefois au-dessous, ou plus exac-

[1] TRUBLET, *Mercure*, juin 1757.

[2] J. BERTRAND, *Histoire de l'Académie des sciences*. — Mêmes observations dans VILLEMAIN, *Dix-huitième siècle*.

tement peut-être, à côté des travaux qu'il résume ; il se trompe, il est superficiel, il diminue et rapetisse assez souvent ce qu'il explique ; à ne lire que les *Éloges*, on risquerait de ne plus bien voir la sublime beauté de la science, et ce que les moindres progrès y ont généralement coûté d'opiniâtres efforts ou d'héroïques labeurs ; et cependant et malgré tout, on peut dire qu'il a droit à l'estime des vrais savants, et que son nom mérite d'être inscrit parmi les noms de ceux qui ont ajouté quelque chose de nouveau, de personnel, d'original au trésor commun. Deux ou trois fois, il a eu du génie, tout simplement, — si, comme on l'a dit, et comme nous le croyons, il a aidé la science elle-même à se fonder, en parlant un des premiers de la *Stabilité des lois de la nature,* et s'il a ouvert un champ presque illimité à l'exercice et à l'ambition de l'esprit scientifique, en formulant l'idée de la *Solidarité des sciences.*

A vrai dire, il n'était pas tout à fait le premier. Ici encore, comme sur beaucoup d'autres points, Descartes l'a devancé, Descartes a été son maître. Mais, on le sait aussi, et la démonstration en a été faite par M. Brunetière[1], avec la force impérieuse et l'ampleur magistrale qui lui sont habituelles, des circonstances s'étaient produites, vers la fin du dix-septième siècle, qui avaient contrarié, retardé et presque arrêté le développement de ces idées. Ç'a été la gloire de Fontenelle de les

[1] *Études critiques,* t. IV : *Jansénistes et Cartésiens ;* t. V : la Formation de l'idée du Progrès ; et *Sur les chemins de la croyance :* l'Évolution du concept de science. — M. Laborde-Milaà a bien mis en lumière ces mêmes idées dans son *Fontenelle* (Les Grands Écrivains Français, Hachette, 1905), ouvrage un peu inégal, mais d'une exécution fort brillante, et d'une lecture bien agréable.

reprendre et de les faire entrer pour jamais dans le domaine public, en leur donnant cette clarté facile, cette netteté élégante, dont nous aurons à le féliciter tout à l'heure, et qui ont fait de lui, en date et en mérite, le premier des vulgarisateurs.

L'importance capitale de la première de ces idées se démontre d'elle-même. Il ne peut y avoir de science que du général, c'est-à-dire de ce qui demeure toujours égal à lui-même, toujours constant, sous l'infinie variété du particulier et de l'accidentel. D'ailleurs, le terme même de « loi » l'indique à lui seul de façon assez explicite. Une loi n'est telle qu'à la condition de s'appliquer à la généralité des cas ou des phénomènes ; dire qu'elle est stable, fixe, permanente, c'est faire une tautologie, ou, si l'on préfère, une définition. Lorsque donc l'on constate qu'il y a des lois dans la nature, on veut dire qu'en dépit de son désordre apparent, la nature n'est point capricieuse, et qu'elle est régie par des nécessités qu'elle ne saurait méconnaitre, et dont elle est et sera toujours l'esclave. Mais on affirme du même coup la possibilité de découvrir ces lois — puisque la nature s'y soumet invariablement ! — et par conséquent la possibilité de la science. L'idée est si évidente, et surtout elle nous est devenue si familière qu'en vérité c'est à peine si on ose encore la formuler. Elle ne l'était pas au même degré pour les contemporains de Fontenelle ! Lui du moins l'aperçut bientôt, puisqu'il en donnait déjà la première expression comme en se jouant, dans ces *Dialogues des morts*, qui décidément contiennent beaucoup de choses. Elle fait le fond de la conversation entre Socrate et Montaigne, et elle la résume : « L'ordre général de la nature a l'air bien constant. » Elle se

retrouve dans la *Digression*, plus développée et comme étoffée de tout ce que Fontenelle a pu acquérir de réflexion depuis ses *Dialogues*. « La nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne et retourne sans cesse en mille façons, et dont elle forme les animaux, les plantes et les hommes. » A plus forte raison la verrons-nous reparaître dans l'*Histoire de l'Académie* : « La physique considère ce grand et universel mouvement qui a arrangé toute la nature, qui a suspendu les corps célestes en différentes sphères, qui allume et qui éteint des étoiles, et qui, *en suivant toujours des lois invariables*, diversifie à l'infini ses effets. » Et il continue, il insiste, opposant les caprices et les bizarreries de l'histoire à l'ordre immuable de la physique : « La physique suit et démêle, autant qu'il est possible, les traces de l'*intelligence* et de la *sagesse infinie* qui a tout produit; au lieu que l'histoire a pour objet les effets *irréguliers* des passions et des caprices des hommes, et une suite d'événements si bizarres, que l'on a autrefois imaginé une divinité *aveugle* et *insensée* pour lui en donner la direction. » L'opposition est, en effet, aussi nette que possible : si l'homme manque de logique, la nature n'en manque pas, et c'est précisément pourquoi la science peut exister. Du grand, du splendide, du merveilleux édifice que nous voyons s'élever sous nos yeux, Fontenelle n'a pas seulement consolidé les assises, pour ainsi dire : il a posé le premier et le plus essentiel moellon.

Il a fait mieux encore; il en a indiqué les grandes lignes et dessiné le plan d'ensemble. Avec une sûreté de coup d'œil étonnante pour l'époque, il a vu que

toutes ces « souverainetés indépendantes », constituées par les sciences particulières, ne sont que les provinces du grand empire que doit un jour former la science. Pour le moment, elles sont détachées, presque isolées les unes des autres, avec quelques points, rares encore, de communication : elles se réuniront à mesure que la science se fera plus complète, et elles se souderont d'autant plus aisément, et de façon d'autant plus étroite, qu'elles seront mieux connues chacune en détail. C'est évidemment la nécessité de lire les *Mémoires* de ses collègues, et de passer ainsi de la botanique à l'astronomie, de l'anatomie à la physique, de la mécanique à la géométrie, qui a dû suggérer cette idée à Fontenelle. Il n'en est pas, en tout cas, qu'il ait plus souvent indiquée, ni développée avec plus de complaisance.

« Jusqu'à présent, écrit-il dans la fameuse Préface de 1699, l'Académie des sciences ne prend la nature que par petites parcelles. Nul système général... Les recueils qu'on présente au public ne sont composés que de morceaux détachés et indépendants les uns des autres. Aujourd'hui, on s'assure d'un fait, demain d'un autre, qui n'y a nul rapport... Le temps viendra peut-être qu'on joindra en un corps régulier ces membres épars, et s'ils sont tels qu'on le souhaite, ils s'assembleront en quelque sorte d'eux-mêmes. Plusieurs vérités séparées, dès qu'elles sont en assez grand nombre, offrent si vivement à l'esprit leurs rapports et leur mutuelle dépendance, qu'il semble qu'après avoir été détachées par une espèce de violence les unes d'avec les autres, elles cherchent naturellement à se réunir. » Ce qui veut dire : après des analyses bien faites, la syn-

hèse ne sera pas seulement possible, elle sera. — Il est beau d'avoir fait luire aux yeux des hommes cette espérance.

Fontenelle écrit : « Le temps viendra peut-être... ; » mais il est aussi convaincu que son caractère pouvait le lui permettre. D'ailleurs n'y a-t-il pas déjà des exemples de cette solidarité ? La géométrie et la physique ne sont-elles pas dès maintenant comme des sœurs inséparables et qui se prêtent mutuellement secours ? « La géométrie n'a presque aucune utilité si elle n'est appliquée à la physique, et la physique n'a de solidité qu'autant qu'elle est fondée sur la géométrie. Il faut que les subtiles spéculations de l'une prennent un corps, pour ainsi dire, et que les expériences, naturellement bornées à des cas particuliers, prennent, par le moyen de la spéculation, un esprit universel et se changent en principes. En un mot, si toute la nature consiste dans les combinaisons innombrables des figures et des mouvements, la géométrie, qui seule peut calculer des mouvements et déterminer des figures, devient indispensablement nécessaire à la physique, et c'est ce qui parait visiblement dans les systèmes des corps célestes, dans les lois du mouvement, dans la chute accélérée des corps pesants, dans les réflexions et les réfractions de la lumière, dans l'équilibre des liqueurs, dans la mécanique des organes des animaux, enfin, dans toutes les matières de physique qui sont susceptibles de précision ; car, pour celles qu'on ne peut amener à ce degré de clarté, comme les fermentations des liqueurs, les maladies des animaux, etc., ce n'est pas que la même géométrie n'y domine, mais elle y devient obscure et presque impénétrable par la trop grande complication des mou-

vements et des figures[1]. » Le temps viendra aussi que toutes ces obscurités seront éclaircies, puisque « toutes les vérités deviennent plus lumineuses les unes par les autres », et la science alors sera parfaite.

En attendant, et puisqu'elles sont toutes solidaires, les progrès d'une science profitent nécessairement aux sciences voisines, et donc au progrès scientifique universel. Nous savons déjà si Fontenelle était attaché à cette idée de progrès : on voit mieux maintenant sur quels fondements sérieux et solides il l'appuyait, et on n'en comprend qu'avec une netteté plus grande pourquoi il lui a suffi de l'exprimer à son tour pour lui donner une force et une autorité inattendues. Il est sûr au moins que Fontenelle n'a jamais été mieux inspiré, et que jamais il n'a laissé l'impression plus complète qu'il était capable d'avoir le sentiment du grand. Netteté, vigueur, mouvement, éloquence même, la pensée a communiqué au style toutes ces rares et belles qualités. L'enthousiasme vient quelquefois à fleur de développement, et on le sent tout près d'éclater.

« Il est permis de compter que les sciences ne font que de naitre, soit parce que chez les anciens elles ne pouvaient être encore qu'assez imparfaites, soit parce que nous en avons presque entièrement perdu les traces pendant les longues ténèbres de la barbarie, soit parce qu'on ne s'est mis sur les bonnes voies que depuis environ un siècle. Si l'on examinait historiquement le chemin qu'elles ont déjà fait dans un si petit espace de temps, malgré les faux préjugés qu'elles ont eus à combattre de toutes parts, et qui leur ont longtemps résisté, quel-

[1] Préface de 1666.

quefois même malgré les obstacles étrangers de l'autorité et de la puissance, malgré le peu d'ardeur que l'on a eu pour des connaissances éloignées de l'usage commun, malgré le petit nombre de personnes qui se sont dévouées à ce travail, malgré la faiblesse des motifs qui les y ont engagées, on serait étonné de la grandeur et de la rapidité du progrès des sciences, on en verrait même de toutes nouvelles sortir du néant, et peut-être laisserait-on aller trop loin ses espérances pour l'avenir. »

Ces espérances qu'il entrevoit, sans oser les exprimer, c'est qu'il sera possible un jour de traduire les résultats de toutes les sciences en formules mathématiques, et que la géométrie sera la reine universelle des intelligences. Ce jour-là, le triomphe de la science sera complet : il y aura équation absolue entre les catégories de notre entendement et toutes les réalités extérieures. Déjà l'on s'achemine vers ce but glorieux. « L'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie qu'il n'en puisse être tiré et transporté à d'autres connaissances... Il se répand plus que jamais, et en quelque façon se communique de proche en proche à ceux mêmes qui ne connaissent pas la géométrie... La géométrie et surtout l'algèbre sont la clé de toutes les recherches que l'on peut faire sur la grandeur. Ces sciences, qui ne s'occupent que de rapports abstraits et d'idées simples, peuvent paraître infructueuses tant qu'elles ne sortent point, pour ainsi dire, du domaine intellectuel; mais les mathématiques mixtes qui descendent à la matière, les sciences qui découvrent des rapports particuliers de grandeurs sensibles, vont d'autant plus loin et plus sûrement que l'art de découvrir des rapports en général est plus parfait. L'instrument

universel ne peut devenir trop étendu, trop maniable, trop aisé à appliquer à tout ce qu'on voudra. » Et en effet, plus l'univers sera réduit à l'état mathématique, pour ainsi parler, et mieux il sera connu.

Ces magnifiques, ces grandioses synthèses valent bien des analyses, si même elles ne les dépassent pas; et la gloire de Fontenelle paraît solidement établie. D'autres ont exécuté, il a pressenti. De loin, mais d'un geste fort net, il a montré le but. Dans le temple de la science, il doit donc avoir sa statue, au vestibule et comme sur le seuil, de sorte qu'on ne puisse pénétrer dans le sanctuaire sans passer devant elle et lui faire au moins l'hommage d'un souvenir.

Ce sont là des titres sérieux à l'immortalité. Il en a d'autres, dirons-nous plus vulgaires? du moins plus frappants, plus facilement accessibles, et par où justement on le connaît le mieux aujourd'hui. Après avoir essayé de rendre au savant ce qui lui était dû, nous n'en sommes que plus à l'aise pour parler maintenant du vulgarisateur incomparable qu'a toujours été Fontenelle. Selon le mot de M. Bertrand, jamais la science n'a eu « nouvelliste » plus autorisé, plus goûté et plus applaudi.

Il y a en effet des qualités sérieuses dans son *Histoire de l'Académie;* il y en a même beaucoup. « On ne peut parcourir cette immense série de rapports sur des objets si divers sans être émerveillé du génie facile de Fontenelle. La description précise d'un fait d'histoire naturelle succède à un exposé fort net de l'arithmétique binaire inventée par Leibniz et retrouvée dans une antiquité chinoise. Vous êtes entretenu par le même homme d'une comète aperçue à Pékin, d'une aurore

boréale visible trois années de suite à Paris, d'un système de musique, et d'une roue ou vis de forme nouvelle, des quatre lunes de Saturne et de la digestion » ; et « dans ces extraits, ces résumés, ce procès-verbal universel qu'il rédigea pendant quarante ans », c'est partout « la même netteté de sens, le même tour négligé quand il n'y a point de place pour l'esprit, la même réflexion délicate et fine, dès qu'elle peut se montrer » [1] : ce qui veut dire que c'est toujours du meilleur Fontenelle.

Le même talent se retrouvera naturellement dans la partie scientifique des *Éloges*. « Fontenelle, par rapport aux savants dont il écrit l'histoire, a deux mérites : celui d'éclaircir ce qu'ils peuvent avoir d'obscur, de généraliser ce qu'ils ont de technique ; et celui de louer toujours chacun d'eux par ce qu'il nous a laissé de plus important et de plus durable. Il loue par des faits qui caractérisent[2]. » On est tout étonné, en effet, de prendre un si vif intérêt à des problèmes d'algèbre, de mécanique ou de géométrie, à des discussions de médecine ou d'histoire naturelle, à des théories de chimie ou de physique. Peu s'en faut qu'avec quelques-uns de ses héros, Bernouilli, Rolle, l'Hôpital, Leibnitz, on ne se passionne pour ou contre « le calcul de l'infini ». Entre les mains de cet admirable interprète, tout s'éclaire, et

[1] VILLEMAIN, *Dix-huitième siècle*.

[2] FLOURENS, *Fontenelle ou de la philosophie moderne*. — On pourrait appliquer aux *Éloges* ce que Fontenelle dit du travail d'un de ses confrères : « Chaque mot signifie. » (*Histoire de l'Académie*, année 1732, p. 37). Pour l'habileté de Fontenelle à choisir, dans la vie de ses personnages, les « faits qui caractérisent », voir le récit d'une opération « merveilleuse » de Littre, et l'épisode de Couplet faisant trouver de l'eau aux habitants de Coulanges-la-Vineuse : il n'y a certainement pas, dans tous les *Éloges*, de pages plus significatives.

s'explique et s'anime. On se sait bon gré de comprendre si facilement des choses souvent difficiles et abstruses, et l'auteur profite des satisfactions d'amour-propre qu'il donne ainsi, presque à chaque page, à son lecteur. Si donc, comme on l'a vu, la compétence et le ton du savant appellent des réserves, de l'avis universel, l'art du vulgarisateur, du portraitiste surtout, est admirable, et les *Éloges* restent bien le chef-d'œuvre authentique de Fontenelle. Aucun ouvrage n'a plus contribué à la célébrité de l'Académie naissante, mais aucun de ses livres n'a plus sûrement établi la réputation de l'auteur [1].

La variété en est peut-être le mérite le plus remarquable, ce qui signifie que le peintre a bien des chances d'avoir « attrapé » ses modèles. Tout au plus peut-on constater, par inexpérience de l'écrivain ou insuffisance de la matière, du vague et quelque faiblesse dans les premiers portraits, de Claude Bourdelin, de Tauvry [2]; il y a aussi des longueurs, une espèce d'incertitude et de confusion dans l' « éloge » de Viviani; celui de Bernouilli est encore un peu abstrus, et sent trop son géomètre; mais avec ceux du marquis de l'Hôpital, de du Hamel et de Vauban, la maîtrise de Fontenelle se révèle, pour ne plus avoir de défaillances; et comme c'est à

[1] Il y a, pourrait-on dire, toute une petite littérature sur cet ouvrage de Fontenelle, et elle est singulièrement élogieuse. On ne peut guère citer, comme faisant entendre un autre son de cloche, que le *Journal étranger* (août 1761, XXXVIII) : « Tout y est hérissé d'épigrammes; nulle peinture naïve, nul de ces traits de morale solide que Plutarque a donnés dans ses *Vies*. Les Pères de l'Oratoire se sont plaints de l'éloge du P. Malebranche, et M. Cassini de celui de son père. » La critique est excessive, et il y a de l'aigreur. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. I, p. 392, a nettement caractérisé les *Éloges* : qualités et défauts, il a, suivant son habitude, tout vu et tout dit.

[2] Le troisième par ordre numérique, celui de Tuillier, n'a que quelques lignes; c'est à peine une notice.

bien montrer le caractère de ses personnages qu'il s'est attaché de préférence, il a réussi à donner à tous ces portraits le mouvement même et l'intérêt de la vie. C'est justement ce qui fait encore aujourd'hui des *Éloges* une lecture si attrayante, et de tous ces morts, pour la plupart cependant bien inconnus, autant de figures familières, presque amies [1].

« Le titre d'*Éloges* n'est pas trop juste, dit-il lui-même dans la Préface du second volume ; celui de *Vies* l'eût été davantage ; car ce ne sont proprement que des *Vies*, telles qu'on les aurait écrites, en rendant simplement justice [2]. » Il a raison ; et sa modestie a eu les plus

[1] On pourrait s'étonner à la rigueur — et l'on s'est étonné en effet — que Fontenelle s'occupe plus de l'homme que du savant, et croire qu'il fait ainsi des infidélités à sa propre méthode de vulgarisateur. Mais, outre que tous les savants dont il écrit l'éloge ont eu leurs *Mémoires* analysés dans l'*Histoire de l'Académie* et que donc il est parfaitement en règle avec eux de ce côté, Fontenelle savait fort bien que pour rendre la science intéressante, aimable, il n'était rien de tel que de donner aux savants ces mêmes qualités. Ainsi plus il sera peintre, plus aussi il sera vulgarisateur ; les principes sont toujours les mêmes, il n'y a de changé que leur application.

[2] « Ses Éloges académiques ne paraissent que des histoires, et ne sentent point le panégyrique ; il loue d'autant mieux qu'à peine semble-t-il louer. Si ses portraits sont quelquefois un peu flattés, ils sont toujours très ressemblants : il ne flatte qu'en adoucissant les défauts, non en donnant des qualités qu'on n'avait pas, ni même en exagérant celles qu'on avait... Il raconte les faits de la manière la plus intéressante, et peint les caractères avec la plus grande vérité. Écrivain moral, il peint l'homme avec l'académicien ». TRUBLET, *Mercure*, juillet 1756. — « Ce qui m'a toujours frappé dans les Éloges historiques de M. de Fontenelle, est qu'il tourne son sujet avec tant d'art qu'il est toujours exactement panégyriste et historien tout à la fois. Comme historien, il ne dissimule point les défauts de celui dont il parle ; mais comme panégyriste, il sait présenter les défauts dans un jour si favorable qu'on les prend quelquefois pour des vertus. Comme ces Éloges sont historiques, l'éloquence qui leur est propre est bien différente de celle des panégyriques ordinaires, tels que sont ceux de nos saints ou de nos héros. C'est un genre d'éloquence familière, où il ne s'agit que de récits ornés et de faits

heureuses conséquences. De par son caractère officiel, l' « éloge » court risque d'être fade et monotone ; il garde toujours quelque chose de convenu, d'apprêté, de guindé ; il ne peut pas tout dire, et même ce qu'il dit il est quelquefois obligé de le dire assez mal. On a plus de liberté dans une « vie » ; ni le fond ni la forme n'en sont déterminés par des règles étroites ; la simplicité, la familiarité, la bonhomie même n'en sont pas impitoyablement proscrites. Fontenelle le savait : il en a profité, et si bien qu'il a eu ce bonheur, unique peut-être dans l'histoire de la littérature, d'être l'inventeur d'un genre et d'en avoir écrit les chefs-d'œuvre. Comme ils étaient les premiers en date, ses *Éloges* demeurent les premiers en mérite. On les a beaucoup imités : jamais personne n'a pu se flatter de les avoir égalés[1] seulement.

C'est que, pour la première fois, Fontenelle ne songe plus à être à peu près exclusivement bel esprit. Il s'est amendé avec l'âge ; et ses nouvelles fonctions n'ont pas peu contribué à cette « réformation », à cet élargissement de son goût. On ne parle pas en pleine Académie des sciences comme devant un auditoire de précieuses et de caillettes. On est tenu à plus de sérieux. Les traits

assaisonnés de réflexions ingénieuses et solides. Il serait difficile de ne pas regarder M. de Fontenelle comme un modèle en ce genre. » DESFONTAINES, *Observations*, etc., t. III, p. 257. — D'Argenson fait cependant des réserves (*Mémoires*, p. 426), et regrette de ne pas trouver dans les *Éloges* « l'extrait ou le crayon » des travaux des académiciens. — Le « crayon » s'y trouve ; et nous avons expliqué pourquoi Fontenelle n'a pas poussé jusqu'au tableau.

[1] Les *Éloges des Académiciens*, de CONDORCET, eurent aussi un grand succès dans leur temps. Voltaire appelait même leur auteur « Monsieur plus que Fontenelle ». Si c'est une critique, elle a le malheur d'être obscure à force de finesse ; si c'est un compliment, il est inutile d'en montrer l'exagération.

et les pointes ne sont pas rigoureusement interdits, mais l'usage en doit être discret. Il est permis de prendre soin des mots, mais il faut en prendre surtout des choses. L'auteur a toute liberté de faire briller son esprit, mais quand il se sera d'abord occupé de faire valoir ses héros. Ces nécessités, loin de gêner Fontenelle — qu'est-ce qui pouvait d'ailleurs gêner une intelligence si souple? — l'ont admirablement servi, et c'est à elles qu'il doit son meilleur, son plus solide ouvrage.

Si extraordinaire en effet qu'elle puisse paraître, la constatation n'en est pas moins exacte : tout comme un de ces classiques qu'il n'aimait guère et qu'il ne goûtait qu'à demi, Fontenelle, dans ses *Éloges*, s'est fait une loi de « la soumission de l'écrivain à son objet » ; et c'est la revanche spirituelle de ce principe, contre lequel il protesta toujours, de lui avoir fait écrire ses plus belles pages. Il s'efface volontiers derrière ses héros, les laissant occuper toute la scène et vivre, pour ainsi dire, leur vie devant nous, ne prodiguant ni les réflexions ni les traits, et les plaçant d'ordinaire avec tant d'esprit et si à propos, que la plupart semblent imposés par la matière même, au lieu d'être une intervention personnelle et une fantaisie de l'auteur. Tous ces savants se montrent à nous tels qu'ils ont dû être, tels qu'ils ont été réellement, avec leurs grandes qualités, mais aussi avec leurs petits défauts ou leurs innocentes manies; et c'est précisément pourquoi ils ont tous une physionomie si particulière que, dans cette longue galerie de portraits, il n'y en a pas deux qui se ressemblent.

Ces académiciens ont tous une passion dévorante, qui les a saisis presque dès le berceau, et c'est la pas-

sion du travail. Pour la satisfaire, ils accomplissent des prodiges. Varignon passe les journées entières à travailler. « Nul divertissement, nulle récréation : tout au plus quelque promenade à laquelle sa raison le forçait dans les beaux jours. » Fontenelle lui a entendu dire « que, travaillant après souper, selon sa coutume, il était souvent surpris par les cloches qui lui annonçaient deux heures après minuit, et qu'il était ravi de se pouvoir dire à lui-même que ce n'était pas la peine de se coucher pour se relever à quatre heures ». — Tout enfant, Morin payait ses leçons de botanique « de quelque petite monnaie », quand il en avait, « et de ce qui devait faire son léger repas d'après diné ». Devenu étudiant en médecine, il « embrasse un genre de vie que l'ostentation d'un philosophe ancien ou la pénitence d'un anachorète n'auraient pas surpassé ». Pour se maintenir « l'esprit plus libre pour l'étude, et toujours également et parfaitement libre », « il se réduisit au pain et à l'eau [1] ; tout au plus se permettait-il quelques fruits ». Mlle de Guise s'intéresse à lui, le prend pour médecin, lui donne un carrosse. A peine est-elle morte, qu' « il se débarrasse du carrosse », et, « sans aucun domestique », reprend sa vie d'autrefois, « ayant cependant augmenté son ordinaire d'un peu de riz cuit à l'eau ». — Au moins Varignon se promenait-il quelquefois : c'est un plaisir que ne peut même pas s'offrir Littre, quoiqu'il soit bien nécessaire. Jeune, il doit pour payer ses frais d'études, « répéter à d'autres écoliers plus riches et plus paresseux ce qu'on venait presque dans l'instant de leur enseigner à tous. La pro-

[1]. Il se ménageait beaucoup d'autorité pour prêcher un jour la diète à ses malades, » ajoute Fontenelle.

menade eût été une débauche pour lui. Dans le temps où il était libre, il suivait un médecin chez ses malades, et au retour il s'enfermait pour écrire les raisonnements qu'il avait entendus ». — Tschirnhaus a beau être seigneur de Kissingswald et de Stoltzenberg, et avoir devant lui la plus facile et la plus brillante carrière, du jour où la géométrie s'est emparée de lui, il sacrifie tout allègrement ; car c'est une maîtresse terriblement impérieuse que cette géométrie, et qui n'a guère coutume de laisser en repos ceux dont elle a pris une fois possession. Pour elle, il s'impose le plus sévère régime. En hiver, quand il travaille, « il commence à se retrancher le repas du soir et à diminuer même un peu du dîner de jour en jour. Au lieu de souper, ou il lit sur les matières qu'il a besoin de traiter, ou il s'en entretient avec quelque ami savant. Il se couche à neuf heures et se fait éveiller à deux heures après minuit. » Il prend même la précaution de se tenir « exactement pendant quelque temps dans la même situation où le réveil l'a trouvé, ce qui l'empêche d'oublier le songe qu'il faisait en ce moment : et si, comme il pouvait assez naturellement arriver, ce songe roulait sur la matière dont il était rempli, il en avait plus de facilité pour la continuer »[1]. Il travaille « dans le silence et le

[1] Les hallucinations mêmes de ces savants se rapportent au sujet de leurs études. « Varignon m'a conté que quelquefois, dans des accès de fièvre, il se croyait au milieu d'une forêt où il voyait toutes les feuilles des arbres couvertes de calculs algébriques. » — Les notions scientifiques sont aussi les dernières à disparaître de leur intelligence, quand elle s'éteint dans l'agonie. « Lagny mourut le 12 avril 1734. Dans les derniers moments où il ne connaissait plus aucun de ceux qui étaient autour de son lit, quelqu'un, pour faire une expérience philosophique, s'avisa de lui demander quel était le carré de douze : il répondit dans l'instant, et apparemment sans savoir qu'il répondait : cent quarante-quatre. »

repos de la nuit, se rendort à six heures, mais seulement jusqu'à sept, et reprend son travail » pour ne plus l'interrompre qu'à l'heure de son unique repas. — Vieux, accablé de maladies, le grand anatomiste Du Verney entreprend sur les insectes « un ouvrage qui l'obligeait à des soins très pénibles ». « Il passe des nuits dans les endroits les plus humides du jardin, couché sur le ventre, sans oser faire aucun mouvement, pour découvrir les allures, la conduite des limaçons, qui semblent en vouloir faire un secret impénétrable. Sa santé en souffre, mais il aurait encore plus souffert de rien négliger. »

Comme toutes les grandes passions, cette tyrannique avidité de savoir ne connaît pas de ménagements [1]. Pour s'assouvir, elle va parfois jusqu'à l'indélicatesse, plus souvent encore jusqu'à l'héroïsme [2]. L'apprenti chirurgien Méry, « non content de ses exercices de jour » à l'Hôtel-Dieu, « dérobe subtilement un mort quand il le peut, l'emporte dans son lit, et passe la nuit à le disséquer en grand secret ». — « Il fallait que Tournefort vît des plantes. » Il pénètre donc « par adresse ou par présents dans tous les lieux fermés où il pouvait croire qu'il y en avait qui n'étaient pas ailleurs » ; et « si ces sortes de moyens ne réussissent pas, il se résout plutôt à y entrer furtivement. Un jour il

[1] On peut voir, dans l'*Éloge de Morin*, le détail d'une de ses journées. Ces académiciens sont vraiment les frères des grands savants de la Renaissance, et ils auraient supporté, sans fléchir, les programmes de travail de Gargantua lui-même. — Ce qui les rend encore plus admirables, c'est la difficulté pour quelques-uns de se procurer leurs instruments d'étude. Cf. les *Éloges de Littre* et *de Louville*.

[2] Quelquefois même jusqu'à la mort. Le marquis de l'Hôpital succombe « aux excès qu'il avait faits dans les mathématiques ».

pensa être accablé de pierres par des paysans qui le prenaient pour un voleur » . — A qui est capable, pour la science, de ces petits délits, le plus intrépide héroïsme paraîtra chose toute naturelle, et toute simple. Renau, qui a « osé inventer les galiotes à bombes » , amène devant Alger, pendant la guerre, en 1680, « cinq bâtiments de nouvelle fabrique » . Un accident met feu « à la galiote toute chargée de bombes » . L'équipage se jette à la mer, et les autres galiotes « ne perdent pas de temps pour s'en éloigner » aussi. Cependant le major de Remondis, pour constater « s'il n'y avait plus personne et si tout était absolument hors d'espérance » , vient à la galiote, saute dedans, et « voit sur le pont Renau travaillant, lui troisième, à couvrir de cuir vert plus de quatre-vingts bombes chargées » . « Rencontre singulière, — ne peut s'empêcher d'observer le panégyriste, — rencontre singulière de deux hommes d'une rare valeur, également étonnés, l'un, qu'on lui porte du secours, l'autre, qu'on se soit tenu en état de le recevoir, et peut-être même de s'en passer. » — Les occasions de courage ne sont pas toujours aussi éclatantes pour de modestes savants : leur courage n'en sera alors que plus admirable encore, par sa simplicité même et sa continuité. Tournefort sait fort bien qu'il ne trouvera dans les Pyrénées et leurs « vastes solitudes » qu'une subsistance « pareille à celle des plus austères anachorètes » , et plus de voleurs encore que d'habitants : il s'y hasarde. Naturellement, « il est plusieurs fois dépouillé par les miquelets espagnols. » Il en est réduit à « imaginer un stratagème pour leur dérober un peu d'argent dans ces sortes d'occasions. Il enfermait des réaux dans du pain qu'il portait sur lui, et qui

était si noir et si dur que, quoiqu'ils le volassent fort exactement et ne fussent pas gens à dédaigner, ils le lui laissaient avec mépris ». « Un jour, une méchante cabane où il couchait tomba tout à coup; il fut deux heures enseveli sous les ruines, et y aurait péri, si l'on eût tardé encore quelque temps à le retirer; » et il n'en continue qu'avec plus d'ardeur ses courses botaniques. — L'abbé Dodart enfin, car il faut se borner, met sa piété elle-même au service de la science, et étudie sur lui le dépérissement que peut faire subir au corps un jeûne prolongé. « Il trouva, le premier jour de carême, qu'il pesait cent seize livres une once. Il fit ensuite le carême comme il a été fait dans l'église jusqu'au douzième siècle; il ne buvait et ne mangeait que sur les six ou sept heures du soir; il vivait de légumes la plupart du temps, et sur la fin du carême de pain et d'eau. Le samedi de Pâques, il ne pesait plus que cent sept livres douze onces, c'est-à-dire que par une vie si austère il avait perdu en quarante-six jours huit livres cinq onces, qui faisaient la quatorzième partie de sa substance. Il reprit sa vie ordinaire, et au bout de quatre jours il avait gagné quatre livres : ce qui marque qu'en huit ou neuf jours il avait repris son premier poids et qu'on répare facilement ce que le jeûne a dissipé. En donnant cette expérience à l'Académie, il prit toutes les précautions possibles pour se cacher, mais il fut découvert. » Et ce dut être certainement pour lui le plus pénible de l'épreuve.

Une passion satisfaite, des désirs comblés sont les sources les plus précieuses et les plus sûres de bonheur : tous ces académiciens sont heureux, d'un bonheur complet, d'un bonheur tranquille, et dont rien ne peut

troubler le charme profond. Au milieu des dangers de toute sorte dont il est entouré dans les Pyrénées, Tournefort y passe « des journées délicieuses ». « Ces rochers affreux et presque inaccessibles qui l'environnaient de toutes parts s'étaient changés pour lui en une magnifique bibliothèque, où il avait le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandait. » — De Montmort et son compagnon d'études, Nicole, « s'instruisent l'un l'autre, s'éclairent, s'animent, se communiquent du goût et de la passion », et trois ans s'écoulent ainsi « dans l'ivresse du plaisir des mathématiques. » — Malebranche découvre Descartes, et, « ce qu'on aura peut-être peine à croire », le lit « avec un tel transport, qu'il lui en prenait des battements de cœur qui l'obligeaient quelquefois d'interrompre sa lecture ». Sur quoi Fontenelle fait tranquillement réflexion que « l'invisible et inutile vérité n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes », et que « les objets les plus ordinaires de leurs passions se tiendraient heureux d'y en trouver autant ». — Varignon a beau donner des nuits entières à l'étude, « il ne sort de là ni avec la tristesse que les matières pouvaient naturellement inspirer ni même avec la lassitude que devait causer la longueur seule de l'application ; » il est au contraire « gai et vif, encore plein des plaisirs qu'il a pris, impatient de recommencer ». Mieux encore, « il riait volontiers en parlant de géométrie, et à le voir on eût cru qu'il la fallait étudier pour se bien divertir. Nulle condition n'était tant à envier que la sienne ; sa vie était une possession perpétuelle, et parfaitement paisible, de ce qu'il aimait uniquement. Cependant, si on eût eu à chercher un homme heureux, on l'eût été

chercher bien loin de lui, et bien plus haut; mais on ne l'y eût pas trouvé. » C'est qu' « une grande passion est une espèce d'âme immortelle à sa manière, et presque indépendante des organes ». (*Éloge de Du Verney*[1].) Rien ne les intéresse plus de ce qui touche si fortement les autres, et les besoins de tous ces « possédés » se réduisent à rien. Une petite pension que leur fait quelque prince, des leçons — qu'ils regrettent en général de donner, parce que c'est du temps perdu pour le travail — : c'est plus qu'il n'en faut pour vivre. Le reste est superflu, et la science souffrirait de trop de bien-être, comme d'une tentation perpétuelle de dissipation.

Aussi rien n'égale-t-il leur désintéressement, comme s'il y avait « entre les sciences et les richesses une ancienne et irréconciliable division ». (*Éloge de Rolle*.) Ils ne désirent même pas la gloire; et, s'ils sont avides de l'estime de leurs collègues, c'est qu'elle est pour eux la meilleure preuve de leur mérite. Tout ce qui n'a pas directement la science pour objet est parfaitement méprisable et ne vaut même pas la moindre attention. Méry, premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, refuse de faire de la clientèle. « Des malades, quelque importants qu'ils fussent et quelque utiles qu'ils dussent être, n'ont jamais pu le faire sortir de chez lui. Des étrangers, qui souhaitaient passionnément qu'il leur fît des cours particuliers d'anatomie, n'ont pu le tenter par les

[1] Et quelle ardeur de prosélytisme! Carré faisait en sorte « que toute la géométrie ne fût qu'un degré pour passer à sa chère métaphysique : c'était elle qu'il avait toujours en vue, et sa plus grande joie était de lui faire quelque nouvelle conquête. Son zèle et ses soins eurent beaucoup de succès; il ne manquait point les gens qu'il entreprenait, à moins que ce ne fussent des philosophes endurcis dans d'autres systèmes ».

promesses les plus magnifiques et les plus sûres. Il ne voulait point d'une augmentation de fortune qui lui eût coûté un temps destiné à de nouveaux progrès dans sa science. » Il obtient même de faire aux jeunes chirurgiens « des cours réglés d'anatomie », sans vouloir jamais rien accepter pour ce travail supplémentaire, trop heureux de contribuer à la diffusion de sa chère chirurgie [1]. — Rolle a reçu de Louvois, pour leçons de mathématiques données à l'un de ses fils, une place au bureau de l'extraordinaire des guerres, « qui valait mieux que celle de l'Académie et pouvait le mener plus loin. » Mais il lui est difficile « de les accorder toutes deux » ; il doit s'accabler de travail, prendre trop sur son sommeil. « Dans la nécessité de choisir » entre deux maitres, « il préfère celui que sa fortune étroite ne lui conseillait pas, mais que son goût demandait. » Encore a-t-il fait « d'autres sacrifices courageux à l'algèbre et à sa liberté, ou plutôt à l'algèbre seule ; car il n'avait besoin de liberté que pour elle ».

Quand ils ne sont pas désintéressés par amour de la science, ils le sont par la noblesse et la générosité foncières de leur âme. Fagon « ne reçoit jamais aucun paiement, malgré la modicité de sa fortune, non pas même de ces paiements déguisés sous la forme de pré-

[1] Les hommes de lettres sont moins désintéressés, suggère Fontenelle ; et Boileau tout le premier. « Un autre homme devenu fort célèbre, mais alors naissant, avait songé à se faire par Dangeau une entrée à la cour. C'est Despréaux, qui lui adressa le second ouvrage qu'il donna au public, sa satire sur la noblesse. Le héros était bien choisi, et par sa naissance, et par sa réputation de se connaitre en vers, et par la situation où il était et par son inclination à favoriser le mérite. Les plus satiriques et les plus misanthropes sont assez maitres de leur bile, pour se ménager adroitement des protecteurs ». *Éloge du marquis de Dangeau*. Fontenelle avait le ressentiment tranquille — et tenace.

sents, et qui sont souvent une agréable violence aux plus désintéressés. Il ne se proposait que d'être utile, et de s'instruire pour l'être toujours davantage ». Dès qu'il fut premier médecin, « il donna à la cour un spectacle rare et singulier, un exemple qui non seulement n'y a pas été suivi, mais peut-être y a été blâmé. Il diminua beaucoup les revenus de sa charge : il se retrancha ce que les autres médecins de la cour, ses subalternes, payaient pour leurs serments ; il abolit des tributs qu'il trouvait établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les différentes universités, et sur les intendances des eaux minérales du royaume. Il se frustra lui-même de tout ce que lui avait préparé, avant qu'il fût en place, une avarice ingénieuse et inventive, dont il pouvait assez innocemment recueillir le fruit, et il ne voulut point que ce qui appartenait au mérite lui pût être disputé par l'argent, rival trop dangereux et trop accoutumé à vaincre. » — Morin, celui-là même qui ne vivait que de pain et d'eau, est encore plus admirable. On le nomme pensionnaire de l'Hôtel-Dieu ; « mais l'argent qu'il recevait de sa pension y demeurait ; il le remettait dans le tronc, après avoir bien pris garde à n'être pas découvert. » « Ce n'était pas là servir gratuitement les pauvres, remarque Fontenelle ; c'était les payer pour les avoir servis [1]. » — Par son abnégation, Vauban rap-

[1] Fontenelle les en admire sans doute ; mais, car il faut tout dire, il fait remarquer, non sans plaisir, que Newton, Leibnitz et Boerhaave sont morts riches. « Ces exemples rares semblent mériter qu'on ne les oublie pas », d'autant qu'ils sont « tous étrangers ». Comme on voit, Fontenelle ne pratique pas mal l'art de l'insinuation et il sait faire des appels discrets à la générosité des pouvoirs publics. — Des réflexions semblables expliquent le mot spirituel de Villemain sur ces portraits

pelle les plus grandes figures de l'antiquité. Mais dans cette galerie de héros, peut-être est-ce à son élève, l'ingénieur de la marine, Renau, que revient la première place[1]. Il fortifie une quantité de ports, invente les galiotes à bombes, imagine « de nouvelles évolutions navales, des signaux, des ordres de bataille » ; il rend enfin tant de services signalés que le roi lui donne une commission de capitaine de vaisseau, le fait entrer dans les conseils des généraux avec voix délibérative, le nomme inspecteur général de la marine, « le tout accompagné de 12,000 livres de pension. » Une circonstance fortuite, la maladie de Seignelay, retarde l'expédition des brevets nécessaires. Renau, « peu impatient de jouir de ses récompenses, ne chercha point à prendre adroitement quelque moment pour en parler à ce ministre, qui était en grand péril, et dont la mort pouvait tout renverser. » Seignelay meurt en effet; Renau n'oublie que de se faire présenter à son successeur, et « abandonne sans regret ce qu'il tenait déjà presque dans sa main » . — Après un combat naval, le capitaine du vaisseau ennemi qu'il a réduit à merci lui remet « neuf paquets de diamants cachetés » . « Par l'usage établi alors dans la marine, les diamants appartenaient à Renau; mais la grandeur de la somme, qui le devait faire insister sur son droit, le lui fit abandonner; » et il remet au roi les diamants qui valaient plus de quatre millions. — Pendant la guerre de la suc-

de savants « auxquels le peintre ressemble si peu et qu'il comprend si bien » .

[1] Rien n'égale sa mâle et stoïque énergie, et, pour la beauté et la grandeur morales, rien n'égale son « éloge » : c'est, de ce côté, le plus parfait de Fontenelle, et il est certain que le grand Corneille l'aurait lu avec plaisir.

cession d'Espagne, il est envoyé à Cadix, « où il devait trouver deux cent mille écus de fonds pour les fortifications. » Il n'y trouve « pas un sol » ; alors, comme il l'avait fait d'autres fois, « il s'oblige en son nom à des négociants pour les affaires publiques, et les soutient tant qu'il a du bien et du crédit. On peut croire que les ministres mêmes qui le desservaient le connaissaient assez bien pour compter sur cette générosité, comme sur un secours qui ne leur coûterait rien. Quand il eut achevé de s'épuiser, il fut réduit, après cinq ans de séjour et de travaux continuels en Espagne, à demander son congé, faute d'y pouvoir subsister plus longtemps. Il vendit tout ce qu'il avait pour faire son voyage, et arriva en France à Saint-Jean-Pied-de-Port, avec une seule pistole de reste : retour dont la misère doit donner de la jalousie à toutes les âmes bien faites. » Il se retrouve donc dans son pays, « accablé de dettes, dans un temps qui ne lui permettait presque pas de rien demander de plusieurs années de ses appointements qui lui étaient dus, sans aucun avancement ni aucune grâce de la cour, seulement avec une belle et inutile réputation. » Mais, comme beaucoup de ses confrères, Renau était de force à s'en contenter.

Tous ces stoïciens cependant ont le cœur simple, les mœurs affables et douces; leur modestie est exquise [1],

[1] Celle de Viviani est particulièrement touchante. « Partout il se nomme le disciple, et le dernier disciple du grand Galilée : jamais il ne met son nom à un titre d'ouvrage sans l'accompagner de cette qualité; jamais il ne manque une occasion de parler de Galilée, et quelquefois même, ce qui fait encore mieux l'éloge de son cœur, il en parle sans beaucoup de nécessité; jamais il ne nomme le nom de Galilée sans lui rendre un hommage; et l'on sent bien que ce n'est point pour s'associer en quelque sorte au mérite de ce grand homme, et en faire rejaillir une partie sur lui; le style de la tendresse est bien aisé à reconnaitre d'avec

et pour la naïveté et la candeur, ce sont des enfants. Toutes les qualités que les hommes appellent ordinairement du nom de « petites vertus », pour s'excuser sans doute d'en négliger si souvent la pratique, sont familières à ces géomètres et à ces naturalistes, à ces ingénieurs et à ces physiciens [1]. La probité la plus scrupuleuse leur est si commune à tous que leur historiographe se fatigue de la signaler. « Nous sommes presque las de relever ce mérite dans ceux dont nous avons à parler. C'est une louange qui appartient assez généralement à cette espèce particulière et peu nombreuse de gens que le commerce des sciences éloigne de celui des hommes. » *(Éloge de Lémery.)* — Et quelles touchantes délicatesses! Le médecin Geoffroy ne réussit pas fort bien « dans les commencements », parce qu' « une chose singulière lui faisait tort : il s'affectionnait trop pour ses malades, et leur état lui donnait un air triste et affligé qui les alarmait. On en reconnut enfin le prin-

celui de la vanité. » De la pension qu'il reçoit de Louis XIV, il fait bâtir une maison avec l'inscription : *Ædes a deo datae.* Le buste de Galilée est sur la porte, « et son éloge, ou plutôt toute l'histoire de sa vie, dans des places ménagées exprès. » — Amontons a « une entière incapacité de se faire valoir autrement que par ses ouvrages, ni de faire sa cour autrement que par son mérite, et par conséquent une incapacité presque entière de faire fortune ». — « Le P. Reyneau s'étonne toujours qu'on ait « la patience de le souffrir dans l'Oratoire » ; et quelques-uns auraient voulu « se dérober à l'éloge funèbre. » Tout au plus font-ils graver sur leur tombeau l'image de leur plus belle découverte. « A l'exemple d'Archimède, qui voulut orner son tombeau de sa plus belle découverte géométrique, et ordonna que l'on y mît un cylindre circonscrit à une sphère, Bernouilli a ordonné que l'on mît sur le sien une spirale logarithmique, avec ces mots : *eadem mutata resurgo*, allusion heureuse à l'espérance des chrétiens, représentée en quelque sorte par les propriétés de cette courbe. »

[1] Viviani était « ami sûr et fidèle, et, ce qui renferme beaucoup de vertus en une seule, reconnaissant au souverain degré » ; et la plupart des collègues de Viviani lui ressemblent.

cipe, et on lui sut gré d'une tendresse si rare et si chère à ceux qui souffrent ». — Le P. Reyneau pousse si loin la crainte « d'incommoder les autres » que, « près de mourir, il refusait les soins d'un petit domestique qu'il aurait peut-être gêné. » — Et que dire des scrupules de l'abbé des Billettes? « Le bien public, l'ordre, ou plutôt tous les différents établissements particuliers d'ordre que la société demande, toujours sacrifiés, et même violés par une mauvaise gloire, étaient pour lui des objets d'une passion vive et délicate. Il la portait à tel point, et en même temps cette sorte de passion est si rare, qu'il est peut-être dangereux d'exposer au public que, quand il passait sur les marches du Pont-Neuf, il en prenait les bouts qui étaient moins usés, afin que le milieu, qui l'est toujours davantage, ne devînt pas trop tôt un glacis. » Fontenelle sourit, et nous sourions avec lui. « Mais une si petite attention s'ennoblissait par son principe; et combien ne serait-il pas à souhaiter que le bien public fût toujours aimé avec autant de superstition? » La remarque est juste, et le souhait, en France surtout, est loin d'être superflu. Mais tous ses confrères sans doute ne ressemblaient pas à l'abbé des Billettes.

Pour être savant et membre de l'Académie des sciences, on n'en est pas moins homme : on a ses manies et ses petites faiblesses, on a même ses défauts; et c'est par là que les héros de Fontenelle achèvent d'être intéressants. Sans doute leur historien ne prend pas un malin et facile plaisir à souligner ces marques de l'infirmité humaine; il ne les cache pas non plus. Puisqu'il n'écrit que des éloges « historiques, c'est-à-dire vrais » (*Éloge de Malebranche*), il nous doit la vérité, avec des ménagements, c'est incontestable, mais il

nous la doit. Fontenelle l'a donnée aussi entière que possible. Il applique à ses personnages les règles qu'ils pratiquaient eux-mêmes de leur vivant les uns envers les autres, au sein de l'Académie. « L'esprit qui règne dans l'intérieur de cette compagnie est un amour sincère de la vérité ; car toute flatterie et toute molle complaisance déshonore son objet. » (*Éloge de Poli*)[1]. S'il a eu peut-être des complaisances, Fontenelle a toujours évité la flatterie, et il a doucement raillé les faiblesses ou les ridicules de ses grands hommes[2].

Montmort est « vif et sujet à des colères d'un moment, surtout quand on l'interrompt dans ses études pour lui parler d'affaires » ; mais il est en même temps « fort doux, et à ces colères succédaient une petite honte et un repentir gai ». — Méry est obstiné et s'entête facilement dans ses opinions, parce qu'il sait « la grande sûreté de ses observations et le peu de précipitation de ses conséquences ». Il vit de plus fort retiré ; or les idées qu'on prend dans la solitude « sont

[1] Fontenelle fut toujours observateur scrupuleux du règlement, et ne se gêna jamais pour signaler les défaillances de ses confrères. Chirac se dérobe trop facilement aux devoirs d'associé libre de l'Académie : « Sans ses occupations continuelles et indispensables, remarque Fontenelle, on lui reprocherait d'avoir trop joui des privilèges de ce titre. »

[2] L'obscurité de Parent était légendaire à l'Académie. « Cette obscurité, qui tient assez naturellement au grand savoir, pouvait venir aussi de l'ardeur d'un génie vif et bouillant. Quelquefois, à la faveur de ce préjugé établi contre lui, on se dispensait un peu facilement de chercher à l'entendre ; et je sais, par expérience, que, sans être fort habile, on y parvenait, quand on voulait s'en donner la peine. Ici, je ne puis m'empêcher de rapporter à son honneur que, dans une lettre écrite à son meilleur ami deux jours avant sa mort, il me remercie de l'avoir, à ce qu'il disait, éclairci. C'était convenir bien sincèrement du défaut dont on l'accusait, et pousser bien loin la reconnaissance pour un soin médiocre que je lui devais. » On a là, en raccourci, tout un côté de la manière de Fontenelle.

plus raides et plus inflexibles, faute d'être traversées, pliées par celles des autres, entretenues dans une certaine souplesse » ; quand on pense tout seul, « on s'accoutume trop à ne penser que comme soi. » C'est « cette même retraite » qui lui fait encore ignorer « des ménagements d'expressions nécessaires dans la dispute » ; « il ne donnait point à entendre qu'un fait rapporté était faux, qu'un sentiment était absurde : il le disait, » sans pourtant blesser outre mesure ses confrères, car « si les suites assez ordinaires du savoir n'étaient pas excusées dans l'intérieur de l'Académie, où le seraient-elles » ? — Hartsoëker critique sans cesse, plus par « plaisir » que par « besoin de critiquer ». — Louville a « l'air d'un parfait stoïcien, renfermé en lui-même et ne tenant à rien d'extérieur; bon ami cependant, officieux, généreux, mais sans ces aimables dehors qui souvent suppléent à l'essentiel, ou du moins le font extrêmement valoir ». « Il était fort taciturne, même quand il était question de mathématiques. Dans les lectures que Louville faisait à nos assemblées, il ne manquait pas de s'arrêter tout court dès qu'on l'interrompait : il laissait avec un flegme parfait un cours libre à l'objection, et quand il l'avait désarmée ou lassée par son silence, il reprenait tranquillement où il avait quitté. On prétend que ce stoïcien si austère et si dur ne laissait pas d'avoir sur sa table, sur ses habillements, certaines délicatesses, certaines attentions raffinées, qui le rapprochaient un peu des philosophes du parti opposé. »

Carré est plus aimable que Louville, et il en est bien récompensé. « Je ne sais par quelle destinée particulière il eut beaucoup de femmes pour disciples; » et

puisque Fontenelle l'ignore, il a raison de s'en enquérir : il y met une certaine diligence, il y insiste même, comme sur un sujet qui l'intéresse personnellement [1]. « En général, il faisait cas de l'esprit des femmes, même par rapport à la philosophie ; soit qu'il les trouvât plus dociles, parce qu'elles n'étaient prévenues d'aucunes idées contraires, et qu'elles ne cherchaient qu'à entendre, et non à disputer; soit qu'il fût plus content de leur attachement pour ce qu'elles avaient une fois embrassé ; soit enfin que ce fond d'inclination qu'on a pour elles agît en lui sans qu'il s'en aperçût, et les lui fît paraître plus philosophes, ce qui était la plus grande parure qu'elles pussent avoir à ses yeux. » Toujours est-il qu'il ne les détestait pas et qu'elles prenaient un plaisir particulier à suivre ses leçons. Il y avait même une pointe de raffinement dans cette mutuelle sympathie. « Son commerce avec elles avait encore l'assaisonnement du mystère; car elles ne sont pas moins obligées à cacher les lumières acquises de leur esprit que les sentiments naturels de leur cœur, et leur plus grande science doit toujours être d'observer jusqu'au scrupule les bienséances extérieures de l'ignorance. Il ne nommait donc jamais celles qu'il instruisait, et il ne les voyait presque qu'avec les précautions usitées pour un sujet fort différent. Outre les femmes du monde, il avait gagné aussi des religieuses, encore plus dociles,

[1] Leibniz « s'entretenait même souvent avec les dames et ne comptait point pour perdu le temps qu'il donnait à leur conversation. Il se dépouillait parfaitement avec elles du caractère de savant et de philosophe, caractère cependant presque indélébile et dont elles aperçoivent bien finement et avec bien du dégoût les traces les plus légères. » — Fontenelle devait penser à lui-même avec quelque satisfaction en écrivant ces lignes.

plus appliquées, plus occupées de ce qui les touche. Enfin, il se trouvait à la tête d'un petit empire inconnu, qui ne se soumettait qu'aux lumières et n'obéissait qu'à des démonstrations[1]. » Caressante et malicieuse à la fois, la page est exquise, et on ne risque pas d'oublier Carré, une fois qu'on l'a lue.

Quoique géomètre à la mode, goûté des dames, et même nommé pour cette raison dans un vers de Boileau, Sauveur a moins de poésie dans le caractère; il est terriblement pratique, et il l'est par une faiblesse touchante qui lui fait pardonner. Il avait été marié deux fois. « A la première, il prit une précaution assez nouvelle; il ne voulut point voir celle qu'il devait épouser jusqu'à ce qu'il eût été chez un notaire faire rédiger par un écrit les conditions qu'il demandait; il craignait de n'en être pas assez le maître après avoir vu. La seconde fois, il était plus aguerri[2]. »

Le grand Leibniz lui-même ne dédaigne pas de recourir au subterfuge, quand il y a intérêt. « Comme il allait par mer dans une petite barque, seul et sans aucune suite, de Venise à Mesola dans le Ferrarais, il s'éleva une furieuse tempête; le pilote, qui ne croyait pas être entendu par un Allemand, et qui le regardait comme la cause de la tempête, parce qu'il le jugeait hérétique, proposa de le jeter à la mer, en conservant néanmoins ses hardes et son argent. Sur cela Leibniz,

[1] « Deux heures avant sa mort, il fit brûler en sa présence beaucoup de lettres de femmes qu'il avait. On comprend assez sur quoi ces lettres roulaient, et que sa discrétion était fort différente de celle qu'ont eue en pareil cas quantité de gens d'une autre espèce que lui. »

[2] On peut voir encore comment Boerhaave adresse publiquement à sa femme une déclaration d'amour après trois ans de mariage, et à quels prudents calculs Ozanam obéit en se mariant.

sans marquer aucun trouble, tira un chapelet, qu'apparemment il avait pris par précaution, et le tourna d'un air assez dévot. Cet artifice lui réussit : un marinier dit au pilote que, puisque cet homme-là n'était pas un hérétique, il n'était pas juste de le jeter à la mer [1]. »

Et quel drôle de corps, pour un médecin, que ce Pierre Chirac, qui « parle peu, sèchement, sans aucune complaisance, » rudoie même ses clients, les traite de malades imaginaires, ne modifie jamais rien de « ses décisions laconiques », et du même ton annonce qu'on peut se passer de ses services, que la fin de la maladie soit proche en effet, ou que celle du malade soit imminente ! Original consommé, qui réussit par son originalité même, « puisque Paris était le lieu de la scène », conclut finement, et par une double épigramme, son historien [2].

Mais où le caractère de ces savants se montre dans toute sa vivacité et tout son intérêt, c'est dans les discussions qui s'élèvent entre eux sur des points de science. La belle ardeur alors et l'émouvante passion ! Et comme ces agneaux se mettent à rugir ! Le terrible

[1] « Si les comètes sont des astres réglés, fait-on observer à Bernouilli, ce ne sont donc plus des signes extraordinaires de la colère du ciel ? » — Le savant « essaie plusieurs réponses différentes, et enfin il en vient jusqu'à dire que la tête de la comète qui est éternelle n'est pas un signe, mais que la queue en peut être un, parce que, selon lui, elle n'est qu'accidentelle ; tant il fallait encore avoir de ménagements pour cette opinion populaire, il y a vingt-cinq ans. »

[2] Malebranche a « des divertissements d'enfant » ; il ne peut méditer qu'avec de « certaines précautions, comme de fermer ses fenêtres » ; et, comme sa santé est fort débile, « son principal remède, dès qu'il sent quelque incommodité, est une grande quantité d'eau dont il se lave abondamment le dedans du corps, persuadé que quand l'hydraulique était chez nous en bon état, tout allait bien ». — Manfredi n'est « ni sauvage comme philosophe, ni fantasque comme poète » : il est même gourmet, mais en petit comité seulement, etc., etc.

adversaire, par exemple, que Ruysch quand il bataille contre Bilsius sur la présence des valvules dans les vaisseaux lymphatiques, ou encore contre Rau et Bidloo, qui lui contestent la priorité dans l'art « de préparer et de conserver les cadavres » ! Bidloo l'a traité de boucher subtil. Il répond qu'il aime mieux être *lanio subtilis* que *leno famosus*. « Le jeu de mots peut l'avoir tenté ; mais c'était aller trop rudement aux mœurs de son adversaire, dont il ne s'agissait point. Il est vrai aussi qu'on ne sait quel nom donner à Bidloo, lorsqu'il s'emporte jusqu'à appeler Ruysch « le plus misérable des anatomistes », comme si ce devait toujours être « un écueil pour la vertu des hommes qu'un simple combat d'esprit ou de savoir » ! Nous connaissons déjà l'opiniâtreté de Méry[1] et la malice de Hartsoëker. Plus entier encore et plus intraitable est Rolle, — à qui des circonstances presque solennelles donnent l'occasion de manifester son caractère dans toute sa raide et dure intransigeance.

Une grande querelle s'est émue entre mathématiciens, à propos de la découverte du calcul de l'infini ; et l'Académie des sciences est devenue un véritable champ clos. Partisans et adversaires du système nou-

[1] Un article du règlement avait prévu la vivacité possible des discussions et en avait réglé le ton. « L'Académie veillera exactement à ce que, dans les occasions où quelques académiciens seront d'opinions différentes, ils n'emploient aucun terme de mépris ni d'aigreur l'un contre l'autre, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits ; et lors même qu'ils combattront les sentiments de quelques savants que ce puisse être, l'Académie les exhortera à n'en parler qu'avec ménagement. » Art. 26. Mais il en était du règlement de l'Académie comme de tous les autres, par la raison bien simple que les académiciens sont des hommes : on oubliait assez souvent ses sages recommandations, et il n'y avait que le doux Varignon — et Fontenelle — pour s'en souvenir.

veau luttent sans trêve ni merci. L'austère Louville s'est déclaré contre Leibniz, Montmort a pris feu tout de suite, et le doux Varignon lui-même est descendu dans l'arène, bien que naturellement « ennemi de toute contestation ». La mêlée est générale ; et ce qui aigrit encore les esprits, c'est qu'on est partagé sur la question de savoir à qui faire remonter l'honneur de la grande invention. « D'un côté était toute l'Angleterre en armes pour Newton, et de l'autre Leibniz, et après sa mort Jean Bernouilli, qui, aussi bien que Jacques son frère, ayant pris les premières idées de ces calculs dans des écrits de Leibniz, où tout autre qu'eux ne les eût pas prises, les avait poussées si loin, qu'il y pouvait prendre le même intérêt que Leibniz. Bernouilli seul, comme le fameux Coclès, soutenait sur le pont toute l'armée anglaise. On en était venu aux grandes hostilités, à des défis de problèmes... » Les plus difficiles étaient vite expédiés par la nouvelle méthode [1], qui restait d'ailleurs « une espèce de mystère, et, pour ainsi dire, une science cabalistique renfermée entre cinq ou six personnes. Souvent on donnait dans les journaux les solu-

[1] « Il paraît que ceux qui étaient dans l'ancienne géométrie, quelque profonds qu'ils y fussent, n'étaient pas destinés à faire beaucoup de peine par leurs questions aux géomètres du calcul différentiel. » *Éloge de Viviani.* — Ils ne s'en lancent pas moins de mutuels défis, comme les héros d'Homère, et les frères Bernouilli se font remarquer par leur ardeur de provocation. « Enfin l'aîné, ramassant toute sa force, lança, pour ainsi dire, un problème qu'il adressait non seulement à tous les géomètres, mais aussi à son frère en particulier, lui promettant même publiquement une certaine somme, s'il pouvait le résoudre. » — On a déjà remarqué comme le style de Fontenelle devient aisément imagé et pittoresque. (Cf. encore, *Histoire de l'Académie royale des sciences*, 1681, p. 322.) Le roi a voulu assister à la dissection de l'éléphant de la ménagerie de Versailles, « et lorsqu'il y vint, il demanda avec empressement où était l'anatomiste qu'il ne voyait point : M. du Verney s'éleva aussitôt des flancs de l'animal où il était pour ainsi dire englouti... »

tions, sans laisser paraître la méthode qui les avait produites; et lors même qu'on la découvrait, ce n'étaient que quelques faibles rayons de cette science qui s'échappaient, et les nuages se refermaient aussitôt ». De là une espèce d'impatience, d'irritation, et une fièvre d'attente qui grandissaient tous les jours.

« M. de l'Hôpital résolut » alors « de communiquer sans réserve les trésors cachés de la nouvelle géométrie, et il le fit dans le fameux livre de l'*Analyse des infiniment petits,* qu'il publia en 1696. Là furent dévoilés tous les secrets de l'infini géométrique et de l'infini de l'infini: en un mot, de tous ces différents ordres d'infinis qui s'élèvent les uns au-dessus des autres, et forment l'édifice le plus hardi que l'esprit humain ait osé imaginer. » Presque tous les mathématiciens se tournent aussitôt de ce côté. « L'universalité surprenante des méthodes, l'élégante brièveté des démonstrations, la finesse et la promptitude des solutions les plus difficiles, une nouveauté singulière et imprévue, tout attirait les esprits, et il se faisait dans le monde géomètre une révolution bien marquée. » La révolution cependant « n'était pas absolument générale: dans le pays même des démonstrations, on trouve encore le moyen de se diviser ». Parmi les adversaires du nouveau système, il y avait beaucoup d'indécis et de timides. Enfin Rolle vint, et la guerre éclata.

L'Académie « eut d'abord la sagesse d'écouter tout, et ensuite celle d'assoupir par son autorité une dispute qui n'en devait pas être une, du moins de la manière dont elle l'était: car il pouvait bien y avoir, et il y a certainement encore des difficultés à éclaircir dans le système de la nouvelle géométrie; mais on parlait de

renverser le système total, et la proposition offensait trop les oreilles savantes ». Battu de ce côté, Rolle se porta d'un autre, gardant toujours rancune au calcul infinitésimal, sans cesse glissant adroitement contre lui « des accusations d'insuffisance ou même de fausseté ». « Les infinitaires étaient au guet pour ne lui rien passer qui les intéressât trop. » Lorsqu'en effet il « ouvrait une matière dans l'Académie, il semblait qu'on dût se préparer à combattre ».

Il n'aurait fallu pourtant qu' « une légère différence de forme dans ce qu'il proposait » pour prévenir cet inconvénient. « L'objection la plus fulminante peut, sans rien perdre de sa force, devenir un simple éclaircissement qu'on demande : mais il déclarait trop nuement et trop géométriquement le fond de sa pensée sur des ouvrages révérés. La géométrie n'a qu'un ton ; mais peut-être ferait-elle bien elle-même d'en changer quelquefois un peu, puisqu'elle parle à des hommes. » Quoi qu'il en soit, les séances où l'infatigable disputeur prenait la parole devaient être intéressantes, puisque le récit de ses prouesses de discussion forme dans les *Éloges* une des pages les plus attrayantes et les plus animées.

Mais le trait par où s'exprime le mieux la candeur ineffable de ces raisonneurs, de ces batailleurs intrépides, c'est leur piété, une piété à l'égal de leurs mœurs simple et naïve, et que Fontenelle constate toujours scrupuleusement sans en sourire jamais[1]. Boerhaave passe pour spinosiste. « Ce spinosiste cependant a été toute sa vie fort régulier à ses prières du matin et du soir. Il ne prononçait jamais le nom de Dieu, même en

[1] Le sujet cependant fournit à Fontenelle quelques épigrammes voilées, enveloppées, et d'autant plus malicieuses.

matière de physique. sans se découvrir la tête, respect qui à la vérité peut paraître petit, mais qu'un hypocrite n'aurait pas eu le front d'affecter. » — « D'un bout de sa vie à l'autre, » Renau avait eu « une piété toujours égale » ; « sa jeunesse, aussi peu licencieuse que l'âge le plus avancé, n'avait pas été occupée des plaisirs qu'on lui aurait le plus aisément pardonnés. » Aussi, quand il meurt, « persuadé de la religion par sa philosophie, et incapable par son caractère d'être faiblement persuadé, il regarde son corps comme un voile qui lui cachait la vérité éternelle, et il a une impatience de philosophe et de chrétien que ce voile importun lui soit ôté. « Quelle différence, disait-il, d'un moment au moment suivant! Je vais passer tout à coup des plus profondes ténèbres à une lumière parfaite. » — Ozanam est plus candide encore. Sa piété « n'était pas seulement solide ; elle était tendre, et ne dédaignait pas certaines petites choses qui sont moins à l'usage des hommes que des femmes, et moins encore à l'usage des mathématiciens, qui pourraient regarder les hommes ordinaires comme des femmes. Il ne se permettait point d'en savoir plus que le peuple en matière de religion. Il disait, en propres termes, qu' « il appartient aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, et au mathématicien d'aller en paradis en ligne perpendiculaire » . — Pour peu que le savant soit Italien, il se mêle à sa religion des pratiques enfantines qui, cette fois, font sourire Fontenelle. Le comte Marsigli, qui a des obligations toutes particulières à la protection céleste[1], fonde une imprimerie, lui donne le

[1] Il tombe entre les mains des Turcs « le 2 juillet, jour de la Visita-

nom de Saint-Thomas-d'Aquin, et veut instituer des processions où seraient portées « huit bannières, qui auraient représenté les principaux événements de la vie du saint ». « La dévotion d'Italie prend assez souvent une forme qui n'est guère de notre goût aujourd'hui, » observe Fontenelle. Elle n'était pas toujours du goût des Italiens eux-mêmes, puisque, aux huit bannières en l'honneur de saint Thomas, « on jugea à propos de substituer la châsse de ses reliques. »

Avec des mœurs si simples et une piété si vive, on ne craint pas la mort. Ils la voient tous venir avec une intrépidité et une sérénité admirables, — quand elle n'est pas « douce et paisible », comme celle de Cassini et de du Hamel, en récompense évidemment d'une vie toute de vertu. La fin de Renau est celle « d'un religieux de la Trappe ». — Malgré la cruauté du mal dont il est attaqué, la patience de Homberg fut toujours « celle d'un héros ou d'un saint ». — « Après une assez longue alternative de rechutes et d'intervalles d'une très faible santé, » Carré tombe enfin « dans un état où il fut le premier à prononcer son arrêt. Il dit à un prêtre qui, selon la pratique ordinaire, cherchait des tours pour le préparer à la mort, « qu'il y avait longtemps que la philosophie et la religion lui avaient appris à mourir. » Il eut toute la fermeté que toutes deux ensemble peuvent donner, et qu'il est encore étonnant qu'elles donnent toutes deux ensemble. Il comptait tranquillement « combien il lui restait encore

tion », est délivré « le 25 mars, jour de l'Annonciation », et « conçoit (ce sont ici ses paroles) que dans deux jours où l'auguste protectrice des fidèles est particulièrement honorée, elle lui avait obtenu deux grâces du ciel : l'une consistait à le punir salutairement de ses fautes passées, l'autre à faire la punition ».

de jours à vivre, et enfin, au dernier jour, combien d'heures ». La liste serait longue de ces morts exemplaires. Entre la science et l'héroïsme il y a décidément de nombreuses et de fortes affinités.

Dès lors comment ne pas admirer et surtout ne pas aimer[1] des hommes si doux et si simples, dont les manies elles-mêmes ont quelque chose d'innocent et d'enfantin, au cœur de qui jamais on ne vit germer d'égoïste ou de vilain sentiment, point avares, point jaloux, points cupides, uniquement soucieux de leur « chère géométrie » ou de leur « chère métaphysique », pour qui enfin la vie tout entière ne fut que l'exercice naturel et facile des plus hautes, des plus rares et des plus difficiles vertus? Et en effet on se prend bientôt pour eux d'une affection qui, pour être générale, n'en est pas moins vive ; on s'intéresse à leurs travaux, à leurs découvertes ; on souffre des retards apportés à leur succès, on se réjouit de leur triomphe ; et la mort de quelques-uns laisse une impression de mélancolie ou même de tristesse, comme celle d'un ami personnel. Il n'est sans doute pas de plus bel éloge pour un panégyriste : Fontenelle l'a mérité bien des fois.

La raison en est que tout le premier il a été gagné

[1] « En traçant ce beau tableau de vertus, Fontenelle, qui veut surtout le faire servir à honorer les sciences, fait remarquer à chaque instant qu'il en est l'ouvrage : ces vertus, en effet, ont un caractère particulier qui les distingue entre toutes celles qui ont le plus honoré le cœur humain ; ce n'est ni le zèle ardent ou affectueux des vertus religieuses, ni la générosité des âmes tendres, ni le dévouement magnanime des âmes républicaines ; c'est la connaissance de l'ordre, et je ne sais quelle habitude de vérité et de justesse qui a passé de toutes leurs idées dans leurs sentiments. La nature qu'ils contemplent sans cesse semble avoir imprimé dans leur âme son ordre et sa bienfaisance. Comme elles, ils tendent sans cesse à l'harmonie générale. » GARAT.

par le charme. Il a beau faire son philosophe, prendre contre l'enthousiasme des précautions infinies — et amusantes : il aime ses héros, malgré tout. Comme on sent qu'il parle d'eux avec plaisir et qu'il se délecte en leur compagnie ! C'est comme un dernier entretien où il s'attarde avec une complaisance visible, et pour bien jouir encore une fois d'un commerce qui, en effet, devait être exquis. Le spectacle de tant de qualités réunies lui donne un commencement au moins d'émotion. Cet indifférent, ce dédaigneux, qui méprisa toujours si foncièrement les hommes — sans le leur montrer, a toujours fait exception pour ses confrères de l'Académie[1].

Il aurait dû, sans doute, parler de quelques-uns avec plus d'éloquence, une admiration moins surveillée, avec cette espèce de ravissement enfin qu'il semble que le génie doive toujours communiquer. Certains « éloges » manquent d'ampleur ; et en dépit de toute son intelligence, on s'aperçoit que le panégyriste n'est peut-être pas tout à fait au niveau de son sujet, quand le héros s'appelle Malebranche, Leibniz ou Newton[2].

Mais quelles merveilles que les biographies de Régis, de du Hamel, de Dodart, de Varignon, de Vauban, de Boerhaave, et de combien d'autres encore ! Fontenelle n'a rien écrit de plus parfait, parce qu'il n'a rien écrit de plus sincère. Ses qualités habituelles y ont gagné une

[1] Il n'y a pas d'ouvrage qui honore davantage l'humanité, comme aurait pu dire un philosophe du dix-huitième siècle ; et la comparaison s'impose, quoi qu'en ait pu penser le *Journal étranger*, entre les *Éloges* et les *Vies* de Plutarque. GARAT l'avait déjà faite dans ses *Mémoires sur M. Suard*, t. I, p. 82.

[2] Il y a cependant de la grandeur et de l'éclat dans le parallèle de Newton et de Descartes. « Tous deux ont été des génies du premier ordre... » jusqu'à la fin de l'alinéa : «... ce ne sont pas les bornes de leur esprit, mais celles de l'esprit humain. »

fermeté particulière, et il n'est pas jusqu'à ses ordinaires défauts qu'il n'ait réussi à changer en qualités. Comme l'a dit excellemment M. Faguet, « c'est le vrai ton convenable en une académie des sciences, simple, net, tranquille, grave avec une sorte de bonhomie, sans la moindre espèce de recherche, soit d'éloquence, soit d'esprit. Pour la première fois de sa vie, Fontenelle est spirituel sans paraitre y songer. Le trait, qui est fréquent, est naturel à ce point qu'il n'est pas même dissimulé. Il vient de lui-même, et dans la mesure juste, disant précisément ce que l'on croit, après l'avoir entendu, qu'on allait dire [1]. » Les *Éloges* ne sont pas seulement le chef-d'œuvre de Fontenelle : ils sont des chefs-d'œuvre. Avec toute la netteté et l'évidence possibles, ils montrent ce dont leur auteur était capable, quand les sujets étaient sérieux et qu'il se résignait à ne pas trop les « égayer d'agréments » ; et l'on regrette d'autant plus vivement qu'il n'ait pas toujours consacré à des *Histoires de l'Académie* le temps et le talent qu'il a si vainement gaspillés en *Pastorales*, *Lettres galantes*, *Poésies légères* et *Opéras*.

Au reste, les *Éloges* ont encore mieux fait que d'assurer à Fontenelle une réputation solide et d'excellente qualité : c'est la science elle-même qu'ils sont parvenus à faire sortir de l'obscurité où elle s'était volontairement confinée jusqu'alors, et c'est de la défiance invincible que lui témoignait toujours le monde qu'ils

[1] L'observation est juste ; mais il est juste aussi de reconnaitre que Fontenelle, même dans ses *Éloges*, cherche encore assez fréquemment le trait. On peut même trouver que, pour un ennemi de l'antiquité, il lui emprunte bien souvent des comparaisons. (Cf. en particulier l'*Éloge de Vauban*.) Il est vrai que Vauban était le plus « romain » de ses héros. (Cf. aussi les *Éloges de Cassini* et *de Sauveur*.)

ont commencé à triompher. En faisant connaître les savants, Fontenelle familiarisait du même coup le public avec l'objet de leurs études ; en prêtant à la science le langage du monde, il la mettait à la portée de tous les esprits ; en en rendant enfin l'intelligence si agréable, il amenait doucement ses lecteurs à l'aimer un jour pour elle-même [1].

C'est le rôle, point du tout facile et encore moins méprisable, qu'il a tenu plus de quarante ans, et dans lequel il a rendu d'inappréciables services, dont il semble bien d'ailleurs qu'il ait eu conscience. « Quand l'Académie des sciences prit une nouvelle forme par les mains d'un de vos plus illustres confrères, il lui inspira le dessein de répandre, le plus qu'il lui serait possible, le goût de ces sciences abstraites et élevées qui faisaient son unique occupation. Elles ne se servaient ordinairement, comme dans l'ancienne Égypte, que d'une certaine langue sacrée, entendue des seuls prêtres et de quelques initiés. Leur nouveau législateur voulait qu'elles parlassent, autant qu'il se pourrait, la langue commune ; et il me fit l'honneur de me prendre ici pour être leur interprète, parce qu'il compta que j'y aurais reçu des leçons excellentes sur l'art de la parole. » Le « législateur » — c'était l'abbé Bignon — avait eu la main heureuse. Fontenelle n'apprit pas seulement

[1] « Sans flatterie, sans fadeur, M. de Fontenelle inspire toujours de l'estime pour sa Compagnie et ceux qui la composent. » TRUBLET, *Mercure,* juin 1757. — « Le goût pour les sciences étant plus généralement répandu, les savants ont été plus estimés, plus considérés, plus recherchés » *Ibid.* — Mais Garat exagère assurément quand il prétend (*Mémoires sur M. Suard*, t. I) que « la gloire même de Newton parut plus universelle après que Fontenelle l'eut proclamée ». Qui veut trop prouver...

aux savants à « secouer le joug du pédantisme », comme écrit d'Alembert dans la *Préface* de l'*Encyclopédie;* « par la manière claire, lucide dont il exposait les travaux de l'Académie, il concourut à répandre le goût des sciences plus peut-être qu'aucun de ceux qui en traitèrent de son temps [1]. » Là-dessus, et de quelque côté qu'ils viennent, les témoignages sont unanimes [2].

[1] Cuvier, *Leçons sur l'histoire des sciences naturelles,* 2e partie, p. 319. — « Nul mieux que lui n'a su indiquer les vérités scientifiques sans les expliquer méthodiquement, et en les rendant accessibles à tous, il a grandement contribué à la célébrité sinon à la gloire de l'Académie. Prêtant aux travaux de ses confrères la finesse de ses aperçus et la vivacité ingénieuse de son style, il a su dans leurs portraits, qui sont des chefs-d'œuvre, plus encore que dans l'analyse de leurs découvertes, donner aux plus humbles et aux plus obscurs une célébrité imprévue et durable, et le juste et sérieux hommage qu'il rend au vrai mérite fait aimer et respecter tout à la fois les savants et la science, car l'admiration s'accepte aisément de la bouche d'un homme de tant d'esprit, qui ne l'impose jamais et la tempère par de si fins sourires ». Bertrand, *ouv. cité.* — Gérusez (*Journal général de l'instruction publique,* 8 février 1845) loue Fontenelle d'avoir « humanisé et popularisé la science ». — Le duc de Nivernois, dans sa réponse à Séguier, qui remplaça Fontenelle à l'Académie française, constatait déjà que Fontenelle avait « rempli l'intervalle, comblé l'abîme qui séparait les philosophes et le vulgaire ». — Et Le Cat tenait « de M. de Fouchy, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences », qui succéda à Fontenelle dans cette fonction, qu' « un des livres le plus désiré dans le Pérou était l'*Histoire de l'Académie des sciences,* et que des dames péruviennes avaient appris le français exprès pour la lire. » Le Cat, *Éloge de Fontenelle,* p. 23

[2] Fontenelle a même déterminé des vocations scientifiques. « On doit aux *Extraits* de M. de Fontenelle tel physicien, tel mathématicien qui, en les lisant, a pris du goût pour la physique ou les mathématiques, et par son goût a été averti de son talent ». Trublet, *Mercure,* juin 1757. — Et nous connaissons au moins une de ces vocations, et certes pas des moindres. On peut lire, en effet, dans la préface que Jérôme de Lalande fit pour une édition de la *Pluralité des mondes,* en 1828 : « Peu de personnes ont contribué plus que lui au progrès des sciences, en les mettant à la portée de tout le monde, et en inspirant le goût de l'étude et l'amour de la gloire, par la lecture de ses *Éloges.* Pour moi, je déclare avec plaisir que je lui ai dû le premier germe de l'activité dévorante que j'ai eue depuis l'âge de seize ans; je ne voyais rien dans le monde qui approchât de l'Académie des sciences; je désirais ardemment

Ainsi se continue, s'agrandit et s'achève, dans une unité qui ne manque certes pas de grandeur, l'œuvre qu'avait commencée la *Pluralité des mondes*. Ce n'est plus maintenant à des marquises imaginaires que Fontenelle s'adresse : c'est au grand public des honnêtes gens, c'est-à-dire à tous ceux qui savent lire ; il n'est plus besoin des secours, toujours un peu compromettants, de la fiction : la simple réalité est assez belle pour se suffire à elle-même ; enfin il ne s'agit pas exclusivement désormais d'astronomie : ce sont toutes les sciences qu'il a l'ambition, et l'ambition légitime, de divulguer. Et c'est ainsi que le secrétaire perpétuel de l'Académie devient, suivant le mot de M. Faguet, « le secrétaire général du monde scientifique. » Il a « reçu d'excellentes leçons sur l'art de la parole », il daigne s'en souvenir : on l'écoute avec d'autant plus d'intérêt, et à la faveur du plaisir littéraire les vérités nouvelles s'insinuent [1]. Elles feront plus tard leur chemin toutes seules, l'essentiel était tout d'abord de les présenter ; il ne leur fallait qu'un introducteur : on sait quel admirable parrain elles ont trouvé dans M. de Fontenelle.

C'est en effet là sa véritable, sa grande originalité. D'autres ont fait faire à la littérature des conquêtes plus précises, Montesquieu la jurisprudence et Buffon

le bonheur de la voir, longtemps avant de penser qu'il me fût possible d'en être un jour. »

[1] « J'avais pu prendre ici quelque teinture de cet esprit qui devait m'aider à remplir les nouveaux devoirs dont on me chargeait. Avec un pareil secours, ce savoir, que les maîtres ne communiquaient pas réellement dans leurs ouvrages, mais qu'ils montraient seulement de loin, placé sur des hauteurs presque inaccessibles, pouvait en descendre jusqu'à un certain point, et se laisser amener à la portée d'un plus grand nombre de personnes. » *Discours de remerciement à l'Académie française*, du 25 août 1741.

l'histoire naturelle ; mais ces conquêtes mêmes, il les a facilitées en donnant à son époque le goût de la science en général et un commencement des habitudes d'esprit qu'elle suppose. C'est de lui, plus que de tout autre, qu'est parti le mouvement; c'est donc lui qu'il est juste de saluer du beau titre d'initiateur et de guide.

CINQUIÈME PARTIE

L'INFLUENCE DE FONTENELLE

CONCLUSION

L'INFLUENCE DE FONTENELLE

Nous sommes maintenant en mesure d'apprécier l'originalité de Fontenelle et d'indiquer avec quelque précision l'influence qu'il a exercée. La première est bien plus grande qu'on ne le croit d'habitude, et quant à la seconde, il semble qu'il soit difficile de l'exagérer. D'abord sans trop le savoir peut-être, puis avec une conscience très nette de ce qu'il faisait, du ton le plus mesuré, le plus calme et sans se départir un instant de sa douceur tranquille, d'autant plus redoutable d'ailleurs qu'on se défie moins de lui et qu'on ne voit pas la force dissimulée de ses coups, il a été des premiers à commencer la réaction contre le dix-septième siècle, ses habitudes, ses traditions et son esprit, et il a ainsi préparé, autant qu'il était en son pouvoir, l'avènement des philosophes et des encyclopédistes. Du temps qui l'a vu naître, c'est-à-dire du siècle de Louis XIV, il a toujours été l'adversaire discret, mais résolu, l'ennemi sans éclats, ni violence, mais irréductible. Si le mot n'était pas trop vif à son endroit, on dirait qu'il déteste tout ce que l'époque précédente a respecté ou adoré. Pas une, en revanche, des idées essentielles du dix-huitième siècle qu'il n'ait vue et indiquée avec une

netteté parfaite — en laissant aux autres, toujours prudent, le soin d'en dégager les conséquences. Il est même plus dangereux que Bayle, de toute la différence qu'il peut y avoir entre l'action, forcément restreinte, d'un savant de cabinet, et celle, de jour en jour plus élargie, du plus répandu et du plus mondain des philosophes. Sa trace est visible partout, et donc partout visible aussi son influence. Venu plus tard et né avec un autre caractère, on se le figure aisément chef de parti, capable de donner son nom à son siècle, l'émule et le rival, souvent heureux, des Diderot et des Voltaire. Tel qu'il est, il les annonce du moins, leur ouvre la voie, facilite leur œuvre. On l'a entrevu dans les pages qui précèdent; essayons de le faire voir pleinement en précisant de notre mieux la portée de son œuvre littéraire, scientifique et philosophique; nous nous demanderons alors pour quelles raisons le rôle qu'il a joué n'a pas été plus important, et pourquoi, au lieu de devenir Voltaire, il n'est jamais resté que Fontenelle.

I

Ce n'est pas en littérature que cette influence a été la plus profonde et la plus durable; et il convient de s'en féliciter, puisque, sauf une réserve que nous ferons plus tard, il s'en faut qu'elle ait été la plus heureuse.

Nous le savons déjà pour en avoir eu sous les yeux des preuves assez abondantes, Fontenelle a commencé par être bel esprit, et il n'a jamais cessé complètement

de l'être. Tout l'y prédisposait d'abord et tout l'y aida ensuite : sa naissance, son éducation, le milieu où s'écoula sa jeunesse, sa collaboration au *Mercure galant*, le monde qu'il fréquenta jusqu'à la fin et dont il fut l'arbitre incontesté. Parce qu'il est neveu des Corneille, il n'aime ni Boileau ni Racine ; parce qu'il est disciple de Descartes et homme de progrès, il ne comprend pas qu'on admire les anciens ; parce qu'il a presque toujours quelque marquise en tête lorsqu'il écrit, les ordinaires défauts de Trissotin lui sont familiers. Tout cela sans doute est bien fâcheux ; il n'y aurait cependant pas lieu d'en faire des plaintes trop vives, si Fontenelle n'avait pas été... Fontenelle. Que Vadius soit le plus ridicule et le plus lourd des pédants, en vérité qu'importe après tout ? Son influence ne s'étendra guère au-delà de son collège de savantasses, et il ne gâtera jamais beaucoup de monde. Trissotin est autrement dangereux, et quand il se présente sous les espèces de M. de Fontenelle, il est irrésistible.

Le moyen, en effet, de ne pas se rendre à une politesse si fine, à une amabilité si prévenante et si exquise, à une bienveillance inlassable et toujours si flatteuse ? Les femmes y sont prises les premières, et comme ce sont elles qui vont donner le ton, l'importance de notre bel esprit s'en accroît d'autant. Aussi quelles prévenances à leur endroit ! comme il déploie ses grâces devant elles, et les inépuisables trésors d'indulgence qu'il leur réserve ! Jusqu'à la moindre des Philamintes et des Armandes qui forment sa cour, il leur prodigue à toutes, infatigablement, encouragements et félicitations : elles ont toutes de l'esprit ! elles sont toutes intelligentes ! il leur délivre des brevets de science

sans examen, mieux, sans exiger d'études préalables, comme à sa marquise des *Mondes!* « Pour moi, je la tiens savante, à cause de l'extrême facilité qu'elle aurait à le devenir ». Que lui manque-t-il en effet? « D'avoir ouvert les yeux sur des livres. » C'est bien peu de chose assurément, et même « cela n'est rien, et bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuserais, si j'osais, le nom de savants ». La remarque est aussi juste que malicieuse; mais que voilà donc un maitre facile à satisfaire et qui se contente de peu! Étonnez-vous alors qu'elles aient toutes admiré un directeur si accommodant, qu'elles se soient fait une obligation et un plaisir de lui ressembler le plus possible, et qu'elles n'aient presque juré que par lui! On comprend sans peine que son influence ait été si générale et qu'elle ait quelquefois pénétré si avant. Et c'est ainsi que le bel esprit profite des succès et de la charmante autorité du mondain.

Jamais d'ailleurs autorité ne fut plus attentive à ne pas se faire sentir. Comme il s'est toujours défendu d'imposer ses idées, M. de Fontenelle se garde bien d'imposer ses goûts. Volontiers dirait-il avec ce Despréaux, que pourtant il n'aime guère :

Chacun pris dans son air est agréable en soi.

Il ne redresse, il ne critique, il ne régente personne; on peut être assuré de ne pas lui déplaire en différant de lui. Raison de plus pour qu'on mette une espèce de coquetterie à ne pas profiter de la liberté qu'il vous laisse; cette discrétion et cette réserve sont moyens infaillibles de faire des conquêtes et de les garder. Autour de lui donc on n'en aimera que plus vivement

le genre qu'il aime ; ses préférences intellectuelles deviendront aussi les préférences des cercles où il fréquente ; et si l'on n'arrive pas à penser comme il pense, du moins s'efforcera-t-on de s'exprimer comme il s'exprime.

Or, ce que, pendant plus de deux tiers de siècle, il n'a cessé d'insinuer dans les cervelles frivoles de ses contemporaines, — et de quelques-uns aussi de ses contemporains, — c'est que la raison seule avait le privilège d'être intéressante, et à la condition encore de se présenter sous une forme piquante, fine, ingénieuse, c'est-à-dire à condition d'avoir de l'esprit. « Le bel esprit sur un fond solide, juste et pensé », c'est tout Fontenelle, d'après Trublet[1] ; le bel esprit à prétentions scientifiques et philosophiques, c'est aussi le caractère du dix-huitième siècle, jusqu'à l'avènement de Rousseau. « Chacun vise à ce but et l'atteint à sa manière ; et en cela il est vrai que M. de Fontenelle a donné le ton[2]. »

L'observation est exacte. Jamais peut-être en France l'esprit n'a été fêté comme alors. On en veut et on en met partout. C'est en toutes choses l'assaisonnement indispensable ; sans lui tout paraît fade et insignifiant. Philosophie, poésie, théâtre, correspondances, divertissements mondains, il envahit tout, et se fait partout une place — qui devient tout de suite prépondérante[3]. Il ne saurait rien gâter, et il peut suffire à tout :

[1] *Essais*, t. IV, p. 23. — « M. de Fontenelle, presque contemporain de ces gens-là (Balzac et Voiture), mêla la finesse de Voiture, un peu de son affectation, avec plus de connaissances, de lumières et plus de philosophie. » MONTESQUIEU, *Fragments inédits*, t. II, p. 49.

[2] TRUBLET, *Essais*, t. IV, p. 23.

[3] « La princesse (du Maine) aimait à donner chez elle des fêtes, des

c'est du moins l'opinion commune, et c'est Fontenelle. plus que personne, qui a contribué à la répandre. A ses yeux rien n'égale l'homme d'esprit[1]; et quand il vient s'ajouter à des qualités éminentes, l'esprit leur donne la perfection suprême. « J'avoue que M. de Fontenelle s'était dit de bonne heure : « Mais si au raisonnable, « au naturel et au simple du siècle d'Auguste on joi- « gnait l'ingénieux et le piquant des écrivains du siè- « cle suivant, ne les surpasserait-on pas les uns et les « autres? » Voilà son but, et je crois qu'il l'a atteint[2]. » La flatterie est un peu grosse, et, à son ordinaire, le bon Trublet manque par trop de mesure. Mais si son grand homme se jugeait sans nul doute avec plus de modestie, nul doute aussi qu'il ne fût persuadé de l'excellence de la méthode, — puisqu'il a passé sa vie à la pratiquer[3].

divertissements, des spectacles : mais elle voulait qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, et que la joie eût de l'esprit ». FONTENELLE. *Éloge de Malézieu*. — « La plus difficile espèce de comique est celle où votre génie vous a conduit, celle qui n'est comique que pour la raison. qui ne cherche point à exciter bassement un rire immodéré dans une multitude grossière ; mais qui élève cette multitude, presque malgré elle, à rire finement et avec esprit. » FONTENELLE, *Réponse à Néricault-Destouches*, 25 août 1723. — Cf. enfin, *Mondes*, Premier soir le plaisir « qui est je ne sais où dans la raison et qui ne fait rire que l'esprit ».

[1] Cf. *Dialogues*, Charles-Quint, Érasme.

[2] TRUBLET, *Mercure*, avril 1758.

[3] Et aussi à la conseiller. « Il excitait volontiers à composer ceux en qui il apercevait du talent et un talent original, mais surtout de la lumière, de l'esprit proprement dit, le grand don de penser de soi-même et d'après soi-même, de voir dans les choses ce qu'on n'y avait pas encore vu. Lorsqu'on lisait en sa présence un ouvrage nouveau, si quelques traits venaient à le frapper, sa grande louange était : *Cela est neuf*, ou *cela est bien vu*. Voilà ce qu'il appelait de l'esprit ou du génie. Il en trouvait à l'auteur à proportion que ces traits neufs et lumineux étaient en plus grand nombre dans son ouvrage, et en même temps plus fins, plus profonds, etc. » TRUBLET, *Mercure*, 1757. — L'abbé ajoute en note, aux mots *Cela est bien vu* : « Je le crois même auteur de cette

L'ordinaire inconvénient des préférences est de devenir rapidement exclusives, et Fontenelle n'a pas échappé à l'inconvénient. A trop aimer l'esprit, il n'a bientôt plus aimé que lui [1]. Pour qu'une pensée ou une manière de dire le touche, il ne suffit pas qu'elle soit juste, il faut encore qu'elle présente quelque chose de subtil, de rare, de neuf, d'imprévu. Ce qu'il aime, ce qu'il attend toujours, dans le style comme dans la conversation, c'est tout ce qui se détache et fait relief, pointe ou saillie. C'est du moins pour sa part ce qu'il cherche sans cesse, et ce qu'il trouve souvent, assez souvent même pour qu'on l'accuse d'employer « un certain tour de pensées un peu trop uniforme, qui termine la plupart des articles par un trait court et vif en forme de sentence, et qui semble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes comme d'un poste qui lui appartient, à l'exclusion de tout autre » [2]. On ne lui ménage pas les critiques là-dessus : c'est un point sur lequel il reste parfaitement incorrigible. D'un bout à l'autre de sa carrière, au *Mercure galant* comme à l'Académie, dans son cabinet de travail comme auprès de ses belles admiratrices, il est resté fidèle aux pointes et au style épigrammatique, et comme il a eu de très bonne heure considération et autorité, c'est le défaut

dernière façon de parler, devenue aujourd'hui fort ordinaire ; ce qui fait honneur à notre siècle. »

[1] Il est curieux de voir comment Trublet essaie de l'en excuser, *Essais*, t. III, *Du goût*, p. 213.

[2] Rollin, *De la manière d'enseigner et d'étudier*, t. III, chap. II, art. 2. — Garat, dans son *Éloge de Fontenelle*, a bien caractérisé ce style, « où des idées toujours inattendues et toujours piquantes forment un jeu continuel de contrastes imprévus, de rapports singuliers et nouveaux, qui réveillent toujours l'attention par la surprise et dérobent la fatigue de la réflexion par les plaisirs de la curiosité. »

qu'il a propagé dans les salons, et qui des salons a bientôt gagné le public.

Et voici, en effet, au lendemain de la mort de Molière et du vivant même de Boileau, voici refleurir la préciosité, une préciosité particulière dont les *Dialogues*, les *Lettres galantes* et surtout les *Entretiens sur la pluralité des mondes* ont donné le modèle. C'est toujours du bel esprit, c'est-à-dire de la recherche, de l'affectation et du mauvais goût, mais on demande presque exclusivement à la philosophie ou à la science d'en faire les frais, et le maniérisme devient pédant [1]. Celle-ci, Mme de Lambert, ne recherche que le « pensé » : — voyez justement le portrait qu'elle nous a laissé de son ami Fontenelle ; et cette autre, Mme de Staal-Delaunay, prend volontiers ses comparaisons dans la physique ou la géométrie. Elle vient de subir un interrogatoire, et comme elle s'en est tirée avec assez d'habileté : « Je fus assez contente de moi, remarque-t-elle, ne m'étant presque pas écartée du vrai, dans lequel il me semble que l'esprit forcé à quelque détour rentre aussi naturellement que le corps qui circule rattrape la ligne droite ». — Elle aperçoit un jour des symptômes de froideur chez un de ses soupirants, et elle essaie, en bonne mathématicienne, de préciser la mesure de cette diminution sentimentale. « Il me donnait la main pour me conduire jusque chez moi. Il y avait une grande place à passer, et dans les commencements de notre connaissance, il prenait son chemin par les côtés de

[1] Ce qui fait dire à Trublet : « On voit que le bel esprit du commencement du règne de Louis XIV est fort différent de celui du règne de Louis XV. C'est du brillant des deux côtés, mais faux dans l'un, vrai dans l'autre, plus ou moins, selon que les écrivains ont naturellement l'esprit plus juste et plus *penseur*. » *Essais*, t. IV, p. 23.

cette place. Je vis alors qu'il la traversait par le milieu : d'où je jugeai que son amour était au moins diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré. » Fontenelle ne goûtait pas beaucoup les *Mémoires* d'où sont extraites ces citations : à de certains endroits cependant il pouvait s'y reconnaître, — comme aussi dans quelques-uns des propos qui s'échangeaient à la « casa lambertine », à la petite cour de Sceaux, et plus tard à l'hôtel de Brancas.

C'est une mode, en effet, dans les conversations, de reproduire sa manière et de « présenter aux hommes simples une maxime banale, une proposition commune et rebattue, mais appliquée de telle sorte qu'elle offre aux gens d'esprit un sens tout opposé, fin, neuf et délicat »[1]. C'est à qui mettra sous ses paroles le plus d'intentions ingénieuses et de sous-entendus. « Ce ton est devenu celui de la société où Fontenelle a mille imitateurs »[2]. Mais, comme il est naturel, on exagère en défauts les qualités du maître, et l'on n'emploie plus que « les expressions les plus vulgaires pour faire ressortir la finesse des propos »[3]. Tout devient « affecté, guindé, recherché », et la faute en est à « tous les *singes* de Fontenelle, fades copies d'un bon original »[4].

[1] D'ARGENSON, *Mémoires*, p. 435.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

[4] *Mémoires secrets de la République des Lettres*, t. IV. — Les « singes » imitent jusqu'aux plus petits détails. « Quand M. de Fontenelle aura employé un terme ou une expression, que risque-t-on à s'en servir? Il peut donner le ton à tout le monde ; il ne hasarde rien sans y avoir bien pensé, et constamment il pense mieux qu'un autre. Il a décidé qu'on pouvait dire *ma belle mademoiselle, ma belle madame*, dans une lettre écrite à une fille ou femme de naissance. Je me rends à sa décision parce que j'en pénètre la raison ; le respect paraît davantage dans la répétition du pronom possessif ; et si l'on dit : *Mon cher mon-*

La contagion est générale, et, tout comme le public et les salons [1], les écrivains la subissent, les Mairan, les Terrasson, les Trublet [2], — la chose est trop évidente, puisqu'ils ne sont guère que des reflets ou des copies, — mais aussi les auteurs les plus délicats et les plus profonds, un Marivaux et un Montesquieu. A qui donc l'*Esprit des lois* doit-il sa concision épigrammatique, sinon à Fontenelle? Il y a encore du Fontenelle, et plus qu'on ne voudrait, dans le *Temple de Gnide*, dans les *Lettres persanes*, dans les discours adressés à l'Académie de Bordeaux, dont certaines comparaisons rappellent les passages les plus risqués des *Lettres galantes* ; — et il est incontestable qu'avant Marivaux lui-même Fontenelle a marivaudé. Son œuvre est pleine de « ces sortes de traits qui peignent des effets de passion peu communs, des sentiments fins, délicats, qui paraissent se contredire et se combattre, et par là d'autant plus agréables à considérer » [3], et qui, comme on sait, forment aussi le fond des *Fausses confidences* et du *Jeu de l'amour et du hasard*. C'est encore « dans le commerce assidu de Fontenelle » que Marivaux a pris « l'habitude de ces petits sentiers du cœur humain, qui lui en ont fait manquer la grande route » ; et c'est tou-

sieur, on peut dire aussi *ma belle madame, ma belle mademoiselle,* » etc. DE GRIMAREST, *Éclaircissements sur les principes de la langue française*, p. 218.

[1] L'Académie ne pouvait pas non plus y échapper. (Cf. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. IV, p. 224.)

[2] Cf. DESFONTAINES, *Jugements sur les ouvrages nouveaux*, t. I, p. 27. — « L'influence de Fontenelle, en bien et en mal, disait M. Suard, a agi sur des hommes dont le génie ou le talent l'ont beaucoup éclipsé : elle a agi sur ses ennemis même ». Et Suard citait Raimond de Saint-Mard et Helvétius. Il aurait pu citer aussi Duclos.

[3] TRUBLET, *Essais*, t. IV, p. 74.

jours à l'imitation du même modèle qu'il a mis « une analyse fine des passions à la place de leur vrai langage, l'explication des causes au lieu de la peinture des effets et des lumières quand on attend des émotions »[1]. Il n'est pas jusqu'aux affectations de détail, aux tics et aux manies de Fontenelle, qu'on ne retrouve chez l'auteur comique. Avec plus de grâce légère, plus de fantaisie, surtout plus de poésie chez Marivaux, les deux œuvres se correspondent; elles témoignent des mêmes habitudes d'esprit, sont des indices des mêmes goûts. On conçoit qu'il serait trop long d'en apporter des preuves; mais, au sortir d'une lecture de Marivaux, qu'on reprenne les *Dialogues* de Fontenelle, qu'on écoute ce que disent Platon et Marguerite d'Écosse, Laure et Sapho, Candaule et Gigès, Agnès Sorel et Roxelane : on aimera mieux sans doute les Dorante et les Silvia, les Lucidor et les Angélique, mais on aura vite fait de reconnaître dans eux tous des produits de la même génération, ou mieux encore des enfants de la même famille.

C'est ainsi que Fontenelle est peu à peu devenu, sinon un chef d'école, — ce qui serait beaucoup trop dire et ce qui, au surplus, n'était nullement dans son caractère, — au moins un arbitre des élégances intellectuelles. Deux générations se sont inspirées de sa doctrine en littérature, et malheureusement cette doc-

[1] Garat, *Mémoires sur M. Suard*, t. I, p. 124. — Fontenelle fut toujours fâché de n'avoir point nommé Marivaux dans la préface qu'il mit à ses comédies d'*Idalie*, *Macate*, etc. « Je ne m'en consolerai jamais, » disait-il. — On peut lire dans le *Mercure* de mars 1758 un curieux passage où l'on essaie d'établir pourquoi Marivaux ne doit pas être considéré comme un imitateur de Fontenelle. C'est une vraie dissertation en trois points. Cf. aussi, pour le même point de vue, Larroumet, *Marivaux*, p. 160-162.

trine était étroite, mesquine, sans intelligence profonde et sans goût. Nous en connaissons déjà, pour l'avoir longuement analysée, l'extraordinaire pauvreté et l'incroyable faiblesse. Elle proscrit impitoyablement l'imagination et la sensibilité, sous le beau prétexte qu'imagination et sensibilité n'ont rien à démêler avec la raison, et qu'il est constant que l'on devient ridicule du moment précis où l'on cesse d'être raisonnable. C'est donc la raison qui a été l'unique conseillère de Fontenelle ; c'est elle qu'il a prise exclusivement pour guide. Et sans doute elle ne l'a pas égaré, parce qu'avec elle jamais on ne s'égare ; mais il l'a maladroitement dressée comme une barrière infranchissable sur les chemins qui conduisent vers la poésie et vers l'art, et avec une naïveté qui n'est peut-être pas complètement excusable chez un disciple de Descartes, il a érigé en système ses infirmités intellectuelles, et de ses lacunes et de ses défauts personnels tiré toute une théorie qui a la prétention de se donner pour désintéressée et pour générale.

Rien de moins relevé que cet idéal littéraire ; il n'exige ni qualités éminentes ni talents rares : pour le remplir pleinement, il suffit d'être « honnête homme » et d'avoir de l'esprit. Ne cultivez point « la haute poésie », à moins que vous ne teniez à passer pour un « refrogné » et un « mélancolique », et ne tombez jamais dans le ridicule de dépenser votre temps et vos forces à un exercice assurément ingénieux, mais encore plus inutile et puéril. Évitez le sublime et ne l'employez qu'à votre corps défendant : le sublime est si peu naturel [1] ! Débarrassez-vous encore du « préjugé grossier »

[1] *Histoire des oracles*, Préface.

de l'admiration des anciens, superstition presque honteuse dans un siècle de lumière. Enfin n'oubliez jamais qu' « un auteur qui se rend aimable dans ses ouvrages est au-dessus de celui qui ne fait que s'y rendre admirable [1] ». Ce sont les points principaux de la théorie, et l'on sait de reste si Fontenelle les a respectés dans la pratique.

Cet idéal, d'une si ridicule insuffisance, qui n'admet que ce qui relève directement de l'esprit, d'où toute éloquence et toute poésie sont rigoureusement exclues, et où l'art lui-même est ravalé jusqu'à ne plus être qu'un élégant badinage, une distraction fine à l'usage des beaux esprits et des marquises, il est sans doute superflu de démontrer qu'il a été celui de la première moitié du dix-huitième siècle; que jamais littérature n'a été plus décolorée, plus sèche, plus froide ; et qu'on serait bien embarrassé de citer une page de Lamotte, de Terrasson, de l'abbé Trublet, et des autres amis ou disciples de Fontenelle, dans laquelle palpite franchement et dans toute sa naïveté naturelle un sentiment humain. De cette pauvreté, de cette sécheresse et de cette froideur, il serait injuste de faire porter à Fontenelle la responsabilité tout entière, — chaque époque n'ayant après tout que les écrivains qu'elle mérite, — mais c'est bien à lui qu'en doit revenir la meilleure part, nul maitre n'ayant été alors plus écouté et donc nul exemple n'ayant été plus suivi.

On se moque des anciens, on les tourne en ridicule, c'est même une manière de débuter dans la carrière des lettres que d'en faire de misérables et plates paro-

[1] Fontenelle, *Réponse à l'évêque de Luçon*, 1732.

dies; l'intelligence des grandes œuvres se perd; le sens du beau va s'oblitérant de plus en plus; c'est partout le triomphe de l'aimable et du joli, c'est-à-dire de l'esprit, et c'est toujours « à M. de Fontenelle qu'on en a l'obligation », comme dit l'abbé Trublet sur un ton pénétré de reconnaissance. Entre les écrivains qui veulent gagner les faveurs du public, c'est à qui mettra le « plus de brillanté [1] » dans ses ouvrages, à qui sera le plus aride, le plus glacé; on dirait d'une conjuration contre l'enthousiasme, la passion et tout ce qui vient du cœur. De fort bons esprits subissent l'entraînement général, et suivent la mode nouvelle, tout en s'en moquant un peu. « Je n'approuve guère le goût de notre siècle que dans l'ennui qu'il a pris de l'éloquence longue et pédantesque. La véritable éloquence, c'est l'heureux choix du mot propre. Molière le savait à merveille, La Rochefoucauld aussi, mais encore mieux Fontenelle. — Il est vrai que l'éloquence pathétique des Démosthène et des Bourdaloue allait plus au cœur, tandis que celle du mot propre ne va qu'à l'esprit; mais le cœur est une

[1] « Les bons ouvrages qui paraissent aujourd'hui sont peut-être moins simples, et, si cela se peut dire, plus *brillantés* que ceux de Molière, de La Fontaine, de Racine, de Despréaux, etc. Ceux qui recommandent le plus l'ancienne simplicité donnent dans le brillant moderne aussi bien que les autres, et quelquefois dans le temps même qu'ils la recommandent. Mais il faut avouer aussi qu'on n'a jamais mieux connu le prix de la justesse qu'on le connait maintenant : qu'on n'a jamais été plus sévère contre tout ce qui s'en écarte, plus ennemi du faux, plus ami du vrai, plus habile à le distinguer du faux le plus spécieux et le mieux déguisé : en un mot, plus difficile à contenter en matière d'ouvrages d'esprit; et qu'enfin nous n'en avons point de plus solides et de plus judicieux que ceux de quelques auteurs, à qui on a le plus reproché dans ces derniers temps l'affectation et l'envie de briller; ceux, par exemple, de MM. de la Motte et de Fontenelle. » TRUBLET, *Essais*, t. II, *Du naturel dans les ouvrages d'esprit*, p. 266.

faculté dont nous nous dépouillons chaque jour faute d'exercice, tandis que l'esprit s'aiguise et s'affile. Chacun court après l'esprit. Nous devenons des êtres tout spirituels. »[1]

Rien n'est plus exact ; mais il ne l'est pas moins aussi que, par la raison précisément qu'ils sont « tout spirituels », ces « êtres » manquent de goût — comme leur modèle. « Le *pectus* et l'*affectus*, comme diraient les anciens »[2], leur ont toujours fait complètement défaut. Qu'il faille en rendre responsable l'esprit philosophique, comme le prétend Le Franc de Pompignan dans un curieux *Essai critique sur l'état présent de la République des Lettres*, ou que l'esprit philosophique ne doive pas être mis en cause dans la circonstance, comme le soutient Trublet, — que la thèse de l'évêque du Puy scandalise[3] : toujours est-il qu'à aucune époque de notre histoire littéraire, le goût n'a été plus foncièrement inconnu ou plus allègrement méprisé. « Dire qu'un livre

[1] D'Argenson, *Mémoires*. — « On se plaint quelquefois que notre siècle est froid. On ne trouve plus, dit-on, dans nos écrivains ce feu, cet enthousiasme, cette vie qui caractérisaient leurs prédécesseurs. Il y a du vrai dans cette remarque; et il faut avouer que nous nous sommes un peu refroidis. Mais c'est peut-être l'effet du perfectionnement des esprits du côté des lumières et de la justesse. A mesure que le jugement croît et se fortifie, l'imagination diminue et s'affaiblit; et il en est à cet égard des siècles comme des hommes. » Trublet, *Essais*, t. IV, *De la poésie et des poètes*, p. 211.

[2] Expressions de Sainte-Beuve, et qu'il applique justement à Fontenelle (*Causeries du lundi*, t. III, p. 320.)

[3] *Essais*, t. III, *Du goût*, p. 161-163. — L'abbé Dubos, qui avait autrement d'esprit et de goût que Trublet, pense cependant que les conséquences de l'esprit philosophique seront désastreuses pour les arts. « Je me contenterai de dire que l'esprit philosophique, qui rend les hommes si raisonnables, et, pour ainsi dire, *si conséquents*, fera bientôt d'une grande partie de l'Europe ce qu'en firent autrefois les Goths et les Vandales, supposé qu'il continue à faire les mêmes progrès qu'il a faits depuis soixante-dix ans. » *Réflexions*, etc., t. II, sect. 33.

est bien écrit, c'est une faible louange, si l'on n'ajoute en même temps qu'il est bien pensé ; non seulement parce que le principal mérite d'un ouvrage consiste dans les choses, et non dans le style, mais encore parce qu'il est aisé de bien exprimer des pensées faibles et communes. — Éclanche qui a bon goût, femme bien faite, livre bien écrit, trois louanges, disait un jour M. P., qui me font me défier de ce à quoi on les donne. L'éclanche sera dure, la femme laide, le livre peu pensé et sans esprit[1] » . Et encore : « Un auteur me disait un jour qu'il avait toujours tâché d'écrire de manière qu'il n'eût rien à démêler avec ce qu'on appelle *goût*. « Je crains trop, ajoutait-il, ses inconstances et ses bizarreries[2] » . Trublet approuve le mot, et les Trublets ont foisonné au dix-huitième siècle.

« Il n'est donc pas douteux — comme dit le *Journal étranger* — que M. de Fontenelle n'ait infiniment contribué à gâter le goût en France, parce qu'il en manquait, et qu'il avait, d'ailleurs, de grandes qualités et surtout très séduisantes »[3]. Et, en effet, son fâcheux

[1] Trublet, *Essais*, t. III, *Du style*, p. 426.

[2] *Ibid.*, t. III, *Du goût*, p. 208. — L'abbé Conti dit assez finement (*Journal étranger*, t. XXXVIII, août 1761), dans une lettre à Maffei : « Soit donc par défaut de nature, ou par l'usage de la philosophie, il est certain que M. de La Motte et M. de Fontenelle et leurs partisans n'ont point de goût ; de là vient qu'ils ont introduit dans les belles-lettres l'esprit et la méthode de M. Descartes, et qu'ils jugent de la poésie et de l'éloquence indépendamment des oreilles et des passions, comme on juge des corps indépendamment des qualités sensibles ; de là vient aussi qu'ils confondent le progrès de la philosophie avec celui des arts. »

[3] Août 1761, p. 128. — Et Fréron dit la même chose, à sa manière : « Comme bel esprit, l'audace de sa révolte contre les anciens, la métaphysique de ses idées, la subtilité de ses réflexions, ses recherches trop curieuses des invisibles ressorts du cœur humain, la tournure alambiquée de son langage, les petites chutes épigrammatiques de ses phrases, la politique raffinée de son style, si je puis parler ainsi, ne lui ont pas fait

exemple faillit produire un mal durable. S'il eût prévalu, « nous aurions vu renaître le siècle de Voiture, dit Grimm. Nous aurions bientôt ressemblé à ces enfants qui troqueraient volontiers l'Hercule Farnèse ou la Vénus de Médicis contre une poupée de nos boutiques de la rue Saint-Honoré ». Il fallut l'influence de Voltaire pour arrêter littérature et société sur la pente où elles glissaient rapidement. « Son style simple, naturel et original — c'est toujours Grimm qui parle — fit bientôt mépriser tous ces tours épigrammatiques, cette précision louche et ces beautés mesquines » auxquels Fontenelle et ses imitateurs « avaient procuré une vogue passagère. » Ce fut une renaissance du goût, au moins partielle, — car la critique de Voltaire procède de Fontenelle beaucoup plus qu'elle ne le croit, — et l'auteur des *Éloges* lui-même pourrait bien avoir été touché du souffle bienfaisant.

Il n'est que juste maintenant d'ajouter que tout n'a pas été pernicieux dans l'œuvre de Fontenelle. Il a été avec La Bruyère, — l'histoire de la littérature a de ces rapprochements ironiques, — il a été un des principaux ouvriers de la transformation profonde qui a commencé à s'opérer dans la langue aux environs de 1680. Sa phrase ne retient plus rien, et pour cause, de l'allure majestueuse, solennelle, un peu embarrassée et lente, mais toujours si noble, des grands écrivains de la génération précédente. Elle est dénouée, légère, alerte, vive et fine, malicieuse déjà, et sous ses airs de nonchalance, singulièrement aiguisée ; c'est la langue de Voltaire, moins la verve endiablée et l'entrain irrésistible ; — et

des admirateurs parmi les gens de goût. » *Année littéraire*, 1757, t. I, p. 113.

c'est encore de l'auteur des *Oracles* que Voltaire et Montesquieu pourraient bien tenir leur manière d'envisager et d'écrire l'histoire [1].

II

S'il n'y a guère que des réserves à formuler sur l'influence littéraire de Fontenelle, on peut le louer sans restriction pour la part qu'il a prise au développe- de la science et surtout à la formation de l'esprit scien tifique. C'est là son vrai titre de gloire et sa meilleure originalité.

Elle avait été bien négligée, la science, dans la première moitié du dix-septième siècle; et de l'abandon où on l'avait laissée, il s'était formé contre elle une prévention plus dangereuse encore que l'abandon lui-même. Ce sont alors les lettres seules qui semblent avoir le privilège d'attirer les sympathies du public et les faveurs royales. Quant aux sciences, on n'en soupçonne ni l'intérêt ni la beauté, et peu s'en faut qu'on ne les considère comme indignes de l'attention des « honnêtes gens ». Elles sont aussi par trop sèches,

[1] « On croit très souvent les lire (Voltaire et Montesquieu) en lisant les *Oracles*... Là se trouvent les premiers exemples, et d'un seul fait employé à jeter une lumière toute nouvelle sur le corps entier de l'histoire, et du corps entier de l'histoire employé à expliquer un seul fait : là se trouvent également les premiers exemples de ce ridicule, gai à la fois et terrible, jeté sur les extravagances des nations et des siècles, avec le pinceau de la scène comique pris un instant pour le pinceau de l'histoire. » Garat. *Mémoires sur M. Suard*, t. I, p. 123.

rébarbatives et hargneuses! Elles demandent trop de temps et ne donnent pas assez de plaisir! Elles ne sont pas « de commerce »! On n'a pour elles que de la défiance, on sourit de ceux qui les cultivent; et il y a dans un opuscule de Saint-Évremond, *Sur les sciences où peut s'appliquer un honnête homme*, des pages parfaitement édifiantes à ce sujet.

Il s'ensuit que, bien loin de se connaître et de se réunir, — comme les gens de lettres à l'hôtel de Rambouillet et à l'Académie française, — les rares savants disséminés en France restent dans leur isolement fâcheux. La science ne se communique qu'avec des difficultés extrêmes. Qui veut y profiter en est réduit aux correspondances ou aux voyages. Enfin, et c'est là le pire, faute de coordination, tous ces efforts sont condamnés à une demi-stérilité.

A cet isolement et à ses tristes conséquences les journaux et la fondation de l'Académie des sciences (en 1666) furent un premier remède. Cependant, pour des raisons que nous n'avons pas à rechercher ici, la science ne sortait que lentement et avec des peines infinies de son obscurité première[1]. Vers la fin du siècle, elle avait fait ses principales découvertes sans avoir encore réussi à attirer sur elle l'attention, au moins une attention sérieuse et continue. Pour qu'elle se révélât enfin dans toute sa splendeur aux yeux du public, il fallut à l'Académie une « seconde naissance », la fameuse réorganisation de 1699, — qui se trouve ainsi marquer dans l'histoire de la littérature une date bien plus considérable qu'on ne le croit d'habitude.

[1] Cf. A. Maury, *L'ancienne Académie des sciences*, Paris, 1864; et E. Maindron, *l'Académie des sciences*, Paris, 1888.

Cette transformation, quelqu'un y aida d'abord de toutes ses forces et lui fit ensuite porter tous ses fruits; et c'est le premier secrétaire perpétuel de l'Académie, Fontenelle — dont l'importance dès lors devient nécessairement capitale.

Pendant quelques années il fut, à la lettre, l'homme de la situation, comme on dit; il fut indispensable. C'est lui qui dans l'Académie elle-même fait disparaitre peu à peu entre les spécialités les cloisons étanches qui les séparaient jusque-là; c'est grâce à lui surtout que la science descend de hauteurs inaccessibles aux profanes, prend contact avec la foule, se mêle intimement à elle — pour en changer bientôt les habitudes d'esprit. Intermédiaire tout désigné entre ses confrères de divers ordres, interprète autorisé de l'Académie auprès du grand public, les services qu'il a ainsi rendus à l'intelligence française sont éminents, ils sont de premier ordre, et si nous nous flattons aujourd'hui, un peu imprudemment peut-être, de tout rapporter à la science et d'en faire l'arbitre et le guide universels, c'est à Fontenelle qu'il convient d'en faire remonter le premier honneur.

Tout concourt précisément à lui faciliter le double rôle que, pendant un demi-siècle, il va tenir sans défaillance et sans fatigue. Les qualités qui y sont nécessaires, il les a toutes, et chacune dans la mesure exacte et dans le degré de perfection particulière qu'il y fallait.

D'abord, il sait; pas très profondément peut-être, assez cependant, et surtout avec assez d'exactitude, pour donner à tous l'impression qu'il n'est pas ce que nous appelons « un amateur ». Mathématiques, phy-

sique, géométrie lui sont familières, puisqu'il en a écrit; il a causé botanique avec Tournefort, médecine avec Homberg, chimie avec Lémery, anatomie avec du Verney, entretenant chacun de sa spécialité et, sans se fixer lui-même dans aucune, se préparant ainsi à les comprendre toutes. L'originalité scientifique lui fait défaut : il n'en sera que plus capable de sentir celle des autres et de la faire sentir. Souple sympathie qui lui fait tout embrasser, connaissances exactes qui lui confèrent une autorité suffisante, il a tout de ce que la fonction exige; et c'est un secrétaire perpétuel modèle.

C'est encore un vulgarisateur accompli. Personne ne sait mieux faire valoir ce qu'il sait, et aussi ce que savent les autres. Son intelligence est nette et lucide, son langage clair et lumineux; il débrouille ce qui est confus, rend transparent ce qui est opaque, abaisse sans effort à la portée des intelligences les plus ordinaires les théories les plus élevées; à passer par son esprit les choses les plus obscures deviennent faciles et intéressantes; d'un mot, il vous « enjôle à la vérité »[1]. Le succès devait arriver tout de suite : il fut extraordinaire, et tel qu'aucun des secrétaires venus après lui n'en a jamais connu de pareil. « On regarda comme un phénomène nouveau que l'histoire des travaux de l'académicien, du savant fût presque aussi aisée à saisir et aussi agréable que celle de ses mœurs et de son caractère. Tout le monde s'empressa de lire un livre[2] qui, non seulement inspirait l'amour

[1] Cité par SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. III, p. 327.

[2] Il y avait, dans ce livre, publié en 1708, sous le nom de Fontenelle, le premier recueil des *Éloges*, la *Préface* de 1699, et les *Statuts* du renouvellement de l'Académie.

des talents et des vertus, mais encore qui enrichissait l'esprit des connaissances les plus relevées, dont les épines se trouvaient changées en fleurs par la magie du nouveau secrétaire. Le choix de l'Académie fut donc applaudi par une foule de lecteurs qui ne se seraient jamais doutés qu'on les mettrait un jour en état d'entendre et de juger de matières qui occupent un Corps placé si loin des yeux du vulgaire ; et le Corps lui-même fut aussi flatté qu'étonné d'une multitude de suffrages inattendus, qui ne pouvaient qu'étendre l'empire des sciences et les hommages dus aux savants... Tous ces ouvrages d'agrément, qui avaient déjà fait une si haute réputation à leur auteur, et qui eussent bien suffi à tout autre pour lui assigner une place très honorable au Temple de mémoire, ne deviennent plus, vis-à-vis de cette collection immense de chefs-d'œuvre, que ce que sont les satellites de nos planètes dans le spectacle pompeux du système général des astres » [1].

L'enthousiasme est excessif et l'emphase est naïve ; le témoignage n'en est pas moins précieux, et il fait parfaitement comprendre l'admiration des contemporains, — comme ce passage de Garat explique fort bien l'influence mondaine de Fontenelle :

« C'est dans ces conversations et surtout dans celles de sa vieillesse que, devenant plus hardi à mesure qu'il approchait du tombeau, il ouvrait cette main où il avait tenu tant de vérités captives. Dans ces sociétés mêmes, dont le ton et le goût avaient été formés par les Vendôme, les Chaulieu, les La Fare, où l'esprit et le talent étaient souvent employés à jeter avec grâce du ridicule

[1] Le Cat, *Éloge*, p. 24-27.

sur les sciences, il introduit les conversations les plus savantes, et on ne leur trouve plus que de la grâce... Il offre presque tous les jours, dans le monde, un spectacle à peu près semblable à ce tableau tracé dans une églogue de Virgile, où l'on voit un vieillard admis dans les secrets des dieux, chantant sur une lyre d'or la création du monde et les lois de la matière à des pasteurs et à de jeunes bergères qui le couronnent de fleurs »[1].

Certes il est aisé de dire avec plus de simplicité, mais il serait peut-être difficile de dire avec plus d'exactitude ce que Fontenelle a fait pour la science. Il l'a mise à la mode, et, comme toutes les modes, celle-ci fait d'abord fureur. On accourt en foule à la dissection de l'éléphant du Jardin des Plantes ; on s'écrase aux cours de chimie de Lémery, et « les dames même ont l'audace de venir se montrer à des assemblées si savantes » ; sans répugnance aucune, de jolies mains tiennent le scalpel, touchent des cornues, préparent des expériences ; des têtes jusque-là frivoles se farcissent de géométrie ou de métaphysique ; de futurs présidents à mortier dissèquent des grenouilles, envoient à l'Académie de leur province des communications *Sur l'usage des glandes rénales*, et Voltaire lui-même, près de la belle Émilie, étudie la nature du feu. C'est un enthousiasme universel, et dont les formes sont parfois ridicules. « Je me souviens d'avoir vu des gens de ce monde-là (le beau monde) qui portaient sur eux des pièces sèches préparées par lui (l'anatomiste du Verney), pour avoir le plaisir de les montrer dans les compagnies : surtout celles qui appartenaient aux sujets

[1] Cf. aussi dans l'*Éloge* de Solignac, la constatation de l'influence mondaine de Fontenelle. L'emphase en est amusante.

les plus intéressants. » Fontenelle sourit, et nous sourions avec lui de cette intempérante ardeur de néophytes. Mais par-dessous ces excès, et favorisé d'ailleurs par ces excès mêmes, ce qui s'insinue dans l'intelligence des contemporains, c'est, avec la bienfaisante curiosité de la science, d'abord le goût et bientôt l'habitude de la précision, de la clarté, du raisonnement exact, d'un mot, c'est l'esprit scientifique [1]. Toute une révolution se prépare ainsi dans la pensée française; et de cette révolution c'est donc bien le cartésien Fontenelle un des artisans principaux.

Personne, en effet, n'a plus activement contribué à donner à sa génération des habitudes d'esprit nouvelles, si personne ne lui en a d'abord et plus continûment offert l'exemple [2]. C'est quotidiennement qu'on

[1] « Fontenelle ne s'est pas borné à répandre le goût des sciences. Nul n'a mieux secondé Descartes, destructeur de la philosophie scolastique : nul, après les grands hommes qui l'ont fondée, les Descartes, les Bacon, les Galilée, les Leibniz, les Newton, n'a mieux compris la philosophie moderne; il est un des premiers qui aient vu la métaphysique des sciences, et le premier qui leur ait fait parler la langue commune. Son influence a été plus grande qu'on ne le pense. Il lui est arrivé la même chose qu'à Buffon. L'écrivain a fait oublier le savant et le philosophe. » FLOURENS, *Fontenelle ou de la philosophie moderne*. — Il a été un des plus actifs parmi ces « rebelles qui conspiraient contre l'ignorance et les préjugés dominants » *(Éloge de Lémery)* ; et c'est grâce à lui que « les fruits de la saine philosophie se sont répandus de proche en proche ». *(Éloge de Bernouilli.)*

[2] Nous en avons un précieux témoignage dans la Préface du *Journal étranger*. « Le moment approche où les sciences utiles auront leur tour. La physique, l'histoire naturelle, la chimie, la philosophie pratique, la morale, la bonne métaphysique si nécessaire dans chaque science et que nos pères avaient trouvé le secret d'étouffer sous un jargon barbare, toutes ces différentes branches d'une tige commune vont bientôt occuper la même nation qui semble ne parler aujourd'hui que de peinture, de musique et de romans. Il viendra un temps où la mode exigera qu'on soit instruit, qu'on observe, qu'on raisonne, qu'on discute avec justesse un fait de la nature, de même que le ton général

le voit ou qu'on l'entend tout analyser, tout « disséquer », comme il dit, tout soumettre à la raison et tout réduire au raisonnement bien conduit, sans respect pour les opinions ou les solutions antérieures, et plein vis-à-vis d'elles d'une invincible défiance, uniquement parce qu'elles sont antérieures. Et nul doute que ce spectacle n'ait agi, à la longue, sur ceux et celles qui en ont été les témoins assidus; mais il a eu aussi recours à d'autres procédés, bien plus efficaces. Non qu'il prêche jamais et qu'il fasse le régent : rien ne diffère du pédant comme l'homme du monde, et Fontenelle fut toujours un homme du monde parfait. A ce titre, il sait tout le pouvoir du ridicule et de la moquerie ; et sans jamais se lasser, il versera le ridicule sur les imprudents qui, venus avant Descartes, se sont mêlés de raisonner.

C'est l'antiquité qu'il prend pour cible, et d'une main singulièrement adroite il lui décoche ses flèches les plus acérées. Il insiste et revient à la charge, toujours alerte et toujours dispos, ravi de prendre en faute « ces gens-là », faisant d'eux tous, par une généralisation injuste, de piètres raisonneurs, esclaves de l'autorité, victimes des formules, dupes des mots, inconscients obstacles du progrès, et, ce qui est pire encore, maladroits créateurs de préjugés dont la « saine phi-

nous porte aujourd'hui à parler avec goût de tout ce qui concerne les arts agréables... C'est ainsi qu'il renaîtra un siècle le plus brillant de tous, qui ne sera plus appelé le siècle d'Auguste ou de Louis XIV, la grande époque de la France ou de l'Italie, ni d'aucune autre nation en particulier; ce sera le siècle glorieux de l'Europe entière... Cette révolution, si désirable et si éloignée en apparence du tour d'esprit général, semble devoir nécessairement arriver par l'état actuel où se trouve la littérature en France... C'est ainsi que l'esprit philosophique se répand à la fin sur toutes les parties de la littérature. »

losophie » aura plus tard toutes les peines du monde à désencombrer l'intelligence humaine. La méthode était habile : on conçoit qu'aucun des lecteurs et des auditeurs de Fontenelle n'ait eu la tentation de ressembler à ces pauvres anciens et de s'attirer les railleries de leur ennemi personnel, — sans compter qu'il devait être bien flatteur de s'entendre dire qu'on a plus d'esprit que toute l'antiquité réunie, et qu'au prix des cartésiens du dix-huitième siècle, Platon et Aristote lui-même n'étaient que des raisonneurs dignes de pitié.

C'est ainsi que Fontenelle préparait les mondains et le public à le comprendre, quand il écrivait ces graves et belles paroles qui, en posant les fondements indestructibles de la nouvelle méthode, présageaient du même coup une ère nouvelle.

« On a quitté une physique stérile et qui depuis plusieurs siècles en était toujours au même point ; le règne des mots et des termes est passé ; on veut des choses ; on établit des principes que l'on entend ; on les suit, et de là vient qu'on avance. L'autorité a cessé d'avoir plus de poids que la raison ; ce qui était reçu sans contradiction, parce qu'il l'était depuis longtemps, est présentement examiné et souvent rejeté ; et, comme on s'est avisé de consulter sur les choses naturelles la nature elle-même plutôt que les anciens, elle se laisse plus aisément découvrir, et, assez souvent, pressée par les nouvelles expériences que l'on fait pour la sonder, elle accorde la connaissance de quelqu'un de ses secrets[1]. »

Fontenelle dit bien : le règne des mots était passé,

[1] *Histoire de l'Académie*, Préface de 1666.

celui des choses allait venir, et il aurait pu se flatter d'en avoir hâté l'avènement. En matière de science, Descartes lui avait appris à penser, « et, dans ce genre, la plupart des autres hommes l'ont appris de lui. »[1] Il a été l'ennemi le plus subtil, le destructeur le plus obstiné, le plus doucement implacable de tout ce qui s'oppose au progrès scientifique. Son influence sur le grand public ne vaut pas tant par les choses qu'il a enseignées que par la défiance qu'il a suggérée des choses déjà apprises. Mais il faut déblayer avant de bâtir. Le dix-huitième siècle a eu de meilleurs maçons, personne n'a mieux déblayé que Fontenelle.

Cependant il a édifié à son tour, et c'est parce qu'il a été maçon, lui aussi, que son nom mérite d'être inscrit à côté des plus grands de l'époque. Le premier, il a osé « voir en réalité et exprimer en douceur les vérités naturelles telles qu'elles sont »[2]. Et cela va loin. Pascal lui-même, avec tout son génie, est quelquefois inférieur en précision scientifique à l'auteur des *Mondes*. Le magnifique début des *Pensées* laisse tourner le soleil autour de la terre. Le grand esprit, « atteint en ceci d'un reste de superstition, recule devant la vérité de Copernic et laisse indécise la balance[3]. » Ces timidités, ou ces inconséquences, sont inconnues à Fontenelle, et nous verrons bientôt les conclusions qui se dégageront comme d'elles-mêmes de son inflexible logique.

On pourrait dire encore qu'en annexant la science à la littérature, Fontenelle a singulièrement élargi

[1] Flourens, *Fontenelle ou De la philosophie moderne*.
[2] Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III, p. 328.
[3] *Idem, ibid.*

l'horizon intellectuel, un peu bien borné, du siècle précédent, et que, d'ailleurs, les *Époques de la nature* doivent probablement à la *Pluralité des mondes* d'avoir pu être écrites; enfin, il ne serait pas impossible de soutenir que ce détracteur perpétuel de la poésie a ouvert une source nouvelle de poésie, en donnant une démonstration mathématique de l'immensité infinie de la nature; que prouver à l'homme qu'il n'est, dans le système du monde, qu'un point imperceptible, un atome, un pur rien, presque le néant, puisque la terre elle-même n'est rien et que notre système solaire lui-même n'occupe qu'une place médiocre dans l'infini, c'était le rendre capable d'un frisson nouveau; mais que sont tous ces services — dont, au reste, la littérature surtout a profité — comparés à ceux qu'il a exclusivement rendus à la science? Son clair et lumineux regard lui a fait apercevoir ce que les autres ne voyaient point, et à force d'intelligence il a eu des divinations qui tiennent du génie. Nous ne pouvons que les rappeler, en ayant parlé ailleurs avec détail.

Un des premiers donc, en donnant l'expression littéraire du principe que les lois de la nature sont constantes, il a aidé à consolider les fondements de la science et montré la possibilité pour elle d'exister; — le premier, cette fois, en parlant de la solidarité des sciences, au milieu même de l'inextricable confusion et des divergences déconcertantes des théories et des méthodes, il a assigné à la science, ainsi réduite à l'unité, son véritable but, qui est l'explication rationnelle du monde; — le premier encore, il a cru à la possibilité de cette explication, en croyant à la possibilité de tout réduire dans l'univers à des rapports

mathématiques; — enfin et toujours le premier, il a définitivement fixé la loi du progrès en l'établissant sur un fondement exclusivement scientifique. Ce sont des résultats. Ils sont même un peu plus qu'appréciables; et des penseurs, plus célèbres cependant que Fontenelle, pourraient avec raison s'en montrer fiers. Encore aujourd'hui ces idées n'ont presque rien perdu de leur vérité ni de leur force, et le rêve de Fontenelle est le rêve de bien des intelligences[1]. Il n'en a que plus de mérite à l'avoir formé le premier.

On doit mieux comprendre maintenant qu'ayant été comme la conscience intellectuelle de son siècle, il ait eu sur lui tant d'influence. Quiconque se mêle d'écrire, c'est-à-dire de penser, est son disciple ou du moins son tributaire. Des plus humbles aux plus élevés, du cèdre à l'hysope, de Montesquieu et de Voltaire à Helvétius et à d'Holbach, en passant par d'Alembert et Diderot, son action s'est étendue sur tous. On la retrouve dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* et dans les pages où Turgot célèbre les « progrès successifs de l'esprit humain ». Sans doute on exagère quelques-unes de ses vues, on les fausse; de même qu'il avait maladroitement appliqué à la littérature sa théorie du progrès, on l'applique plus maladroitement à la morale et à la société. Il n'en reste pas moins à l'origine du mouvement d'idées le plus considérable qui se soit produit chez nous depuis la Renaissance. Parce que l'esprit scientifique n'a pas eu de défenseur plus convaincu et de propagateur plus influent, on peut saluer dans Fontenelle un des plus authentiques ancê-

[1] On peut lire, sur ces questions, H. Poincaré, *La science et l'hypothèse*, 1892; et *La valeur de la science*, 1904. Paris, Flammarion.

tres de la pensée moderne[1]. Du temple magnifique qui s'élève sous nos yeux, il a jeté les solides assises, mieux encore, il a dessiné le plan futur. En rétablir l'architecte dans ses titres un peu trop méconnus ne serait donc que justice, et nous nous honorerions nous-mêmes à donner enfin à sa statue, dans le péristyle du temple, la place d'honneur à laquelle elle a droit[2].

III

Ce n'est pas cependant le vulgarisateur de la science et de l'esprit scientifique que le dix-huitième siècle devait goûter le plus dans Fontenelle. Pour bien des raisons qui, au surplus, ne sont pas malaisées à pénétrer, il était évident qu'à l'auteur de la *Pluralité des mondes* ou des *Éloges* les contemporains préféreraient toujours celui de l'*Origine des fables* ou de l'*Histoire des oracles*; et l'influence du philosophe a été plus forte en effet et surtout plus profonde que celle du savant[3].

[1] Sur l'importance de l'idée scientifique à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle, cf. COURNOT. *Considérations sur la marche des idées*, t. I, liv. III et IV.

[2] « Il y a des moments où ce second Fontenelle, si impartial, si intelligent et si impassible, me fait l'effet d'un Gœthe un peu aminci et réduit, mais d'une espèce approchante et qui mène à l'autre. » SAINTE-BEUVE. *Causeries du lundi*, t. III, p. 332; — « J'ai pensé quelquefois qu'on pourrait définir Gœthe à notre usage, un *Fontenelle revêtu de poésie* ». *Ibid.*, t. II, p. 337.

[3] On sait qu'au dix-huitième siècle les deux mots se confondent. Il était difficile de mieux indiquer que science et philosophie partent des mêmes principes, suivent les mêmes méthodes, arrivent aux mêmes conclusions; — et Voltaire appelait la charge de secrétaire perpétuel de

Un mot de Sainte-Beuve en donne l'explication générale : « Toute philosophie, quelle qu'elle soit au premier degré et dans son premier chef et parent, devient antichrétienne, ou du moins hérétique, à la seconde génération ; c'est la loi, et il faut bien savoir cela. » De la vérité de cet axiome il n'y a justement pas de meilleure preuve que la doctrine de Descartes ; et si, malgré les avertissements de Pascal, de Bossuet et du grand Arnauld, le dix-septième siècle n'a peut-être pas assez bien démêlé les conséquences nécessaires, fatales de la nouvelle philosophie, Fontenelle, qui appartient à « la seconde génération », s'est chargé de les dégager avec une netteté parfaite et une évidence capable de contenter les plus difficiles.

Pour y réussir du premier coup, il suffisait d'appliquer la méthode cartésienne aux choses de la religion et de la foi, — si prudemment réservées par le maître lui-même. L'entreprise n'était pas pour effrayer Fontenelle, l'esprit le plus libre qui fut jamais, le plus débarrassé de tout préjugé [1], et en même temps le plus déterminé raisonneur, et si parfaitement indifférent

l'Académie des sciences la charge de premier ministre de la philosophie.

[1] En voici des preuves qui sont peut-être remarquables, pour l'époque. « Sa famille était d'origine juive... ; mais il y avait longtemps que cette tache, peut-être moins réelle qu'on ne pense, était effacée par la profession du christianisme et de la religion catholique ». *Éloge d'Ozanam.* — « La plupart des gens de guerre font leur métier avec beaucoup de courage ; il en est peu qui y pensent ; leurs bras agissent aussi vigoureusement que l'on veut ; leur tête se repose et ne prend presque part à rien. » *Éloge de La Faye.* La même idée se retrouve, et presque dans les mêmes termes, dans l'*Éloge de Bessons.* — Cf. encore ce qu'il dit de la vertu et des criminels, dans le *Traité de la liberté de l'âme.* Presque sur toutes les questions, Fontenelle est singulièrement en avance sur son temps.

aux conséquences pratiques de ses raisonnements ! Au nom de la raison et du progrès, il avait cherché noise au culte des anciens et à la routine scolastique ; au nom des mêmes principes, il ne se tint pas de jeter du ridicule sur les croyances et sur l'esprit religieux. Mais la raillerie, cette fois, pouvait offrir des dangers, et il prit une autre manière, détournée, oblique, d'une naïveté perfide, et d'autant plus terrible [1].

Donc un bon, un excellent, un scrupuleux chrétien — comme il est constant, n'est-il pas vrai ? que fut toujours M. de Fontenelle — ne saurait s'accommoder de l'idée qu'on cherche à sa religion, en dehors d'elle-même, des preuves et des points d'appui. C'est d'une trop imprudente apologétique ! Il faut y remédier sur-le-champ ! Et puisque les P. Thomassin et autres prêtres de l'Oratoire ne s'en sont pas autrement émus [2], c'est aux profanes à se constituer les gardiens et les défenseurs de la bonne doctrine ! L'*Histoire des oracles* — il voudrait du moins nous le persuader — n'a pas d'autre intention. En dépit du silence de l'Écriture sainte à ce propos, n'a-t-on pas soutenu, en effet, que les oracles ont été rendus par les démons, qu'ils ont cessé à la venue de Jésus-Christ, et que donc « il y a eu quelque chose de surnaturel » dans leur fait ? Purs préjugés que

[1] Garat, dans son *Éloge de Fontenelle*, n'a point mal caractérisé cette méthode : « En général, au lieu d'attaquer les erreurs les unes après les autres, il s'attache à dévoiler, à tarir dans l'esprit humain les sources d'où elles naissent ; il éclaire et fortifie la raison, qui doit les renverser toutes, et par là leur suscite un ennemi éternel : ainsi il les combat par ses respects, les détruit par ses hommages, les perce de toutes parts de traits dont elles n'ont pas le droit de se plaindre ; et quoiqu'elles aient toujours l'œil sur lui, comme sur l'ennemi le plus dangereux, il vit, il meurt en paix au milieu d'elles. »

[2] Sur le P. Thomassin, cf. la Préface de l'*Histoire des oracles*.

ces opinions ! Préjugés sans fondement d'abord, comme il sera facile de le démontrer ; préjugés dangereux ensuite, parce que, une fois entrés dans la vraie religion, ils « trouvent, pour ainsi dire, le moyen de se faire confondre avec elle, et de s'attirer un respect qui n'est dû qu'à elle seule. On n'ose les attaquer, de peur d'attaquer en même temps quelque chose de sacré ». Mais le zèle de notre apologiste ne connaît rien de ces prudences coupables ni de ces lâchetés, et « hardiment » il commence « l'attaque ».

Puisant à pleines mains dans le livre de l'érudit hollandais Van Dale, — évidemment paru à point pour favoriser son pieux dessein ! — ajoutant à l' « arrangement » qu'il en fait des réflexions qui n'en sont pas la partie la moins fine ni surtout la moins malicieuse, il établit sa double thèse avec un luxe d'arguments et une habileté dont nous avons essayé de rendre compte. Visiblement, sa démonstration l'intéresse ; il y prend plaisir ; elle lui tient à cœur. Il la pousse, la fortifie, la rend évidente, lumineuse, irrésistible. Les raisons succèdent aux raisons, les preuves aux preuves, les anecdotes aux anecdotes. C'est une avalanche de petits faits qui emportent la conviction : et l'on sort en effet de cette lecture bien convaincu qu'il n'y eut jamais dans les oracles que charlatanisme admirablement organisé, que ceux qui les ont fondés ont été des imposteurs, ceux qui les consultaient des dupes, et que, s'il y a quelque chose de merveilleux là-dedans, c'est l'incroyable friponnerie des exploiteurs et l'invraisembable crédulité de leurs victimes.

Or, comment des choses, si fâcheuses qu'elles en sont déshonorantes pour l'humanité, se sont-elles produites ?

Comment surtout ont-elles réussi à se propager? Il est doublement intéressant de le savoir. D'abord, rien n'est amusant comme le spectacle de la sottise humaine; puis, les ridicules erreurs des anciens peuvent et doivent nous servir de leçons [1]. Et « sur ce pied-là », comme dit Fontenelle, ce sont les principes essentiels de la doctrine de Descartes que notre philosophe se juge autorisé, ou, plus exactement, se croit obligé, à faire scrupuleusement défiler sous nos yeux [2].

Ils y sont tous en effet, adroitement disséminés dans l'ouvrage, quelquefois nettement formulés, d'autres fois subtilement insinués dans le développement, dont ils forment l'essence et comme l'âme. Le livre est un manuel pratique et complet de cartésianisme, à la portée des mondains; et si d'aventure la conviction des lecteurs n'arrivait pas à être absolue, si le ridicule ne suffisait pas à la démonstration de cette vérité que les oracles n'ont jamais été que fourberies, et qu'il est donc de la plus élémentaire prudence de se défier de ce genre de merveilleux, un autre opuscule achèvera de le mettre hors de doute, en élargissant singulièrement d'ailleurs la thèse primitive; et, philosophiquement cette fois, l'*Origine des fables* expliquera comment il est fatal qu'il n'y ait, à l'origine des peuples, qu'erreurs grossières et absurdités, et qu'ainsi toutes

[1] « L'esprit humain est moins capable d'errer, dès qu'il sait et à quel point et en combien de manières il en est capable; et jamais il ne peut trop étudier l'histoire de ses égarements. » *Sur l'histoire.* — Cf. aussi les dernières lignes de l'*Origine des fables*

[2] « Il est toujours utile de penser juste, même sur des sujets inutiles, » a-t-il écrit dans sa Préface de l'*Histoire de l'Académie* de 1699; à plus forte raison sera-t-il utile de penser juste sur les sujets les plus importants.

croyances traditionnelles, bien loin de mériter le moindre respect, ne doivent amener sur les lèvres du philosophe qu'un sourire de pitié et de mépris.

La conséquence est logique ; elle est encore plus hardie. Et voici, en effet, qu'au bout de ces raisonnements bien liés et conduits dans un ordre irréprochable, une brusque révélation fait apparaître la vérité qu'avaient nettement aperçue de clairvoyants esprits, mais qui, pour la foule, était restée enveloppée, cachée et comme enfouie aux profondeurs impénétrables du système : entre la raison et la foi l'opposition est irréductible, la contradiction absolue, et donc ce qui se prépare en réalité sous le nom de cartésianisme, c'est un grand combat contre l'Église. C'est Bossuet qui le dit, et jamais le grand évêque ne fit preuve d'une pénétration plus prophétique. La doctrine cartésienne est fatalement génératrice d'incrédulité [1] : et en attendant que les écrits de

[1] Sur cette question délicate, Fontenelle fut toujours d'une grande réserve ; mais au travers de ses réticences on peut démêler sa véritable opinion. « On lui avait conseillé d'allier la médecine à la théologie ; et, en effet, il leur donnait la même application, et se préparait à pouvoir remplir en même temps *les deux fonctions les plus indispensablement nécessaires à la société.* » *Éloge de Boerhaave.* — Le même Boerhaave renonce finalement à la théologie pour la médecine : « Il n'eut point de regret à la vie qu'il aurait menée, à ce *zèle violent* qu'il aurait fallu montrer pour *des opinions fort douteuses et qui ne méritaient que de la tolérance*, à *cet esprit de parti* dont il aurait dû prendre quelques apparences forcées, qui lui auraient coûté beaucoup et peu réussi. » — « L'abbé de Louvois eut beau garder toute la modération que *l'obscurité des matières* et l'esprit du christianisme sembleraient exiger de tout le monde, on ne s'en contenta pas. » *Éloge de l'abbé de Louvois.* Il s'agit des démêlés entre jésuites et jansénistes. — « Il lisait beaucoup sur les matières de religion, car sa piété était éclairée, et il accompagnait *de toutes les lumières de la raison la respectable obscurité de la foi.* » *Éloge de Dodart.* — « Il eut toute la fermeté que toutes deux (la philosophie et la religion) peuvent donner *et qu'il est encore étonnant qu'elles donnent toutes deux ensemble.* » *Éloge de Carré.* — « Le

Voltaire et de Diderot l'établissent d'une manière irréfutable[1]. l'*Origine des fables* et l'*Histoire des oracles* en sont déjà une suffisante démonstration.

Fontenelle le savait mieux que personne. Aussi, comme à l'exemple de son maître, il prend ses précautions! Quel souci d'introduire, au milieu de ses observations méprisantes sur tous les peuples, les exceptions nécessaires! Et quel respect de l'orthodoxie! Si « dans les premiers siècles du monde », et chez presque toutes les nations, « l'ignorance et la barbarie durent être à un excès que nous ne sommes presque plus en état de nous représenter », c'est qu'on n'avait point « entendu parler des traditions de la famille de Seth ». — Tous les peuples ont leurs erreurs, et nous avons aussi les nôtres, que nous savons parfaitement « étendre et conserver » : « mais, heureusement, elles ne sont pas si grandes, parce que nous sommes éclairés des lumières de la vraie religion, et, à ce que je crois, de quelques rayons de la vraie philosophie. » C'est incontestablement une restriction : mais comme elle est timide! et comme elle a l'air de se cacher derrière l'affirmation qui la précède! — Il est sûr enfin qu'à l'origine de tous les peuples on trouve des fables. Grecs, Latins, Améri-

dessein qu'il a eu de lier la religion à la philosophie a toujours été celui des grands hommes du christianisme. Ce n'est pas qu'on ne puisse assez raisonnablement les tenir toutes deux séparées et, pour prévenir tous les troubles, régler les limites des deux empires : mais il vaut encore mieux réconcilier les puissances et les amener à une paix sincère. » *Éloge de Malebranche*. — Cf. aussi, sur cette « réconciliation », un passage de l'*Éloge de Régis*, capital, mais trop long pour être cité ici. — On peut voir enfin les premières et les dernières lignes, particulièrement significatives, des *Réflexions sur l'argument de M. Pascal*.

[1] Il importe de se souvenir qu'il ne saurait être ici question que de philosophie et non de science, d'antichristianisme et non de tourbillons.

cains, Chinois, « tous les hommes se ressemblent si fort qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler ». — Évidemment la règle est générale? — Point du tout. Il y a une exception, et c'est pour le « peuple élu, chez qui un soin particulier de la Providence a conservé la vérité ». Du moment qu'il le dit, c'est apparemment qu'il le croit, et nous donc, nous devons l'en croire à notre tour. Mais alors pourquoi, ô prudent et subtil raisonneur, pourquoi, si vos intentions restent si pures, avez-vous pris la peine d'écrire votre livre? Quel rapport de cette savante exégèse aux préoccupations de vos contemporains? Et d'où vient qu'avec tant de diligence, vous les mettez en garde — en 1687! — contre les légendes de Thamus et de Thulis, et les oracles de Delphes et de Dodone? Sans doute vous ne leur donnez pas le conseil direct, le conseil formel d'appliquer la méthode de Descartes aux objets de leur vénération et de leur foi : ce n'est point là votre manière; mais ne les y invitez-vous pas doucement? ne leur suggérez-vous pas le désir de secouer le joug de l'autorité et de la tradition en religion, comme ils sont déjà en train de le secouer, et toujours d'après vos leçons, en science et en littérature? et ne leur insinuez-vous pas enfin l'idée que ce n'est pas seulement du merveilleux païen qu'il convient de se défier; que tous les merveilleux sont ridicules, œuvres de fourbes et d'imposteurs; et que donc, entre les oracles des vieilles religions et les miracles d'une religion plus récente, la différence n'est guère appréciable [1]?

[1] Fontenelle disait que s'il avait été le censeur des *Oracles*, il n'aurait pas approuvé l'ouvrage. Pourquoi donc contait-il au P. Tournemine « qu'il n'aurait jamais travaillé sur cette matière, s'il n'avait été con-

Du moins les contemporains ne s'y trompèrent-ils pas ; et tout de suite ils reconnurent quel puissant auxiliaire les idées nouvelles avaient rencontré dans ce philosophe, dont la prudence — jugée par quelques-uns pusillanime — cachait tant de hardiesse, et qui osait « commettre le crime de penser quelquefois par lui-même [1] ». Et, en effet, ils louent le savant, mais ils exaltent le philosophe. Il y a dans leur style de l'émotion, il y a de la gratitude. « M. de Fontenelle mérite d'être regardé par la postérité comme un des plus grands philosophes de la terre ; et malgré leurs défauts, la plupart de ses ouvrages ne devraient jamais périr... On ne doit point lui refuser d'avoir donné de nouvelles lumières au genre humain. C'est à lui, en grande partie, qu'on doit cet esprit philosophique qui fait mépriser les déclamations et les autorités pour discuter le vrai avec exactitude [2]. » Grimm n'aime pas Fontenelle ; il l'a même quelquefois jugé avec sévérité, avec injustice ; et c'est Grimm cependant qui lui rend le plus beau et le plus éloquent témoignage. « M. de Fontenelle est un de ces hommes rares, qui, témoin pendant un siècle de toutes les révolutions de l'esprit humain, en a lui-même opéré quelques-unes, et préparé les

vaincu qu'il était fort indifférent pour la vérité du Christianisme que ce prétendu miracle de l'idolâtrie fût l'ouvrage des démons ou une suite d'impostures ». *Journal de Trévoux*, août 1707. Et comment le bon Père l'en a-t-il cru? Il n'avait donc pas lu les *Oracles?*

[1] Fontenelle, *Préface de l'Analyse des infiniment petits*, du marquis de l'Hôpital.

[2] Vauvenargues, *Œuvres posthumes*, Paris, 1821. Tome supplémentaire à la section intitulée : *Réflexions sur divers sujets*, § III. — Cf. aussi le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, où il est parlé de « cet esprit philosophique, si à la mode aujourd'hui, qui veut tout voir et ne rien supposer. »

causes de plusieurs autres... Ce qui pourra sauver M. de Fontenelle de l'oubli, c'est le mérite réel d'avoir rendu le premier la philosophie populaire en France. Les *Mondes*, l'*Histoire des oracles* et plusieurs autres ouvrages de M. de Fontenelle sont devenus des livres classiques... L'esprit philosophique, aujourd'hui si généralement répandu, doit ses premiers progrès à Fontenelle[1]. » L'*Encyclopédie* dirait volontiers de lui qu'il est de ces hommes « qui, sans avoir l'ambition dangereuse d'arracher le bandeau des yeux de leurs contemporains, préparaient de loin dans l'ombre et le silence la lumière dont le monde devait être éclairé peu à peu et par degrés insensibles[2]. » Quant à Voltaire, il admire Fontenelle avec son ordinaire vivacité, et il le défend avec une pétulance assurément indiscrète, mais d'autant plus significative. « Le diamant brut de Van Dale brilla beaucoup quand il fut taillé par Fontenelle : le succès fut si grand que les fanatiques furent en alarmes. Fontenelle avait eu beau adoucir les expressions de Van Dale et s'expliquer quelquefois en Normand, il ne fut que trop entendu par les moines, qui n'aiment pas qu'on leur dise que leurs confrères ont été des fripons[3] ». Là-dessus, dans son *Mahomet*, — dont l'idée pourrait bien lui avoir été inspirée par les *Oracles*, — il emprunte à Fontenelle

[1] *Correspondance litteraire*. 1er février 1757.

[2] *Discours préliminaire*. Dans ce passage, il s'agit de Bacon, Descartes, Newton, Locke, etc.

[3] *Dictionnaire philosophique*, article *Oracles*. Cf. encore l'article *Philosophie*. Et toujours dans le *Dictionnaire* : « En bonne foi quel tort font-ils (Van Dale et Fontenelle) à la religion chrétienne en faisant voir que les prêtres païens étaient des fripons?... Serait-ce insulter à la religion chrétienne que de prouver la friponnerie des convulsionnaires? Le gouvernement a fait plus, il les a punis, sans être accusé d'irréligion. » Article *Dictionnaire*.

sa méthode circonspecte et détournée. Avec une respectueuse impertinence, il dédie même sa tragédie à Benoit XIV : « Votre Sainteté voudra bien pardonner la liberté que prend un des plus humbles fidèles, mais l'un des plus grands admirateurs de la vertu, de consacrer au chef de la véritable religion un écrit contre le fondateur d'une religion fausse et barbare » ; et dans son ardeur à combattre le fanatisme, c'est à Mahomet lui-même qu'il prète ces extraordinaires propos.

Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire...
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre. (II, 4.)
. . . .
Loin de moi les mortels assez audacieux
Pour juger par eux-même et pour voir par leurs yeux !
Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire. (III, 6.)
. . . .
Mon triomphe en tout temps est fondé sur l'erreur. (IV, 1.)

Cet étrange, cet invraisemblable Mahomet ne s'était pas contenté de lire l'*Histoire des oracles* : il ne l'avait pas trop mal retenue [1].

D'autres aussi l'avaient lue, à qui la véritable portée en était apparue tout de suite. « Le bon sens y règne partout et développe les ruses et les fourberies des anciens prêtres. Quel malheur pour l'univers qu'un génie aussi beau et aussi éclairé que M. de Fontenelle n'ait pu appliquer à la superstition moderne ce qu'il a si bien dit de l'ancienne ! Son *Histoire des oracles* est excellente ; mais je ne doute pas que, s'il eût écrit en Hollande ou en Angleterre, elle ne fût encore plus par-

[1] Cf. encore (V. 1) les malédictions de Palmire à Mahomet, si familièrement imitées des imprécations de Camille. — Et tout le monde connait les vers fameux d'*Œdipe*, bien antérieur à *Mahomet* :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, etc.

faite. Par quel funeste sort n'est-il permis aux Français que de condamner les anciennes impostures ? [1] » Mais le jour était proche où toutes les « impostures » allaient subir les plus rudes et les plus furieux assauts.

A cette lutte, qui sera d'abord comme sa préoccupation exclusive, le siècle se prépare en devenant tous les jours, sous l'influence de Fontenelle, plus cartésien, c'est-à-dire plus philosophe, « adversaire des préjugés, réformateur de la société, mais avant tout incrédule [2] ». Philosophes, c'est leur « mot de ralliement », leur cri de guerre et d'insurrection ; et en attendant de s'insurger contre le pouvoir, ils s'insurgent contre la foi, « au nom d'une méthode où l'adhésion de la raison est proclamée comme le critérium unique de la vérité [3], » c'est-à-dire au nom de Descartes et de son grand vulgarisateur, Fontenelle. L'incrédulité ne se contente pas de faire des adeptes chaque jour plus nombreux et plus ardents : elle est à la mode, elle est du bel air, comme la science, dont elle procède : et cette mode-là, comme l'autre, c'est encore, c'est toujours Fontenelle qui l'a propagée. Il demeure donc bien, avec Bayle [4], l'ancêtre véritable du dix-huitième siècle. En toutes choses il a commencé à dessiller les yeux de ses contemporains. Comme l'orfèvre pour la fameuse dent d'or, « il s'attache à dépouiller chaque objet de la couche d'illusion qui l'enveloppe et qui trompe [5]. » Si l'on ne peut pas dire

[1] *Mémoires secrets de la République des Lettres*, t. IV, p. 184.

[2] Fontaine, *Le Théâtre et la Philosophie au dix-huitième siècle*.

[3] Brunel, *les Philosophes et l'Académie française au dix-huitième siècle*.

[4] Cf. Albert Cazes, *P. Bayle, sa vie, ses idées, son influence, son œuvre*. Paris, Dujarric, 1905.

[5] *Causeries du lundi*, t. III. — « Toute son influence, et elle a été

qu'il a donné le premier coup de pioche dans le vieil édifice, — le geste lui eût assurément semblé trop dépourvu d'élégance [1], — il a fait mieux encore : c'est la charpente même, c'est l'armature qu'il a affaiblie, qu'il a minée, qu'il a ruinée, en indiquant au surplus, avec toute la netteté possible, la place où les coups porteraient le mieux ; et s'ils eussent été plus discrets, les démolisseurs n'auraient obtenu de lui que sourires de bienveillance et encouragements [2].

Ce fut, en effet, la destinée de Fontenelle, et son véritable rôle, d'introduire comme en se jouant, et sans paraître y attacher autrement d'importance, la plupart des idées dont le développement ultérieur devait amener les plus violentes, les plus terribles tempêtes. Qu'on relise les dernières lignes de sa Préface des *Mondes* : il y en a peu d'aussi caractéristiques de sa manière, malicieuse et comme fourrée.

grande, tient à ce qu'il fut profondément et également pénétré dans tout son être de ce sentiment d'émancipation et de progrès qui unit les deux siècles. » Pierre Leroux, *Sur la loi de continuité qui relie le dix-septième siècle au dix-huitième siècle*.

[1] Il semble bien cependant qu'il y ait çà et là dans Fontenelle au moins des commencements de « geste ». Cf. *Histoire des oracles*, *Première dissertation*, chap. XIII, la phrase sur l'universelle domination des prêtres ; dans la *Seconde dissertation*, chap. IV, ce qui est rapporté des moines, « gens infâmes et inutiles, qui, pourvu qu'ils eussent un habit noir et malpropre, prenaient une autorité tyrannique sur l'esprit des peuples » ; et enfin, dans l'*Origine des fables*, la légende du sureau.

[2] On demandait un jour à Suard si Fontenelle attendait de la raison d'aussi magnifiques progrès que quelques-uns de ses continuateurs. Il répondit par une anecdote. Mme Geoffrin, qui avait « la raison impétueuse », disait à Fontenelle. « N'est-il pas vrai que j'ai souvent raison ? — Oui, mais vous l'avez trop tôt », observa le philosophe. Puis, tirant sa montre et la regardant : « Votre raison, dit-il, est comme ma montre : elle avance. » — « Voilà, ajoutait M. Suard, ce que je crois que Fontenelle aurait dit souvent à quelques-uns de ses disciples. S'il n'eût pas trouvé que leur raison allât trop loin, il aurait trouvé qu'elle allait trop vite ». Garat, *Mémoires*, t. I, p. 120.

Il est obligé de se mettre en garde contre les théologiens, gens fort « difficiles à contenter, non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raisons, mais parce qu'ils ont le privilège de ne se payer pas, s'ils ne veulent, de toutes les raisons qui sont bonnes ». — Et voilà, en passant, une petite flèche joliment décochée. — Ces « gens scrupuleux » ne pourraient-ils pas « s'imaginer qu'il y a du danger, par rapport à la religion, à mettre des habitants ailleurs que sur la terre? » La prévention serait grave en effet, très grave même, à la condition cependant d'être fondée. Or, elle ne l'est point. D'abord, M. de Fontenelle a toujours trop respecté « jusqu'aux délicatesses excessives que l'on a sur le fait de la religion ». De plus, qui le croirait? l'objection ne peut même pas regarder la thèse insinuée dans les *Mondes*, et rien n'est plus facile que d'en faire la preuve : « il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination. » Et voici comment il la démêle, le bon apôtre.

« Quand on vous dit que la lune est habitée, vous vous y représentez aussitôt des hommes faits comme nous ; et puis, si vous êtes un peu théologien, vous voilà plein de difficultés. La postérité d'Adam n'a pas pu s'étendre jusque dans la lune, ni envoyer des colonies en ce pays-là. Les hommes qui sont dans la lune ne sont donc pas fils d'Adam. Or, il serait embarrassant, dans la théologie, qu'il y eût des hommes qui ne descendissent pas de lui. Il n'est pas besoin d'en dire davantage, toutes les difficultés imaginables se réduisent à cela. » C'est l'objection en effet, et elle est forte. « Mais *ce sont ceux qui la font, à qui il plaît de mettre des hommes dans la lune*. » — Lui, il n'y en met point. Qu'y met-il donc?

« Des habitants qui ne sont point du tout des hommes. » Et si vous lui demandez ce qu'ils sont, il vous répondra qu'il n'en sait rien, qu'il ne les a pas vus, qu'il est seulement persuadé que ce ne sont pas des hommes, « selon l'idée qu'il a de la diversité infinie que la nature doit avoir mise dans ses ouvrages ». Et ainsi, sous couleur de négliger l'objection et de la mettre sur le compte de ses adversaires, il l'établit plus fortement encore, il l'aggrave ; elle devient terrifiante ; de la lune où la confinaient les théologiens, il l'étend à l'univers entier... Il se peut que le beau raisonnement ait endormi les scrupules des « gens scrupuleux » ; mais, en vérité, M. de Fontenelle sait être quelquefois un assez bon plaisant, et M. de Voltaire lui-même, malgré les railleries qu'il en fait dans son *Micromégas*, M. de Voltaire ne l'égale point.

Les conséquences du « petit système » sont évidentes d'elles-mêmes, et elles vont loin. S'il est vrai que « nous ne sommes dans l'univers que comme une petite famille, dont tous les visages se ressemblent », et si, « dans une autre planète, c'est une autre famille, dont les visages ont un autre air » ; s'il est vraisemblable que « les différences augmentent à mesure que l'on s'éloigne », et que par exemple elles sont plus grandes de la terre à Saturne que de la lune à la terre, il suit de là que c'est une chose bien mesquine, bien misérable, et surtout bien *relative*, que notre planète, ses habitants, et leurs pensées, et leur philosophie, et leur croyance et leur vérité. Dans le partage que la nature a dû faire entre les divers mondes, sommes-nous assurés d'avoir été aussi favorisés que d'autres ? Sommes-nous même assurés de l'avoir été tout autant ? « On dit qu'il pourrait bien nous

manquer un sixième sens naturel, qui nous apprendrait beaucoup de choses que nous ignorons. Ce sixième sens est apparemment dans quelque autre monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous possédons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de sens naturels ; mais, dans le partage que nous avons fait avec les habitants des autres planètes, il ne nous en est échu que cinq, dont nous nous contentons, faute d'en connaître d'autres [1]. » — Mais alors les habitants des autres mondes voient les choses autrement que nous! Ils ont d'autres idées, une autre philosophie, une autre science, une autre vérité! — C'est plus que probable. — Notre vérité n'est donc que relative, c'est-à-dire incertaine? — Il faut être théologien pour en douter seulement. — Et elle ne vaut pas la peine qu'on s'égorge pour elle? — Ni même qu'on y soit fort attaché. — Fontenelle ne le dit pas avec cette netteté, car toute affirmation lui répugne; comme toujours, il se contente de l'insinuer. Mais ses continuateurs le diront expressément, ils le diront même avec une fougue et une intolérance qui lui auraient certainement déplu, à lui qui conseilla toujours de ne pas affaiblir par la colère la cause de la vérité.

Il n'est donc pas nécessaire de faire appel à d'autres écrits plus spécialement philosophiques de Fontenelle, le *Traité de la liberté de l'âme* ou les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke, concernant la possibilité d'une autre vie à venir* [2], pour montrer que de son

[1] *Les Mondes*, troisième soir.

[2] Il est vrai qu'ils ne lui sont pas attribués ; mais il aurait pu les signer des deux mains, comme on dit. — Si Fontenelle eut une passion, ce fut celle de la philosophie; elle le faisait même « sortir de ce style fin et

œuvre entière il se dégage comme une odeur subtile d'impiété. Les contemporains, hommes et femmes [1], la respirèrent avec délices, parce qu'elle leur était présentée dans des flacons élégants, bien ouvragés, et c'est ainsi que le fonds intellectuel de l'époque en fut bientôt imprégné complètement.

Chateaubriand écrit quelque part que, dans la péroraison de son *Oraison funèbre du prince de Condé*, Bossuet a l'air de mener les funérailles du grand siècle. Or ce qui, dans la pensée de Chateaubriand, n'était probablement qu'une belle image, se trouve être l'expression d'une saisissante vérité. L'oraison funèbre de Condé a été prononcée en 1687, et c'est en 1687 aussi que paraissait l'*Histoire des oracles*. La voix éloquente du plus grand des orateurs chrétiens venait à peine de se taire que déjà une autre parole se faisait entendre, simple celle-là, discrète, froide, mais singulièrement incisive et dissolvante. C'est elle, en effet, qui a prononcé pour la première fois devant le grand public les mots dont la redoutable puissance devait bientôt ébranler, de la base au faîte, l'ancien édifice dont Bossuet avait été le gardien vigilant [2]. L'*Histoire des*

familier » qui lui était habituel ; et on peut en voir un assez bel exemple dans Garat, *Mémoires*, t. I, p. 117-118.

[1] Car les femmes subirent naturellement l'influence. Voir la lettre de Mlle Delaunay à Fontenelle, à propos de l'affaire Testart, et l'article de Sainte-Beuve sur Mme Geoffrin, « le Fontenelle des femmes. » *Causeries du lundi*, t. II, p. 319.

[2] Il importe de ne pas oublier l'influence de Bayle. (Cf. le livre déjà cité de M. Albert Cazes.) Elle a été aussi profonde, mais parce qu'elle était moins mondaine, elle n'a été ni aussi immédiate, ni aussi générale que celle de Fontenelle. Aux preuves que nous en avons déjà fournies, qu'on nous permette d'en ajouter une dernière, assez caractéristique. « M. de Fontenelle a peut-être mieux mérité de la philosophie que beaucoup de ceux qui l'ont enrichie de découvertes. « On ne voit que des

oracles et l'*Origine des fables* n'annoncent donc pas seulement le dix-huitième siècle : elles le contiennent tout entier et d'avance ; et l'œuvre de Voltaire et celle de Diderot, et une bonne partie de l'*Encyclopédie* n'en seront que le développement et le commentaire, passionnés, violents, mais toujours exacts.

IV

D'où vient alors qu'avec une intelligence si pénétrante, une si indiscutable originalité, et quand il sentait entre ses idées et celles de son temps l'harmonie devenir de jour en jour plus complète et plus profonde, d'où vient que Fontenelle n'a pas été, comme nous disons aujourd'hui, un des « leaders » du dix-huitième siècle? Puisque son influence a été si considérable, pourquoi, au lieu de la faire valoir lui-même, l'a-t-il laissée s'exercer comme malgré lui? Il aurait pu aisément remplir un des premiers rôles, et il s'est obstiné à rester derrière la coulisse. Personne cependant n'a mieux compris la pièce qui commençait de se jouer alors. Des diverses questions qui vont agiter tous les

dévots qui dégoûtent de la dévotion », dit un de nos moralistes. Avant M. de Fontenelle, on voyait des philosophes qui dégoûtaient de la philosophie ; il fit voir que ce n'était pas la faute de la philosophie ; il la dépouilla de cet air sauvage qui la rendait si peu traitable ; il l'embellit des grâces de son imagination, et il fit naître des fleurs où l'on ne soupçonnait que des épines : son livre de la *Pluralité des mondes* est un monument qui lui fera autant d'honneur qu'à l'esprit de la nation. » Extrait d'un article, anonyme, « Idée des progrès de la philosophie en France », publié par le *Mercure*, décembre 1754.

esprits, il connait l'importance comme pas un, et son clair regard en a mesuré plus d'une fois les conséquences lointaines. Après avoir si bien aiguillé le siècle dans sa vraie direction, qu'est-ce qui l'a donc empêché de l'y pousser avec énergie, et pourquoi n'a-t-il pas pris la tête du mouvement?

La réponse est simple : parce qu'il était Fontenelle, c'est-à-dire toujours un peu bel esprit, malgré toute sa philosophie — voilà pour l'intelligence ; et toujours foncièrement égoïste — voilà pour le caractère ; et que ce n'est pas avec ces deux défauts qu'on risque de devenir jamais apôtre et pasteur d'hommes.

Car il en est du bel esprit comme du dilettante — en donnant à ce dernier mot son sens contemporain. Le bel esprit n'est même qu'un dilettante d'ordre inférieur. Ce n'est pas pour elles-mêmes qu'il aime les idées, et rien ne l'intéresse moins que leur beauté, leur vérité, leur bienfaisance ou leur force : mais elles lui servent de prétexte pour faire briller son ingénieux et un peu méprisable talent de virtuose, — comme au dilettante pour admirer et faire admirer la souplesse et la variété de ses sympathies intellectuelles. Peut-on même dire qu'il les respecte ? Non, puisqu'il s'en amuse. Il se considère en tout cas comme bien supérieur à elles. Orgueil et fatuité, ce pourrait bien être le fond secret du bel esprit comme du dilettantisme ; et le cas de Fontenelle n'est pas pour infirmer ou contredire l'observation.

Il est à l'endroit des idées comme nous avons vu qu'il était à l'égard des femmes ; — la comparaison s'impose en pareil sujet. Il leur sourit à toutes, les caresse toutes de ses hommages, leur prodigue à toutes

attentions et flatteries, mais il n'en aime aucune. Ce qui lui plaît en elles, c'est le plaisir délicat qu'elles lui donnent. Tout de même, ce qui le séduit le plus dans les idées, c'est le jeu d'intelligence raffiné et subtil dont elles sont l'occasion. Mais il ne s'attache pas autrement à elles, et surtout il se garderait bien d'en épouser aucune. Un bel esprit peut se prêter, jamais il ne se donne. Par principe et par caractère, Fontenelle ne se donna jamais.

C'est que le don de soi suppose au moins la conviction, et à aucun degré la conviction n'a été le fait de notre philosophe [1]. En dehors des vérités géométriques et le progrès scientifique mis à part, on ne voit pas à quoi il a donné une adhésion complète. Son premier ouvrage sérieux a été un livre de doute, et il a persévéré jusqu'au bout dans le même scepticisme, ironique et discret. Sans doute il ne croit pas impossible d'atteindre quelquefois la vérité, encore qu'il ne se soit jamais prononcé bien nettement là-dessus : mais que la poursuite en est donc ardue, et la conquête décourageante, à force d'être difficile ! Sommes-nous même absolument certains de la posséder jamais? L'espérance est permise, s'il faut en croire le savant des *Entretiens sur la pluralité des mondes ;* elle est tout à fait illusoire, à ne s'en rapporter qu'au bel esprit des *Dialogues ;* et il semble bien que, sur ce point particulier, le bel esprit ait définitivement triomphé du savant. « Je suis effrayé de la conviction qui règne autour de moi » : Fontenelle répétait volontiers le mot vers la fin de sa vie. Singulier « état d'âme », on en conviendra,

[1] Cf. *Pluralité des mondes,* deuxième, troisième et sixième soirs.

pour un chef. Qui veut entraîner les autres doit être convaincu — ou le paraître. La conviction fut toujours impossible à Fontenelle, et il eut la probité toujours trop délicate pour simuler des sentiments qu'il n'éprouvait pas.

Peut-être encore n'est-il pas mauvais, pour jouer un rôle vraiment actif, d'avoir un peu de foi dans les hommes, et de croire au progrès moral, comme au progrès scientifique; une certaine dose d'illusion est nécessaire. Cette illusion, est-il besoin de le dire? Fontenelle ne la connut jamais. Personne n'a eu de l'humanité une idée plus méprisante, plus nettement, plus foncièrement pessimiste. Qu'on se rappelle les réflexions des *Dialogues*, que les *Mondes* devaient aggraver et que les *Éloges* n'ont pas complètement détruites[1]. Rien n'est plus étranger, plus inconnu aux hommes que la raison, et rien au contraire ne leur est plus commun et plus habituel que la folie et la sottise; une grosse boule couverte de fous, voilà pour lui l'image de notre planète; des tourbillons où la sottise exerce un empire absolu, voilà comment il se figure le monde: en cela plus encore qu'en toute autre chose, « l'ordre de la nature a l'air bien constant. » C'est la philosophie des ouvrages que nous avons cités, c'est surtout celle de l'*Histoire des oracles*. — Autant dire alors que les hommes ne sont pas perfectibles, et que tous les efforts pour les tirer de leur misère intellectuelle et morale sont d'avance frappés de stérilité? — Fontenelle ne le dit pas expressément, mais c'est bien sa pensée « de derrière la tête ». Entre cette affligeante, cette découra-

[1] Les fragments *Sur l'histoire* sont aussi très importants à ce point de vue.

geante constatation, et l'optimisme que suppose l'idée de progrès — dont on sait que Fontenelle a été l'interprète le plus autorisé de son temps — la contradiction ne laisse pas d'être piquante. Elle peut s'expliquer cependant. Mais ce qui s'explique mieux encore, c'est qu'avec une pareille conception de l'humanité Fontenelle n'ait jamais eu de prise immédiate et directe sur ses contemporains. On gouverne fort bien les hommes par le mépris — à condition d'en être déjà maître ; ce n'est pas ainsi qu'on les attire, qu'on gagne et qu'on retient leur confiance, et si l'on veut des disciples, surtout si on les désire nombreux, il faut une autre méthode et d'autres procédés.

A supposer du reste qu'il eût été d'humeur à tenir école, ce n'est toujours pas le grand public que Fontenelle eût admis à l'honneur de son enseignement. Il se défie trop de lui! Il le tient trop pour radicalement incapable de rien comprendre aux idées! Et cet obstiné contempteur des hommes va s'enfoncer d'un degré de plus dans son mépris de l'humanité, et sa doctrine, qui n'était que blessante, va nettement devenir injurieuse. La vérité en effet ne luit pas pour tout le monde ; seules les cervelles vraiment philosophiques sont capables de la découvrir, et les cervelles philosophiques, comme on sait, furent de tout temps fort rares. Or, c'est sur cette élite seule que descend et se pose le rayon sacré. « Contentons-nous d'être une petite troupe choisie, et ne divulguons pas nos mystères dans le peuple [1] », entendez par ce mot tous ceux qui n'ont pas l'insigne honneur de se faire écouter chez

[1] *Pluralité des mondes*, sixième soir.

les marquises ou d'appartenir à l'Académie des sciences. Préjugés, erreurs, misères, tel est le lot éternel de la foule. Pour elle, ce n'est pas seulement l'ignorance qui est la règle, c'est encore et surtout l'impossibilité absolue d'en jamais sortir. La croirait-on par hasard capable d' « entrer dans aucun raisonnement qui fût un peu sérieux [1] ? » C'est naïveté et sottise toutes pures que de prétendre l'éclairer, et les plus habiles philosophes y useront en vain leurs précieuses facultés de discussion et de démonstration. — Il faut alors la laisser croupir à tout jamais dans son ténébreux cloaque? — Sans doute, puisque c'est sa destinée inéluctable. — Et si d'aventure quelque philosophe avait la main pleine de vérités?... — Il devrait bien se garder de l'ouvrir [2]. — On comprend qu'avec cette aristocratique doctrine de mandarin, Fontenelle n'ait jamais traîné des foules derrière soi.

Désolante pour « le peuple », la doctrine n'offre pas plus de consolations pour la « petite troupe choisie ». Cette vérité en effet, si difficile à saisir et qui paraît nous fuir d'une fuite éternelle, il se pourrait que la conquête en restât sans avantages; oui, la vérité elle-même pourrait bien n'être qu'inutile. On voit assez exactement à quoi servent les mathématiques et la physique, on découvre même tous les jours de nouvelles applications de ces sciences : mais les autres vérités, de quel secours nous sont-elles? « Il semble que rien

[1] *Pluralité des mondes,* sixième soir.

[2] « Souvenez-vous que la sagesse consiste plus souvent à se taire qu'à parler : car il est toujours temps de penser, mais il ne l'est pas toujours de dire ce qu'on pense. » Ce sont les conseils que Fontenelle donnait à M. de Lassone. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. X, p. 303.

ne devrait nous intéresser davantage que de savoir comment est fait ce monde que nous habitons, s'il y a d'autres mondes semblables, et qui soient habités aussi ; mais, après tout, s'inquiète de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre les peuvent perdre sur ces sortes de sujets; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile. » Et ce scepticisme, ce n'est pas aux seules vérités astronomiques que Fontenelle l'a borné. Deux ou trois fois, en pleine Académie des sciences, il lui est arrivé de parler de « l'inutile vérité ». Or, le scepticisme n'est pas principe d'action ; il peut suffire à des raffinés et à des dilettantes : « le peuple » a besoin de plus de certitude ; et ce n'est sans doute pas le meilleur moyen d'entraîner des troupes que de leur déclarer tout d'abord que la victoire, si elles la remportent, pourrait bien ne leur assurer aucune espèce de profit.

Fontenelle n'avait donc aucune des qualités indispensables à un conducteur d'hommes, ou pour parler plus exactement, à un chef d'école. Si l'on réfléchit maintenant qu'il est, de son naturel, aussi aristocratique que sa vérité ; qu'il est homme d'Académie et de salon, nullement de place publique ou de tribune ; que tout ce qui est bruit, agitation, tumulte lui est pénible : qu'il a une espèce d'horreur de la discussion, probablement parce qu'il y faut enfler la voix, et qu'il a toujours eu la poitrine faible ; que l'unique occupation de sa vie a été d'assurer sa tranquillité et son repos, et qu'il lui était par conséquent impossible de manifester le moindre appétit pour la persécution et le martyre, on comprendra qu'il ne soit pas descendu dans l'arène, et qu'il n'ait encouragé personne à y descendre, d'au-

tant, — et il semble bien qu'on soit un peu trop disposé à l'oublier — d'autant que les idées qu'il avait, un des premiers, mises en circulation n'étaient pas encore sur le point de porter leurs fruits, et qu'il était au moins prématuré de songer, dès lors, à l'organisation des bataillons encyclopédiques [1].

Enfin, et c'est une dernière raison d'infériorité pour Fontenelle, s'il est original dans les idées, il l'est beaucoup moins, il ne l'est pas assez dans leur expression. Il ne sait pas ou ne veut pas les mettre en relief. Par peur de l'enthousiasme et aversion de l'éloquence, il n'a donné à aucune de ses pensées la forme définitive, celle qui frappe et qu'on retient. Son style est clair, il est limpide, il est lumineux; mais il n'a guère que des qualités intellectuelles; ce qui lui manque le plus, c'est la couleur, l'éclat, la passion, la flamme, c'est-à-dire tout ce qui fait impression, pénètre et se grave. Peut-être est-ce là ce qui l'a empêché de se mettre tout entier dans une grande œuvre. Ce qui est sûr du moins, c'est qu'il ne l'a pas écrite. Au premier rang dans l'histoire des idées, il n'occupe qu'une place secondaire dans l'histoire de la littérature. Il avait trop de mépris pour l'art, et l'art s'en est vengé en le laissant dans une pénombre discrète — dont, au surplus, en vrai philosophe, il s'accommoderait fort bien.

Mais, en dépit de ses insuffisances et de ses défauts, il est singulièrement intéressant [2]. D'autres l'ont fait

[1] « Il n'a pas paru tout ce qu'il était; il n'a pas été tout ce qu'il pouvait être : il n'a pas fait tout ce qu'il aurait pu faire, ni même, je le répète, ce qu'il aurait fait de mieux, du moins de plus utile. » TRUBLET, *Mercure*, avril 1757.

[2] « Sur Fontenelle ma conclusion sera précise : c'est que par sa tenue, par sa longévité, par sa multiplicité d'aptitudes et d'emplois, avec ce

oublier, qui ont profité de son œuvre, et qui sans lui n'auraient pas été complètement ce que nous voyons qu'ils furent. Montesquieu, Voltaire, Diderot, et ceux qui, de près ou de loin, touchent à l'Encyclopédie, lui doivent tous quelque chose. Les uns ont fait davantage et les autres ont mieux dit : il a été un des premiers à dire, et ce sera toujours un mérite d'être précurseur.

composé de qualités rares et de défauts qui ont fini par assaisonner ses qualités, il n'a point son pareil ; qu'il demeure hors ligne, au-dessous des génies, dans la classe des esprits infiniment distingués, et qu'il se présente, dans l'histoire naturelle littéraire, à titre d'individu singulier et unique dans son espèce. » SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. III, p. 335.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

L'ŒUVRE PHILOSOPHIQUE DE FONTENELLE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

QUATRIÈME PARTIE

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DE FONTENELLE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CINQUIÈME PARTIE

L'INFLUENCE DE FONTENELLE. — CONCLUSION

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 8172.

